

Histoires Extraordinaires

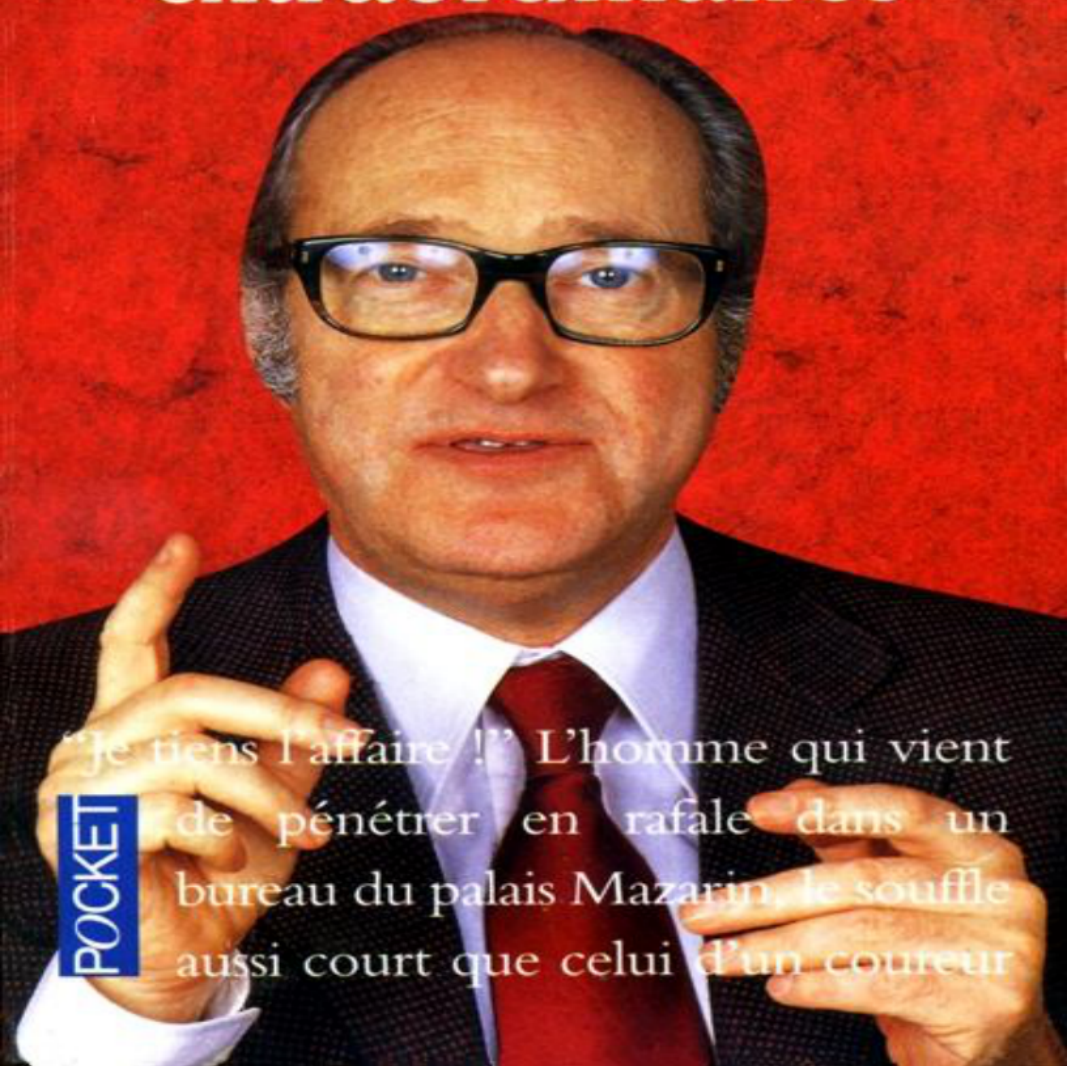
Alain Decaux

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Alain Decaux

Histoires extraordinaires



POCKET "Je tiens l'affaire !" L'homme qui vient de pénétrer en rafale dans un bureau du palais Mazarin, le souffle aussi court que celui d'un coureur

ALAIN DECAUX

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

© Librairie Académique Perrin, 1993.

©Pocket – 12, avenue d'Italie – 75627 Paris Cedex 13

N° d'imp. 637. – Dépôt légal : mars 1995.

Photo de couverture : Gérard Schachmes / Gamma

Achevé d'imprimer en mars 1995 sur les presses de l'imprimerie Bussière à Saint-Amand (Cher)

ISBN : 2-266-06171-2

Version numérique : mai 2015

Quatrième de couverture

Sous un titre qui se veut un hommage à Edgar Poe, Alain Decaux nous propose une plongée dans l'étrange et l'exceptionnel. Si l'auteur ne nous démontrait l'authenticité absolue de chacun des récits, on ne pourrait y croire. Ici, l'extraordinaire est vrai.

Les personnages évoqués ont vécu comme nul romancier n'aurait osé l'imaginer. Qu'il s'agisse de Champollion, le jeune savant qui "fit parler l'Égypte" ; des hommes qui ont sculpté et érigé les mystérieuses statues de l'île de Pâques ; de Vlad l'empaleur, tyran du XV^e siècle qui inspira à Bram Stoker le comte Dracula ; ou du général Leclerc mort dans des conditions suspectes... Tous ont rejoint la légende.

Révélations saisissantes, énigmes résolues... Un fabuleux voyage aux confins de l'étrange et de l'exceptionnel avec pour guide Alain Decaux, grand historien et merveilleux conteur.

On ne présente plus Alain Decaux... L'historien passionné qui a enchanté des millions d'auditeurs et de téléspectateurs, l'éminent membre de l'Académie française, l'ex-ministre de la Francophonie et l'auteur de plus de quarante ouvrages.

À Mimi Tiprez
ma chère tante.

1. CHAMPOLLION L'HOMME QUI FIT PARLER L'ÉGYPTE

– Je tiens l'affaire !

L'homme qui vient de pénétrer en rafale dans un bureau du palais Mazarin, le souffle aussi court que celui d'un coureur de marathon touchant au but, a trente-deux ans mais en paraît quarante. Il est trapu, très maigre, très pâle. Ses vêtements sont en désordre. Il a oublié de peigner ses cheveux noirs. Mais ses yeux étincellent quand il lance cette affirmation péremptoire au visage ahuri de l'érudit assis là, derrière sa table de travail :

– Je tiens l'affaire !

Il jette sur la table une brassée de documents, y plonge les bras comme le boulanger dans son pétrin. Triomphalement il en extrait des feuillets qu'il brandit l'un après l'autre sous le nez de son vis-à-vis.

Il s'appelle Jean-François Champollion et celui à qui il s'adresse n'est autre que son frère aîné. En phrases haletantes il s'explique. C'est de l'Égypte qu'il parle. Un mot revient sans cesse dans son discours : hiéroglyphes. Son frère l'écoute, réservé d'abord, bientôt conquis. Émerveillé enfin.

Il parle toujours, Jean-François. Il semble que rien ne puisse l'arrêter. Tout à coup, son frère le voit s'immobiliser, se raidir, la bouche ouverte. Aucun son ne sort plus de ses lèvres. Il titube et finalement s'abat sur le parquet.

Apparemment, il est sans vie. Terrorisé, Champollion l'aîné se jette à genoux, entrouvre la chemise et l'habit de son frère. Le cœur bat !

On va le transporter, inconscient, jusqu'à son domicile heureusement tout proche. Durant cinq jours et cinq nuits, Rosine, son épouse, et son frère vont se relayer à son chevet. Des médecins viendront lui prodiguer des soins parfaitement inutiles : Jean-François Champollion ne sort pas de son coma.

Le sixième jour, il ouvre les yeux. Sa femme et son frère le voient sourire. Jean-François se tourne vers son aîné et, tranquillement, comme une chose toute naturelle, reprend avec lui la conversation là où elle s'était interrompue.

Il explique qu'il est parvenu au but poursuivi depuis tant d'années : il a percé le secret des hiéroglyphes égyptiens.



Il semble que l'un des privilèges du XIX^e siècle soit d'avoir vu éclore plus de destinées extraordinaires peut-être que toute autre période de l'histoire. Parmi celles-ci, la vie de Jean-François Champollion, mêlant à chaque instant l'insolite et l'exaltant, apparaît comme l'une des plus fabuleuses.

Seul, de par son génie et son incroyable acharnement, il a restitué à

l'humanité plusieurs milliers d'années de son histoire. Depuis des dizaines de siècles, l'Égypte faisait rêver tous ceux qui l'abordaient : voyageurs, marchands, diplomates, soldats. Sur son passé on ne savait à peu près rien. On ne disposait que de quelques récits grecs, latins ou hébreux. Les murs extérieurs et intérieurs des pyramides et des temples semés à travers tout le pays laissaient paraître des inscriptions que l'on appelait hiéroglyphes. Des papyrus –le papier de l'Égypte ancienne–, retrouvés notamment dans des tombeaux, étaient revêtus des mêmes hiéroglyphes. Des marchands en avaient importé de nombreux en Europe. Ils figuraient dans des collections privées aussi bien que dans des musées où des savants avaient pu les consulter. La simple logique permettait de penser que toute l'histoire de l'Égypte ancienne était contenue dans ces textes et ces inscriptions. Le drame c'est que, ces hiéroglyphes, personne au monde n'était capable de les déchiffrer.

On possédait des listes de souverains –les pharaons–, on pouvait évoquer des épisodes tardifs de l'histoire égyptienne, comme la vie de Cléopâtre, auxquels étaient mêlés les Romains, ou encore se reporter aux voyages d'Hérodote. Tout cela ne représentait que quelques gouttes au milieu d'un océan d'ignorance. Privée de son écriture, l'ancienne Égypte semblait définitivement perdue. À plusieurs reprises, des savants avaient tenté de déchiffrer les hiéroglyphes. Tous, ils avaient échoué. Certes, au XIX^e siècle, une langue était parlée, héritage direct de l'ancien égyptien : le copte. En Éthiopie et en Égypte, l'Église copte –elle était chrétienne sans se rattacher à Rome– en usait comme d'une langue rituelle. Des chercheurs avaient espéré que l'étude du copte leur permettrait d'accéder au déchiffrement des hiéroglyphes. Nouvelle déception : les caractères coptes n'avaient plus rien de commun avec l'écriture perdue.

Le monde savant tout entier désespérait que le mystère fût jamais résolu lorsque se présenta un *Deus ex machina* bien inattendu : Napoléon Bonaparte.



On aime ou on n'aime pas Napoléon. Il a déchaîné autant de haine que d'admiration. Quel que soit le jugement que l'on puisse porter sur ses entreprises, il est difficile de ne pas reconnaître en lui l'un de ces « esprits vastes » dont parle Pascal. Quand, de retour d'Italie où il avait vaincu, il persuada le Directoire que c'était en Égypte que l'on pourrait porter un coup décisif à l'Angleterre, éternelle ennemie de la République française, beaucoup ne virent dans cette initiative que l'ambition d'un conquérant avide de mettre ses pas dans ceux d'Alexandre et de César.

On se trompait. Ce guerrier n'était pas comme les autres. Le général Bonaparte se montrait fier d'avoir été élu, le 25 décembre 1797,

membre de l'institut de France dans la section de mécanique. Il avait manifesté son émotion et sa gratitude à ses nouveaux collègues : « La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui appartienne. »

De fait, il avait tenu à assister régulièrement aux séances de l'institut. Dès que l'expédition d'Égypte fut résolue, c'est aussi du côté de l'institut qu'il se tourna. Sont-ils fréquents dans l'histoire, les généraux qui entrent en guerre et tout aussitôt décident que l'expédition projetée doit comporter également pour objet l'avancement des sciences et des arts ?

Tout comme nombre de ses contemporains, Bonaparte était obsédé par le “mystère de l'Égypte”. Il ne se satisfaisait pas des informations fragmentaires que l'on possédait sur cette civilisation, l'une des plus anciennes du globe terrestre. Sa décision avait bientôt été prise : il emmènerait avec lui des spécialistes de toutes les disciplines pouvant contribuer à une meilleure connaissance de l'Égypte ancienne aussi bien que moderne. Il s'en était ouvert à l'un de ses collègues de l'institut, le grand mathématicien Monge. Il lui avait demandé de « réunir une commission de savants et d'artistes disposés à l'accompagner et de recruter dans les grandes écoles des équipes de jeunes gens susceptibles de les assister[1] ».

On avait mis à contribution les établissements du plus haut niveau : Polytechnique, Centrale, Normale, les Mines, les Ponts-et-Chaussées, le Conservatoire des Arts et Métiers, l'Observatoire, le parc aérostatique de Meudon, le Muséum d'Histoire naturelle. On avait recruté des astronomes, des chimistes, des archéologues –on disait alors : antiquaires– des peintres, des zoologistes, des botanistes, des chirurgiens, des médecins, des pharmaciens, des écrivains, des économistes, des imprimeurs.

Tous ceux à qui l'on s'adressa acceptèrent avec enthousiasme. Le géomètre du Bois-Aymé en a éloquemment témoigné : « Nous ignorions où Bonaparte allait porter nos pas, car le but de l'expédition avait été tenu rigoureusement secret ; mais que nous importait ! Ce guerrier célèbre inspirait alors un noble enthousiasme, une aveugle confiance. Monge, Berthollet, Caffarelli, Dolomieu l'accompagnaient et voulaient bien nous associer à leurs travaux. Pouvions-nous hésiter un instant ? »

Lorsque Monge lui avait remis la liste de ceux qui acceptaient de partir, Bonaparte s'était écrié :

– Nous aurons un tiers de l'institut avec nous !

C'était un peu exagéré. Quand la flotte française quittera Toulon, le 19 mai 1798, elle n'emportera pas seulement deux mille canons, mais cent soixante-quinze “lettrés civils” que les marins et les soldats vont

surnommer, non sans humour paradoxal, “les ânes”. Sans oublier une bibliothèque qui renfermait tous les ouvrages sur l'Égypte publiés jusque-là en France et un grand nombre de caisses pleines d'instruments de précision et d'appareils scientifiques[2].

Décidément, cette guerre ressemblait à celui qui allait la conduire : elle non plus n'était pas comme les autres. Parmi les membres de l'expédition se trouvait un dessinateur, Dominique-Vivant Denon, âgé au moment du départ de cinquante et un ans. Cet homme affable, ancien conservateur de collections de pierres antiques, secrétaire de légation à Saint-Petersbourg, était avant tout un dessinateur habile. Il avait démontré la souplesse et l'exactitude de son trait en publiant sous le manteau des ouvrages d'une remarquable pornographie. Joséphine l'avait recommandé à Bonaparte. En Égypte, ce quinquagénaire, en compagnie de ses collègues “savants”, allait partager avec fougue la dure vie des soldats. Avec l'armée il allait remonter le Nil et marcher jusqu'au-delà d'Assouan.

Comment ne pas admirer une vitalité aussi étonnante ? Car Denon dessine sans cesse. Dès qu'il aperçoit un temple, un obélisque, un monument, une inscription, il saisit son crayon ou sa plume. Il va accumuler ainsi un inestimable trésor et rapporter en France ce que l'on n'avait jamais vu en Europe. Le résultat sera un ouvrage sans précédent et jamais égalé, *la Description de l'Égypte* : vingt-quatre volumes parus de 1809 à 1813, rédigés par François Jomard, issus de l'ensemble des documents recueillis par les membres de l'institut d'Égypte et avant tout des dessins de Denon. En tournant ces pages superbes, une génération entière admirera et rêvera. Certains avaient pu contempler à Rome des obélisques égyptiens, ailleurs des bas-reliefs, quelques statues. Rien d'autre. Ce que révélait l'œuvre de Dominique-Vivant Denon aux Européens, c'était une civilisation entière. Denon l'avait dessinée et les savants de l'institut fondé en Égypte par Bonaparte la décrivaient.

Pourtant, une faille gigantesque subsistait. La transcription des inscriptions portées par les monuments avait été faite, avec une précision incroyable, par des gens qui ne les comprenaient pas.

Ceux qui les lisaient ne les comprenaient pas davantage.



Si Bonaparte avait emmené des imprimeurs, c'est qu'il prévoyait d'y faire imprimer un journal en français. Ce fut *le Courrier d'Égypte*. Par l'un de ses rares numéros parvenus en Europe, celui du 2 fructidor an VII (19 août 1799), les Français allaient prendre connaissance d'une découverte qui, sur l'instant, apparut d'une portée limitée.

Au cours de l'été 1799, des soldats français travaillaient à renforcer un vieux fort turc à qui l'on avait ôté son nom de Rachid pour le baptiser Julien. Cette bâtisse quelque peu délabrée s'élevait près de

Rosette, dans le delta du Nil, à soixante-dix kilomètres environ d'Alexandrie. Un officier du Génie, le citoyen Bouchard, conduisait les travaux. En déblayant ce qui restait d'un mur, la pioche d'un des soldats s'abattit sur une pierre dure. Avec l'aide de quelques-uns de ses camarades, l'homme parvint à dégager ce morceau de granit noir, à peu près rectangulaire et mesurant un mètre de haut sur soixante-quinze centimètres de large. On appela Bouchard qui se pencha sur la pierre. C'était une stèle couverte d'inscriptions. Le mieux est ici de donner la parole au *Courrier d'Égypte* : « Une seule face bien polie offre trois inscriptions distinctes et séparées en trois bandes parallèles. La première et supérieure est écrite en caractères hiéroglyphiques ; on y trouve 14 lignes de caractères, mais dont une partie est perdue par une cassure de la pierre. La seconde et intermédiaire est en caractères que l'on croit être syriaques ; on y compte 32 lignes. La troisième et la dernière est écrite en grec. On y compte 50 lignes de caractères très fins, très bien sculptés et qui, comme ceux des deux autres inscriptions supérieures, sont très bien conservés. »

« Le général Menou a fait traduire en partie l'inscription grecque. Elle porte en substance que Ptolémée Philopator fit rouvrir tous les canaux d'Égypte et que ce prince employa à ces immenses travaux un nombre très considérable d'ouvriers, des sommes immenses et huit années de son règne. Cette pierre offre un grand intérêt pour l'étude des caractères hiéroglyphiques, peut-être même en donnera-t-elle enfin la clef. »

« Le citoyen Bouchard, officier du corps du Génie qui sous les ordres du citoyen Dhautpoul[3] conduisait les travaux du fort de Rachid a été chargé de faire transporter cette pierre au Kaire. Elle est maintenant à Boulak. »

La clef de l'étude des caractères hiéroglyphes ! Le premier, le *Courrier d'Égypte* formulait un espoir que bien des savants européens allaient bientôt s'efforcer de rendre palpable.

Malheureusement, deux jours après l'impression du numéro du *Courrier d'Égypte* qui révélait la découverte, Bonaparte s'embarquait clandestinement à Alexandrie pour la France. Il allait y débarquer pour réussir son coup d'État et, au soir du 19 brumaire, devenir premier consul de la République, avant de ceindre, quatre ans plus tard, la couronne impériale.

Après avoir livré des combats valeureux, le corps expéditionnaire français laissé en Égypte dut capituler. La « pierre de Rosette » fut saisie par un Anglais, le major général Tumer, embarquée pour Londres et déposée au British Muséum. Elle s'y trouve toujours. Une chance : les « savants » de l'expédition d'Égypte avaient pris une copie des inscriptions que portait la pierre. Celle-ci était parvenue en France.

Quels rêves n'allait-elle pas susciter !



Il était évident que les trois écritures gravées sur la pierre représentaient trois versions d'un même texte. Puisque l'on connaissait l'écriture grecque, il suffirait de comparer chaque mot avec le mot correspondant en hiéroglyphes pour dresser un alphabet de l'écriture de l'ancienne Égypte. Cette idée venait à l'esprit de quiconque se penchait sur la pierre de Rosette ou l'une de ses copies.

L'idée était si simple, en effet, qu'elle se révéla totalement fausse. On voulut comparer, mais les hiéroglyphes ne semblaient comparables à rien. Alors que sur la pierre originale travaillaient des Anglais, la copie française de la stèle avait été confiée par le ministre Chaptal au célèbre orientaliste Silvestre de Sacy. Avec une injonction très précise : il fallait déchiffrer enfin les hiéroglyphes !

Déjà les "savants" de l'institut d'Égypte avaient constaté que l'inscription supérieure était formée de hiéroglyphes proprement dits, ces signes dont on ne savait s'ils étaient symboliques ou non, qui représentaient des êtres humains, des animaux, des plantes et des fruits, des armes, des figures géométriques, voire des vêtements. L'inscription du milieu fut reconnue pour appartenir à la langue *démotique*, c'est-à-dire celle, simplifiée, dont les Égyptiens ont usé quelques siècles avant Jésus-Christ. Tracer des hiéroglyphes prenait beaucoup de temps ; on en était venu à une écriture plus dépouillée et plus rapide.

L'inscription du bas était en grec et datée du printemps 196 avant Jésus-Christ. *Le Courrier d'Égypte* avait un peu hâtivement résumé ce texte. Il s'agissait d'un décret pris par une assemblée de prêtres égyptiens en l'honneur du pharaon Ptolémée V Épiphanes.

En travaillant d'arrache-pied, Silvestre de Sacy allait parvenir à identifier, dans le texte démotique, les groupes *Ptolémée*, *Alexandre*, *Alexandrie*, *Arsinoé* et *Épiphanes*.

Il dut bientôt reconnaître qu'il lui était impossible d'aller plus loin. Encore s'était-il borné au démotique. Toutes les hypothèses, toutes les combinaisons forgées pour donner un sens aux hiéroglyphes allaient échouer l'une après l'autre.

Sacy va appeler à son secours un célèbre archéologue suédois, David Åkerblad, à qui, fort des recherches déjà entreprises, il déclare que le démotique est certainement une écriture alphabétique. Åkerblad se range à l'avis de Sacy. Il parvient lui aussi à lire quelques mots. Reconnaisant son échec, il renonce. Les hiéroglyphes n'ont pas livré leur secret.

Ils le garderont jusqu'à ce qu'entre en scène ce personnage étrange qui, le 14 septembre 1822, fit irruption chez son frère en hurlant :

– Je tiens l'affaire !

Non seulement il ne faut pas craindre l'anecdote en histoire, mais il faut la retenir soigneusement lorsqu'elle est éclairante et souligne un jalon chronologique.

À la fin du siècle dernier, une Allemande, Hermine Hartleben, se prit de passion pour l'œuvre de Jean-François Champollion. S'apercevant qu'aucun travail sérieux n'existait sur sa vie, elle résolut d'écrire elle-même la biographie manquante. Pendant des années, elle parcourut la France à la recherche de documents, elle retrouva des gens qui avaient connu Champollion, amis et parents. Elle mit la main sur l'immense correspondance qu'avaient échangée les deux frères. La biographie qu'elle publia en 1906 demeure comme un monument de l'historiographie. On reste stupéfait quand on découvre que la première traduction française n'en fut publiée qu'en 1983[4] !

C'est grâce à une longue enquête à Figeac –dans le département du Lot– que Hermine Hartleben a recueilli le récit des circonstances étranges qui ont présidé à la naissance de Jean-François Champollion.

Au début de la Révolution française, l'épouse de Jacques Champollion, qui tenait une librairie à Figeac, souffrait de violentes douleurs rhumatismales. Peu à peu, toutes les parties de son corps, et notamment ses membres, s'étaient ankylosées. En janvier 1790, totalement paralysée, elle ne pouvait plus quitter son lit. Les médecins l'ayant abandonnée, elle attendait la mort.

Le libraire aimait sa femme. Elle lui avait donné quatre enfants. Mais un seul des trois fils avait survécu, Jacques-Joseph, né en 1778, onze ans avant sa petite sœur Marie. Désespéré et quoique adepte de la raison, Jacques Champollion se résigna à faire appel à un certain Jacquou que les gens de la petite ville appelaient “le Sorcier”. On affirmait que Jacquou détenait un grand nombre de connaissances étonnantes et qu'il avait mené à bien beaucoup de guérisons.

Jacquou entra. De sa besace il tira des plantes. Il les fit chauffer et demanda que l'on portât la malade sur ce lit d'herbes. Pendant ce temps, il préparait des tisanes qu'il laissa au libraire en lui recommandant d'en faire boire certaines à sa femme et de la frictionner avec d'autres. En prenant congé, il jura que la malade connaîtrait bientôt un rétablissement “complet et rapide”. Il ne s'en tint pas là : il déclara que la jeune femme, une fois guérie, donnerait naissance à un fils qui serait une “lumière des siècles à venir”.

Hermine Hartleben se réfère à des “relations unanimes” pour affirmer que la patiente put se lever au bout de trois jours et qu'« au bout de huit, elle montait et descendait les escaliers de sa maison en courant ». La ville tout entière s'émerveilla. Comme la première partie de la prédiction s'était réalisée, on voulut voir ce qu'il en serait de la seconde.

Le 23 décembre 1790, vers 2 heures du matin, M^{me} Champollion donnait naissance à un garçon, si fort qu'on put le porter quelques heures plus tard, malgré le froid qui était vif, à l'église où le curé le baptisa sous le nom de Jean-François.

Le médecin de la famille va constater que Jean-François est doté d'une cornée jaune caractéristique extrêmement rare en Europe mais fréquente chez les Orientaux. Son teint est foncé, olivâtre. La courbe du visage lui-même rappelle l'Orient. Devons-nous parler de prédestination ou –comme certains de possible métempsychose ?

C'est donc pendant la Révolution qu'il grandit. Il voit croître l'arbre de la liberté, il entend chanter la Carmagnole. Un vieux prêtre réfractaire devient son premier professeur.

Si son frère aîné manifeste déjà une intelligence lumineuse, Jean-François fait preuve d'une bien rare précocité. À cinq ans, il apprend à lire tout seul dans un missel. Il explique à ses parents abasourdis qu'il s'est borné à comparer une page imprimée du livre sacré avec une prière qu'il connaît par cœur. En vérité, pour la première fois, Jean-François Champollion a *déchiffré*.

À onze ans, il en sait autant que son vieux professeur qui déclare forfait. Son frère, passionné de philosophie et d'archéologie, décide de l'emmener à Grenoble. Dès cette époque, l'aîné a voué à son cadet une admiration sans limite. Il faut dire que Jean-François la mérite : à onze ans, il connaît aussi parfaitement le grec que le latin et il est capable de réciter des pages entières de Virgile et d'Homère. Dès qu'il aborde l'hébreu –pour son plaisir ! – il accomplit des progrès stupéfiants. Jacques-Joseph Champollion est sûr désormais que son cadet deviendra un homme d'exception. Par voie de conséquence, il décide de lui réserver le nom de Champollion –qu'il est sûr ainsi de voir illustré– et il choisit modestement de s'appeler, lui, Champollion-Figeac.

En ce temps-là, le préfet de l'Isère n'est autre que Jean-Baptiste Fourier. Ce physicien et mathématicien est allé lui aussi en Égypte avec Bonaparte. Il est même devenu secrétaire général de l'institut d'Égypte et rédigea l'introduction de la fameuse *Description*. Fourier vient inspecter le collège où Jacques-Joseph a placé son jeune frère. Il interroge quelques élèves dont Jean-François. Stupéfait par sa science et l'on peut bien dire son jeune génie, le préfet convie l'enfant chez lui, lui montre les antiquités égyptiennes rapportées de l'expédition de Bonaparte, les papyrus de sa collection, ses hiéroglyphes sur tablettes de pierre.

– Peut-on lire tout cela ? demande Jean-François.

Tristement, Fourier secoue la tête : non.

– Moi je le lirai ! Je le lirai dans quelques années, quand je serai grand !

N'est-ce là qu'un simple rêve d'enfant ? L'avenir va prouver le contraire. Au vrai, la curiosité de Jean-François se révèle insatiable. Son frère voudrait qu'il mît plus de discipline dans ses recherches et ses études. Mais tout l'intéresse, tout le passionne. Il refuse de se limiter. À douze ans, il écrit un premier livre dont le sujet apparaît bien inattendu : *L'Histoire des chiens célèbres*. Les auteurs qu'il a consultés ne sont pas d'accord sur les dates de nombreux épisodes. Pour faciliter sa propre démarche, François dresse une *Chronologie depuis Adam jusqu'à Champollion le Jeune*.

À treize ans, il commence à apprendre l'arabe, le syriaque, le chaldéen. Non content d'absorber toutes ces langues en quelques mois, il décide d'étudier aussi le copte. Il faut s'arrêter sur ce dernier choix. À l'époque, le copte est une des langues anciennes les plus oubliées. Seuls quelques érudits –on pourrait dire : quelques maniaques– songent à s'en approcher. Cependant le copte représente la seule survivance abâtardie de l'égyptien antique. Si Jean-François Champollion décide de maîtriser cette langue, c'est déjà qu'il se dirige vers l'Égypte.

N'oublions jamais que c'est un collégien qui s'est fixé ce programme de vie. Il doit subir un emploi du temps très lourd, faire ses devoirs, apprendre ses leçons. Il ne lui reste que de rares moments de liberté. C'est pendant ces heures-là qu'il absorbe –seul ! – toutes ces langues mortes et vivantes. Il commence même à étudier le chinois ancien. Parce que certains savants –qui s'égarent– affirment que la civilisation égyptienne aurait pris sa source en Chine. Ou réciproquement. Il aborde la langue zend, le pahlavi, le persi. Stupéfait par cette capacité insensée d'apprendre et de retenir, le préfet Fourier lui procure les textes dont il a besoin. L'enfant réunit peu à peu une documentation fabuleuse. Il est doté d'un autre génie : celui de la classification. Toutes les informations qu'il a recueillies seront par lui subdivisées.

Cependant que Napoléon conquiert l'Europe et installe ses frères sur les trônes, Jean-François Champollion dresse en 1807 –il a seize ans– une carte historique de l'Égypte. Pour la première fois, toutes les informations que l'on possède sur l'empire des Pharaons s'y trouvent reportées.

L'écho de ce grand travail franchit les murs de l'Académie de Grenoble. Comme Fourier naguère, les académiciens s'émerveillent. Ils souhaitent que le jeune Champollion vienne les entretenir de ses recherches. Dans leur esprit, il s'agit d'un simple discours, exercice de rhétorique auquel sont rompus les contemporains. Jean-François ne l'entend pas ainsi. Au lieu de composer de belles phrases, c'est un véritable livre qu'il écrit : *L'Égypte sous les Pharaons*. Il n'est pas question de pouvoir le lire tout entier devant l'Académie de Grenoble,

il y faudrait plusieurs séances. C'est donc l'introduction seule qu'il va faire connaître.

Le 27 août 1807, il assiste à la fête qui marque, au lycée, la fin de l'année scolaire et, pour lui, celle de ses études secondaires. Une délivrance, car il échappe à cette discipline de fer qui régentait les lycées impériaux et dont il avait beaucoup souffert. L'histoire a-t-elle enregistré souvent un tel saut ? Le 27 août, Champollion quitte le lycée ; le 1^{er} septembre, il lit son introduction devant l'Académie de Grenoble !

Le jeune homme qui monte à la tribune est mince, élancé, non sans beauté. Il paraît plus que son âge. Il parle avec la même assurance qui marque toute sa démarche intellectuelle. La maturité qu'il manifeste le situe très loin au-devant des lycéens, ses camarades de la veille. En outre, pour la première fois de sa vie, il est amoureux. Son frère, le même été, s'est marié avec une charmante Zoé. Jean-François s'est immédiatement épris de la sœur de celle-ci, Pauline, qui a six ans de plus que lui. Le jour du mariage de Figeac, Zoé n'a cessé de se moquer du teint basané de Jean-François. Le matin même de la cérémonie, elle lui disait en riant qu'il aurait pu au moins, ce jour-là, se blanchir le visage. Pauline a fait chorus. C'est ainsi que naissent les grandes amours.

Il conservera son secret pour lui-même pendant de longs mois avant de se confier enfin à son frère en même temps qu'à une cousine. La réponse de l'aîné le laissera accablé : « Si tu avais voulu me faire plus tôt la confidence, tu te serais débarrassé plus tôt d'un pesant fardeau ; mais je sens que de semblables confidences se devinent plutôt qu'elles ne se disent. Tes sentiments pour Pauline n'ont rien que de très naturel. Je dois cependant te dire que tu as mal fait d'écrire à Césarine sur cet objet. De semblables affaires ont toujours un mauvais air aux yeux des personnes qui n'y sont point directement intéressées... Pauline a été très fâchée, en conséquence elle a ri avec Césarine de ta lettre et de tes sentiments. »

Qu'un adolescent de seize ans amoureux apprenne que l'objet de sa flamme s'est moqué de lui, voilà peut-être le comble de la cruauté pour cet âge. La lettre de l'aîné allait jusqu'à comporter la conséquence logique de cette erreur : « Il faudra quelque prudence pour en finir avec elle sans bruit. Tu recevras mes conseils si tu les demandes. Je ne saurais trop te recommander la discrétion[5]. »

Nous n'entendrons plus guère parler de Pauline. Cependant, la correspondance qu'échangera Jean-François avec son frère jusqu'en novembre 1808 contient un certain nombre d'allusions à la jeune fille. Purement amicales. Après quoi, une autre rencontre féminine effacera tout. Tel est en général le destin des amours adolescentes. Pauline mourra en juillet 1813, à vingt-neuf ans.

Pour le moment, d'ailleurs, ce qui domine dans sa vie, c'est le texte qu'il va lire devant les doctes personnages qui composent l'Académie de Grenoble. Il se révèle si remarquable qu'après l'avoir longuement applaudi, les académiciens décident à l'unanimité d'accueillir ce jeune homme de moins de dix-sept ans dans leurs rangs.

– En vous désignant comme l'un de ses membres malgré votre jeunesse, déclare le président Renauldon, l'Académie considère ce que vous avez fait, mais elle compte plus encore sur ce que vous pourrez faire ! Elle se plaît à croire que vous justifierez ses espérances et que, si un jour vos travaux vous font un nom, vous vous rappellerez avoir reçu d'elle vos premiers encouragements.



Ce qui l'attend maintenant, ce sont des études que Grenoble ne peut plus lui dispenser. Son frère et lui prennent la diligence pour Paris. Ce n'est pas rien que d'aller de Grenoble à Paris : le voyage dure soixante-dix heures. L'un de ses biographes a montré Champollion abandonné, sur l'inconfortable banquette, à la rêverie : « Des papyrus jaunis dansent devant ses yeux, on lui parle à l'oreille douze langues différentes, des pierres couvertes de hiéroglyphes se pressent autour de lui. Il reconnaît une stèle de basalte noir, celle de Rosette, qu'il a vue pour la première fois en faisant ses adieux à Fourier, et dont les inscriptions l'obsèdent[6]. »

En fait, c'est naturellement une copie de la pierre de Rosette qu'il a admirée chez Fourier. Il est vrai, à l'instar des savants qui en ont en vain tenté le déchiffrement, qu'il y songe sans cesse.

On affirme que, dans la même diligence, il se serait penché vers son frère et se serait écrié :

– Je déchiffrerai les hiéroglyphes ! J'en suis sûr !

Même s'il ne l'a pas exprimé en ces termes, nous pouvons être convaincus que telle était bien sa pensée.

Aux études qu'il est résolu à poursuivre, seul peut convenir le Collège de France fondé par François I^{er} et miraculeusement préservé par la Révolution. Parmi les professeurs de cette école admirée dans toute l'Europe, figure Silvestre de Sacy.

Pour la première fois de sa vie, Champollion va vivre dans une solitude presque complète. Son frère repart pour Grenoble après avoir reçu la confiance de l'amour secret de son cadet. Séparé de cet aîné qui lui a tenu lieu de père, éloigné de la jeune fille qu'il aime, Jean-François souffre douloureusement. Dans sa chambre, le soir, il ne peut refréner les larmes qui lui viennent aux yeux : « Je suis seul. Dans l'état où je me trouve, quoique environné de personnes d'un commerce agréable, d'objets relatifs à mes goûts, je ressens un vide affreux. L'étude et le travail seuls absorbent mon esprit et mes pensées, apportent un peu de calme dans mon âme. Ce sera mon

unique remède et ma seule occupation. »

Sa consolation, en attendant l'ouverture des cours du collège : ses longues stations à la Bibliothèque nationale où il consulte tous les textes coptes que celle-ci possède. « Je me livre entièrement au copte. Je veux savoir l'égyptien comme mon français parce que sur cette langue sera basé mon grand travail sur les papyrus égyptiens... Je suis si copte que pour m'amuser je traduis en copte tout ce qui me vient à la tête. Je parle copte tout seul, vu que personne ne m'entendrait. C'est le vrai moyen de me mettre mon égyptien dans la tête. Après cela, j'attaquerai les papyrus et grâce à mon héroïque valeur, j'espère en venir à bout. J'ai déjà fait un grand pas[7]. »

Il a retrouvé à Paris Fourier, toujours attentif à ses travaux, qui va le présenter aux membres de la Commission chargée de la publication de la *Description de l'Égypte*, en particulier l'archéologue Jomard. Celui-ci accueille avec bienveillance ce jeune inconnu. Mais quand Champollion lui présente sa carte de l'Égypte ancienne, beaucoup plus aboutie que ses propres travaux, le pauvre Jean-François ne se fait pas un ami. Bientôt, l'hostilité de Jomard pèsera lourd contre lui.

Quelle surprise pour Champollion lorsqu'il apprend qu'il existe des Coptes à Paris ! Un prêtre célèbre même régulièrement, dans sa propre langue, une messe à Saint-Roch. Ces Coptes s'étaient ralliés à Bonaparte pendant la campagne d'Égypte et l'ont suivi en France par crainte de représailles. Jean-François va se lier avec plusieurs d'entre eux, parler avec eux la langue qu'il manie maintenant comme le français et les assaillir de questions sur la géographie de l'Égypte. En leur compagnie, il parle indistinctement le copte et l'arabe. À son frère, il peut écrire : « Ibn Saoïa m'a pris hier pour un Arabe et a commencé à me faire son salâmât auquel j'ai répondu comme il convenait, sur quoi il a voulu m'accabler de politesses à n'en plus finir... »

À la fin de l'année 1807, il a achevé son grand ouvrage, *l'Égypte sous les Pharaons*, qu'il ne publiera que sept ans plus tard au milieu d'extraordinaires dithyrambes. S'il l'avait fait paraître l'année même où il l'avait achevé, les mêmes compliments se seraient adressés à un auteur de moins de dix-sept ans.

Entre-temps, il a fait la connaissance de Silvestre de Sacy. Devant lui, nullement intimidé, Jean-François parle d'abondance, séduit l'archéologue, lui remet la préface de son livre. Sacy parlera de la "profonde impression" qu'il a reçue alors de cet adolescent. Quant aux hiéroglyphes, Sacy reconnaît son échec. Il souligne qu'aucune des tentatives faites en France –et ailleurs– n'a comporté de résultat positif. Au contraire, le mystère des hiéroglyphes se révèle de plus en plus opaque.

Rien de tout cela ne désarçonne Jean-François. Il s'est littéralement

rué vers les bibliothèques, les collections, les musées. Il se plonge avec délectation dans les textes sanscrits, arabes, persans, les derniers appartenant à cette langue dans laquelle Sacy voit drôlement “l’italien de l’Orient”.

Il rencontre Menencourt, le plus célèbre explorateur de l’Afrique, et le laisse étonné :

– Il connaît aussi bien que moi les pays que j’ai traversés !

Il est si imprégné de copte qu’il en vient à prendre ses notes quotidiennes dans cette langue. Bien plus tard, un érudit mettra la main sur un manuscrit rédigé en copte et le publiera comme un « original égyptien de l’époque des Antonins » ! Il s’apercevra –trop tard– qu’il s’agissait tout simplement d’écrits laissés par Champollion.

Les nourritures terrestres ne l’intéressent pas. Il loge dans une soupente, s’habille comme un pauvre, mange à peine. Comme il lui faut malgré tout quelque argent, c’est son frère qui le lui envoie. Figeac lui-même est pauvre. Il supplie Jean-François de réduire sa dépense. Le jeune homme mange de moins en moins. Au cours de l’hiver qui suit –il fait très froid, très humide– Champollion commence à tousser : les premiers signes de la tuberculose. À cette époque, on ne la soigne pas.

L’ambition de Napoléon nécessite des armées toujours plus nombreuses. En 1808, voici que la conscription menace Jean-François. À ses yeux, c’est une catastrophe. À l’idée de parcourir les routes d’Europe en faisant le coup de feu, on le voit littéralement affolé. La perspective d’interrompre ses études bien-aimées le fait défaillir. Il écrit à son frère : « Il y a des jours où ma tête se perd ! »

Une fois de plus, c’est Figeac qui vole à son secours. Il écrit à des amis haut placés. Il multiplie les appels et les pétitions. Il signale la santé délicate de Jean-François, l’importance des travaux entrepris. Finalement, l’esprit l’emporte sur la force : Champollion est dispensé du service militaire.

Deux conceptions du monde viennent de s’affronter. Napoléon rêve de conquérir l’Europe mais Champollion œuvre pour la reconquête d’une civilisation.



Jean-François n’a pas encore osé attaquer de front la pierre de Rosette. Un jour, après tant d’autres, il fait face, se procure une copie récente de la stèle de granit noir et se met au travail. Du premier coup, il identifie toute une série de lettres. Il sent passionnément qu’il est dans la bonne voie.

Un jour qu’il se rend au Collège de France, il rencontre dans la rue un ami très agité.

– On a déchiffré les hiéroglyphes !

Champollion pâlit, chancelle. Le rêve de toute sa vie ! On l’a donc

devancé ? Il questionne : qui ?

– Alexandre Lenoir, dit l'ami, qui explique que Lenoir vient de publier une brochure : *Nouvelles Explications*. Celle-ci propose une interprétation complète des hiéroglyphes.

Jean-François plonge dans une perplexité profonde. Il connaît Lenoir depuis un an, il l'a vu la veille et celui-ci ne lui a parlé de rien.

Il prend ses jambes à son cou, court chez un libraire, demande la brochure de Lenoir, l'achète et l'emporte en courant chez lui. Quelques minutes plus tard, ses voisins entendent de véritables hurlements. Ils s'inquiètent à tort : ce ne sont que des rires ! Écroulé sur son sofa, Jean-François est secoué par une hilarité gigantesque. Sous la plume de Lenoir il ne trouve que des hypothèses hasardeuses, dont aucune ne lève le moindre coin du voile. Une bonne raison de s'écrier de nouveau :

– À nous deux les hiéroglyphes !

Il faudra douze ans à Champollion pour arriver au but.

Au moment même où s'esquissent pour la première fois dans sa tête les hypothèses qui le conduiront à la solution du grand problème, tout à coup voilà que ce garçon, à la veille de ses dix-huit ans, tombe amoureux : Louise remplace Pauline. Nous ne savons presque rien de Louise Deschamp, sinon qu'elle était mariée, que son époux, fonctionnaire au ministère de la Guerre, était beaucoup plus âgé qu'elle. Comment l'a-t-il rencontrée ? Comment en est-il venu à un amour qui s'est très vite mué en passion ? Nous ne le savons pas. Et elle ? L'a-t-elle au moins aimé ? Quelle a été la nature exacte de leurs relations ? Nous l'ignorons. Ces amours passionnées de Jean-François l'ont occupé au moins deux années. Elles se révèlent si ardentes qu'à certains moments, cet amant de la science dans ce qu'elle a de plus pur a envisagé d'abandonner ses recherches pour se rapprocher de la femme qu'il aimait. Séparé d'elle en octobre 1809, dix-huit mois plus tard Jean-François tentait encore, de Grenoble où il était revenu, de faire parvenir une lettre à Louise. Ce que nous savons encore, c'est que, deux ans plus tard, la même Louise, devenue veuve, se remariera. Avec un autre[8]...

Ses études se sont achevées brillamment par un doctorat. Le 10 juillet 1809, il est nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Grenoble. Le nouvel universitaire n'a que dix-huit ans.

À peine en place, il présente devant l'Académie grenobloise un mémoire par lequel il veut prouver l'existence non de deux mais de trois écritures égyptiennes. Outre les hiéroglyphes et le démotique, il annonce qu'il existe une écriture intermédiaire qu'il nomme *hiératique*, une autre simplification des hiéroglyphes[9].

Sans qu'il ait pu le prévoir, la politique va prendre le pas sur ses chères études. Au fait, a-t-il des opinions sur la marche de l'État ? Oui.

À douze ans, il a déclaré avec l'autorité qu'il met en toute chose que son régime d'élection était la République.

Comme il déteste la dictature, il s'est montré fort anti-Napoléon. L'étoile impériale pâlit. La campagne de Russie amorce le déclin, la campagne d'Allemagne le confirme, l'échec de la campagne de France réduit l'ex-empereur des Français au royaume lilliputien de l'île d'Elbe. Le retour des Bourbons ne fait pas l'affaire de Champollion. Il voit avec réprobation la France sombrer dans un conservatisme et un esprit rétrograde qu'il croyait disparus à jamais. Il ne veut plus se souvenir maintenant que de l'héritage de la Révolution dont Napoléon s'était proclamé le détenteur.

Champollion a dit de lui-même que "son point faible" était le cœur. La mort de Pauline a dû ranimer en lui les souvenirs nostalgiques d'un premier amour. Le remariage de Louise Deschamp lui a porté un coup fort douloureux. Or voici que, Napoléon parti pour l'île d'Elbe et Louis XVIII rentré à Paris, Jean-François tombe de nouveau amoureux. Cette fois il s'agit d'une certaine Rose Blanc que ses proches appellent Rosine. Elle est fille d'un gantier de la ville, c'est-à-dire d'un notable. Notre jeune homme s'est déclaré et a été bien reçu. Le gantier, lui, ne veut pas entendre parler d'un mariage avec ce professeur qui, à vingt-trois ans, ne gagne que sept cent cinquante francs par mois et, qui plus est, passe pour un jacobin.

Champollion est-il aussi amoureux qu'il le croit ? Ce n'est pas sûr. D'avoir été éconduit par le gantier l'a cinglé dans son amour-propre et stimule sa persévérance. Pendant cinq ans, Rosine lui écrira, jurant qu'elle n'aimera personne d'autre que lui. Pendant cinq ans il s'entêtera. A-t-il eu raison ? Plus tard il jugera ainsi Rosine : « Douée, à seize ans, de tous les avantages extérieurs et d'un esprit cultivé, elle entrait dans le monde avec cette simplicité et cette défiance, fruits naturels d'une éducation reçue dans un établissement à peu près monastique. Son inexpérience et la naïveté de ses manières m'intéressèrent vivement. Je visai l'attention de Rosine ; elle s'attacha à moi autant qu'il lui était donné de le faire... »

Si on l'en croit, de sa part cet intérêt s'évanouit assez vite : « Elle m'était attachée cependant, mais à sa manière ; mon refroidissement marqué ne l'empêcha point de manifester publiquement la préférence qu'elle m'accordait. Je fis tout, mais en vain, pour lui faire sentir le peu de convenance qui existait entre nos deux caractères. »

L'a-t-il fait vraiment ?



En tout cas, lorsque le Corse revient de l'île d'Elbe, Jean-François s'enthousiasme. Comme il tient à donner à tous ses actes une signification logique, il explique que science et connaissance ne peuvent s'épanouir que dans une totale liberté de l'esprit. Celle-ci doit

fatalement comporter un corollaire : la liberté politique. De toutes ses forces, il espère que Napoléon est revenu pour restaurer les idées de la Révolution française.

Le stupéfiant “vol de l'Aigle” a commencé. Le 7 mars 1815, Napoléon est devant Grenoble dont il trouve la porte monumentale fermée. Ce sont les charrons du faubourg qui l'enfoncent au cri de *Vive l'Empereur !* Napoléon dira :

– Jusqu'à Grenoble, j'étais un aventurier ; à Grenoble, j'étais prince.

L'Empereur a besoin d'un secrétaire particulier. Le maire lui parle de Figeac dont par erreur il épelle ainsi le nom : “Champoléon”. Ce qui suscite chez Napoléon cette approbation :

– Quel bon présage ! Il porte la moitié de mon nom !

Quand Figeac apprend qu'il est convoqué par l'Empereur, il demande à Jean-François de l'accompagner. Napoléon questionne le cadet sur son travail. Jean-François lui parle d'une grammaire copte qu'il est en train de composer ainsi que du dictionnaire copte qu'il entend mener à bien. Il en est à la page 1069 mais, dit-il, il n'en voit pas la fin.

De quoi fasciner Napoléon qui, avec élan, promet :

– Je ferai imprimer votre dictionnaire et votre grammaire à Paris !

Le lendemain, Napoléon quitte Grenoble. Certains ont affirmé qu'il se serait rendu à la bibliothèque pour avoir un nouvel entretien avec Champollion. Nous sommes libres de trouver l'épisode trop beau pour être vrai.

Tout va très vite, désormais. Les Cent Jours s'achèvent à Waterloo et se prolongent à Sainte-Hélène. Après le second retour des Bourbons, la vindicte est déclarée contre tous ceux qui se sont ralliés à l'“usurpateur”. Figeac et son frère sont du nombre. Jean-François se voit cassé de son poste de professeur. Les deux frères sont assignés à résidence surveillée dans leur ville natale, Figeac. Cet ostracisme et cet exil vont durer un an et demi. De plus belle, dans la maison familiale, Champollion s'acharne à déchiffrer les hiéroglyphes. On l'autorise à regagner Grenoble où on lui réserve un accueil chaleureux. Il retrouve ses fonctions de bibliothécaire tout en animant une école mutuelle qu'il a tenu à créer. Il lit à l'Académie des Sciences et des Arts un mémoire sur *Quelques hiéroglyphes de la pierre de Rosette*. Les hiéroglyphes, toujours...

Surtout, il triomphe de l'opposition du gantier ! Il va enfin épouser Rosine mais dans la plus étrange des convictions : quand il la conduit à l'autel de la cathédrale de Grenoble, le 30 décembre 1808, il sait qu'il ne l'aime plus : « En cherchant le bonheur, je me suis trompé comme tant d'autres... J'ai enchaîné ma vie entière avec la conviction intime que la personne avec laquelle je me liais ne pourrait jamais remplir mon cœur. » Alors, pourquoi l'a-t-il fait ? Il s'explique : « Je

subis un exil forcé de dix-neuf mois à cent vingt lieues d'une ville où l'on supposait ma présence dangereuse. J'espérais que l'absence changeant les idées et les intentions de Rosine à mon égard, elle renoncerait à un projet d'union que rien ne rendrait obligé et qui ne promettait le bonheur ni à l'un ni à l'autre... Elle trouva dans mon malheur un motif généreux de persister... Rosine était malheureuse à cause de moi. Pouvais-je balancer ? Mon devoir était tracé. Un lien indissoluble nous unit... Je m'attachai donc encore plus à l'étude (qui donnait) un but à mon existence[10] »

Rosine n'en apportait pas moins à Jean-François, outre un trousseau fort confortable, une dot "en avancement d'hoirie" de trente mille francs. À l'époque, ce n'était pas rien. Le ménage resta près de six ans sans enfant et, quand naîtra une fille, abusivement prénommée Zoraïde, Champollion attendra deux mois pour venir la voir à Grenoble. Si l'on compte les années parcourues ensemble par les deux époux depuis le mariage, on s'aperçoit que le temps passé par Jean-François loin de sa femme l'emporte sur les mois qu'il a vécus à ses côtés. Certes, il pouvait présenter une excuse de taille : ses travaux. La carrière d'autres savants suffit à nous démontrer qu'on peut trouver une parfaite compatibilité entre les recherches les plus obsédantes et la vie familiale.



Revenons aux premières années qui ont suivi le mariage.

Le Dauphiné reste une province privilégiée de l'opposition libérale. On y conspire. Voilà Champollion, qui s'est quelque peu mêlé aux conjurés, menacé d'un procès en haute trahison. Il y échappe. Les autorités lui rendent la vie à ce point intolérable qu'il s'enfuit à Paris où il s'installe chez son frère, 28, rue Mazarine. Rosine viendra le rejoindre.

Il n'a plus d'emploi. Il ne peut plus enseigner. Dans sa nouvelle retraite, il va se consacrer totalement au déchiffrement des hiéroglyphes. La solution le fuit toujours. Il s'acharne de plus belle.

Il n'est pas le seul.



Si nul n'était encore parvenu à déchiffrer les hiéroglyphes, c'est par suite d'une erreur – et quelle erreur ! On s'était fié à Hérodote, à Strabon, à Diodore qui avaient parlé des hiéroglyphes comme d'une écriture uniquement figurative et insaisissable. D'autres, comme Clément d'Alexandrie et Porphyre, avaient tenté d'expliquer la signification des signes égyptiens mais de telle façon que nul n'y pouvait rien comprendre.

Seul un certain Horapollon, qui vivait au IV^e siècle avant Jésus-Christ, avait laissé une explication des hiéroglyphes qui se rapprochait de la réalité. Il n'en répétait pas moins qu'il s'agissait d'une écriture

figurative. Ce mot devait abuser, pendant des siècles, tous les chercheurs acharnés à tenter de deviner dans chaque image un sens symbolique. D'où, en ce qui concerne les conclusions, une fantaisie extrême et parfois désopilante. Dès le XVII^e siècle, un jésuite nommé Kircher, homme d'invention –n'a-t-il pas conçu la lanterne magique ? – publiait à Rome quatre volumes de traduction de hiéroglyphes dont pas une n'était exacte ! Ainsi, pour le groupe de signes *autocrator* qui signifiait empereur romain, le bon jésuite croyait lire : « Le créateur de la fécondité et de toute végétation est Osiris dont le saint Mophta a transféré du ciel dans son royaume la puissance génératrice. »

Au siècle suivant, Joseph de Guignes déduisait de l'étude des hiéroglyphes que les Chinois étaient des colons venus de l'ancienne Égypte. En revanche, des savants anglais juraient que les Égyptiens étaient originaires de Chine. On a vu que le jeune Champollion lui-même n'était pas resté indifférent à cette hypothèse.

L'apparition de la pierre de Rosette avait-elle au moins mis fin à ces errements ? Pas du tout. Les interprétations saugrenues continuaient. L'abbé Tandeau de Saint-Nicolas prouvait que les hiéroglyphes n'étaient pas une écriture mais un motif décoratif. Le comte Paulin déclarait qu'il avait déchiffré les hiéroglyphes de la pierre de Rosette en une seule nuit. D'autres découvraient dans l'inscription mystérieuse un système épicurien mystique ; un extrait de la Kabbale ; un contenu astrologique ; des instructions sur l'agriculture et le commerce ; des versets de la Bible ; un texte chaldéen, ou hébraïque, ou chinois... Toutes ces interprétations se fondaient sur ce qu'avait écrit Horapollon.

Nul n'avait songé à partir d'Horapollon pour aller à son encounter. Ce dernier avait à la fois raison et tort. À l'origine, les hiéroglyphes représentaient réellement une écriture symbolique, évoquant l'eau par une ligne ondulée, le dieu par un drapeau, la maison par un plan. Mais cette écriture originale n'avait cessé d'évoluer. Les inscriptions plus récentes –la majorité de ce que l'on pouvait lire, et notamment celle de la pierre de Rosette– s'éloignaient du symbolisme des origines.

Les hiéroglyphes devenaient donc des "lettres" ou plus précisément des "phonèmes", ainsi que Champollion l'écrivait très clairement : « Sans être rigoureusement alphabétiques, ils représentaient néanmoins des sons. »

Le premier, Champollion allait le comprendre. Son privilège ? Connaître une douzaine de langues anciennes et le copte aussi bien que le français.

Avant lui, Silvestre de Sacy, Åkerblad, et surtout le naturaliste anglais Thomas Young avaient cru reconnaître dans le texte démotique de la pierre de Rosette une écriture alphabétique. De tous, Young est celui qui alla le plus loin. Il avait désigné certaines lettres et

même certains mots. Mais il avait buté sur l'ensemble et fini par renoncer. Tout était là : si l'on se rendait maître du système, le reste suivrait. Plusieurs fois, Champollion s'était approché de la vérité. Ainsi, il avait cru pouvoir identifier le signe du serpent couché et la lettre "F". Aussitôt, il avait rejeté de lui-même l'hypothèse comme indéfendable.

Maintenant, il y revenait. Il estimait possible d'isoler chaque hiéroglyphe et lui attribuer un son qui correspondrait à une lettre. Encore fallait-il passer de la théorie à la pratique. Champollion se dit qu'il fallait commencer par les noms de roi.

Par la lecture du texte grec de la pierre de Rosette, on savait qu'il s'agissait d'un hommage de prêtres au roi Ptolémée Épiphane. Dans le texte hiéroglyphique, où donc situer le nom de Ptolémée ? Champollion était frappé par un groupe de signes entourés d'un ovale – par la suite appelé "cartouche". Il procéda avec cette logique qui lui était naturelle : il pensa que, si l'on avait encerclé ce groupe, c'est parce qu'il était plus important que les autres. C'est donc qu'il devait s'agir du roi.

Alors, il rangea les huit lettres de Ptolémée sous les huit hiéroglyphes enfermés dans le cartouche. Une telle démarche nous semble aujourd'hui évidente. Il en fut de même de l'œuf de Christophe Colomb : encore fallait-il y penser.

Ce qui allait lui permettre d'aboutir définitivement, c'est que le monde savant disposait, en 1821, de ce que l'on a appelé une seconde pierre de Rosette. Cette année-là, on recevait en Angleterre un obélisque provenant de Philae qui portait deux inscriptions, l'une en hiéroglyphes, l'autre en écriture grecque. On y lisait également le nom de Ptolémée mais aussi celui de Cléopâtre. Champollion se procura la copie des inscriptions. Il superposa les hiéroglyphes dont il supposait qu'ils signifiaient Ptolémée et Cléopâtre. Il retrouva des signes qui étaient identiques. Le système qu'il avait décelé se confirmait donc. Chaque hiéroglyphe correspondait à une lettre. Dans le nom Ptolémée et celui de Cléopâtre, il retrouvait par exemple le "L", le "P", le "O".

Progrès immense : grâce aux mots Ptolémée et Cléopâtre, Champollion découvrit douze lettres hiéroglyphiques différentes. À l'aide de ces douze lettres, il put, dans d'autres cartouches, déchiffrer quatre autres mots : Alexandre, Tibère, Domitien, Germanicus.

Un envoi fortuit allait lui permettre d'aller jusqu'au bout de son raisonnement et de couronner son édifice.

Le 14 septembre 1822, Champollion examine des reproductions de bas-reliefs relevés dans les temples pharaoniques. L'architecte Huyot, en mission en Égypte, vient de les lui expédier.

La première feuille est consacrée au sanctuaire d'Abou-Simbel. Un cartouche royal lui saute aussitôt aux yeux. Dans l'inscription qui le

compose, il reconnaît un groupe phonétique qu'il a déjà percé à jour : *mes*. Au-dessus, se découvre le disque solaire, symbole du Dieu soleil, dont il sait qu'il se prononce "rê" ou "râ". À haute voix, il cherche à rassembler les deux sons : il articule *rameses*, puis *ramesse*. Il n'est pas satisfait. Il cherche encore. Tout à coup un nom lui jaillit de la bouche : Ramsès ! La joie lui étreint le cœur et en même temps l'angoisse : n'a-t-il pas été trop loin ? N'a-t-il pas sollicité le texte ? Il continue à déchiffrer et retrouve à plusieurs reprises le nom du grand pharaon. Il lit, comme à livre ouvert, le titre qu'avait mérité Ramsès : "Aimé d'Amon".

Il passe au second feuillet envoyé par Huyot. Dans un cartouche il reconnaît l'ibis, symbole du dieu Thot, et encore le groupe phonétique *mes*. Cette fois, il aboutit au nom d'un autre pharaon : Thoutmès.

À midi, il a compris que l'écriture égyptienne, outre les signes qui indiquent des sons simples, comportait des signes d'idées dont, ainsi qu'il le dira, l'image valait pour le son qu'elle évoquait.

Il touche à ce but poursuivi depuis tant d'années et auquel il a consacré sa vie. Sa santé s'est dégradée. La toux incessante qui lui déchire la poitrine inquiète ses amis. Nous savons aujourd'hui que la tuberculose l'a définitivement miné. À force de lire jour et nuit des textes difficiles, sa vue a dangereusement baissé. Déjà un œil est presque perdu.

De tout cela, il n'a cure. Il a trouvé !

Il se dresse, rassemble les papiers, sur lesquels il vient de travailler, sort de chez lui, dévale l'escalier et court jusqu'à l'institut où il sait trouver son frère Figeac. Il entre.

– Je tiens l'affaire !

Tel le Lazare de l'égyptologie, le voilà ressuscité de cette mort vivante dans laquelle il est resté plongé pendant cinq jours. En quelques heures, il va rédiger la fameuse *Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques* qu'il présentera à la fin du même mois à l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres. Orgueilleusement, il annonce qu'il croit « être parvenu après dix années de recherches assidues, à réunir les données presque complètes sur la théorie générale de ces deux espèces d'écriture, sur l'origine, la nature, la forme et le nombre de leurs signes, les règles de leurs combinaisons au moyen de ceux de ces signes qui remplissent des fonctions purement logiques ou grammaticales, et avoir ainsi jeté les premiers fondements de ce qu'on pourrait appeler la "grammaire" et le "dictionnaire" de ces deux écritures employées dans le grand nombre de monuments dont l'interprétation répandra tant de lumière sur l'histoire générale de l'Égypte ».



Unanime est la joie du monde savant français. En revanche, à

l'étranger, on marque de la réserve. Qu'importe à Champollion ! Désormais, il sait.

Deux ans plus tard, il publiera son *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens, figuratif, idéographique et alphabétique* qui lui permet de compléter et de préciser les données à la *Lettre à Monsieur Dacier*.

L'extraordinaire de l'affaire, c'est que ce travail immense, Champollion l'a accompli sans avoir rien vu de l'Égypte. Maintenant, il veut parvenir à la confirmation que cherche tout véritable savant, celle que seule peut apporter l'expérience. Il tient à *vérifier*.

Il sait que la plus riche collection de papyrus existant dans le monde se trouve en Italie. De 1824 à 1826, il va donc séjourner dans la péninsule. Le voici à Florence, à Naples, à Rome. On le charge d'organiser la collection des antiquités égyptiennes du Vatican. Mais c'est à Turin qu'il découvre de véritables trésors. À la lecture de ces documents uniques, il dira qu'il a ressenti "de l'extase".

Là, sa découverte de la langue égyptienne « procède par sauts et par bonds ». Pendant de longues journées, il transcrit des manuscrits admirablement conservés. Il avance, avec bonheur et à pas de géant dans la connaissance de l'histoire et de la culture de l'Égypte. La lecture d'un *Rituel funéraire* lui fait découvrir tant d'aspects nouveaux de la civilisation de l'ancienne Égypte qu'il croit en perdre la raison. Hélas, dans les combles de l'Académie de Turin, les papyrus ont été si mal conservés que, lorsqu'il y pénètre, il marche sur les débris des précieux textes : une véritable poussière ! Il est effondré : « J'ai vu rouler dans ma main des noms d'années dont l'histoire avait totalement perdu le souvenir ; des noms de dieux qui n'ont plus d'autels depuis quinze siècles et j'ai recueilli en respirant à peine, craignant de le réduire en poudre, tel petit morceau de papyrus, dernier et unique refuge de la mémoire d'un roi qui de son vivant se trouvait peut-être à l'étroit dans l'immense palais de Karnak ! »

Il tente de son mieux de recomposer les fragments, en trouve même de pornographiques, découvre enfin la liste des rois de la dix-neuvième dynastie, qu'il fait remonter au XII^e siècle avant Jésus-Christ. À son frère, il écrit : « Seule l'Égypte pouvait fournir des documents d'une antiquité aussi extraordinaire. Vous comprendrez que l'époque des Ptolémée et même des Perses commence à me faire pitié. Tout cela date d'hier en comparaison de ce que je tiens dans mes mains depuis une semaine. »

Le couronnement de la carrière de Champollion sera son voyage en Égypte, de juillet 1828 à décembre 1829. Le gouvernement français s'est enfin convaincu de l'importance capitale des découvertes du jeune savant. Des fonds ont été dégagés pour permettre l'organisation d'une expédition dont il prend la direction.

La maladie l'accable. Il incarne l'image même de la faiblesse humaine. Parfois, il est incapable de marcher et il faut le porter. La fièvre le dévore. Dans la felouque qui remonte le Nil, il oublie tout. Enfin, de ses yeux, il peut considérer ces pyramides, ces monuments qui occupent sa pensée depuis son enfance. Aucun homme peut-être n'a traversé de bonheur aussi absolu.

Au reste, son voyage se mue en un véritable triomphe. Les fellahs accourent sur les bords du Nil pour apercevoir celui qui sait « lire l'écriture des vieilles pierres ».

D'étape en étape, il est conduit à de nouvelles découvertes. Il admire les temples, identifie leurs constructeurs. Il salue, dans les lieux où il résida, Ramsès le Grand.

Ces monuments, ces colonnades, ces inscriptions, il ne les découvre pas, il les reconnaît. Quand il faut, il rectifie les erreurs, notant par exemple que tel temple n'est pas consacré à Isis mais à Athor, déesse de l'amour.

À Karnak, il se sent en proie à une telle surexcitation qu'il ne faudrait pas –écrit-il lui-même– qu'il en connaisse trop de semblables car il risquerait d'y perdre sa vie : « Là m'apparut toute la magnificence pharaonique, tout ce que les hommes ont imaginé et exécuté de plus grand... Je me garderais bien de vouloir rien décrire... Il suffira d'ajouter que nous ne sommes en Europe que des lilliputiens et qu'aucun peuple ancien ni moderne n'a conçu l'art de l'architecture sur une échelle aussi sublime, aussi large, aussi grandiose que le firent les dieux égyptiens... »

Il se sait le premier depuis des millénaires. Il s'avance de plain-pied, comme l'aurait fait le serviteur d'un pharaon, au sein de l'histoire de l'ancienne Égypte. Il note : « Jeté depuis six mois au milieu des monuments de l'Égypte, je suis effrayé de ce que j'y lis plus couramment encore que je n'osais l'imaginer. »

Il faut le considérer sur sa felouque, dont la voile n'a pas changé depuis les pharaons. Il faut le voir aborder près d'un temple, s'enfoncer à travers les colonnes, sous le soleil brûlant – et aussi bien au clair de lune.

Ce qui ternit cette joie immense, ce sont les déprédations et le pillage dont sont victimes ces monuments sacrés. Il adjure le vice-roi Méhémet-Ali de tout entreprendre pour sauver ce qu'il reste de l'Égypte des pharaons : « Il serait plus que temps de mettre un terme à ces barbares dévastations. Dans ce but véritable, Son Altesse pourrait ordonner qu'on n'enlevât sous aucun prétexte aucune pierre ou brique dans les monuments antiques existant encore. »

Il est rentré en France. L'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres l'élit parmi ses membres. Il s'était déjà présenté, mais des jaloux lui avaient préféré un certain professeur Pardessus.

Champollion avait lancé :

– On m’a mis par-dessous Pardessus !

En 1831, il fonde pour lui une chaire d'égyptologie au Collège de France. Il ne peut y donner que quelques leçons. La tuberculose le ronge à laquelle s'est ajouté le diabète. La goutte lui paralyse les membres inférieurs. Deux des médecins qui l'ont soigné, les docteurs Brousset et Robert, ont expliqué les maux dont il souffre : « Son voyage laborieux, l'air funeste émanant des tombeaux des rois, l'absorption trop fréquente des eaux du Nil, tout cela causa une maladie de foie trop tard reconnue. L'ardeur de son cerveau, les préoccupations continuelles de son esprit lui avaient calciné le sang... »

Il ne se faisait plus d'illusion sur son état. Le 27 janvier 1832, ceux qui entouraient le lit où il était tout juste capable de bouger les bras, l'entendirent se plaindre :

– Mon Dieu, encore deux ans... pourquoi pas ?

Et, un peu plus tard, portant la main à son front :

– Trop tôt... Il y a encore tant de choses là-dedans...

Le 29 janvier, la paralysie a gagné les deux côtés du corps. Il lui est désormais impossible d'émettre un son articulé. Il garde sa lucidité. Son regard « semblait chercher de l'aide, brûlait comme un fer rouge l'âme de ceux qui l'entouraient ».

Il ne recouvrera la parole que dans la soirée du 3 mars. Un prêtre vient lui donner l'extrême-onction. Il adresse ses adieux à son frère, à sa femme, à sa fille Zoraïde qu'il appelle sa « fleur de printemps » et qui vient d'avoir huit ans.

Il demande qu'on lui apporte quelques-uns des objets égyptiens de sa collection. Il les regarde avec un sentiment qui ressemble à de la fascination. Après un dernier regard sur ce qui a représenté son véritable univers, il s'éteint. Il a quarante et un ans.

Tous ceux qui voyagent aujourd'hui en Égypte à la rencontre d'un monde prodigieux doivent avoir présent à l'esprit le nom de Champollion. Nous devons toujours nous dire que si des guides éclairés racontent en détail l'histoire de l'Égypte ancienne, c'est parce que Jean-François Champollion a un jour déchiffré les hiéroglyphes.

L'histoire de Champollion est celle de la victoire de l'esprit, celle aussi de la foi créatrice. En ce sens, elle représente un exemple et une leçon. Il n'existe point de grande réussite sans foi. Champollion tout le premier l'a ressentie, éprouvée, mise en action quand il s'est écrié : « L'enthousiasme seul est la vraie vie. »

2. L'ÎLE DE PÂQUES L'ÉNIGME RÉSOLUE ?

L'île de Pâques, c'est l'île du bout du monde. Dans l'immensité de l'océan Pacifique, elle surgit sur les cartes comme un point minuscule –118 kilomètres carrés seulement– planté à 3800 kilomètres du Chili, à 4.000 kilomètres de Tahiti, à 8.000 kilomètres de Hawaï, à 9.000 kilomètres de l'Australie.

Au premier navigateur qui l'a découvert, ce triangle aride battu par les vents est apparu si dérisoire qu'il s'en est éloigné à peine l'avait-il repéré. C'était en 1697. Ce marin peu curieux était un flibustier du nom d'Edward Davis.

Il a fallu attendre trente-cinq ans pour qu'un autre navigateur parvînt de nouveau devant ce que les cartographes, faute de mieux, baptisaient "Terre de Davis". C'était le jour de Pâques de l'année 1722. Le capitaine Roggeveen commandait *l'Arena*, un navire hollandais. Il y avait longtemps qu'il croisait dans le Pacifique. Mais cette île-là, il était sûr de ne l'avoir jamais aperçue. *L'Arena* avait impérativement besoin de vivres et Roggeveen décida de relâcher. L'île était grise et semblait aride. Trois sommets se dessinaient dans la brume. Quand le bateau s'approcha, on distingua, au-delà d'une plage sablonneuse, une sorte de barrière sombre à l'assaut de laquelle se précipitait l'écume des vagues.

L'œil rivé à sa longue-vue, Jakob Roggeveen cherchait à voir si cette terre en apparence si hostile était habitée. Tout à coup, il sursauta. Là, devant lui, surgissait un spectacle comme, au long de sa vie entière, il n'en avait jamais vu. Dieu sait s'il avait visité des îles ! Nulle part de telles images ne s'étaient dessinées devant ses yeux.

Ce qu'il voyait, c'étaient d'énormes statues, des silhouettes colossales, comme posées sur des plates-formes qui évoquaient des soubassements de palais ou de temples.

Quand le bateau jeta l'ancre, on était assez près pour que le Hollandais pût considérer à loisir ces géants de pierre. Certes, il s'agissait de représentations humaines. Étrangement, les mystérieux sculpteurs n'avaient pas voulu reproduire des corps entiers. On ne voyait là que des bustes surmontés de têtes énormes. Ces têtes étaient elles-mêmes coiffées de chapeaux –ou chignons– de pierre posés en équilibre sur le sommet des crânes. Elles ne regardaient pas le large, mais au contraire tournaient le dos à la mer, comme si elles voulaient considérer seulement les flancs des masses volcaniques dont les cratères se perdaient dans les nuages.

Le lendemain, alors même que les Hollandais n'avaient pas encore débarqué, on vit un indigène se hisser à bord. Il paraissait parfaitement à son aise et, souriant, se promenait sur le pont comme chez lui. Ce qui l'intéressait, c'était le bateau, ses mâts, son gréement.

On l'entoura, on lui fit fête. L'orchestre du bord se mit à jouer en son honneur et aussitôt il se mit à danser. Il débordait d'une telle sympathie qu'on le combla de cadeaux. Il les emporta avec lui lorsqu'il regagna la côte à la nage.

Bientôt il fut relayé par d'autres. Le Hollandais vit en quelques minutes son bateau littéralement envahi par des hommes et des femmes qui riaient et visiblement s'amusaient de tout. De temps en temps, l'un des indigènes plongeait et s'en retournait à toute allure. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que l'on s'aperçut de la disparition de quantités d'objets –y compris la nappe du commandant– emportés avec une prestesse et une impudence tout à fait extraordinaires.

L'après-midi, les Hollandais débarquèrent. Sur le rivage une foule d'autochtones semblait les attendre. Si les uns leur adressaient des signes amicaux, d'autres déjà ramassaient des pierres. Il semble que l'un des matelots prit peur et ouvrit le feu, aussitôt imité par ses camarades. Après que se fut dissipée la fumée, on vit quelques indigènes agoniser sur le sol, cependant qu'autour d'eux s'agrandissaient des flaques de sang.

Tel fut le premier contact des habitants de l'île de Pâques avec la "civilisation".

L'île de Pâques : c'est Roggeveen qui lui donna ce nom, voulant se souvenir que cette terre inconnue avait été découverte le jour de la Résurrection.

Dans le récit qu'il a laissé, le Hollandais écrivit : « Ces figures de pierre nous remplirent d'étonnement, car nous ne pouvions comprendre comment des gens sans solides espars et sans cordages furent capables de les dresser. »

En quelques mots il avait tout dit.



L'avion en provenance de Santiago du Chili allait atterrir. Pourquoi, le front collé au hublot, m'acharnais-je à découvrir ce qui m'attendait ? Cette curiosité insolite me reconduisait à mes premiers vols, quand ceux-ci conservaient pour moi l'attrait de l'inédit.

La côte s'esquissait, se précisait. Au-delà se devinaient des landes d'un vert cru, des vallonnements, une montagne qui devait être un volcan éteint. Déjà nous approchions de la piste blanche, rectiligne, si longue qu'elle peut accueillir *Concorde*, voire les navettes spatiales : l'île de Pâques est devenue une étape stratégique.

Tout à coup, dressée devant la mer, je l'ai vue ou plutôt entrevue, l'espace d'un instant, ma première statue de l'île de Pâques, l'une de celles que les Pascuans appellent *moï*. Mon cœur s'est mis à battre plus vite. J'ai su que ce si long voyage ne ressemblerait pas à tous ceux que j'avais accomplis jusque-là.

L'île de Pâques, c'est *autre chose*.

Près de trois siècles ont passé depuis que le capitaine Roggeveen avait vu se dessiner dans sa longue-vue les colosses aux chapeaux de pierre. Même si on l'aborde aujourd'hui en Boeing, le mystère n'a rien perdu de sa fascination. J'attendais ma valise et je n'avais qu'une hâte : les découvrir à mon tour, les statues de l'île de Pâques. Les moi.



L'Arena avait été le premier. Dès lors, régulièrement, des bateaux jeteront l'ancre devant l'île. En 1774, ce fut l'arrivée du capitaine James Cook, lequel se livra à la première exploration de l'île. Lui aussi demeura effaré devant les soubassements et les statues. Les plates-formes d'abord : « Elles sont construites, du moins à l'extérieur, de pierres taillées fort larges et ne sont point inférieures aux plus beaux ouvrages de maçonnerie que nous ayons en Angleterre. » Les statues : « L'exécution en est grossière, mais pas mauvaise. Les traits du visage, et en particulier le nez et le menton, ne sont point mal formés, mais les oreilles ont une longueur disproportionnée ; et, quant au corps, on a peine à y trouver de la ressemblance avec celui d'un homme. »

Le postulat est posé : l'île de Pâques ne fera plus parler d'elle que par ses statues. C'est par celles-ci qu'elle est devenue fameuse. Par elles des générations ont rêvé. Dès mon premier tour de l'île, ce qui m'a frappé c'est l'opposition entre son exiguïté – 25 kilomètres de long sur 16 de large – et le gigantisme de ces monolithes. Ne mesurent-ils pas de trois à vingt mètres de haut ? Leur poids ne varie-t-il pas de trois à cent tonnes ?

Ce qui a laissé stupéfaits tous les visiteurs, c'est le contraste entre l'existence primitive des indigènes tels que les navigateurs les ont découverts et les moyens qui ont dû être déployés pour tailler ces statues, les transporter, les ériger. Cook, le premier, n'a pu retenir les questions que suggérait cette énigme : « Nous avons peine à concevoir comment ces insulaires, qui ne connaissaient en aucune manière les puissances de la mécanique, ont pu élever des masses si étonnantes, et ensuite placer, au-dessus, les grosses pierres cylindriques dont on a fait mention plus haut. » Et encore : « Ces monuments singuliers, étant au-dessus des forces actuelles de la nation, sont vraisemblablement des restes d'un temps plus fortuné. Sept cents insulaires, privés d'outils, d'habitations et de vêtements, tout occupés du soin de trouver des aliments et de pourvoir à leurs premiers besoins, n'ont pas pu construire des plates-formes qui demanderaient des siècles de travail. »

La forme même et le style de ces statues ajoutaient au mystère. Les pyramides d'Égypte ont nécessité pour leur construction d'extraordinaires moyens – mais elles sont harmonieuses. Les colosses de l'île de Pâques ont exigé eux aussi des efforts inouïs – mais ils suscitent l'inquiétude par leur barbarie et leur rudesse.

On revient toujours à ces deux questions : qui les a élevées ?
Comment les a-t-on élevées ?



En 1988, je suis resté une semaine à l'île de Pâques. J'y ai rejoint l'équipe de télévision que dirigeait Jean-Charles Dudrumet. Nous avons sillonné le territoire dans tous les sens, longeant la côte quand cela était possible, nous enfonçant souvent vers l'intérieur. Par bonheur, notre guide, Victor, bien qu'Espagnol d'origine, parlait français. Nous avons loué un minicar avec chauffeur, sans imaginer que ce dernier serait un ancien de la Légion étrangère. Sa pension de retraite lui parvenait par l'intermédiaire du consulat français à Santiago. Ce petit homme vif, toujours souriant, l'arrondissait en pilotant les touristes. Il comptait comme des jours de chance ses rencontres avec des francophones, tant il éprouvait de plaisir à pratiquer la langue de Molière apprise à Sidi-bel-Abbès.

Depuis qu'il s'y était installé, l'île le passionnait. Il y était devenu une manière d'autorité. Je lui dois d'avoir, en quelques jours, découvert et compris bien davantage que d'autres, peut-être, en deux mois.

Il avait l'art de mettre en scène "son" île. Il choisissait le chemin à peine tracé qui nous permettait d'aborder tout à coup, à la tombée du jour – choc bouleversant –, un nouveau monstre de pierre au moment où celui-ci se découpait sur l'océan virant au noir et dans l'éclaboussement des derniers rayons du soleil. Ou bien, au centre de l'île, il nous jetait sans crier gare, en pleine lumière, devant un alignement à couper le souffle. Les colosses inégaux nous écrasaient du haut d'une plate-forme gigantesque dont aussitôt nous nous demandions, après tant d'autres, quels avaient été les architectes.

Je me souviens. Victor nous a dit : « Je vous emmène à l'Ahu Vinapu, c'est à deux pas de l'aéroport. »

Un ahu, c'est l'une de ces plates-formes de pierre surmontées ou non de moi.

Nous longeons d'abord, en bord de mer, les énormes cuves blanches où l'on stocke l'essence destinée à la consommation de l'île. Devant nous, une lande accidentée, aux pentes douces, aux courbes humanisées. L'herbe passe du vert au jaune. Ce qui, dès le premier instant, m'a frappé dans cette île, c'est l'absolu silence. En 1988, quatre avions par semaine seulement le troublaient. Les automobiles étaient si rares que la nuisance passait inaperçue. Pas de tracteurs, de bétonneuses, de bulldozers, presque pas de bateaux à moteur. Nulle part ailleurs, dans le monde d'aujourd'hui, on ne ressent une aussi totale impression de calme et de solitude. Ne troublent cette paix que le bruit du vent qui souffle, celui des vagues qui se brisent en contrebas sur les rochers. Car la mer est là, omniprésente.

Voici, face à l'océan justement, que surgit devant nous le plus extraordinaire des ahu : celui de Vinapu. Il aura été, pour moi, le premier.

Imaginez des blocs admirablement taillés, rectilignes. Ils s'adaptent si bien les uns aux autres que cette taille ne peut être l'effet du hasard. À l'origine chaque bloc était prévu pour la place qu'il occupe.

Ils sont énormes, ces blocs. D'emblée on s'interroge : avec quels outils les a-t-on taillés ? Comment les a-t-on transportés ? Comment les a-t-on mis en place ?

Derrière l'ahu proprement dit, Victor nous fait découvrir un chaos de statues écroulées, brisées, en morceaux, mêlées aux chignons rouges qui couronnaient leurs têtes. Impossible d'en douter : les statues ont été renversées délibérément. C'est plus évident encore pour le second ahu qui se dresse un peu plus loin, moins impressionnant, composé de pierres accumulées, plus rondes que géométriques : davantage un assemblage qu'un travail programmé. Ce qui fascine en revanche, ce sont, derrière celui-ci, ces autres statues renversées. Celles-ci sont presque entières. L'impression est si forte que j'ai cru les avoir vues basculer.

Il n'était pas blasé, notre légionnaire. Sa faculté d'étonnement restait intacte. À chacune de nos questions –elles se pressaient sur nos lèvres– il répondait souvent par d'autres interrogations.



Il y a trois cents ans, avant l'apparition des premiers hommes blancs, les cinq mille habitants de l'île de Pâques étaient convaincus de vivre au centre de l'univers. Ne possédant pas de Galilée ou de Copernic propres à leur présenter des objections, ils avaient baptisé leur terre natale *Te Pito Te Henua*, ce qui veut dire le “Nombril du Monde”.

Il y a cent ans ne subsistaient plus de la population originelle que cent onze personnes.

De tels chiffres permettent de comprendre pourquoi le mystère de l'île de Pâques est demeuré si épais. Ce qui a disparu en même temps que la population, ce sont les hommes capables de relier le passé au présent. Dans des sociétés telles que celles de l'île de Pâques, la tradition, transmise de génération en génération, permet de remonter la plupart du temps très loin en arrière. Ici, on a rompu avec ce passé. Du moins les historiens l'ont-ils cru : ce n'était pas tout à fait vrai.

Un grand ethnologue à qui nous devons sur l'île des découvertes inestimables, Alfred Métraux, a admirablement résumé cela : « Le destin semble s'être acharné sur l'île de Pâques pour nous priver des données qui auraient rendu possible la solution de ses énigmes[11]. »

Pas seulement le destin : ce sont les hommes blancs qui ont déchaîné cette fatalité. Alfred Métraux souligne que l'île de Pâques fut,

au siècle passé, « le théâtre d'un des attentats les plus affreux que les Blancs commirent dans les mers du Sud ». Les matelots du Hollandais Roggeveen, en ouvrant délibérément le feu sur des indigènes désarmés, n'ont fait que frapper les trois coups de la tragédie.

En 1808, un bateau américain, le *Nancy*, aborde l'île et le commandant conçoit l'idée de se procurer de la main-d'œuvre à bon compte : il a besoin d'esclaves pour chasser le phoque dans l'île de Masafuera. Après avoir livré aux indigènes un combat qui coûte de nombreuses vies, il fait enlever douze hommes et dix femmes. On les transporte à bord, on les jette à fond de cale où on les met aux fers. Après trois jours de navigation, estimant que les prisonniers ne peuvent plus s'évader, le commandant les fait monter sur le pont et ordonne qu'on leur enlève leurs chaînes. Totalement pris au dépourvu, il voit les hommes et les femmes se précipiter à l'eau et se mettre à nager "avec une vigueur désespérée". De loin, le commandant observe la discussion qui s'élève entre les infortunés Pascuans : ils ne sont pas d'accord sur la direction à prendre pour retrouver leur île. Certains se mettent à nager vers l'île de Pâques, d'autres préfèrent le nord. À considérer la distance, ils vont les uns et les autres vers une mort certaine. Le commandant fait mettre des embarcations à la mer. Chaque fois qu'on s'approche des nageurs pour les repêcher, ils plongent. On doit abandonner ces irréductibles au sort qu'ils ont choisi : la mort plutôt que la servitude.

En 1822, voici à l'île de Pâques le baleinier *Pindos*. On envoie des canots à terre avec mission de ramener des provisions et des femmes. On revient chargé de légumes, mais aussi d'autant de jeunes filles qu'il y avait d'hommes à bord. Ces charmantes personnes, pour la plus grande satisfaction de l'équipage, restent sur le navire toute la nuit. Le lendemain, on les entasse dans des embarcations qui, avant de rejoindre l'île, s'arrêtent. Les matelots, qui sont d'humeur plaisante, se mettent en devoir de jeter à l'eau les jeunes filles. Éloquent, le témoignage qui a été conservé pour notre édification : « Les embarcations restèrent là, pour regarder ces malheureuses, nageant d'une main en s'efforçant de tenir, de l'autre, au-dessus de l'eau, les bagatelles qu'elles avaient reçues pour se prostituer, et portant d'ailleurs peut-être avec elles le germe d'un mal qui pouvait leur coûter la vie. Arrivées à terre, elles furent reçues par des groupes rassemblés en foule sur le rivage, et c'est alors que Waden, sans provocation aucune, et apparemment pour le seul plaisir d'assassiner, prit son fusil, tira au milieu d'eux, en forme d'adieu, avec l'adresse des hommes de son pays ; et l'on reconnut de suite à la confusion régnant autour d'un pauvre Indien qui tomba, que le coup avait porté. Il ordonna ensuite de ramer et s'éloigna, le sourire aux lèvres, en s'applaudissant de la justesse de son coup d'œil... »

Ce n'est rien encore. On a découvert au Pérou de considérables gisements d'excréments d'oiseaux, baptisés *guano*. Ils constituent un engrais très recherché. Leur exploitation représente une source fabuleuse de richesse. L'ennui est que l'on manque de main-d'œuvre. Le guano est surtout abondant sur de petites îles brûlées de soleil. Les travailleurs que l'on y envoie, mal alimentés, travaillent sous un soleil torride au milieu d'une abominable pestilence. Ils meurent si vite que l'on ne parvient pas à les remplacer. C'est alors que se présentent des aventuriers entreprenants. Cette main-d'œuvre introuvable, ils s'engagent à la procurer. À condition que l'on ferme les yeux sur les moyens. Marché conclu. Leur première cible sera l'île de Pâques.

Le 12 décembre 1862, plusieurs bateaux viennent s'ancrer dans la baie d'Hangaroa. Bientôt on voit paraître à bord des indigènes venus, comme à l'accoutumée, proposer des vivres et des femmes contre de menus présents. On s'en empare, on les enchaîne à fond de cale. Ils ne sont pas assez nombreux, loin de là. Les Péruviens gagnent la terre ferme et, à coups de fusil, rabattent vers le rivage tous ceux qu'ils peuvent joindre. Une ethnologue britannique, Katherine Routledge, a recueilli en 1914 le récit de vieillards qui se souvenaient de l'affreux épisode et, avec beaucoup de force d'évocation, décrivaient « les coups de feu, la fuite des femmes et des enfants et les lamentations des captifs maintenus contre le sol, pendant qu'on les ligotait comme des bêtes ». Parmi ce millier de prisonniers, se trouve le roi Kamakoi et son fils Maurata.

Quelques semaines plus tard, les indigènes emmenés en esclavage seront vendus aux exploiters de guano. En moins d'une année les effroyables conditions de vie qui leur seront faites vont les réduire à moins d'une centaine !

Grâce à Mgr Tefano Jaussen, évêque de Tahiti, qui avait donné l'alarme, une intervention française pressante amènera le gouvernement du Pérou à décider le rapatriement des Pascuans survivants. On les transportera à bord d'un bateau qui cinglera vers leur île bien-aimée. La presque totalité mourra en route de la petite vérole ou de la tuberculose. Ceux qui regagnent l'île ne sont guère plus d'une quinzaine. C'est la mort qu'ils apportent avec eux : ils propagent la petite vérole autour d'eux. En quelques mois l'île devient un "vaste charnier". L'année suivante, en janvier 1864, un Français, ouvrier mécanicien devenu missionnaire, le frère Eyraud, arrive dans l'île pour l'évangéliser. Il n'y trouve plus « qu'une civilisation agonisante : le système religieux et social était détruit et une lourde apathie s'était emparée des rescapés de ce désastre[12] ».

Il fallut, pour que la paix revînt sur cette terre si éprouvée, toute la patience des missionnaires et aussi les efforts du gouvernement chilien qui annexa l'île en 1888. L'élevage du mouton apporta quelque

aisance aux habitants. Peu à peu, la population augmenta. Les Pascuans sont aujourd'hui deux mille. Des apports étrangers non négligeables, dus en grande partie au sens très large de l'hospitalité exercé par l'élément féminin, sont venus modifier quelque peu la race d'origine. Les navires de passage autant que les représentants de l'administration chilienne ont laissé leurs traces. Pas assez cependant pour faire échec aux recherches récentes sur le peuplement originel de l'île de Pâques.



Tout a été dit à propos de l'origine des Pascuans. Le sentiment éprouvé par les chercheurs a longtemps été l'impuissance. Alors, ils ont cherché à expliquer le mystère par le mystère.

On a voulu que l'île de Pâques fût le vestige d'un continent englouti, doté d'une civilisation de haut niveau. Ce continent aurait disparu à la suite de mouvements volcaniques sous-marins. On lui a même donné un nom : le Gondwana. Ce sont naturellement les habitants du Gondwana qui auraient sculpté et érigé les géants de l'île de Pâques. D'autres, tels que James Churchward, jurent que l'île de Pâques, avant d'être réduite à l'insularité, « n'était que le promontoire d'un continent dont il ne reste rien, le Mu, mère patrie de l'homme, d'où partirent les Caras pour peupler l'Asie Mineure ». Les Caras ? Nul, à part M. Churchward, n'en a entendu parler.

Ces théories, comme il advient toujours de ce qui est déraisonnable, ont fasciné de nombreux esprits. Il faut leur opposer les certitudes des recherches géologiques : l'île de Pâques s'est formée il y a quelques dizaines de milliers d'années et, loin d'être le vestige d'un continent englouti, elle a surgi des flots à la suite d'une éruption volcanique. Les gouffres marins qui l'entourent sont parmi les plus profonds du globe, ce qui élimine définitivement les vaticinations relatives au Mu ou au Gondwana[13].

Dois-je citer la thèse de M. Henry Bac qui voudrait que la civilisation pascuane, celle qui a permis de dresser les statues qui nous font rêver, ne fût autre que celle des anciens Atlantes, fils comme chacun sait du Soleil et qui, de leur berceau du Sahara –merci Pierre Benoît– se seraient rendus à Carnac, en Bretagne, de là auraient gagné les Andes et le Pérou, n'ayant plus qu'un léger saut à accomplir pour atteindre l'île de Pâques ? Faut-il évoquer la théorie de Sund qui jure que l'île de Pâques n'a été rien de plus ni rien de moins qu'une colonie de l'ancienne Égypte ? Mieux vaut s'arrêter en chemin : nous n'en finirions pas de nous adresser aux rêveurs, pour ne pas dire aux songe-cieux.

La véritable question qui se pose à nous est celle du peuplement de l'île de Pâques. Les Pascuans sont-ils venus de l'est, c'est-à-dire de l'Amérique, ou de l'ouest, par conséquent de la Polynésie ? Les deux

théories ont leurs défenseurs. Le plus illustre tenant de la thèse américaine n'est autre que Thor Heyerdahl, ce Norvégien qui obtint la célébrité en se laissant porter sur son radeau de balsa, le *Kon-Tiki*, du Pérou jusqu'aux îles Tuamotu. Sur la lancée de ce succès retentissant, Heyerdahl a tenu à démontrer un peu plus tard que l'île de Pâques avait été peuplée par des Américains du Sud à peau blanche.

On parle toujours beaucoup de Thor Heyerdahl à l'île de Pâques, d'autant plus qu'après un premier séjour qui a fait grand bruit –il était au zénith de sa gloire– il y est revenu pour confirmer une nouvelle théorie sur la mise en place des colosses.

Notre légionnaire le citait plusieurs fois par jour avec un mélange de révérence et d'étonnement. C'est lors de ce second séjour qu'il l'avait approché.

– Savez-vous, nous disait-il, que M. Heyerdahl est sûr que l'île de Pâques a été découverte par les Péruviens au IV^e siècle de notre ère ?

Quand je lui ai répondu que je ne l'ignorais pas, parce que j'avais lu le livre dans lequel le Norvégien cite des traditions pascuanes d'hommes à peau claire dans le passé de l'île, j'ai grandi dans son estime^[14].

Ce qui, sur l'île de Pâques, avait le plus frappé Heyerdahl, c'est la technique utilisée pour l'Ahu Vinapu. Les pierres, affirme-t-il, sont taillées et assemblées selon la même technique que l'on trouve utilisée pour la muraille inca de Cuzco. Sa croyance s'était renforcée après qu'il eut déterré une statue inconnue, le Tukururi, très différente des fameux colosses, pourvue de jambes et assise en tailleur. Cette statue rappelle, selon le Norvégien, les colosses agenouillés de Tiahuanaco dans les Andes péruviennes.

Enfin, Heyerdahl avait remarqué que les Pascuans appelaient leurs roseaux *tatora*, exactement comme les Indiens du Pérou.

Que penser de tout cela ? Un connaisseur éclairé des problèmes pascuans, M. Maurice Soutif, reconnaît que la similitude du mot *tatora* au Pérou et sur l'île de Pâques est troublante, mais que la "migration" de vocabulaire a pu aussi se faire dans le sens contraire. En ce qui concerne le Tukururi, on peut objecter à l'explorateur norvégien que « la statue ressemble encore plus aux fameux Tii ou Tiki de Polynésie » également dressés, comme les géants de Pâques, sur des plates-formes elles aussi appelées ahu.

Loin de confirmer l'hypothèse du peuplement américain, la découverte du Tukururi nous conduirait plutôt à admettre un peuplement polynésien...

Par ailleurs, la civilisation de Tiahuanaco –à laquelle se rapporte constamment Heyerdahl– ne s'est pas épanouie au Pérou, mais en Bolivie. Quand Heyerdahl situe au IV^e siècle le peuplement de l'île de Pâques, il semble méconnaître que la civilisation de Tiahuanaco n'a

trouvé son rayonnement qu'au VIII^e siècle. Il est difficile d'admettre que les Indiens du Pérou aient apporté dans l'île une culture bolivienne qui n'existait pas. Mieux encore, « si les statues de l'île de Pâques furent réellement l'œuvre des Indiens péruviens –signale M. Louis Castex– comment s'expliquer qu'on ne les rencontre qu'à Pâques, terre si lointaine, et non dans leur patrie d'origine ? Pourquoi ne rencontre-t-on pas, dans les techniques des monuments de Pâques, ni dans les outils qu'ils utilisèrent, un seul élément qui ressemble aux ouvrages typiques péruviens[15] ? ».

Thor Heyerdahl jure que les colosses de l'île de Pâques présentent des ressemblances si profondes avec les effigies léguées par la civilisation indienne de Tiahuanaco « que leur commune origine ne peut faire de doute ». Louis Castex s'inscrit encore en faux : « Les deux types de statues sont, en fait, comme nous avons pu le constater, si dissemblables qu'ils ne pourraient être pris l'un pour l'autre même par un œil non exercé. »

Fort de son expérience du *Kon-Tiki*, Thor Heyerdahl voudrait qu'un radeau identique au sien se soit également élancé des côtes américaines pour rencontrer un jour l'île de Pâques. Oublierait-il, lui qui s'est montré un si remarquable navigateur, que les courants dont il a bénéficié et qui l'ont porté jusqu'aux îles Tuamotu l'ont fait passer très au nord de l'île de Pâques ? Il faudrait un hasard prodigieux pour que les Indiens d'Amérique du Sud aient précisément rencontré, au cours d'un périple parfaitement hypothétique, l'île des colosses.

Aujourd'hui, la quasi-unanimité des chercheurs admet que c'est au contraire par l'ouest que l'île de Pâques a été Peuplée. La vérité est que le Pacifique a été colonisé à Partir de l'Asie, ceci depuis des milliers d'années.

Tout concorde. En Chine, l'épanouissement de la civilisation Sheng, vers l'an 2000 avant Jésus-Christ, s'accompagne de vastes conquêtes. Pour éviter l'esclavage, certains peuples de la zone côtière préfèrent prendre la fuite. Circonstance remarquable : ces habitants de la Chine du Sud utilisent un outillage de pierre, notamment des herminettes. Or on a retrouvé de telles herminettes, pratiquement semblables, dans les îles du Pacifique.

Ce sont ces mêmes populations qui, au long des siècles, vont s'avancer d'archipel en archipel, se fixer aux Philippines, en Mélanésie, en Nouvelle-Guinée, en Indonésie. Nous pouvons penser que, dès le premier millénaire avant Jésus-Christ, cette migration a touché la Polynésie.

N'oublions pas que nous sommes en présence de navigateurs consommés. Aucune distance ne semble les avoir effrayés. Ils taillaient dans un arbre une pirogue qui pouvait atteindre dix-huit mètres de long. Il arrivait que l'on mît bout à bout deux de ces pirogues,

obtenant une longueur de trente à quarante mètres. Qui plus est, on couplait deux de ces immenses pirogues qui se trouvaient ainsi assemblées côte à côte par une plate-forme de bois sur laquelle on édifiait un abri. Là prenaient place les femmes, les enfants, les animaux, ainsi que les réserves de vivres –fruits de l'arbre à pain, patates douces, noix de coco– mais aussi chiens, poulets, porcs vivants qui allaient être sacrifiés à mesure que se poursuivrait le voyage.

Les hommes ramaient de part et d'autre, aidés d'un mât et d'une voile composée de tapa, étoffe faite avec de l'écorce d'hibiscus. Si plusieurs de ces embarcations choisissaient de naviguer de conserve, des centaines de gens pouvaient ainsi voyager ensemble.

Cette double analyse historique et ethnologique apparaissait à elle seule convaincante. Elle a reçu un renfort décisif. Le professeur Dausset, prix Nobel, initiateur de la méthode dites des groupes HLA, est parvenu à une certitude : les Pascuans sont génétiquement plus proches des Polynésiens que des Indiens d'Amérique[16].

Aucun doute ne subsiste : c'est bien de l'ouest, donc de Polynésie, que sont venus les premiers habitants de l'île de Pâques. Dans cette perspective, les traditions les plus anciennes recueillies sur place par les missionnaires et les ethnologues –traditions confirmées depuis peu par l'archéologie– prennent toute leur valeur.



La tradition orale a survécu aux massacres du XIX^e siècle. Depuis deux cents ans, des vagues successives d'enquêteurs ont recueilli auprès des indigènes quatre listes qui représentent la généalogie des rois et des chefs ayant régné sur l'île de Pâques. Hormis quelques divergences d'ailleurs mineures, ces quatre listes sont semblables. Elles commencent toutes par le roi Hotu Matu'a.

Peu à peu, l'histoire se recompose. Dans un atoll polynésien du nom de Hiva, les tribus s'affrontent. Vivre dans un paradis naturel n'empêche pas la folie des hommes. À la tête de ceux qui ont perdu, se trouve précisément Hotu Matu'a.

Être alors vaincu, en Polynésie, c'est dans un proche avenir être appelé à servir de nourriture au vainqueur. Nous comprenons que Hotu Matu'a ait préféré charger les survivants de sa tribu dans des pirogues et reprendre l'antique migration vers l'est.

En quelle année sommes-nous ? Les estimations sont divergentes. Thor Heyerdahl, cherchant à dater au carbone 14 la présence humaine de l'île de Pâques, est parvenu à deux dates : 480 et 857. Si l'on s'en rapporte à la généalogie des rois et des chefs et si l'on retient quatre générations par siècle, on est conduit à penser que Hotu Matu'a et les siens auraient pu débarquer dans l'île à la fin du XI^e siècle de notre ère. D'autres datations conduisent à privilégier l'arrivée vers l'an 500.

D'où est-il parti, Hotu Matu'a ? Presque certainement des îles

Marquises. Le temps du voyage, l'identité entre les armes et les outils, l'analogie des tatouages et de la statuaire fournissent là-dessus de sérieuses présomptions[17].

Donc Hotu Matu'a et les siens ont chargé à bord de leurs pirogues tout ce qui était nécessaire pour un grand voyage. Comment n'auraient-ils pas jugé indispensable d'emporter aussi leurs dieux avec eux ? Il y a fort à penser que la pierre appelée, comme l'île des anciens, *Te Pito Te Henua*, le Nombril du Monde, a été apportée des Marquises. Les Pascuans la vénèrent aujourd'hui. J'ai pu la voir sur une grève, à l'est de la plage d'Anakena. Non sans émotion, je l'avoue...

C'est sur cette plage que sont arrivés Hotu Matu'a et les siens, un jour de juillet. La précision n'est pas sans importance. On sait en effet que, durant cette période de l'année, les courants poussent les embarcations d'ouest en est.

Il y a des mois qu'ils naviguent. Les vivres sont presque épuisés. Assurément l'île qu'ils trouvent devant eux ne ressemble pas à leur atoll édénique. Là-bas, on vivait sans travailler. Il suffisait de lever la main pour cueillir une nourriture surabondante. D'évidence il n'en sera pas de même dans cette île sévère, hostile. Si l'on y accoste, c'est que l'on n'a pas le choix.



Le minicar cahotait sur le chemin qui conduisait à la plage d'Anakena. La veille, j'avais voulu relire ce que l'on a recueilli de l'odyssée de Hotu Matu'a et des siens. J'étais plein de mon sujet. Victor donna un brusque coup de volant et la plage surgit devant nous. Elle s'incurve au fond d'une baie arrondie. Le sable est si blanc que, sous le soleil, il fait cligner les yeux. Mais que de mouches ! Au fond, un cercle de cocotiers –plantés il y a quelques années– fait penser à la Polynésie. L'île de Pâques, c'est un contraste permanent de paysages. Tantôt on est en Irlande, tantôt en Bretagne, tantôt une plage comme celle-ci, nous renvoie à Tahiti. On a commencé à reboiser à la fin du XIX^e siècle et au début du nôtre, en plantant surtout des eucalyptus. Il s'agissait alors de borner les pacages. Peu à peu on a choisi d'autres essences. Aujourd'hui les arbres sont plus nombreux, plus présents. Ce qui pourtant domine toujours, ce sont les immenses landes à perte de vue.

Sur la plage d'Anakena, voici deux ahu impressionnants. Victor nous dit que c'est en 1978 que de jeunes archéologues chiliens ont remis en place, sur le plus grand, les statues qui gisaient sur le sol. À droite, un autre ahu sur lequel nous ne voyons qu'un seul moï : une sorte de monstre érodé, plus massif, plus écrasant, ressemblant fort peu aux autres. Il a été relevé pour Thor Heyerdahl par Pedro Atan, alors maire de l'île. Comme toutes les autres, les statues d'Anakena

tournent le dos à la mer.

Ensemble, nous avons jailli de la voiture arrêtée. C'est donc là que des voyageurs harassés avaient mis pied à terre, là que tout avait commencé. Là que, pour commémorer leur arrivée, leurs descendants avaient taillé dans la pierre, conduit et érigé ces bustes et ces têtes, si obsédants que, tant de siècles après, il nous est impossible d'en détacher le regard.

Pourquoi sont-elles si angoissantes, ces statues ? Pierre Loti vint à l'île de Pâques alors qu'il était encore le jeune officier de marine Julien Viaud. Ce qui le frappait, chez les géants qu'il a dessinés avec un réel talent, c'est l'absence des yeux : « Rien que des cavités profondes sous le front, et cependant ils ont l'air de regarder et de penser. »

En 1978, l'archéologue pascuan Sergio Rapu a découvert dans le sol au pied d'une de ces statues un œil de corail blanc avec un iris d'obsidienne.

– On l'a conservé ? ai-je demandé.

– Naturellement, m'a-t-on répondu. Il est au musée.

Quelques jours plus tard, le merveilleux sens de l'hospitalité des Pascuans jouera en notre faveur. De cet œil unique, on a tiré des copies. Pour nous, l'espace d'une heure, on les a remis en place. Bouleversés, nous avons vu que les géants fixaient le ciel.

Nous sommes restés longtemps sur la plage d'Anakena.

Le jour tombait quand nous nous en sommes arrachés. Au retour, dans la voiture, nul ne parlait. Notre légionnaire respectait ce silence. Il le comprenait.



Le lendemain, c'est de l'autre côté de l'île que nous nous sommes transportés, sur un cap qui, de très haut, domine l'océan. Sur notre route, un nouveau choc : la vue que l'on découvre du haut du volcan Rano Raraku, le plus érodé. En contrebas, à deux cents mètres de profondeur, entouré d'une énorme muraille en demi-cercle, le fond du cratère est devenu lac. Face à nous, une faille gigantesque dans la paroi débouche sur l'océan. Saisissant de grandeur, ce spectacle. Un mot, toujours le même, me revient à l'esprit et à la bouche : magique. Comment les anciens habitants n'auraient-ils pas ressenti identiquement la formidable puissance d'un tel lieu ? Y a-t-on célébré des rites ? S'y est-on livré à des sacrifices humains ? La tradition pascuane parle de cannibalisme.

Nous repartons. Nous nous élevons autour du cratère. Après une longue courbe, nous voici, au sommet de la paroi, sur une très haute falaise devant l'océan. Le site est protégé –le seul que j'aie vu dans ce cas dans l'île– et l'on paye pour franchir une barrière.

Nous nous sommes avancés sur une lande à l'herbe rase. Ce jour-là,

le vent la balayait, violent, bientôt épuisant. Il souffle presque chaque jour, ce vent. Cette bande étroite entre le lac et l'océan s'appelle Orongo.

Quelques minutes de marche et voici un village. Impossible de ne pas l'appeler ainsi car ce sont des maisons "en dur" qui se dressent devant nous : murs de pierre plate, toits de dalles glissées les unes dans les autres. Nous nous sommes glissés dans l'une d'elles par une sorte de boyau de pierre dans lequel il faut ramper.

– Vous allez être contents, nous dit Victor. Ce sont des Français qui ont trouvé ça : de véritables demeures souterraines.

Tels quels, dans cette zone battue par les vents, ces abris étaient précieux. On peut penser que les nouveaux habitants de l'île se sont d'abord installés dans les grottes naturelles –il y en a plus de quinze cents dans l'île– qu'ils ont peu à peu aménagées. Plus tard, ils ont édifié ces maisons. À l'intérieur, on y a trouvé des peintures, des fresques. Presque toutes ont été enlevées par des Européens abusifs : Anglais, Allemands. L'une des plus belles est heureusement au musée de l'île. La lampe-torche de Victor a isolé pour nous l'une des rares restées en place : elle représente un couple.

Dans les grottes comme dans les maisons, subsistent des foules de pierres, des citernes et même des conduites d'eau. Un passage secret donne accès à une salle où l'équipe d'Alain Gauthier, membre du Cercle d'études sur l'île de Pâques –d'initiative française– a trouvé des traces de charbon, ainsi que des aiguilles d'os, des couteaux et des racloirs taillés dans l'obsidienne.

Ce qui nous frappe, ce sont ces nombreux pétroglyphes qui représentent des Hommes-Oiseaux, les *Tangata Manu*. Ils ont la plupart du temps un œuf à la main. Il en est ainsi de l'image du dieu aux grands yeux, Makemake, le plus important de la religion pascuane, le seul dont les premiers missionnaires aient entendu parler, le Créateur de l'Univers.

Face à l'alignement des maisons, si l'on s'approche du bord de la falaise qui domine de très haut l'océan, on aperçoit trois petites îles : Motu Nui, la plus grande, ainsi que Motu Iti et Motu Kaokao. Ici, se célébrait, chaque année en juillet, le rituel de l'Homme-Oiseau.

Là, peu à peu glacé par le vent qui soufflait en tempête, tenant debout tant bien que mal au bord de la falaise qui surplombe les vagues tourbillonnantes, je regardais l'île de Motu Nui. Autour d'elle tournoyaient toujours des oiseaux. J'imaginai les pèlerins, visages peints en rouge et noir, la tête coiffée de diadèmes de plumes, montant vers Orongo en chantant et en criant. C'était le temps où les hirondelles de mer (*manu tara*) allaient pondre. Makemake l'avait annoncé : celui qui s'approprierait le premier œuf allait voir monter en lui la puissance divine. Il gagnerait le titre d'Homme-Oiseau. Ne

pouvaient participer au concours que ceux qu'un prêtre avait vus en songe. Le candidat lui-même ne songeait pas à se jeter dans l'écume de l'océan. Comme les prêtres choisissaient toujours des hommes déjà investis d'une puissance politique, ceux-ci préféraient confier la tâche à des serviteurs, les hopu. J'ai cru d'abord que les nageurs plongeaient de la falaise. Erreur ! D'une telle hauteur, ils se seraient fracassé la tête. C'est de la plage du bas qu'ils s'élançaient. Considérables, les risques. Le bras de mer est infesté de requins. Si l'on arrivait à bon port, il fallait encore aborder au milieu des récifs et des brisants. Les hopu s'aidaient de flotteurs en joncs, à l'intérieur desquels ils glissaient des vivres.

Arrivés sur l'île, ils attendaient. Il leur fallait guetter les mouvements des manu tara et, dès le premier œuf pondu, être prêts à s'en saisir. Cela durait parfois des semaines. Enfin, l'une des hirondelles pondait. Un hopu trouvait dans l'herbe l'œuf tacheté. Il hurlait pour annoncer aux autres sa découverte, courait tremper l'œuf dans la mer, puis l'attachait à son front avant de se jeter à l'eau. Les autres hopu le suivaient. La tradition affirme que le retour était moins dangereux que l'aller. Arrivé sur l'île, le vainqueur grimpait en hâte la falaise d'Orongo et remettait l'œuf à son maître. Alors, le nom du nouvel Homme-Oiseau était proclamé. L'élue se rasait la tête, les sourcils et les cils, on lui attachait un oiseau de bois sur le dos. Il prenait la tête de la population d'Orongo et, escorté d'autres guerriers, il se mettait en marche, acclamé par la foule.



Le minicar suit maintenant, le long de la côte, à un kilomètre au nord d'Hangaroa –la capitale et seule ville de l'île– une route de terre volcanique d'un rouge profond : toutes les voies carrossables sont de cette couleur. Nous débouchons sur un site fantastique : l'Ahu Tahī. Incontestablement, ce que nous distinguons est l'amorce d'un port. Les gros blocs accumulés ménagent un couloir d'accès vers l'océan. À gauche, sur une plate-forme de pierre, voici cinq énormes bustes taillés dans le tuf volcanique. Comme les autres moi, ils tournent le dos à la mer. Sur les visages, une sorte de mépris dominateur.

Plus loin, sur la plate-forme de l'Ahu Ko Te Riku, voici un moi coiffé d'un énorme chignon rouge. Les autres, dans l'île, ont presque tous perdu leurs chignons que l'on trouve jonchant le sol, abandonnés comme au hasard. Ils sont moins nombreux que les moi. Sans doute ceux-ci n'en portaient-ils pas tous.

Ce moi-ci nous apparaît plus impressionnant encore que les autres par la *puissance* qui s'en dégage. D'ailleurs il est le plus photographié, le plus reproduit.

Sur le site, devant les ahu, s'aperçoit le soubassement de pierre, en forme de bateau, d'une case. Les trous dans lesquels on enfonçait les

pilliers restent très visibles. Il s'agissait de perches de bois sur lesquelles s'articulait une armature de poutres légères et de chaume. Ce genre d'abri a dû succéder aux grottes primitives. Dans les cases-bateaux, on pouvait mieux résister à la violence du vent qui souffle presque toute l'année sur l'île. Hotu Matu'a, le premier roi, n'a pas dû connaître ces cases-bateaux, non plus que les maisons de pierre. Il s'est contenté de l'une des grottes de l'île, considérée après lui comme un lieu magique. Sentant approcher la mort, il a partagé l'île entre ses huit enfants, ainsi devenus les chefs de huit tribus. Une dernière fois, il a entrepris l'ascension du volcan Rano Raraku, il a regardé en direction de l'ouest et de sa terre natale, Hiva. Le soir même, il rendait son âme à Makemake.



Ce qui ne cesse de me surprendre, dans l'île, c'est la rapidité des changements de temps. Il fait beau. Soudain le vent précipite sur nous d'énormes nuages noirs qui éclatent sur nos têtes. Un grain peut nous tremper en un instant. Après quoi, les nuages, chassés par le vent, s'éloignent. Le ciel redevient bleu. Le soleil frappe, le paysage change du tout au tout. Nos habits sèchent en très peu de temps. L'herbe elle-même n'est jamais imprégnée par cette eau qui l'arrose chaque jour : elle reste sèche.

Peu à peu, de cette île, nous devenions les familiers. Nous avons cherché et rencontré toutes les statues qui offraient quelque intérêt. Il ne se passait plus de jour sans que nous en revenions à l'énigme. Que savions-nous de ces colosses ? À quel moment les Pascuans ont-ils été en mesure d'inventer et de maîtriser une technique à propos de laquelle nous nous interrogeons toujours ?

Sur de telles masses de pierre, la datation au carbone 14 ne fournit aucun résultat. On peut en revanche travailler sur le tuf volcanique dont les statues sont composées et en étudier l'érosion. Ce procédé a permis d'aboutir à une conclusion inattendue. La création des géants est beaucoup plus récente qu'on ne l'a cru longtemps : elle aurait commencé vers l'an 1600 de notre ère pour s'achever vers 1730.

Ils sont six cents, ces moi, épars dans l'île, tous taillés dans le tuf du volcan Rano Raraku. Là se trouve l'unique carrière d'où est sorti l'ensemble de ces colosses. C'est vers lui que, cet après-midi-là, nous conduit Victor. Le minicar roule vers l'est de l'île, traversant une longue plaine et laissant l'océan à sa droite.

Devant nous, sur la gauche, voici une masse volcanique en forme de cône irrégulier. À mesure que nous nous approchons, nous distinguons mieux une face escarpée –160 mètres de haut– cependant que, vers le nord et l'ouest, des versants s'abaissent, eux, doucement.

Sur les flancs du volcan, gisent une telle quantité de statues que nous en avons le souffle coupé. Ces bustes, ces têtes surgies de l'herbe,

de la terre, des rochers : quelle image encore !

Victor achève le tour du volcan vers la droite. Le chemin s'arrête là. Nous nous élevons par un petit sentier à travers l'amoncellement des colosses. Sur notre droite, sur notre gauche, nous cernent littéralement les visages, les têtes, les arcades sourcilières, les nez grands comme un homme. Victor me montre une tête plantée jusqu'aux épaules dans la terre. Il m'interroge :

– D'après vous, quelle hauteur ?

– Six à sept mètres...

– Vous n'y êtes pas. On a dégagé récemment ce qui était enfoui. On a mesuré : en tout quatorze mètres ! Environ cent cinquante tonnes.

Nous continuons jusqu'à la carrière proprement dite. C'est là que d'innombrables sculpteurs se sont succédé pour tirer les moi du flanc du volcan. Un avertissement de Victor :

– Regardez !

Il désigne la plus grande statue de l'île. Nous nous approchons, ahuris, sans voix. Elle est là, couchée, figée pour l'éternité avec ses vingt mètres de long et ses deux cents tonnes. On pense au sculpteur téméraire dont l'ambition fut de dépasser tout ce que d'autres avaient osé avant lui. Son travail presque terminé, il a dû comprendre qu'il était allé trop loin, qu'aucune force humaine ne pourrait déplacer l'incroyable forme née de ses mains. Il a renoncé.

Ici, devant cette forêt de quatre-vingts colosses plantés en terre, j'ai ressenti la certitude d'une volonté religieuse, la présence d'une voie génératrice de démesure. Le comportement des Pascuans ne m'a pas semblé différent de ces Européens du Moyen Âge qui, sans cesse, voulaient construire des cathédrales de plus en plus vastes, de plus en plus hautes.

Du côté opposé au Rano Raraku sont plantés soixante-seize autres statues, tournant le dos à la carrière. Le cratère est occupé par un lac.

L'origine commune des statues explique leur teinte uniforme : ocre à l'origine, elles virent avec le temps au marron. Nous savons maintenant qu'elles étaient à l'origine peintes de couleurs vives. Comme l'intérieur des cathédrales médiévales.

Pourquoi des statues en aussi grand nombre, et sur un espace aussi étroit, et par un si petit peuple ? À aucune époque de l'histoire, en aucun endroit dans le monde, on ne trouve rien de pareil.

Comment ces hommes privés de moyens de traction et de levage ont-ils pu déplacer de telles masses ? Un moi a été transporté jusqu'au nord-est de l'île : il mesure plus de dix mètres de haut et pèse trente tonnes. La plus lointaine des statues a été érigée à vingt-quatre kilomètres du volcan. Elle a parcouru des chemins qui n'en sont pas, semés de pièges de toutes sortes, rochers, cailloux, coulées de lave, montées, descentes.



Que ces statues soient debout, qu'elles soient couchées sur le sol, le résultat est identique. Un des meilleurs spécialistes du Pacifique, Bob Putigny, s'est justement écrié : « Quelle folie mégalithique a saisi leurs auteurs[18] ? »

Ce qui n'a cessé de hanter Bob Putigny comme les autres voyageurs, c'est l'extrême rareté du bois sur l'île. Le naturaliste Forster qui accompagna Cook lors de son voyage de 1774 nous le dit expressément : « Sur toute la surface de l'île, il n'y a pas un arbre qui mérite ce nom. » Tout juste y trouvait-on du mûrier à papier dont l'écorce permettait, il est vrai, de fabriquer des cordes. Ajoutons-y « une sorte de mimosa, bois rouge, dur et pesant dont la tige tortueuse et rabougrie, épaisse de trois pouces » atteignait « rarement plus de sept pieds ».

À ceux qui, pour expliquer le transport des statues, affirmaient logiquement que l'on avait dû se servir de rondins ou de traîneaux, on ne pouvait que rétorquer : comment les Pascuans les auraient-ils fabriqués, ces traîneaux et ces rondins, *puisque'il n'y avait pas de bois sur l'île de Pâques* ?

Un souvenir rapporté par Bob Putigny nous éclaire davantage encore sur les incroyables difficultés que présentait le déplacement des géants :

– Je me trouvais à l'île de Pâques en 1967, alors que le regretté Hubert Herzog et Tony Saulnier relevaient près d'Hangaroa, sans avoir la prétention de démontrer quoi que ce soit, une statue de taille moyenne. Ils utilisaient des moyens modernes nouvellement importés dans l'île : treuils et tracteurs automobiles. Au cours de l'opération qui fut délicate mais parfaitement menée, un des câbles d'acier, tourné autour du cou de la statue, cassa net.

Alors ?



Une découverte récente a soudainement ouvert des perspectives inattendues à ceux qui tournaient en rond autour du mystère.

On a beaucoup travaillé ces dernières années à l'île de Pâques. L'un des membres de ce Cercle d'études mentionné plus haut, le botaniste britannique John Flenley, s'est consacré à la recherche de pollens fossiles dans les cratères marécageux. C'est le résultat de ses recherches qui a apporté la solution de l'énigme : jusqu'à une époque relativement récente –le XVII^e siècle de notre ère– *l'île de Pâques fut couverte d'une forêt extrêmement dense*, composée de palmiers géants de dix mètres de haut et d'un mètre de diamètre, ainsi que d'acacias et d'hibiscus.

Est-ce à la suite d'un ou de plusieurs incendies que cette forêt a disparu ? Les chercheurs sont plutôt tentés de croire à un gaspillage

dont on trouve, ailleurs dans le monde, tant d'autres exemples. Le bois aurait commencé à manquer vers 1680.

Nous savons par la datation que les statues ont été sculptées entre 1600 et le début du XVIII^e siècle : *très exactement à l'époque où les Pascuans disposaient encore du bois nécessaire* à la fabrication d'engins de levage. Le principal obstacle à une explication rationnelle est anéanti.

Est-ce à dire que tout devient clair et limpide ? Nous sommes loin du compte.

C'est en 1954 et 1956 que l'expédition de Thor Heyerdahl vint s'installer à l'île de Pâques. Un seul but, pour le Norvégien : percer les secrets de l'île. Et, avant tout, celui des énigmatiques statues.

La chance d'Heyerdahl –et sa grande force– fut de se faire adopter par la population. Cela ne se fit pas en huit jours. Il fallut d'innombrables travaux d'approche, beaucoup de séduction, des cadeaux incessants et aussi l'affirmation d'une amitié qui n'est réellement perçue par les Pascuans que lorsqu'elle est sincère. Elle le fut.

Le moment vint où les habitants finirent par se montrer convaincus que Thor Heyerdahl n'était autre que l'un des leurs. Norvégien, lui ? Il était pascuan !

Avec le maire de l'île, descendant direct de la première génération d'habitants de l'île, les liens se révélèrent plus profonds encore. Il s'appelait Atan. C'est à lui, un jour, que Thor Heyerdahl s'ouvrit de sa perplexité. Comment les ancêtres d'Atan avaient-ils pu sculpter ces statues ? Sans doute Atan ne le savait-il plus. D'ailleurs, il n'existait personne dans l'île capable de réaliser un tel travail...

À ce qu'il considérait comme un affront, Atan réagit vigoureusement. Il se déclara prêt, avec des hommes de sa race –les Longues-Oreilles– à sculpter l'une de ces statues.

- De quelle taille la veux-tu ?
- D'une taille moyenne, cinq à six mètres.
- En ce cas, il faut que nous soyons six hommes.

Nous devons à Heyerdahl le récit de l'étonnante entreprise. Il fait voir les Longues-Oreilles ramasser d'abord dans la carrière de Rano Raraku les haches de pierre abandonnées par leurs prédécesseurs : « Il y en avait des centaines sur les gradins de la montagne, par terre et sous terre. Elles ressemblaient à des canines géantes avec une pointe en forme de cône. » Ils s'attaquèrent ensuite au mur rocheux. Ils frappaient et leur sueur coulait. Le troisième jour, Heyerdahl commença à deviner sur le mur les contours d'un colosse : « Les Longues-Oreilles cognaient et taillaient pour obtenir deux creux parallèles, puis ils se déchaînaient contre l'arête entre les creux, qui finissait par tomber. Ils frappaient, frappaient et aspergeaient. Et ils

changeaient constamment de hache parce que la pointe s'émoussait. »

Des ethnologues comme Katherine Routledge et Alfred Métraux avaient cru, la roche étant relativement tendre, que les sculpteurs d'autrefois pouvaient tailler une statue en une quinzaine de jours. Comme quoi rien ne remplace l'expérience sur le terrain ! Au bout de quelques jours, la statue commençait à prendre forme, mais Atan et ses Longues-Oreilles étaient épuisés.

Heyerdahl et le maire firent le point. Ils calculèrent qu'il faudrait au moins douze mois pour achever une statue de taille moyenne, cela à la condition que deux équipes y travaillent sans relâche en se relayant. C'était hors de question : d'une part le maire et ses amis n'avaient pas que cela à faire, d'autre part Thor Heyerdahl ne pouvait rester là encore une année. On renonça, mais le but était atteint : on savait désormais comment les colosses avaient été tirés directement de la roche du volcan.

Restait le problème du transport. Heyerdahl laissa passer quelque temps et osa enfin poser à Atan la question qui lui brûlait les lèvres :

– Maire, toi qui es un Longues-Oreilles, saurais-tu par hasard comment ces colosses étaient dressés ?

– Oui, Señor, je le sais. C'est un jeu d'enfant.

– Un jeu d'enfant ? Mais c'est l'un des plus grands mystères de l'île de Pâques !

– Moi je le sais. Je suis capable de dresser un moï comme ça.

– Qui te l'a appris ?

Alors le maire, non sans solennité, raconta que lorsqu'il était tout petit garçon, son grand-père et son grand-oncle lui avaient enseigné « des tas de choses » :

– Je devais répéter et répéter ce qu'ils me disaient jusqu'au moment où je pouvais le faire mot à mot. J'ai appris aussi les chants.

Heyerdahl s'étonna. Puisque le maire savait comment les statues avaient été dressées, pourquoi ne l'avait-il pas raconté à ceux qui étaient précédemment venus dans l'île ?

– Personne ne m'a questionné, répondit Atan « d'un air orgueilleux ».

Ce qui d'évidence était faux. D'autres l'avaient questionné mais –à eux– il n'avait pas répondu.

Cette fois encore, Heyerdahl mit Atan au défi d'ériger une statue. Il paria cent dollars que le maire échouerait.

Il les lui verserait si la plus grande statue d'Anakena reprenait place sur le soubassement du temple.

Le maire déclara qu'il tenait le pari.

Quelques jours plus tard, Atan arriva avec deux de ses frères et neuf de ses parents, tous Longues-Oreilles du côté maternel. Ils s'installèrent dans le camp du Norvégien. À la nuit tombée, ils se

revêtirent de feuilles et de branches, se mirent à chanter et à danser : « Un rythme de tambour sourd et creux qui donnait au spectacle une atmosphère encore plus fantastique. »

Au lever du soleil, les douze Longues-Oreilles s'attaquèrent à la statue allongée à demi enfoncée dans la terre. Elle représentait « un bonhomme trapu, d'environ trois mètres de largeur de poitrine et d'un poids compris entre vingt-cinq et trente tonnes ». Impossible que chacun de ces hommes aille jusqu'à soulever deux tonnes ! C'est ce que pensèrent tous les membres de l'expédition.

Très calme, Atan organisait le travail. Il ne disposait que de trois perches de bois et d'une quantité de petites et de grosses pierres. Les travaux ultérieurs des botanistes n'étaient pas connus de Heyerdahl mais il estima qu'il y avait toujours eu suffisamment d'arbres à l'île de Pâques pour que l'on admît trois perches de bois.

En premier lieu, Atan et les siens réussirent à glisser sous la statue les extrémités des pièces de bois. Trois ou quatre des hommes se suspendirent et se balancèrent à l'extrémité de chaque perche. Pendant ce temps, le maire, à plat ventre, glissait de petites pierres sous la tête du géant. En apparence rien ne bougeait. Quelques heures plus tard, on s'aperçut que le maire, toujours à plat ventre, glissait de plus en plus de pierres sous la tête. Quand le soir vint, la tête du colosse était à un bon mètre du sol !

Le lendemain, avec la même technique de pierres glissées, on souleva le côté droit du colosse. Puis ce fut le côté gauche. Le neuvième jour, la statue se trouvait en équilibre au sommet d'une sorte de tour haute de trois mètres et demi.

Les cordes prirent le relais des pierres. La statue fut complètement arrimée. Le onzième jour, on commença à la mettre debout. Le dix-huitième jour, à l'aide de cordes qui d'un côté la tiraient et d'un autre la freinaient, on procéda à l'ultime manœuvre : « Le colosse se dressa dans toute sa puissance et commença de basculer ; la tour, maintenant sans contrepoids, s'effondra bruyamment, de gros blocs dégringolèrent pêle-mêle dans un nuage de poussière. Mais le colosse, tout en vacillant, se mit debout... Pour la première fois depuis des siècles, un des colosses de l'île de Pâques était à sa place au sommet d'un ahu. »

Une dernière démonstration devait, selon le Norvégien, couronner l'expérience. Un de ses archéologues venait de déterrer une statue dans le sable. Il la montra au maire :

– Es-tu capable de traîner ce moi à travers la plaine avec tes hommes ?

Atan refusa. Il lui faudrait l'aide de tous les gens de son village et il savait à l'avance que ceux-ci n'accepteraient pas. Heyerdahl eut une idée : et si on les invitait à un grand banquet ? Que diraient-ils de manger trois gros bœufs ?

Le visage d'Atan s'illumina : dans ce cas les gens viendraient sûrement. Ainsi fut fait. On vit arriver cent quatre-vingts Pascuans hilares qui, pendant plusieurs heures, dévorèrent d'énormes quantités de viande, de patates, de maïs et de courges. On joua de la guitare, on chanta, on dansa.

On ne pouvait plus reculer l'instant fatidique. Le maire fixa une amarre au cou du géant de pierre. S'y attelèrent les cent quatre-vingts invités. Il faut donner la parole à Thor Heyerdahl : « Le colosse commença de remuer un peu. D'abord par à-coups mais soudain il parut se détacher du sol. Il glissait si vite à travers la plaine que Lazarus, l'adjoint du maire, sauta sur sa figure d'où il gesticula et cria comme un gladiateur sur un cheval de combat. Les longues rangées d'indigènes en servage temporaire tiraient patiemment et tiraient tant et plus dans leur enthousiasme. À en juger par la vitesse on aurait cru que chacun n'avait à traîner qu'une caisse à savon. » Le Norvégien arrêta le transport un peu plus loin. Il savait maintenant que cent quatre-vingts Pascuans, le ventre plein, pouvaient tirer une statue de douze tonnes sur une plaine. Conclusion : « Avec des patins de bois et un nombre supplémentaire de gens, il serait possible d'en tirer une bien plus grande. »

Je l'ai vue, cette statue, sur la plage d'Anakena, là où Atan et les siens l'ont laissée. Elle se trouve au bas d'une sorte de chaussée de sable. Je l'ai regardée et mon air dépité a fait rire toute l'équipe de Jean-Charles Dudrumet. J'ai dû expliquer ma déception :

– J'ai relu tout à l'heure le livre de Thor Heyerdahl et la description si vivante du déplacement du moi à travers la plaine. Vous pouvez juger comme moi, étant donné la configuration du terrain, qu'elle a parcouru à peine dix mètres ! Assurément, nous sommes en présence de la plus petite "plaine" de l'île. Qui plus est, le moi est tout petit. Il a glissé sur du sable. La "démonstration" de Thor Heyerdahl n'est absolument pas exemplaire.

– Alors, l'énigme ? a interrogé notre assistante, Claudy Toche.

– On ne peut pas dire qu'elle soit résolue !



Les Pascuans usèrent assurément de techniques moins simplistes que celles dont Thor Heyerdahl fut le rapporteur trop enthousiaste. Lesquelles ? Les explications foisonnent. L'archéologue William Maloy, à qui l'on doit de remarquables recherches et la restauration de plusieurs monuments de l'île, a suggéré l'utilisation de tout un système de charpentes et de cordages. Quand j'étais à l'île de Pâques, on parlait beaucoup de l'hypothèse d'un Tchécoslovaque, M. Pravel, qui a défendu, lui, l'hypothèse dite du réfrigérateur. De même que l'on déplace un réfrigérateur en le faisant pivoter sur lui-même, de même aurait-on transporté les moi debout. M. Sergio Rapu, alors maire de

l'île, m'a dit s'être rallié à l'explication. Je conviens que, sous mes yeux, il a fait ainsi pivoter une statue.. Il ne s'agissait que d'un modèle réduit...

À son dernier voyage dans l'île, Thor Heyerdahl –toujours lui– s'est déclaré séduit par l'hypothèse de Pravel et a voulu l'expérimenter sur place avec un moi de taille moyenne. Il a réussi à le déplacer. Seulement sur quelques mètres.

Il faut être allé à l'île de Pâques pour comprendre que le propre de ce lieu est avant tout de secréter le doute. Je me suis entretenu avec ceux qui y vivent. Les colosses de pierre ont accompagné leur vie. Ils sont nés, ils ont grandi, vécu en leur compagnie, ils mourront avec eux. Les moi sont les compagnons de leur vie quotidienne. Ils y pensent sans cesse et sans cesse ils en parlent. Quand on leur présente une théorie à laquelle on est tout prêt de faire confiance, ils répondent avec l'extraordinaire gentillesse qui les caractérise : « C'est possible, mais... » Et ils vous sortent une objection toute simple, si évidente qu'elle réduit à néant toute l'argumentation de tel ou tel archéologue.

Il m'a fallu aller jusqu'à l'île de Pâques pour comprendre la passion qui a saisi tant de chercheurs. Je comprends aujourd'hui qu'ils reviennent sans cesse dans l'île, qu'ils cherchent encore, qu'ils s'acharnent, qu'ils butent sur les contradictions. J'éprouve désormais la même fascination, mais aussi les mêmes doutes. Au vrai, le mystère du transport des moi n'a pas été percé. L'incertitude l'emporte. Peut-être en est-il mieux ainsi. Ce qui gagne, c'est le rêve.



Plus de mille ans après leur arrivée, les descendants de ces Polynésiens conduits dans l'île par le roi Hotu Matu'a avaient crû et multiplié. La population atteignit jusqu'à quinze mille habitants. Ainsi que dans leur atoll d'origine, ils s'étaient organisés en clans et tenaient essentiellement à honorer les morts.

S'ils ont édifié ces énormes plates-formes de pierre, ce n'est pas pour une autre raison : c'étaient là leurs sanctuaires. S'ils ont sculpté, transporté et élevé les moi, c'est pour évoquer leurs chefs disparus. Ceux-ci étaient dans leur esprit devenus dieux.

Comme autrefois en Polynésie, il advenait que les clans se fissent la guerre. Ici ils s'affrontèrent dans une étrange rivalité. Il s'agissait de célébrer avec plus d'éclat que leurs compétiteurs les mérites de leurs propres chefs, de leurs propres dieux. Chaque camp se mit à élever des statues de plus en plus hautes, de plus en plus lourdes. On les orna de couleurs toujours plus violentes. L'érection d'une statue était l'occasion d'une fête grandiose à laquelle participaient des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants.

Le jour arriva où l'affrontement des clans se révéla quasi quotidien. L'âge d'or de l'île de Pâques était achevé. La haine était devenue si

profonde que, pour mieux atteindre l'ennemi, on eut l'idée de renverser ses statues.

Quand le Hollandais Roggeveen arriva le premier, beaucoup de celles-ci étaient encore debout. Lorsque vinrent ses successeurs, elles gisaient pour la plupart sur le sol. Vint alors le temps où le bois manqua. Dès lors il devint impossible de les redresser. La folie autodestructrice des Pascuans s'est donc parachevée au XVIII^e siècle.

Aujourd'hui, ce petit peuple qui a failli disparaître définitivement a repris vie. Si, de tous les coins du monde, on vient le visiter, c'est parce que des sculpteurs inspirés ont autrefois taillé dans la pierre le témoignage de sa grandeur. Depuis longtemps ils sont morts.

La grandeur demeure.

3. JEANNE D'ARC PRINCESSE ROYALE ?

C'est à Chinon que commence la plus belle histoire du monde : celle de Jeanne d'Arc.

Du château, il ne reste plus, dominant la Vienne qui coule tout au bas, que des ruines : des pans de mur, une tour, une cheminée. Cependant, quand on erre parmi les pierres usées, c'est Jeanne que l'on voit. Elle est là, à dix-sept ans, en habit d'homme –justaucorps noir et chausses attachées par des aiguillettes– les cheveux taillés en rond à hauteur des oreilles, tempes et cou rasés. Si jeune et si forte. Mêlant ciel et terre avec une assurance superbe.

Ce soir-là, trois à quatre cents personnes font leur cour au roi, sous la lumière de cinquante torches. Tous, seigneurs et dames, vivent un prodigieux *suspense*. On la sait arrivée, la pucelle lorraine, hébergée depuis deux jours dans une hôtellerie où des clercs sont allés l'interroger. Ce soir, elle doit se présenter au château.

Qui l'inspire ? Dieu ? Le démon ?

Et Charles VII ? L'accueillera-t-il ? Que lui dira-t-elle ? Sera-t-elle honteusement chassée, après avoir proféré quelque énorme naïveté que de bonnes âmes annonceront à tout venant ?

La voilà. On la conduit à la salle des gardes. Perdu dans ses angoisses et ses complexes, le roi doute. Comme toujours. Le mieux n'est-il pas de mettre cette pucelle à l'épreuve ? Donc, un familier prendra la place du roi. Charles VII se perd dans la foule des courtisans qui en rient déjà. La pauvre fille !

On l'introduit. Chez elle, nul embarras. Une aisance admirable. Un large regard sur la foule qu'elle fend de son pas assuré de paysanne. Cette démarche est aussi celle d'une reine. « Quand j'entrai dans la chambre du roi, dira-t-elle, je le connus entre les autres par les conseils de ma voix qui me le révéla. » Elle va vers Charles, s'incline – dit Jean Chartier– « en ces révérences accoutumées à faire aux rois ainsi que si elle eût été nourrie à la Cour ». De sa voix claire, avec son accent lorrain, elle lance sans inutile crainte :

– Dieu vous donne longue vie, gentil dauphin !

Et ce roi, qui voulait juger, se sent jugé. Il murmure :

– Quel est votre nom ? Que voulez-vous ?

La réponse, pleine de fierté, ne tarde pas :

– J'ai nom Jeanne la Pucelle et vous mande le roi des cieux par moi que vous serez sacré et couronné à Reims et serez le lieutenant du roi des cieux.

La foule écoute en silence. Plus personne ne songe à ricaner. Et la voix juvénile poursuit :

– Je te dis, de la part de Messire –c'est la façon dont elle désigne Dieu– que tu es le vrai héritier de France et fils de roi ! Et il m'a

envoyée à toi pour te conduire à Reims pour que tu reçoives ton couronnement et ta consécration, si tu le veux !

Le roi triste a tressailli. *Vrai héritier de France et fils de roi*. N'est-ce pas là sa hantise quotidienne, son cauchemar de chaque heure ? On lui a tant parlé des débordements de sa mère Isabeau de Bavière. On lui a tant soufflé qu'il était peut-être un bâtard.

Stupéfaits, les courtisans voient alors Charles emmener la paysanne à l'écart et causer avec elle. « Un long moment », précise un témoin, Simon Charles. Que lui a-t-elle dit ? Jeanne s'est toujours tue là-dessus. À son procès, quand les juges ont voulu savoir, comme elle leur a répliqué ! C'était un secret entre Dieu, le roi et elle.

Tout ce que nous savons là-dessus, c'est ce que Charles VII a confié :

– Jeanne m'a dit un certain secret que personne ne sait et ne peut savoir si ce n'est Dieu, et c'est pourquoi j'ai grande confiance en elle.

Dès lors, Jeanne entre dans l'Histoire. Elle n'en sortira que hissée sur le bûcher de Rouen, son jeune corps consumé par les flammes.



Tout est extraordinaire, dans cette aventure. D'abord que la fille d'un simple laboureur de Lorraine soit parvenue jusque devant le roi. Ensuite que ce roi l'ait écoutée avec l'attention que l'on accorde à une personne de son rang. Qu'il lui ait presque aussitôt constitué une maison quasi princière : un écuyer, deux pages dont un de vieille noblesse, un aumônier, un maître d'hôtel et deux hérauts d'armes. Qu'il lui ait confié le commandement de son armée – à elle dont il ignorait l'existence quelques jours plus tôt et qui, en fait de formation militaire, n'avait appris qu'à filer la laine et garder parfois les troupeaux.

On voit Jeanne entretenir familièrement les plus grands seigneurs de la Cour, s'asseoir à la table du roi, accueillir le duc d'Alençon comme un vieil ami. Des témoins le disent : il semble que, loin de se trouver déconcertée par les façons des courtisans, elle se découvre de plain-pied avec eux.

Même en faisant la part du climat de l'époque, même en se souvenant que chaque homme, chaque femme vit en ce temps dans la fréquentation imperturbable de Dieu et des saints, même en admettant que le roi et les siens ne traitent pas Jeanne autrement qu'il convient à l'égard d'une envoyée de Dieu, la situation que nous présente ici l'histoire reste si inouïe que l'on serait tenté d'en retenir surtout l'invraisemblance.

C'est cette étrangeté sans égale qui a frappé certains. Ils ont vu une paysanne tout droit sortie de son village chevaucher parmi les soldats comme si elle l'avait fait toute sa vie, ils l'ont vue battre les Anglais, se tenir près du roi lors du sacre à Reims paraissant étendre sur lui sa

protection.

Que tout cela soit advenu à une simple paysanne a suscité un scepticisme compréhensible. D'évidence, cette jeune fille a hérité de qualités qu'elle n'a pu trouver que dans son berceau. Elle est nécessairement issue d'une noble famille, plus que probablement princière. Laquelle ? Logiquement l'une des plus grandes. Or existe-t-il plus hauts princes que ceux de la famille royale ? Dès qu'on l'admet, tout s'éclaire : si Jeanne a été reçue aussi vite à Chinon et si bien accueillie, c'est parce qu'elle a révélé à Charles VII qu'elle était sa très proche parente. Conçoit-on parenté plus proche que celle d'une sœur et d'un frère ? Franchissant une étape ultime, les incrédules se sont alors demandé si la prétendue Jeanne d'Arc n'était pas née, comme Charles VII, d'Isabeau de Bavière.



Le premier qui ait soutenu cette thèse s'appelait Pierre Caze. Il était sous-préfet de Bergerac et, sous le premier Empire, avait composé une tragédie où l'on voyait la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI, mettre au monde une fille adultérine qui, élevée en secret par des paysans de Domrémy, devait devenir un jour Jeanne d'Arc. La tragédie de M. Caze fut refusée par les Comédiens-Français. Dépité, le sous-préfet publia, en 1819, deux volumes qui reprenaient cette thèse alors inédite. Son travail passa totalement inaperçu. Il a fallu attendre notre siècle pour que Jean Jacoby publiât, à partir de 1932, plusieurs ouvrages qui représentent la pierre angulaire de la thèse dite royale. Jean Jacoby a eu des disciples : Édouard Schneider, Jean Bancal, Pierre de Sermoise, plusieurs autres. À l'inverse des ouvrages de l'infortuné Pierre Caze, les leurs ont peu à peu alerté l'opinion et même –il faut le reconnaître– l'ont ébranlée. Au fil des années, on rencontre de plus en plus de gens qui affirment comme une quasi-certitude que Jeanne d'Arc était la fille adultérine d'Isabeau de Bavière et du duc Louis d'Orléans, son amant.

En revanche, les historiens traditionnels affichent un mépris de fer envers ceux qu'ils appellent les "bâtardisants". Au premier rang de ceux-ci, il faut citer Régine Pernoud et Yann Grandeau. Nous sommes donc en présence de deux camps qui ne manquent pas de se faire la guerre et de se traiter, les uns et les autres, de tous les noms. C'est ainsi : au soir du XX^e siècle, on s'injurie encore à propos de Jeanne d'Arc.

Ceux qui me font l'amitié de suivre mes travaux savent que je m'interdis les idées préconçues. Longtemps, j'ai accepté –parce que je n'en connaissais pas d'autre– l'histoire de la bergère de Domrémy partie de son village pour sauver le royaume de France. Si l'on me démontre que cette histoire est fausse, pourquoi refuserais-je d'admettre ce qui serait devenu à mes yeux la vérité ?

Demandons-nous donc si, oui ou non, Jeanne d'Arc était bien la fille d'un paysan nommé Jacques d'Arc. Ou bien si, dans ses veines, coulait du sang royal.

Ouvrons le dossier.



Autant, en pleine guerre de Cent Ans, le règne de Charles V avait rendu à la France sa primauté, sa richesse et sa joie de vivre, ne laissant aux Anglais déconcertés et amers que quelques places fortes éparses dans le royaume, autant la folie de Charles VI avait de nouveau plongé la France dans les pires calamités. Cette folie était sujette à rémissions. Pendant ses accès, Charles VI ne reconnaissait pas sa femme, Isabeau de Bavière. Quand venaient les rémissions, il la retrouvait comme s'il l'avait quittée la veille. Le résultat : douze enfants, à peu près un tous les ans, furent conçus pendant les retours du roi à la lucidité.

On a prêté de nombreux amants à Isabeau. De son vivant, l'opinion l'a accablée et la postérité n'a fait guère mieux. Le plus illustre que la tradition lui impute n'est autre que le duc d'Orléans. En juillet 1405, si grande se révèle leur intimité qu'ils passent plusieurs jours ensemble au château de Saint-Germain. Un peu plus tard, ils s'installent pour deux mois à Melun, ne craignant pas de s'afficher dans la même demeure.

Isabeau, à trente-deux ans, est presque obèse. Louis d'Orléans, lui, est un prince charmant et incertain, généreux jusqu'à la prodigalité, gai, spirituel, chevaleresque, préfigurant les héros de la Renaissance. Il vit pour les femmes – et aucune ne lui en veut d'être trompée, pourvu qu'elle ait part à ce festin multiplié. Paisiblement, il orne les murs de son palais des portraits de ses maîtresses et invite les maris à les contempler. Il pense que tout lui est permis. Au cours d'une fête, il prend de force, derrière une tapisserie, la comtesse Marguerite, femme de Jean de Nevers. Mariette d'Enghien, dame de Cany, accouche d'un garçon : ce sera le "beau Dunois", bâtard d'Orléans. Isabeau accepte, Isabeau consent. Trop heureuse quand son cher Louis vient la retrouver.

On peut se demander quel plaisir ce prince couvert de femmes –et des plus belles et des plus jeunes– trouve à ces rencontres avec une femme envahie par la graisse –l'abus de la bonne chère, du vin et des sucreries ! – et que les contemporains nous dépeignent comme devenue hideuse. La passion politique comporte de ces étrangetés. Le duc d'Orléans raffole du pouvoir et seule Isabeau peut le lui dispenser.

Au début de 1407, Isabeau de Bavière s'aperçoit qu'elle attend un enfant. Or, selon les tenants de la thèse de la bâtardise, ses rapports intimes avec Charles VI ont cessé en 1404. J'admire que l'on soit à même d'être formel quand il s'agit de ce genre de détail. Les historiens

qui se montrent si affirmatifs n'ont-ils pas tendance à traiter de la sexualité comme s'il s'agissait d'une science exacte ? Acceptons néanmoins qu'il n'y ait plus eu de rapports intimes après 1404 entre Charles VI et Isabeau. Cet enfant qui s'annonce en 1407 pose donc à la reine un sérieux problème. D'autant plus que, disent les "bâtardisants", l'enfant ne peut être que du duc d'Orléans. Là aussi, j'admire leur assurance. N'oublent-ils pas que cette femme fut appelée par certains la "reine Vénus" ? On nous la montre en mal d'amants de la même façon qu'on nous présente Louis d'Orléans investi par cent maîtresses. L'enfant qu'elle attend, pourquoi ne serait-il pas le résultat d'une aventure nouée en compagnie d'un seigneur de passage ? Notre école est sûre qu'il s'agit du duc d'Orléans.

Quoi qu'il en soit, le 10 novembre 1407, Isabeau met au monde un fils qui est prénommé Philippe. Grâce au Religieux de Saint-Denis, nous ne manquons pas de détails sur cette naissance : « La veille de la Saint-Martin d'hiver, vers deux heures après minuit, l'auguste reine de France accoucha d'un fils en son hôtel à Paris, près de la Porte Barbette. Cet enfant vécut à peine, et les familiers du roi n'eurent que le temps de lui donner le nom de Philippe et de l'ondoyer. Le lendemain, les seigneurs de la Cour conduisirent son corps à l'abbaye de Saint-Denis, avec un grand luminaire, suivant l'usage, et l'inhumèrent auprès de ses frères, dans la chapelle du roi son aïeul. » Aucune ambigüité dans ce récit, aucune obscurité. L'enfant est né tout à fait normalement et les "familiers du roi" ont pu assister à son séjour éphémère en ce monde. Le Religieux n'est d'ailleurs pas le seul à parler de ce Philippe. Le héraut Berry nous dit que la reine « estoit accouchée d'un fils qui estoit trespasé ». Quant à Jean Raoulet, il évoque quelque temps plus tôt le duc d'Orléans venant « veoir la royne qui estoit en couche de son derrain filz ». Nous savons donc également que cette grossesse ne fut nullement clandestine. Toujours par la chronique de Saint-Denis, nous apprenons qu'après la mort de l'enfant, Isabeau s'est montrée vivement affectée. On l'a vue dans les larmes pendant tout le temps des relevailles. Par la même source, nous n'ignorons rien des visites fréquentes que rendait à la reine le duc d'Orléans qui s'efforçait « d'apaiser sa douleur par des rapports de consolation ».

En fait, selon les tenants de la thèse royale, le petit Philippe n'est pas mort. Affolés par la réaction possible de Charles VI s'il revenait à la raison et apprenait l'existence de cet enfant qu'il saurait à coup sûr n'être pas le sien, Isabeau de Bavière et Louis d'Orléans avaient, dès le commencement de la grossesse de la reine, décidé de le soustraire, comme dit le sous-préfet Caze, « aux dangers dont ils le sentaient menacé ». Le même Pierre Caze nous explique l'audacieuse manœuvre à laquelle se livrèrent les amants : « La reine et le duc d'Orléans

prire le parti de soustraire l'enfant et d'en substituer un autre à sa place. Il ne pouvait cependant leur convenir d'introduire dans la famille royale un individu vivant. Par quelque agent bien secret et bien dévoué, ils firent donc chercher dans Paris un enfant mort, et la population de cette capitale était dès lors suffisante pour que cet agent eût la facilité de se procurer, presque à point nommé, ce qui pouvait remplir ses vues à cet égard. L'incertitude néanmoins du sexe de l'enfant mort, dont le choix devrait être ou paraître le plus sûr, détermina d'abord à ne pas déclarer le sexe du véritable enfant royal, jusqu'au moment où ce choix s'étant porté sur un enfant mâle, le sexe de celui-ci fut faussement attribué à l'enfant de la reine, que l'on avait déjà eu soin de faire disparaître. »

Voilà un récit précis, en apparence solidement argumenté. Il nous faut nous demander sur quels documents et témoignages il s'appuie. Réponse : *aucun*. Pas un seul texte contemporain ne fait allusion à une possible substitution.

La naissance de Philippe de France est un fait historique. Sa mort en est un autre, ses obsèques un troisième. C'est tout. Il faudra attendre le premier Empire pour que le sous-préfet de Bergerac édifie une hypothèse –rien de plus– qui doit tout à sa riche imagination.

Pour montrer jusqu'où peut aller le roman, je redonne la parole à Pierre Caze : « Le duc d'Orléans avait les plus puissants ennemis. Son commerce avec la reine avait acquis une publicité scandaleuse. La grossesse d'Isabeau occupait surtout le duc de Bourgogne, qui était aux aguets de tout ce qui pouvait nuire à son rival, et, pour surcroît de dangers et de craintes, le sort voulut que Charles VI recouvrât momentanément ses facultés dès lors de la délivrance de la princesse. Les deux amants ne purent donc pas se soustraire à la nécessité de faire disparaître la preuve vivante de leur crime. »

Je rappelle –car en ces sortes d'affaires, il ne faut pas craindre de renouveler l'expression de l'évidence– qu'il ne s'agit pas d'une grossesse clandestine, qu'elle a été connue de tous et que ce n'est pas la soustraction ou la substitution de l'enfant qui anéantissait la réalité de l'adultère. Cet échange d'une fille remplacée par un garçon, cette mort du garçon, la disparition de la fille ne changeaient absolument rien. Le roi Charles VI, revenu à la raison, ne pouvait que manifester le même étonnement : l'enfant –mort ou vivant– avait existé. Était-il donc né de l'opération du Saint-Esprit ? C'est sur cette évidence seule que la colère du roi pouvait s'élever.

Les successeurs et disciples de Pierre Caze nous présentent une histoire écrite au XVIII^e siècle, celle de Villaret, lequel fait bien mention de la naissance de Philippe de France mais qui, dans une édition postérieure, remplace Philippe par Jeanne. Il suffit d'un examen un peu approfondi de ces éditions successives pour

s'apercevoir qu'il s'agit d'une inadvertance de typographe. On ne veut pas moins nous convaincre : à n'en pas douter, ce Villaret était en possession de documents certains qui lui ont permis, non seulement de connaître la vérité cachée jusque-là, mais de la faire éclater au grand jour.

Trois siècles plus tard ?

La question continue d'être posée : la thèse de Pierre Caze et de ses successeurs semble pour le moins manquer, à l'origine, de bases scientifiques. Peut-être la confrontation d'autres éléments va-t-elle nous permettre de pallier ce défaut désolant. Ne nous fermons pas définitivement aux raisonnements des "bâtardisants". Interrogeons-les. Donnons d'abord la parole à Jeanne d'Arc elle-même.

Je suis née au village de Domrémy qui fait un avec le village de Greux. Voilà ce que déclare Jeanne d'Arc, à son procès, dès la première séance. Elle dit encore : « Mon père s'appelait Jacques d'Arc, et ma mère Isabelle. » Donc, de sa part, aucune ambiguïté. Elle est bien fille de Jacques d'Arc et de l'épouse de celui-ci, Isabelle Romée. N'oublions pas qu'elle le proclame devant ses juges. Elle sait que sa vie est en grand danger. Tout le compte rendu du procès –si bouleversant– démontre qu'elle pèse lucidement chacune de ses réponses et qu'elle tient à leur donner toute leur valeur. Les mains sur le missel qu'on lui a tendu, elle a juré de dire la vérité sur les questions de foi. Mais elle a ajouté : *sur elles seules*. Ce qui peut laisser la discussion ouverte.

Quand on lui demande son âge, elle répond :

– Comme il me semble, à peu près dix-neuf ans.

C'est donc qu'elle serait née vers 1412.

Voilà un point important. Parce que le duc d'Orléans –dont les tenants de la thèse royale veulent faire le père de l'héroïne– a été assassiné le 23 novembre 1407. Pour que Jeanne d'Arc soit sa fille, il faudrait qu'elle ait été conçue la même année. Elle ne pourrait donc pas être âgée de dix-neuf ans lors du procès mais de vingt-quatre ans. Certes, on nous rappelle que les gens de ce temps-là ignoraient leur âge. Il est vrai que l'on n'était pas, comme aujourd'hui, attaché à la mesure exacte du temps. D'une province à l'autre, l'année nouvelle ne commençait pas à la même date. Si l'on s'en rapporte au procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc, on voit que les témoins, quand on leur demande leur âge, répondent : quarante ans environ, quarante-cinq ans à peu près, cinquante ans à ce qu'il me semble. Que Jeanne d'Arc ne sache pas si elle a dix-huit, dix-neuf ou vingt ans, nous pouvons l'admettre parfaitement. Qu'elle ait cinq ans de moins que son âge réel, voilà qui est plus difficile à accepter.

Pourtant, au procès qui décida de la réhabilitation de l'héroïne, l'une des compagnes de jeu de Jeanne, Hauviette, interrogée le 3 janvier 1456, se donne quarante-cinq ans et déclare que Jeanne était

plus âgée qu'elle « de deux ou trois ans, disait-on ». Hauviette serait donc née vers 1411, ce qui repousserait la naissance de Jeanne d'Arc vers 1407. La paternité du duc d'Orléans deviendrait possible. En fait, comme les autres témoins, Hauviette déclare qu'elle doit avoir quarante-cinq ans *environ*. Pas plus que les autres, elle ne connaît son âge exact. Le point de départ du raisonnement lui-même devient fragile. Elle n'est pas sûre non plus de l'écart qu'il y avait entre Jeanne et elle : « Deux ou trois ans, disait-on. »

Ce qu'il faut savoir, c'est que le témoignage de cette Hauviette reste, de toute façon, seul de son espèce. Tous les témoins de son enfance, ceux qui sont nés vers 1412, évoquent des souvenirs communs et parfaitement contemporains des siens. Mengette déclare :

– Je la connaissais bien. Souvent, j'allais filer avec elle. L'Arbre-aux-Fées, j'y suis allé plus d'une fois avec Jeanne.

De cet arbre, les témoins parlent souvent. Les adolescents du village, retrouvant les croyances de la Gaule, allaient danser autour de ce tronc, sous ces branches et sous ces feuilles où l'on affirmait qu'apparaissaient parfois des fées. Jean Waterin :

– Dans mon jeune temps, j'ai été à la charrue avec elle et les autres filles. Nous jouions ensemble.

Et Simon Musuier :

– J'avais été élevé avec Jeanne. L'Arbre-aux-Fées, j'y ai été moi-même, avec Jeanne et les autres, le dimanche des Fontaines, pour jouer et m'ébattre comme les autres filles et garçons.

Lorsque Jeanne dit à ses juges de Rouen qu'elle a dix-neuf ans, personne ne sursaute. Huit de ces juges, interrogés en 1456, le confirment : « À son aspect, dira Nicolas Taquel, Jeanne devait avoir environ dix-neuf ans. » Don Thomas Marie lui prête dix-huit ans, cependant que Guillaume du Désert déclare qu'elle avait dix-huit ou dix-neuf ans. Pour Jean Massieu, elle avait dix-neuf ou vingt ans. Pour Pierre Cusquel et Pierre Miget, elle avait vingt ans. Nicolas Caval résume tout cela en déclarant : « Il me semble qu'elle était bien jeune. » À cette époque-là, à vingt-quatre ans, on n'était plus « bien jeune ».

Il y a mieux encore : il existe des repères chronologiques fixés par Jeanne elle-même. Au procès de Rouen, le 27 février 1431, parlant de ses voix, elle raconte « qu'il y a sept ans passés qu'elles (sainte Marguerite et sainte Catherine) la prirent pour la gouverner ». Il s'agirait donc de l'année 1423. Le 22 février, toujours au procès, elle précise : « Alors qu'elle était âgée de treize ans, elle eut une voix venant de Dieu pour l'aider à se gouverner ». Elle était si sûre de l'âge qu'elle avait à cette époque qu'elle le répète deux jours plus tard. Elle pense qu'elle était « en âge de treize ans environ quand la première voix vint à elle ». Elle le redit encore le 12 mars.

Elle aurait donc eu douze ou treize ans en l'été de 1423. Si nous prenons les treize ans au pied de la lettre, elle aurait, au moment du procès de Rouen, l'âge de vingt ans, ce qui la ferait naître en 1410. Si, en revanche, nous lui accordons une erreur d'une année quant à la date de ses premières apparitions, cela lui donne douze ans en août 1423 et dix-neuf ans en février 1431. Dans ce cas, il faut admettre qu'elle est née en 1411. La date officielle acceptée généralement par l'histoire est celle du 6 mai 1412. Elle ne semble pas devoir être conservée. Mais celle de 1407 ne saurait être en aucun cas admise[19].

Il suffit de lire les minutes du procès en réhabilitation, d'entendre – car, à les lire, on croit les entendre – déposer tous ces gens qui ont connu Jeanne enfant ou adolescente pour comprendre que Jeanne, à leurs yeux, ne se conçoit pas sans son village et sans sa famille. Elle est née d'un ménage de "laboureurs" et semble avoir été le quatrième enfant d'une famille comptant déjà trois fils et qui devait avoir encore une fille. L'orthographe véritable de son nom n'est nullement assurée. On trouve, selon les documents : Darc, Tare, Dare, Day, etc. La forme « d'Arc » n'apparaît qu'un siècle et demi après la mort de Jeanne sous la plume d'un poète d'Orléans.

À Domrémy, sur cette terre située aux confins de la Lorraine et du Barrois, elle a vécu la plus grande part de sa vie si brève : seize ou dix-sept années. Là, elle a grandi. Une bergère ? Pas plus que les autres jeunes filles. Ce sont plutôt les garçons, en ce temps-là, qui gardent les troupeaux. Elle-même ne s'est occupée des bêtes qu'en quelques occasions, notamment quand des soldats approchaient et qu'il fallait les pousser dans une île au milieu de la Meuse. De son propre aveu, elle se chargeait plutôt des soins du ménage. Elle s'écriera un jour : « Je ne crains femme de Rouen pour filer ou coudre ! » Le père n'est certes « pas bien riche » mais il n'est pas démuné, ayant ferme et cheptel. Doyen de la communauté de son village, il a même pris à bail un castel délabré abandonné par son propriétaire.

Les témoins unanimes la décrivent débordant de piété : « Nous lui disions qu'elle était trop pieuse », se souvient Mengette, son amie.

Le cadre de l'enfance de Jeanne ? C'est la guerre, le désastre de la France occupée par les Anglais, livrée aux factions, aux combats entre Armagnacs et Bourguignons. C'est, devant l'âtre, le gémissement quotidien des parents, des voisins, sur des malheurs trop grands – trop longs.

C'est aussi le temps de prophéties. On se répète surtout l'une d'elles qui veut que « perdu par une femme, le royaume sera sauvé par une femme ».



Cette histoire, nous la connaissons depuis l'enfance. Et si certains,

dans les jeunes générations d'aujourd'hui, l'ignorent, c'est bien dommage pour eux et fort grave pour ceux qui les en ont privés.

Tout ce que nous venons de nous remémorer est-il exact ? Jeanne est-elle bien la fille de Jacques et d'Isabelle d'Arc ? Est-elle bien née à Domrémy ? Lui est-il advenu ce privilège d'entendre parler un archange et deux saintes ?

Pour l'école historique qui s'est élancée dans le sillage du sous-préfet de Bergerac, si la plupart de ces détails sont authentiques, l'essentiel ne l'est pas.

Revenons à l'enfant d'Isabeau et de Louis d'Orléans à qui l'on aurait substitué un enfant mort. Nous nous disons que, si cette thèse a fait quelque bruit, c'est qu'elle dispose de certains arguments et sans doute même de quelque preuve. Admettons provisoirement cette substitution. Qu'est devenu le prince dont on a fait une princesse ? On nous dit que cet enfant a été emporté par des hommes sûrs, des cavaliers qui ont galopé jusqu'en Lorraine pour le confier à des paysans, Jacques et Isabelle d'Arc. Pourquoi pas ? On a vu en d'autres temps des enfants traverser un tel sort. Pour les d'Arc, un enfant de plus ou de moins, ce n'était pas la mer à boire. On peut se demander néanmoins quel effet a dû produire dans le village de Domrémy –qui ne comptait que cinquante foyers– l'apparition si soudaine d'un nouvel enfant chez les d'Arc, alors qu'Isabelle Romée n'avait donné aucun signe de grossesse dans les mois précédents. Les gens du village ont dû se poser bien des questions et, comme cet enfant mystérieux est devenu célèbre, ils n'ont pas dû manquer de s'en souvenir. Dans ce cas, pourquoi aucun des habitants de Domrémy interrogés lors du procès de réhabilitation n'a-t-il fait une seule allusion à la surprenante irruption de la petite Jeanne dans le ménage d'Arc ? Presque tous les habitants survivants de Domrémy ont été entendus. Ils déposent avec cette tranquillité que donne la certitude de dire vrai. Ils répètent que Jeanne est bien la fille de Jacques et d'Isabelle d'Arc. Ils donnent des détails, montrent que rien ne distinguait Jeanne de ses frères et sœurs.

Mais notre école s'entête. Elle a décidé que Jeanne était une princesse royale. Il faut donc qu'elle le soit. Il faut donc également que, très tôt, on l'ait préparée à la mission dont on sait déjà qu'elle sera investie. Admettons-le. Mais qui penserait à elle en l'occurrence ? Ce n'est pas son "père", le duc d'Orléans, assassiné en novembre 1407. Ce n'est pas sa "mère", Isabeau de Bavière qui, après la mort de Charles VI, a renié son fils Charles VII et reconnu comme roi de France Henri V d'Angleterre, puis Henri VI.

Notre école ne peut l'oublier. Elle décide par conséquent que c'est Charles d'Orléans, fils de Louis, alors prisonnier de guerre à Londres, qui a envoyé auprès de Jeanne des messagers –clandestins bien sûr– pour la préparer, des années à l'avance, à sa mission. Extraordinaire

prescience, fort inattendue de la part d'un prince qui ne pense qu'à la poésie et qui, de son propre aveu, se trouve si bien à Londres qu'il ne songe guère à en partir.

Ici encore dispose-t-on de documents ou de témoignages qui nous permettent de croire à cette initiative de Charles d'Orléans ? Réponse : pas d'un seul. Il s'agit d'une pure hypothèse.

Que dire de ceux qui présentent les messagers de Charles d'Orléans se déguisant en archange et en saintes pour venir dans le jardin de la famille d'Arc inviter la petite Jeanne à s'en aller sauver le royaume ? Quand on nous affirme que Colette de Corbie aurait joué un tel rôle, s'appuie-t-on sur un seul document, sur un seul témoignage ? Nullement. On suppose, on imagine. On affirme que, sans une telle explication, il n'existerait aucune logique dans cette histoire. On oublie que, la plupart du temps, l'histoire n'est pas logique.

Impossible de citer toute l'argumentation de notre école : elle occupe plusieurs volumes qui d'ailleurs se répètent les uns les autres. L'extraordinaire, quand on les lit, c'est de voir ces auteurs jongler avec les textes. Comme M. Jacoby a été le premier à reprendre la thèse de M. Caze. Il devient en quelque sorte la Bible de l'école "bâtardisante". Certes, il n'a procédé que par affirmations et n'a rien démontré. Mais ses successeurs le citent sur le même rang que, par exemple, le Religieux de Saint-Denis : Jacoby est devenu une *source* et ses affirmations se sont muées en certitudes. Quand les choses sont présentées avec adresse, elles font illusion. Rien de plus. De tels raisonnements, naturellement condamnables, présentent l'avantage de pallier le manque absolu de références historiques.

Le 13 mai 1425, il advient à Robert de Baudricourt, capitaine de la cité fortifiée de Vaucouleurs, une singulière aventure. C'est au nom de Charles VII que Baudricourt gouverne Vaucouleurs. Car, par exception, la petite ville a toujours refusé de se rallier aux Anglais et aux Bourguignons. Toutes les autres cités de la région, de Nogent-le-Roi à Chaumont, reconnaissent le petit Anglais Henri VI, sacré roi de France à Notre-Dame de Paris au milieu de l'enthousiasme populaire. Pour les gens de Vaucouleurs, il n'y a qu'un roi en France, le vrai, Charles VII.

Ce jour de mai, un certain Durant Laxart pénètre chez Baudricourt. Il conduit avec lui une "robuste brunette", vêtue d'un jupon rouge. Elle n'est pas grande sans être petite. S'en rapportant à la longueur du tissu que l'on utilisa pour lui confectionner une robe après le siège d'Orléans, on a pu calculer qu'elle mesurait un mètre soixante.

Autre détail : l'érudit Quicherat a pu voir un cheveu de Jeanne pris dans un sceau. Ce cheveu était noir.

La fille qu'amène Durant Laxart est sa nièce. C'est Jeannette, la propre fille du bonhomme d'Arc. Elle a quelque chose à confier à

Baudricourt. Et elle le dit, sans se gêner. Un écuyer est là, qui écoute, bouche bée, et rapportera ce qu'il entendit :

« Elle lui disait qu'elle était venue à lui, Robert, de la part de son Seigneur, pour mander au dauphin qu'il se tienne bien, et qu'il ne fasse pas la guerre à ses ennemis, car le Seigneur lui donnerait du secours avant la mi-carême. Jeanne disait que son royaume ne regardait pas le dauphin, mais son Seigneur, et que son Seigneur voulait que le dauphin soit fait roi et qu'il tienne le royaume en commande, disant que, malgré les ennemis du dauphin, il serait fait roi, et qu'elle-même le conduirait pour le faire sacrer. »

Patiemment, le capitaine a écouté tout cela. Il ironise :

– Et quel est *ton* Seigneur ?

– Le roi du ciel !

Voilà un genre de réponse qu'un capitaine n'entend pas tous les jours, même au XV^e siècle. Baudricourt, qui apprécie les formes de la jouvencelle, hasarde une plaisanterie gaillarde : faite comme elle est, elle devrait plutôt penser à se choisir un bon mari qui lui ferait de beaux enfants ! Elle se moque à son tour :

– J'en aurai trois, l'un sera pape, l'autre empereur, le troisième roi !

Baudricourt, avec un sens tout militaire de la réplique, s'exclame qu'il se ferait volontiers le père de l'un d'eux. Après quoi il passe de la gaudriole à l'impatience. L'oncle Laxart raconte : « Ce Robert m'a dit à plusieurs reprises que je la ramène à la maison de son père après l'avoir bien giflée. » Qu'elle ait été reconduite à son père, on en est sûr. À Domrémy, l'équipée suscite les commentaires que l'on imagine aisément. Cette Jeannette jure donc entendre des voix – et qui plus est celles de l'archange saint Michel, de sainte Marguerite, de sainte Catherine ? Beaucoup ricanent. D'autres rêvent.

L'été de 1428, la guerre rejoint Vaucouleurs. Le sire de Vergy est gouverneur de la Champagne pour le compte du roi d'Angleterre. Il ravage la région et brûle notamment l'église de Domrémy : pourquoi ces gens-là ne font-ils pas comme tout le monde ? Pourquoi ne reconnaissent-ils pas l'Anglais qui est roi de France ?

Jeanne pense toujours à l'autre roi, le seul à ses yeux, celui que ses voix l'invitent sans défaillance à aller faire sacrer à Reims. Où en est-il, cet infortuné Charles VII ? Orléans est menacé, le Mont-Saint-Michel est à la veille d'être pris d'assaut. Charles VII songe à se réfugier à Grenoble. Or, en janvier 1429, voici de nouveau Jeanne à Vaucouleurs. L'oncle Laxart s'est encore voué au rôle de chaperon. Baudricourt constate que la petite n'a pas varié d'un pouce. Elle veut aller à Chinon –où se trouve Charles VII– dût-elle « y user ses jambes jusqu'aux genoux ». Au capitaine ébahi, elle répète avec des forces décuplées :

– Sachez que Dieu m'a, plusieurs fois, fait savoir encore et

commandé que j'allasse vers le gentil dauphin qui doit être et est vrai roi de France, et qu'il me baillât des gens d'armes et que je laisserai le siège d'Orléans et le mènerai sacré à Reims.

La différence cette fois, c'est que deux fidèles de Charles VII, Bertrand de Poulengy et Jean de Novelompont (qu'on appellera bientôt Jean de Metz) ont assisté aux entretiens qu'elle a eus avec Robert de Baudricourt. Quand le capitaine a refusé l'aide que lui réclamait la Pucelle – c'est sous ce nom qu'elle veut être nommée– Jean de Metz, le premier, a crié à la jeune fille :

– Je vous promets et vous donne ma foi que, Dieu aidant, je vous conduirai vers le roi.

Donc, Jeanne, déjà, convainc. Ce qu'elle rapporte des ordres formulés par ses voix balaie les hésitations, les suspicions. Nous la découvrons là, à Vaucouleurs, frémissante d'ardeur, toujours habillée des mêmes mauvais habits : « Je l'ai vue, dit Jean de Metz, vêtue de pauvres vêtements, des vêtements de femme rouges. » Il lui a demandé quand elle voulait s'en aller.

– Plutôt aujourd'hui que demain, et demain que plus tard !

– Partir ? Avec ces vêtements-là ?

– Je préférerais avoir des vêtements d'homme.

« Alors, dit Jean, je lui ai donné vêtements et chaussures de mes serviteurs pour qu'elle puisse les revêtir. »

Entre-temps, un certain Colet de Vienne vient d'arriver à Vaucouleurs. Est-il un messenger de Charles VII ? Baudricourt a-t-il prévenu le roi ou plutôt cette grande Yolande d'Aragon, belle-mère de Charles VII qu'elle a élevé et, depuis des années, tient littéralement à bout de bras ? Colet de Vienne apporte-t-il à Baudricourt l'ordre d'envoyer à Chinon cette pucelle qui proclame venir au nom de Dieu pour sauver le dauphin ? Voilà qui est probable, sans que nous en ayons la certitude.

En tout cas, Baudricourt agit très exactement comme s'il avait reçu les apaisements qu'il souhaitait. Il apparaît tout à coup convaincu et donne son accord pour le départ. À Vaucouleurs, la nouvelle produit grand effet. On se cotise. On offrira à Jeanne « une tunique, des chausses des housseaux, des éperons et autres choses semblables ». Un cheval, aussi, pour la somme de seize francs. On décide que Bertrand de Poulengy et Jean de Metz accompagneront Jeanne à Chinon. De sa propre autorité, Baudricourt renforce l'escorte : Colet de Vienne, messenger royal, repartira pour Chinon, accompagné de Richard, archer, sans compter les serviteurs. Voici l'heure des adieux, celle où le destin choisit : « Robert de Baudricourt, raconte Jeanne, fit jurer à ceux qui me conduisaient de me conduire bien et sûrement, et Robert me dit à moi, au moment où je le quittais : “Va, va, et advenue ce qu'il pourra advenir”. »

C'est le 13 février que l'on se met en marche. On cheminera dix jours, ou plutôt dix nuits. Pour dépister Anglais et Bourguignons, on ne voyage que l'obscurité venue.

– En nom Dieu, a dit Jeanne, je ne crains pas les gens d'armes car ma voie est ouverte ! Et s'il y en a sur ma route, messire Dieu me fraiera la voie jusqu'au gentil dauphin !

Le 23 février, Jeanne est à Chinon.



Pour Pierre Caze, Jean Jacoby et leurs disciples, point d'hésitation quant au secret que Jeanne a confié à Charles VII lors de l'entrevue de Chinon. Elle est venue lui révéler *qu'elle était sa sœur*. On écrit cela paisiblement, sans avoir conscience de l'in vraisemblance absolue d'une telle démarche. Quoi ! Charles VII est hanté par le doute. Ne connaissant que trop les habitudes de sa mère, il se demande sans cesse s'il n'est pas lui-même un bâtard. Et voici qu'une femme viendrait à lui, lui annoncerait qu'elle serait le fruit des amours adultérines de la reine. Sur-le-champ, cette révélation tranquilliserait Charles VII qui montrerait soudain –comme l'ont dit les témoins– un visage tout “joyeux”. Comme si le fait que Jeanne fût née d'un adultère d'Isabeau eût empêché que lui, Charles, fût né d'un autre adultère ! Comme si une loi naturelle voulait qu'une femme légère ne pût donner naissance qu'à un unique enfant adultérin ! À supposer que notre école ait raison et que telle fut la révélation faite par Jeanne à Charles, le malheureux roi n'en eût été que davantage accablé.

Au vrai, le secret, nous le connaissons. Nous pouvons admettre l'explication qu'en a fournie Pierre Sala qui affirma tenir la confidence de Guillaume Gouffier, chambellan de Charles VII :

« Le roi lui conta les paroles que la Pucelle lui avait dites... Du temps de la grande adversité de ce roi Charles VII, il se trouvait si bas qu'il ne savait plus que faire... Le roi étant en cette extrême pensée, entra un matin dans son oratoire, tout seul ; et là, il fit une humble requête et prière à Notre-Seigneur, requérant dévotement que, si ainsi était qu'il fût vrai héritier descendu de la noble maison de France, et que le royaume lui dût justement appartenir, qu'il lui plût de le garder et défendre, ou au pis lui donner grâce d'échapper sans mort ou prison, et qu'il se pût sauver en Espagne ou en Écosse, qui étaient de toute ancienneté frères d'armes et alliés des rois de France, et pour ce avait-il là choisi son dernier refuge. Peu de temps après ce, advint que... la Pucelle lui fut arrivée, laquelle avait eu, en gardant ses brebis aux champs, inspiration divine pour reconforter le bon roi. Laquelle ne faillit pas, car elle se fit mener et conduire par ses propres parents jusque devant le roi, et là elle fit son message au signe dessus dit, que le roi connut être vrai ; et dès lors il se conseilla par elle et bien lui en prit. »

Charles VII n'était nullement différent de ses contemporains. Sans être à l'abri du péché –loin de là– sa foi était tout aussi ardente que la leur. Il a reçu comme un éblouissement la certitude que Jeanne lui était envoyé par Dieu, puisqu'elle connaissait la prière qu'il avait lui-même adressée à Dieu.

Quoi d'étonnant que la Pucelle ait alors reçu logement dès ce soir-là au château, dans la Tour du Coudray, à deux pas des logis royaux ? Quoi d'étonnant si, en quelques heures, elle est devenue, après le roi, la première personne de la Cour ?

Cela dit, beaucoup se méfient encore. Et si elle était une sorcière ? Il faut en avoir le cœur net.

La voici à Poitiers, la paysanne illettrée, devant les examinateurs roidis dans leur science absolue, figés dans leur autorité solennelle. Cela se passe chez Maître Jean Rabateau, conseiller du roi et avocat général du Parlement. Et l'interrogatoire dure trois semaines. Trois semaines ! Et on la presse, on l'assaille de questions. Rayonnante, vive et tranquille tout à la fois, elle élude tous les pièges, explique patiemment pourquoi elle est venue. « Et elle répondit de grand façon que, quand elle gardait les animaux, une voix s'était manifestée à elle, qui lui dit que Dieu avait grande pitié du peuple de France, et qu'il fallait que Jeanne vînt en France. » À Maître Jean Lombard, elle livre tous les détails qu'il exige :

– Alors la voix m'a dit d'aller à Vaucouleurs et que là je trouverais un capitaine qui me conduirait sûrement en France et auprès du roi... J'ai fait ainsi et je suis venue auprès du roi, sans aucun empêchement.

Déjà on lui tend des pièges, préfigurant ceux du tribunal de Rouen. Maître Guillaume Aymeri l'interroge :

– Tu as dit que la voix t'a dit que Dieu veut délivrer le peuple de France des calamités dans lesquelles il est. S'il veut le délivrer, il n'est pas nécessaire d'avoir des gens d'armes.

Jeanne lui cloue le bec.

– En nom Dieu, les gens d'armes batailleront et Dieu donnera victoire !

Au tour de Frère Seguin :

– Quel langage parle ta voix ?

– Meilleur que le vôtre !

– Crois-tu en Dieu ?

– Oui, mieux que vous !

On lui demande un signe qui prouve qu'elle doit bien sa mission à Dieu :

– En nom Dieu, je ne suis pas venue à Poitiers pour faire signes. Mais conduisez-moi à Orléans, je vous montrerai le signe pour lequel j'ai été envoyée !

Elle annonce que les Anglais seront vaincus, Orléans libérée, le roi

sacré à Reims, Paris reconquis, et que le duc d'Orléans reviendra d'Angleterre. Du coup, ces éminents experts s'inclinent. Elle est la plus forte. Ils reconnaissent « qu'il n'y a en elle rien de mal, ni rien de contraire à la foi catholique ».

Charles VII va-t-il lui confier l'armée qu'elle demande sans trêve ni répit ? Non. Il reste à pratiquer l'examen de virginité, réclamé à grands cris par l'archevêque d'Embrun. Dans une lettre au roi, il a rappelé les maléfices par lesquels les femmes –créatures pernicieuses– se sont si souvent emparées du cœur et de l'esprit des princes. Si Jeanne n'est que l'envoyée du démon, sûrement elle n'est pas vierge. Que l'on s'en assure !



Ici intervient Yolande d'Aragon. L'examen de virginité ? Yolande s'en charge elle-même, assistée de Jeanne de Preilly, dame de Gaucourt, et de la dame Le Maçon. Conclusion : « En elle, vous ne trouverez point de mal, fors que bien, humilité, virginité, dévotion, honnêteté, souplesse, et de sa vie plusieurs choses merveilleuses sont dites comme vraies... »

Quel soulagement elle a dû ressentir, Jeanne, quand enfin elle a pu quitter Poitiers pour Tours, où on l'a accueillie – « nobles, bourgeois, manants »– avec transports ! C'est à Tours qu'est constituée sa maison militaire. À Tours qu'on lui confectionne une armure, pour cent livres tournois. Elle refuse l'épée qu'on lui propose. Qu'on aille plutôt, dit-elle, à Sainte-Catherine de Fierbois ! Qu'on cherche derrière le chœur de l'église : une épée y est enterrée. On obéit... et on trouve l'épée ! « Cette épée, dira-t-elle, était dans la terre, rouillée, et il y avait dessus cinq croix. Je sus qu'elle était là par mes voix... »

C'est aussi à Tours que son étendard est peint : il figure une Annonciation. Elle le reçoit avec une joie sans égale. Elle l'aime plus, cet étendard, que son épée, « quarante fois plus ! » s'écrie-t-elle. C'est à Tours encore que, très vraisemblablement, Pierre et Jean, frères de Jeanne, viennent la rejoindre. Ils combattront à ses côtés.

De Tours, elle gagne Blois où se trouve Yolande qui procurera à Jeanne les soldats et l'argent sans lesquels la campagne serait achevée avant même d'avoir commencé. Le rappel est battu de la chevalerie fidèle. Voici le fameux La Hire, l'amiral de Culant, Xaintrailles, le sire de Gaucourt, Ambroise de Loré, le maréchal de Boussac. Et encore Gilles de Rais, futur maréchal qui, s'il aime déjà les jeunes pages, ne les égorge pas encore.

L'extraordinaire, c'est que, d'emblée, elle sache parler à ces soldats, rire avec eux, les comprendre et se faire comprendre. Surtout elle se fait *admettre*, privilège essentiel du chef. Un soldat, en ce temps, ressemble d'assez près à un brigand. On imagine cette fille de dix-sept ans arrivant au camp, les regards qui pèsent sur elle, les trognes qui

rougissent, les jurons qui s'étranglent, les quolibets qui s'arrêtent. Dunois le dira : « Ni moi ni les autres, quand nous étions avec elle, n'eûmes jamais de mauvaises pensées : il y avait en elle quelque chose de divin. » Et le duc d'Alençon : « Quelquefois, à la guerre, j'ai couché avec elle à la *paillade*, moi et d'autres hommes d'armes : j'ai pu la voir quand elle mettait son armure et entrevoir sa poitrine qui était fort belle ; cependant, je n'ai jamais senti pour elle de désir mauvais. »

L'armée s'ébranle pour Orléans. La Pucelle est à sa tête.

Ici intervient notre école : comment cette petite paysanne sait-elle monter à cheval ? Comment a-t-elle pu chevaucher de Vaucouleurs jusqu'à Chinon et maintenant jusqu'à Orléans ? L'équitation est un art qui s'apprend. Nouvelle preuve que Jeanne est une princesse, car il est bien connu qu'une altesse royale se trouve mieux disposée qu'une paysanne à monter à cheval.

Vous souriez, vous vous récriez : vous avez bien raison. J'ai passé une partie de mon enfance à la campagne, en un temps où il y avait abondance de chevaux. Ils tiraient les charrues, les charrettes, les carrioles. J'ai vu vingt fois des petits paysans de huit ans, mes camarades d'école, enfourcher à cru une monture de hasard, la lancer au grand trot et, malgré l'absence de selle et d'étriers, garder un équilibre parfait. N'oublions pas que Jacques d'Arc possédait un cheptel non négligeable, comprenant en particulier plusieurs chevaux. Une fois de plus, on a cherché un mystère là où ne se trouve que banalité.

Il ne lui faudra que huit jours pour délivrer Orléans. Et partout, au royaume de France, la merveilleuse chronique courra les routes et les chemins, les villes et les villages. Et l'on saura comment les Français, lors des premières sorties, ont été battus devant la bastide Saint-Loup, comment, dès que la Pucelle a, de sa personne, donné l'assaut, tout a changé – comment celle-ci a été prise. Et l'on saura comment fut enlevée la bastide des Augustins qui couvrait celle des Tournelles. Comment, le lendemain, ces Tournelles furent touchées à leur tour. Comment Jeanne, au début de l'attaque, a dressé elle-même une échelle contre les remparts, comment un « trait de gros garriau » tiré sur elle, lui a traversé l'épaule, comment on l'a transportée non loin de là, comment elle a arraché la flèche et appliqué sur la plaie du lard et de l'huile d'olive. Comment, entendant sonner la retraite, elle a sauté sur ses pieds, couru, crié :

– En nom Dieu ! Vous entrerez aux Tournelles !

Comment elle a fait manger et boire les hommes. Et leur a ordonné :

– Dedans mes enfants ! Ils sont vôtres ! J'en suis sûre Quand vous verrez flotter mon étendard vers la bastille, ruez-vous, elle est à vous.

Comment un page a pu approcher l'étendard de la muraille.

Comment Jeanne a clamé :

– À mon étendard ! Tout est vôtre !

Comment les Français se sont rués sur les Tournelles ainsi que « jamais nuée d'oiseaux sur un buisson » Comment, un quart d'heure plus tard, tous les Anglais étaient noyés ou prisonniers. Comment la victoire fut nôtre.

Par tout le royaume, on saura que, le lendemain, Talbot, chef des Anglais, jugeant la partie perdue, a levé le siège. Accomplie, la prophétie de Jeanne : Orléans est délivré. Dans la plaine, sous le ciel de mai, l'armée s'agenouille autour de la Pucelle pour entendre, avec elle, une messe d'action de grâces.

Avant de conduire le roi à Reims, elle s'écrie qu'il faut nettoyer le pays de Loire. Charles VII hésite. Enfin il se rend aux adjurations de la Pucelle. Partout les Anglais ploient, fuient. On prend Jargeau, Mung, Beaugency – cela en cinq jours, du 12 au 17 juin. Le 18, grande bataille à Patay. Grande victoire : les Français n'ont que deux morts et les Anglais deux mille. Talbot est prisonnier. Falstaff n'a dû sa sauvegarde qu'à la fuite. Un mois plus tard, le duc de Bedford expliquera au roi d'Angleterre que ces défaites sont dues aux maléfices « d'un disciple et limier du Malin, appelé la Pucelle ».

Le 29 juin, quittant Gien, l'armée royale se met en marche. Le sacre de Charles VII est au bout de la route.

Il semble que les villes tombent devant Jeanne comme des fruits trop longtemps mûris au soleil. Troyes se rend à Charles VII. Quelques années plus tôt, Isabeau y avait signé le traité qui abandonnait la France aux Anglais. Les droits de Charles y avaient été reniés pour jamais. La ville, aujourd'hui, ouvre ses portes au *vrai* roi de France. Et Châlons, et Reims.

Charles va recevoir dans la cathédrale « l'onction qui fait les rois ». Pour Jeanne, c'est l'apothéose. Quand sonnent les trompes, quand le peuple crie « Noël ! », elle qui, jusque-là, se tenait bien droite, orgueilleusement appuyée à son étendard, tombe à genoux. Elle pleure. La cérémonie achevée, elle va dire à Charles :

– Gentil roi, aujourd'hui est exécuté le plaisir de Dieu !

Il reste à Jeanne à réaliser son rêve : bouter les Anglais hors de France. Elle en est sûre, l'heure en va sonner après le sacre. Charles, enfin résolu à jeter dans la balance toutes ses forces – toute sa volonté surtout – va, auprès d'elle, livrer les combats décisifs. Elle connaît mal encore le fils d'Isabeau. Charles ne nie pas la valeur des progrès accomplis. En trois mois, sa situation a changé du tout au tout. On le méprisait, on le prend au sérieux. La preuve ? Dès le lendemain du sacre, des envoyés bourguignons sont parvenus jusqu'à Reims. On négocie secrètement. Mais Jeanne est tenue à l'écart.

Le drame est noué qui, définitivement, va éloigner l'un de l'autre

Charles et Jeanne. Celle-ci veut se battre, aller de l'avant, jusqu'à l'extrême limite de ses forces – au grand soleil de sa foi conquérante. Charles croit à la vertu de la diplomatie. Il sent les Anglais ébranlés et le duc de Bourgogne prêt à chercher une autre alliance. Or, en l'occurrence, Charles n'a pas tort. Du moins, à longue échéance. La grande Yolande elle-même déconseille d'inutiles combats et penche pour de fructueuses négociations.

Voyons les choses en face : pour le roi, pour la Cour, Jeanne est devenue, après le sacre, une *gêneuse*. Situation qui nous serre le cœur. Comment elle, si intuitive, ne l'aurait-elle point ressenti ? D'autant plus *qu'elle n'entend plus ses voix*. Affreuse solitude intérieure. Naissance, peut-être, du doute. Qui a raison ? En apparence, Jeanne n'a point changé. Elle entraîne l'armée à Soissons, à Château-Thierry, à Provins, à Crépy-en-Valois. Partout, la foule délire, le peuple baise ses vêtements. Et elle –bouleversant paradoxe– mesure son abandon.

Elle arrache à Charles –avec quelle peine ! – l'autorisation d'assiéger Paris. Le 8 septembre, Jeanne est blessée. Le roi, trop content, ordonne de faire retraite. Perdu dans ses contradictions, il s'éloigne, se dirige vers la Loire. L'armée royale est licenciée.

Pourquoi cette Pucelle exige-t-elle toujours davantage ? Est-ce pour lui rogner les ailes que l'on accorde alors à Jeanne blason et lettres de noblesse ? Voilà un argument dont l'école "bâtardisante" a usé et abusé : les armoiries concédées à Jeanne prouveraient son origine royale, puisque ce sont –ni plus ni moins– les armes de France.

Les lettres de Charles VII octroyant ce blason ont disparu. Leur première mention figure dans un manuscrit de 1559. En fait de textes contemporains, il faut nous référer au procès de Rouen. On a demandé à Jeanne si elle possédait bien un écu et des armes : « Elle répondit qu'elle n'en eut jamais, mais son roi donna à ses frères des armes, à savoir un écu d'azur sur lequel étaient deux lys d'or et une épée au milieu... *Item* elle a dit que cela fut donné par son roi à ses frères à la plaisance d'eux sans requête d'elle-même et sans révélation. » Par ailleurs, le duc de Bedford, dans une lettre du 28 juin 1431, accuse la Pucelle d'avoir eu l'outrecuidance de demander « les très nobles excellentes armes de France, ce que, en partie, elle obtint ». Sur ce, Bedford décrit les armoiries en question : « Un écu à champ d'azur avec deux fleurs de lys d'or et une épée la pointe en haut férue dans une couronne. » Puisque Jeanne et son principal tortionnaire sont d'accord, on peut admettre que telles furent en effet ces armoiries. Remarquons qu'elles ont été concédées, non pas à Jeanne seule, mais à toute sa famille. Cette circonstance vient paradoxalement battre en brèche la thèse d'une princesse royale élevée parmi des paysans. Si cela était vrai, pourquoi Charles VII aurait-il anobli en même temps de prétendus parents, de soi-disant frères ? Jean Jacoby, fort gêné par cet

argument, a nié l'évidence, arguant que les armoiries avaient été concédées à Jeanne seule. C'est faire fi une fois de plus de la réalité : les frères de Jeanne et leurs descendants ont toujours arboré ce blason que nul ne leur a jamais contesté.

Devons-nous admettre que Charles VII a concédé à Jeanne les armes de France ? Pas du tout, puisque la troisième fleur de lys est remplacée par une épée. Cette épée aurait-elle le sens d'une brisure, terme qui, en héraldique, indique la bâtardise ? Nullement ! Écoutons un héraldiste éminent, M. Moreau de la Meuse : « L'épée, posée en pal couronné rappelle le relèvement de la fortune de la couronne de France qu'(elle) obtint l'épée à la main. Quant aux fleurs de lys, elles sont ce qu'on appelle, en termes de blason, des meubles de concession : lorsqu'une personne avait rendu un service à un souverain, il arrivait fréquemment que celui-ci l'autorisât à faire figurer dans ses armoiries des meubles du blason royal. » Ainsi en fut-il pour Étienne Courtois d'Arcollières qui sauva la vie à François I^{er} à Pavie et se fit octroyer des armes, « aux émaux près les mêmes que celles de Jeanne » : c'est ce que nous apprend le marquis du Four de La Londe. Il ajoute que les écus fleurdelisés étaient fréquents en France, sans qu'ils indiquent une parenté, même illégitime, entre la maison royale et leurs possesseurs. On doit les considérer comme « la croix d'honneur des temps chevaleresques[20] ».

Jeanne se bat toujours. On ne lui confie plus qu'une petite armée, on l'autorise à guerroyer, mais en des opérations très secondaires. Ainsi enlève-t-elle Saint-Pierre-le-Moûtier, mais elle échoue devant La Charité-sur-Loire. Pour une raison très simple que nous indique Perceval de Cagny : le roi ne lui envoyait « ni vivres ni argent pour entretenir sa compagnie ».

Elle garde toujours la même idée en tête : courir sus à l'Anglais. Elle galope vers l'Ile-de-France, rassemble quelques compagnies, porte le trouble parmi les Bourguignons. Davantage une guerre de partisans que de vrais combats.



Au nom du duc de Bourgogne, Jean de Luxembourg menace Compiègne, toujours fidèle à Charles VII. Jeanne décide de se jeter dans la ville en danger. Elle y pénètre par la forêt « à heure secrète du matin », le 23 mai 1430. Elle communie en l'église Saint-Jacques. Elle déclare à la foule inquiète qui l'assaille :

– Mes bons amis, mes chers enfants, je vous le dis avec assurance, il y a un homme qui m'a vendue. Je suis trahie et bientôt serai livrée à la mort. Priez Dieu pour moi, je vous supplie, car je ne pourrai plus servir mon roi ni le noble royaume de France.

Le même jour, vers 6 heures du soir, elle tente une sortie. Elle s'engage sur la chaussée de Noyon, s'avance vers les Bourguignons de

Jean de Luxembourg. Or, voici qu'accourent les Anglais de Montgomery, lui coupant toute retraite. Pris entre deux feux, les compagnons de Jeanne fléchissent. Guillaume de Flavvy et ses soldats se frayent un chemin jusqu'à la porte de la ville, s'y engouffrent. Jeanne, à l'arrière-garde, les suit avec son frère Pierre et son intendant Jean d'Aulon. Quand elle parvient devant la porte, elle voit, affolée, le pont-levis se lever sous son nez. Déjà les Bourguignons la cernent dans l'angle du chemin de Noyon. Elle est tirée à terre par un archer du bâtard de Wandomme. Le poids de sa cuirasse –soixante à soixante-dix livres– lui interdit de se relever.

– Rendez-vous à moi et me baillez la foi ! crie l'archer.

– J'ai baillé ma foi à un autre que vous et lui tiendrai mon serment !

Les prisons de Jeanne ont commencé. Elle n'en sortira plus.

Prisonnière, l'envoyée de Dieu. Celle devant qui avaient paru des saintes et un ange : « Je les vois de mes yeux corporels aussi bien que je vous vois. Et quand ils parlaient de moi, je pleurais, et j'eusse bien voulu qu'ils m'emportassent avec eux. » Celle qui n'a jamais douté que sa mission lui vînt de Dieu : « J'aimerais mieux être tirée à quatre chevaux que d'être venue en France sans congé de Dieu. »

Chacun le sait, Jeanne sera livrée aux Anglais et conduite à Rouen. C'est là que le procès commence qui mêla délibérément –iniquité suprême– religion et politique, théologie et intérêts terrestres. Ce procès que nul –croyant ou incroyant– ne peut relire sans se sentir ému jusqu'au fond de l'âme. Contre la meute, la petite paysanne fait face. Ces docteurs, ces savants racornis, ces clercs avides, elle leur cloue le bec, les domine, les écrase. Vingt-cinq ans plus tard, ceux qui en furent témoins en demeureront pantois : « Jamais ils n'avaient vu une femme de cet âge donner tant de mal à tous ceux qui l'examinaient. » Et encore : « Elle répondait avec tant de prudence que, si certains docteurs avaient été interrogés comme elle, ils eussent à peine aussi bien répondu. » Que d'amertume dans ce cri du cœur de Jean Beaupère, l'âme damnée de Pierre Cauchon, évêque de Beauvais : « Elle était bien subtile, de subtilité appartenant à femme ! »

De chaque question retorse elle découvre la parade :

– Dieu hait-il les Anglais ?

– De l'amour ou de la haine que Dieu a pour les Anglais, je ne sais rien, mais je sais qu'ils seront boutés hors de France.

– Vous croyez-vous en état de grâce ?

– Si je n'y suis, Dieu m'y mette, et si j'y suis, Dieu m'y garde.

Tant de détours pour parvenir à ce qui d'évidence a été décidé au premier jour : la mort. C'est sur la place du Vieux-Marché qu'elle doit mourir. On la lie au sommet de fagots assemblés, une vraie montagne. L'habitude est que le bourreau étrangle au dernier moment le

condamné pour lui éviter l'abominable torture des flammes. L'amoncellement des fagots est si haut que le bourreau, désolé, s'aperçoit, une fois descendu, qu'il ne pourra plus le gravir.

La dernière volonté de Jeanne : une croix. En courant, un clerc de l'église voisine est allé quérir celle qui sert pour les processions. Le bourreau met le feu. Dès les premiers crépitements, Jeanne demande au frère qui brandit la croix de s'éloigner, elle ne veut pas qu'il coure le risque de brûlures – et elle veut voir la croix bien dressée. Voici les flammes qui la lèchent, l'enserrent, brûlent ses chairs, ses muscles, ses nerfs, bientôt font craquer ses os. La fumée l'étouffe. Un dernier cri :

– Jésus !

Elle n'est plus.

Il faudra quatre heures pour la réduire en cendres. Malgré le soufre, le charbon, l'huile, les entrailles et le cœur n'ont pas voulu brûler. Le cardinal Winchester ordonna :

– Qu'on jette le tout en Seine !

S'il ne reste point de reliques, ce qui demeurera éternellement, c'est la parole fameuse prononcée par l'Anglais Tressard, secrétaire d'Henri VI : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte. »



Quand nous parlons d'elle, nous l'appelons la Pucelle d'Orléans. Dernier argument pour les tenants de la thèse royale. Ils jurent que Jeanne fut nommée ainsi avant la prise de la ville. Le surnom n'évoquerait nullement son plus grand fait d'armes mais la désignerait définitivement comme fille du duc d'Orléans. À cette affirmation, il faut répondre par une autre, aussi simple que catégorique : *c'est faux*. L'expression Pucelle d'Orléans n'apparaît pour la première fois que dans un ouvrage publié en 1555 !

Que reste-t-il de la thèse qui voudrait faire de Jeanne la fille d'Isabeau de Bavière et de Louis d'Orléans ? De lui-même, le lecteur aura répondu : rien. Tout démontre qu'elle est née en 1411 et il lui aurait fallu naître en 1407. Tout démontre qu'elle était réellement la fille de Jacques et d'Isabelle d'Arc. Ce qui explique son extraordinaire histoire, c'est qu'elle s'est réellement crue choisie par Dieu. C'est que ses contemporains, à commencer par Charles VII, ont cru qu'elle l'était. Parce qu'ils ne le comprennent pas, certains échafaudent des romans. Je dirai seulement que c'est dommage pour eux. Et pour nous.

Tout est postulat –et rien que postulat– dans la thèse que l'on nous expose. Il faudrait admettre que l'enfant mis au monde le 10 novembre 1407 par Isabeau de Bavière ait été le fils du duc d'Orléans et nul ne nous en apporte la preuve. Il faudrait admettre qu'un autre enfant lui ait été substitué – et de cette substitution l'histoire ne garde aucune trace. Il faudrait admettre que la bâtarde fut conduite en Lorraine– et pas un seul document ne nous en informe. Il

faudrait admettre que certains aient préparé Jeanne à sa mission – et pas un écrit, pas un témoignage ne nous le confirme.

Quand on pénètre, comme je l'ai fait, dans cette littérature née de l'hypothèse royale, on demeure déconcerté. Pour peu que l'on ait quelque familiarité avec l'histoire, on ne parvient pas à comprendre que des auteurs, à qui l'on ne doit pas refuser la bonne foi, se livrent, pour faire triompher la certitude à laquelle ils sont bizarrement parvenus, à de telles acrobaties, de tels travestissements, de telles inventions. L'un d'eux ne nous décrit-il pas en détail l'arrivée de Jeanne à Chinon et le coffret qu'elle remet à Charles VII ? Ne nous énumère-t-il pas le contenu de ce coffret où se trouvaient toutes les preuves de l'origine royale de Jeanne ? Le lecteur qui prend connaissance d'un tel passage ne peut manquer d'être ému et bientôt convaincu. Il faut savoir que ce coffret est entièrement sorti de l'imagination de l'auteur. Pas un contemporain n'en a parlé à l'époque et pas davantage un mémorialiste des siècles postérieurs.

À quoi bon construire des romans autour de l'histoire de Jeanne ? Elle est unique et si belle, en vérité, qu'elle se suffira toujours à elle-même.

« La France perdue par une femme sera sauvée par une femme » : la vieille prophétie n'avait pas menti. Au prix de sa mort, Jeanne a donné le grand élan qui devait aboutir à la libération de la France. Elle a fait mieux : elle est devenue l'incarnation de la patrie française. Devant son image on a vu défiler de jeunes communistes et de jeunes royalistes. Elle réconcilie croyants et incroyants. Elle est à jamais celle qu'a si bien chantée Michelet : « Elle aima tant la France, et la France touchée se mit à s'aimer elle-même... Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie bien aimée est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous... »

4. DRACULA, DE L'EMPALEUR AU VAMPIRE

Un voyageur arrive en Transylvanie. Assis sur la banquette d'une carriole, il s'engage allègrement sur les pentes accidentées de ce pays de montagne. Les grelots attachés au cou des chevaux tintent dans un silence ouaté. C'est ainsi que commencent –vous en conviendrez– toutes les histoires de vampires.

Un château se découpe sur fond de cimes. Pour une raison qui varie à l'infini, le voyageur y demande asile. Le maître du logis se présente. Il est long, maigre, sombre. Du fait de sa seule présence, surgit une inexplicable impression de malaise. C'est obligatoirement d'une voix sépulcrale que l'hôte accueille son visiteur :

– Soyez le bienvenu sous mon toit. Entrez en toute liberté. Faites à votre volonté.

Il apparaît essentiel de donner la parole au plus célèbre d'entre ces voyageurs : « Il restait là, planté comme une statue. Néanmoins, à peine avais-je franchi le seuil qu'un élan spontané le poussa vers moi et, la main tendue, il s'empara de la mienne, la serrant avec une telle force qu'il me fit grimacer, d'autant plus que cette main était de glace, et semblait plus celle d'un cadavre que celle d'un vivant. » Ce visiteur, je me hâte de le dire, est lui-même un héros de roman. Il s'appelle Van Helsing et sort tout droit de l'imagination de Bram Stoker, l'auteur de *Dracula* : un livre qui fut un best-seller dès sa publication en 1897. On en a vendu depuis des millions d'exemplaires à travers le monde.



En 1931, parut sur les écrans la première production cinématographique portant ce titre. L'acteur Bela Lugosi interprétait le rôle de Dracula. Jusqu'à la fin de sa vie, au théâtre comme au cinéma, il continuera à planter ses canines dans la nuque alléchante de ravissantes personnes. À son tour, Christopher Lee s'illustra dans le rôle.

Nul depuis ne peut ignorer qu'un vampire n'appartient pas au monde des vivants. Le comte Dracula est mort depuis longtemps mais, par un privilège sans égal, il lui a été permis de ne pas s'anéantir tout entier. Le jour, dans son tombeau, il dort, ressemblant à s'y méprendre à un cadavre. Dès que vient la nuit, il s'éveille, se lève, sort de sa tombe et part à la recherche d'une proie dont il pourra boire le sang. Tel est le secret des vampires : s'ils ne s'abreuvent pas de sang humain, leur corps subira le sort de tous les cadavres de notre espèce. Il se décomposera et deviendra poussière.

La croyance aux fantômes remonte aux premières années de l'humanité. Toutes les mythologies, toutes les religions font état de morts qui apparaissent aux vivants. À partir de la Renaissance, on commence à affirmer en Allemagne, en Autriche, surtout en Europe de

l'Est, que « des morts en chair et en os, et non de simples fantômes » sortent parfois de leur tombeau pour s'en prendre aux vivants[21].

L'époque de prédilection des vampires semble être le XVIII^e siècle. Ce temps foisonne de récits, presque tous venus d'Europe orientale, qui relatent les méfaits causés par des vampires. Si certains témoignages –notamment ceux recueillis par Dom Calmet– ne sont que de seconde main, l'historien doit reconnaître que, pour un nombre non négligeable de cas, nous disposons de rapports officiels précis.

Le colonel March Botta Adorna a, devant la Cour martiale de Belgrade, résumé les enquêtes dont la commune rurale de Mewett, sur la Morava, a été l'objet en 1732. Le village accusait de vampirisme une vieille femme nommée Miliza, morte depuis sept semaines et dont ceux qui l'avaient connue disaient qu'elle était « de nature maigre et sèche ». De son vivant elle racontait à ses voisins qu'elle avait autrefois mangé de la viande de deux moutons morts à la suite d'attaques de vampires et que, pour cette raison, après sa mort, elle deviendrait à son tour vampire.

Le médecin à qui l'on commanda de procéder à l'ouverture de la fosse s'exprima ainsi : « Cependant, exhumée, nous trouvâmes qu'elle était plus grosse, et imbibée de sang ; un sang frais coulait de sa narine et de sa bouche. Tout ceci m'a paru bizarre. *Aussi, on ne peut donner tort aux gens.* Par contre, après ouverture de quelques tombes renfermant des adolescents qui étaient, eux, gras de leur vivant, et qui étaient desséchés après une maladie moins grave que celle de la vieille, je notai qu'ils étaient décomposés, comme un cadavre normal doit l'être. »

La même année 1732, Jozsef Faredi-Tamarzsi, chirurgien major au régiment Wurtemberg infanterie, doit répondre à l'appel des habitants du village de Radojevo qui se plaignent de faits de vampirisme. « Après avoir vainement tenté de leur faire admettre l'impossibilité de pareilles choses », le chirurgien major se résigne à faire ouvrir la tombe d'un homme, un certain Miloch, qu'on lui a désigné comme sorcier. Ce Miloch était enterré depuis quinze mois ; « Le cadavre a été trouvé dans la fosse, entier, absolument intact, mais les yeux sont toutefois grands ouverts, bien que sa veuve affirme les lui avoir fermés à l'époque. Fait confirmé par la femme Diena, laveuse des morts dans le village. Les membres sont sans aucune roideur, le corps dudit Miloch est maigre et musclé. »

Le rapport se poursuit ainsi : « Ce qui m'a empêché de convaincre les villageois de Radojevo, c'est que du sang coule doucement, mais abondamment et sans cesse, de la bouche ouverte dudit Miloch, les dents en sont souillées, également les narines. Mis à peu près nu dans la fosse à l'époque de l'ensevelissement, la plaque d'écorce qui est dessous le corps a été trouvée imbibée de sang, et la terre du fond de

la fosse également. »

Infiniment troublé, ce médecin sceptique s'est résigné, pour assurer l'ordre public, à en passer par les volontés de la population du village : « Devant l'insistance des habitants de Radojevo, j'ai dû donner l'ordre de le frapper d'un coup d'épieu porté à travers le cœur, avant de refermer la tombe. Ayant compris qu'ils avaient en outre l'intention de le brûler lorsque je serais parti, j'ai donc fait jeter de la chaux vive sur tout le corps. »

Notre culture cinématographique nous en a largement informés : il n'existe qu'un moyen de venir à bout d'un vampire, c'est de lui percer le cœur d'un coup d'épieu. De même, une croix brandie éloigne le vampire qui, par ailleurs, déteste l'ail. Dans la Transylvanie actuelle, il n'est pas rare de voir pendre aux fenêtres des chapelets d'ail...



Le sang : tout est là. Dès que l'homme s'est trouvé en état de s'interroger sur les êtres vivants, il a constaté, lorsqu'il tuait un animal ou l'un de ses semblables, que le sang coulait. Avec le sang la vie se retirait du corps.

Comment n'eût-il pas été amené à penser qu'il « pouvait recueillir la force vitale d'un être en s'en appropriant le sang, par contact ou par absorption[22] » ? S'il buvait le sang d'un vivant, ne bénéficierait-il pas de la vie ôtée à celui-ci ? Pour se nourrir, des mammifères – notamment les chauves-souris – sucent le sang d'autres mammifères. L'homme les a observés. C'est ainsi qu'a pris naissance le mythe du vampirisme.

S'il a fleuri en Europe de l'Est, c'est probablement parce que les populations y pratiquaient la religion orthodoxe. L'historien roumain Radu Florescu fait observer que, selon les rites de l'Église orthodoxe orientale, « le corps d'une personne décédée alors qu'elle se trouve sous le coup d'une malédiction divine ne peut être reçu en terre et ne se décomposera pas. Le cadavre d'un excommunié est condamné à demeurer entier, incorruptible ». La tradition veut que ce malheureux soit alors maintenu dans un état qui n'est ni la vie ni la mort. Il sort de son tombeau lorsque le soleil est couché. Il erre toute la nuit et ne pourra accéder à une mort définitive que lorsqu'il sera pardonné.

Avant de situer en Transylvanie l'action de son *Dracula*, Bram Stoker avait été parfaitement renseigné par un professeur à l'Université de Budapest, Arminius Vambéry, sur les mœurs et coutumes de la région. C'est également par Vambéry que Stoker a connu l'existence du *vrai Dracula*. Si le héros du roman a traversé une aventure au XIX^e siècle, il avait eu un prédécesseur qui s'appelait – lui aussi – Dracula. Bram Stoker ne cache pas que le vampire qu'il met en scène, celui qui veut quitter son château pour partir à la conquête de l'Angleterre et établir sur le monde entier le règne des vampires, n'est

autre que la réincarnation du *vrai Dracula*.

Van Helsing viendra à bout du monstre assoiffé de sang humain. Il comprendra en effet que le vampire qu'il combat n'est autre que la réincarnation d'un prince qui vivait au XV^e siècle :

– Toutes les sources permettent de penser qu'il a été autrefois le voïvode Dracula qui gagna son surnom en combattant les Turcs sur le grand fleuve à la frontière même de la terre turque. S'il en est ainsi, ce n'était pas un homme ordinaire car, en son temps et dans les siècles qui suivirent, on l'a réputé le plus intelligent, le plus rusé et le plus courageux des fils de « la Terre au-delà de la forêt ». Il a emporté ce puissant cerveau et ce caractère de fer dans la tombe et il les utilise maintenant contre nous. Les Dracula étaient, nous dit Arminius, une grande et noble race, bien que certains de ses rejetons, selon leurs contemporains, eussent eu des accointances avec le diable. Ils ont appris les secrets de Satan dans le Scholomance, au milieu des montagnes, sur le lac Hermanstadt, où le démon réclame pour dû le dixième érudit. Dans le manuscrit on trouve des mots tels que *Stregoïac* (sorcier), *Ordog* (Satan), *Polok* (enfer) et on y dit de Dracula qu'il est un *wampyr*.

Arminius Vambery avait mis Stoker sur la piste du véritable Dracula. Il n'allait plus la quitter.



L'Américain Raymond McNally, passionné de cinéma d'horreur, avait remarqué que Stoker situait l'action de son roman en Transylvanie. Presque tous les cinéastes se sont empressés d'adopter ce cadre. Restée hongroise pendant près de mille ans, la Transylvanie fait aujourd'hui partie de la Roumanie. Stoker cite notamment les noms de villes comme Cluj et Bistrita, parle du col de Borgo et fournit même des descriptions précises de la région où s'élevait le château de Dracula. Le jour vint où McNally s'interrogea :

– Puisque le cadre existe, n'en serait-il pas de même du personnage ?

McNally enseignait au collège de Boston. L'un de ses collègues, le professeur Radu Florescu, d'origine roumaine, lui proposa de se rendre en Roumanie pour enquêter sur ce Dracula historique dont il lui confirmait l'existence.

– J'ai suivi ce conseil, raconte McNally, et j'ai découvert une tradition populaire gardant vivace le souvenir du prince authentique qui gouvernait la Valachie au cours du XV^e siècle et qui fut aussi épouvantable que le vampire créé par le roman et porté à l'écran. Sa cruauté se manifesta sur une telle échelle que d'horribles récits, nés de son vivant même, perpétuèrent sa réputation diabolique bien au-delà de la tombe puisque, de génération en génération, et aujourd'hui encore, les grands-mères menacent les petits enfants du « si tu n'es pas

sage, Dracula t'emportera[23] » !

En compagnie de plusieurs historiens roumains, McNally partit à la recherche des lieux où avait vécu le Dracula historique. Il voulait essentiellement retrouver son château. Un jour de l'automne 1969, il allait parvenir à ses fins.

Rasé par les Turcs, perdu dans une forêt en pleine montagne, il n'en restait que des ruines. Pour les paysans de la région il s'agissait bien du château du prince Vlad Tepes qu'ils appelaient aussi Vlad l'Empaleur par allusion à la façon discutable dont celui-ci se débarrassait de ses ennemis.

– En fait, dit Raymond McNally, Vlad et Dracula ne faisaient qu'un, mais ces paysans ignoraient ce nom de Dracula. Quant au vampire imaginé par Stoker, il leur était complètement inconnu.

Existait-il réellement un point commun entre ce personnage du XV^e siècle et le Dracula ressuscité quatre cents ans plus tard par un romancier inspiré ?



Dans la ville roumaine de Sighisoara –autrefois Schassburg– se dresse une maison massive, vieille de plus de cinq cents ans. Là est né, en 1431, le Dracula historique.

Devant la façade typique aux couleurs éclatantes, nous sommes libres de rêver. L'enfant était le petit-fils du prince Mircea, dénommé le Grand après qu'il eut écrasé, en 1394, l'armée turque du sultan Bajazet et qui, par deux fois, en 1397 et 1400, avait vaincu d'autres armées turques[24].

L'année même où naissait Dracula, son père Vlad, fils de Mircea, avait été couronné prince de Valachie. Pour son malheur, il avait un demi-frère, Dan qui, sans vergogne, s'était déjà emparé du trône. Geste nullement exceptionnel en ces temps et ces lieux où l'usurpation ne cessait de le disputer à l'assassinat.

Comme tout prince de bonne race, il ne restait plus à Vlad qu'à se lancer à la conquête de son trône légitime. Lorsqu'il se rendit à Nuremberg exposer à l'empereur Sigismond de Luxembourg sa situation pour le moins précaire, celui-ci l'y encouragea vivement.

En témoignage de son amitié, il tint à décorer Vlad de l'Ordre du Dragon en même temps qu'il le faisait duc d'Amlas et de Fagaras. Dès lors, Vlad allait être appelé Dracul. Les historiens sont en désaccord sur l'origine du surnom. Pour les uns, il s'agit soit d'un jeu de mots autour de Dragon (Draco-Nis), soit d'une allusion ironique car Vlad portait l'image d'un "diable" (Drac) sur la poitrine[25].

Le combat était inégal. Vlad Dracul n'en remporta pas moins la victoire. Il chassa son demi-frère du trône et, dès l'année 1436, fut prince régnant de Valachie.

Gouverner la Valachie ne représentait alors rien d'enviable. Au

nord, il fallait compter avec une Hongrie hostile, maîtresse de la Transylvanie. Au sud, l'empire ottoman exerçait une écrasante pression que l'on peut mesurer en rappelant qu'il n'existait alors en Europe qu'une seule puissance capable de réunir des armées dépassant 200.000 hommes : la Turquie.

Comment la Valachie, à peine sortie d'une terrible guerre civile entre deux frères, allait-elle faire face à cette double menace ? À plusieurs reprises, Vlad Dracul dut affronter les Turcs. Il sentait que les succès provisoires qu'il remportait ne faisaient que reculer une échéance inéluctable : le Sultan un jour l'emporterait. Pourquoi ne pas tenter de s'entendre avec lui ?

En 1437, Vlad s'en fut rencontrer le sultan Mourad II. Celui-ci venait d'écraser les Serbes et les Bulgares et se préparait à s'en prendre aux Grecs. Vlad osa ce qu'aucun prince chrétien ne s'était résigné à accepter : il conclut une alliance avec le Sultan, ce qui l'amena, en 1438, à faire campagne contre la Transylvanie aux côtés de Mourad II.

Vlad avait trois fils, l'un appelé Mircea en souvenir de son grand-père ; le second portant son propre nom : Vlad ; le troisième prénommé Radu. Pour distinguer les deux Vlad, on prit l'habitude de désigner le fils comme Vlad Dracula.

Au cours de la campagne entreprise de concert, les Turcs se sont assez vite rendu compte que Vlad ménageait les Transylvaniens auxquels le rattachaient tant de liens de sang et de religion. C'était plus que n'en pouvait supporter le Sultan.

Au cours de l'été 1414, Mourad II invita Dracul à lui rendre visite. Confiant, Vlad passa le Danube avec ses deux fils cadets, Dracula et Radu. À peine arrivé au camp du Sultan, le prince valaque allait être arrêté et enchaîné. D'évidence, sa vie ne tenait qu'à un fil. Il se défendit avec éloquence, jura qu'il était le plus fidèle des alliés du Sultan. Ébranlé, Mourad accepta de le mettre en liberté, exigeant toutefois –un tel usage se pratiquait alors partout en Europe– qu'il lui laissât ses deux fils en otages. Dracula et Radu vécurent désormais tenus sous bonne garde à Egrigoz, en Asie Mineure.

Un adolescent de seize ans prisonnier : telle est la première image de Dracula dont l'Histoire a conservé le souvenir.



Vlad Dracul est reparti guerroyer. Dracula et Radu grandissent à la cour du Sultan. Les chroniques nous montrent Dracula élevé comme un jeune Turc. La langue turque est devenue sa langue. Il a goûté très jeune aux mœurs très libres et souvent perverses que les Turcs ont héritées de Byzance. Il a assisté aux exécutions qui sont monnaie courante à la Cour du Sultan. Il a appris à mépriser la vie. La sienne, d'abord, dont il sait qu'elle ne pèse pas lourd. Par voie de

conséquence, celle des autres. Les témoignages turcs sur cette période de sa vie le montrent « de plus en plus rusé, fourbe, rebelle et brutal ». Sans cesse, il ressasse les circonstances du piège qui a fait de lui un captif. Si l'on excepte la cruauté, les deux sentiments qui vont dominer chez lui sont la vaillance et la méfiance. Jamais il n'oubliera une offense. Dix-huit ans plus tard, l'homme qui avait organisé le guet-apens dans lequel s'étaient jetés Vlad et ses fils tombera au pouvoir de Dracula : il sera abominablement torturé puis mis à mort.

Dracula a vingt ans. Il apprend un jour que son père, conduit entre les mains du régent de Hongrie Jean Hunyadi, a été condamné à mort comme félon et décapité en même temps que son fils aîné Mircea. Sur le trône de Valachie, Hunyadi a placé le prince Vladislav, héritier de l'usurpateur Dan.

Pour Dracula, c'en est trop. Il s'évade, parvient à quitter la Turquie. Il est décidé à reprendre le trône occupé indûment par Vladislav. Il est seul, sans armée, sans argent. Il doit s'exiler à la cour de Moldavie sur laquelle règne son oncle Bogdan.

En 1456, coup de théâtre : Vlad Dracula scelle une alliance avec Jean Hunyadi. A-t-il oublié que ce même Hunyadi a fait massacrer son père et son frère ? Nullement, mais Vlad estime que l'essentiel pour lui est de reconquérir son trône. Ce qui compte à ses yeux, c'est le résultat : qu'importent les moyens !

Il ne peut méconnaître par ailleurs que Hunyadi incarne l'image idéale du héros chrétien : sa vie tout entière s'est passée à guerroyer, souvent victorieusement, contre les Turcs. Depuis que ceux-ci, en 1453, ont pris Constantinople, ce qui passe avant tout ressentiment inutile, c'est le péril turc. Nul ne peut méconnaître les prouesses qu'accomplira dès lors Dracula aux côtés d'Hunyadi. Lui-même sait qu'il ne pourra trouver meilleur maître pour apprendre l'art de la guerre.

Le calcul se révèle positif. Voulant lui témoigner sa gratitude, Hunyadi lui fait rendre les fiefs de son père, les duchés d'Amlas et de Fagaras. Ainsi Dracula a-t-il éliminé Vladislav-Dan et repris son trône.

La même année, Jean Hunyadi, apprenant qu'une armée de trois cent mille Turcs, commandée par le sultan Mohammed II, marche sur Belgrade, bat le rappel de toutes les troupes chrétiennes et s'élance à la rencontre de l'éternel ennemi. Dracula chevauche à ses côtés. Le résultat ? Mohammed II est écrasé.

Une épidémie de peste va malheureusement emporter le grand Jean Hunyadi. Dommage. La plus belle page de la vie de Dracula est tournée.



Le voilà maître chez lui. Il entend bien le rester. Il sait que le principal danger qui menace son pouvoir tout neuf lui viendra des

nobles et singulièrement des plus puissants d'entre eux : les boyards. Pour fêter dignement son avènement, il les convoque dans son palais de Targoviste, sa capitale. Il a fait annoncer que des fêtes superbes seraient données et qu'il offrirait un grand banquet au cours duquel la chère la plus recherchée serait servie et le meilleur vin coulerait à flots. Ravis, les boyards se sont mis en route. Le prince est là qui les accueille avec de bruyantes protestations d'amitié : ils sont cinq cents. Chacun s'empiffre et boit plus que de raison.

Le repas touche à sa fin quand Dracula s'approche de ses convives repus. Comme si la question était de peu d'importance, il les interroge :

– Combien de princes avez-vous vus régner au cours de votre vie ?

Chacun renchérit. C'est à qui en a connu le plus grand nombre. Dracula constate que les plus jeunes ont juré fidélité à cinq princes régnants : parmi ceux-ci, il faut nécessairement compter les usurpateurs. Soudain, l'amical Dracula change de visage. Sur son ordre, ses soldats se précipitent sur les boyards, les arrêtent. Tous, ils doivent mourir.

Ces boyards-là ne sont pas précisément des enfants de chœur. Ils se sont tous battus un grand nombre de fois. La mort ne leur fait pas peur. Va-t-on les pendre ? Leur couper la tête ? Ils attendent la réponse avec plus de curiosité que d'angoisse.

Voici que l'on plante alentour de longs pieux dont la pointe a été effilée. Les boyards comprennent : on va les empaler ! C'est plus que l'homme le plus courageux n'en peut supporter. Le pal, dont Dracula a appris l'usage à la cour du Sultan, c'est pour tous ces hommes le supplice absolu. Alors ils protestent, ils supplient, ils hurlent leur désespoir. Rien n'y fait. Bientôt ils seront assis sur le pal qui s'enfoncera dans leurs entrailles, déchirera leur corps, ressortira par les reins ou la poitrine. Tous d'ailleurs ne sont pas empalés par le fondement. Dracula aime le raffinement : il advient que le pal pénètre par la bouche ou simplement transperce le condamné de part en part. Les bourreaux savent que, pour plaire au prince, il faut que les condamnés meurent lentement.

Ce n'est pas trop de dire que Dracula vient de forger son image devant l'histoire. Désormais on l'appellera *Vlad l'Empaleur*. Le pal devient son sport favori. Il le réserve non seulement à ses ennemis, mais à ses amis.

Il semble n'avoir plus de plaisir qu'au spectacle de milliers d'êtres humains empalés ensemble. Il se le donnera souvent.



Il a jugulé les risques qu'il courait du fait de la turbulence des boyards. Restent les marchands saxons. Ceux-ci, appelés au sud de la Transylvanie par les rois de Hongrie, ne se sont jamais assimilés. Ils

restent des étrangers. Sous le règne de Vladislav-Dan, ils ont obtenu d'exorbitants monopoles commerciaux. Dracula n'est pas homme à les confirmer. Il tente une négociation. Si, en apparence, les Saxons veulent bien accepter la nouvelle réglementation, en sous-main ils lèvent une armée et, en 1457, envoient contre le prince l'un de ses propres frères, un bâtard appelé lui aussi Vlad. Dracula n'a pas de mal à le battre et à l'éliminer. Après quoi, il délimite trois marchés frontaliers qui, à l'exclusion de tout autre, seront ouverts aux marchands saxons. Quand Vlad constate que ses édits ne sont pas respectés, sa colère se déchaîne. Il fait arrêter tous les marchands convaincus de désobéissance et –bien sûr– les fait empaler.

Les Saxons ne se résignent pas : ils suscitent un nouveau rival à Dracula. Cette fois, il s'agit d'un Dan, représentant de la dynastie rivale. Ce candidat usurpateur n'est pas de force : vaincu, il est enterré vivant.

Dracula estime que sa patience s'est montrée infinie. Ce n'est peut-être pas l'avis de tous ceux qu'il a fait empaler, mais lui le croit sincèrement. Le moment a sonné de la vengeance. Il va s'acharner contre les villes saxonnes, les bourgs, les villages, les châteaux forts où ont pu se réfugier ses ennemis, marchands aussi bien que boyards. Partout où il pousse son armée, il brûle, il pille, il tue. La chronique a gardé un souvenir épouvanté du massacre qui eut lieu le 2 avril 1459 sur une colline proche de Brasov. Là, Dracula fait massacrer des milliers de prisonniers.

L'affaire souleva une telle horreur qu'elle fut narrée dans un pamphlet traduit dans plusieurs langues. Une gravure sur bois évoque une scène qui nous glace : nous y voyons Dracula attablé et festoyant en plein air au milieu d'une forêt de pals sur laquelle agonisent ceux qu'il a condamnés. D'autres prisonniers sont amenés près de la table de Dracula et dépecés sous ses yeux.

Dans sa "magnanimité", Dracula a épargné un certain nombre de boyards, conviés à banqueter avec lui. Au fil des heures, les cadavres commencent à empuantir l'atmosphère. Un des boyards, n'en pouvant plus, finit par se boucher le nez. Dracula, visiblement de bonne humeur, éclate de rire et s'exclame :

– Boyard, voilà donc un odorat délicat ! Eh bien, qu'on l'emmène, qu'on l'empale. Mais veillez bien à ce que son pal s'élève très haut, afin qu'il agonise sans être importuné par la puanteur des autres !

Une fois de plus, les Turcs menacent. Pour faire face à une invasion qu'il prévoit prochaine, Vlad Dracula veut mettre son pays en défense. Inguérissables, les boyards échappés à l'exécution s'agitent de nouveau, en particulier un certain Albu, surnommé le Grand. Dracula le fait arrêter et empaler avec toute sa parenté. « Ce fut, écrit un historien, un coup terrible pour l'indisciplinée féodalité roumaine. »

On le croit volontiers.

Dans le même temps, Dracula ordonne que l'on arrête tous les voleurs, brigands et mendiants qui hantent sa principauté. Les jeter en prison ferait engager des frais superflus. Le pal se révèle plus économique.

Ce qui nous surprend, c'est l'attitude des Turcs. Ils semblent avoir conservé à l'égard du prince valaque des illusions peu justifiées. En 1459, Constantinople lui envoie même des ambassadeurs. Ils sont chargés d'exiger de lui, non seulement le versement d'un tribut annuel, mais aussi l'envoi de jeunes garçons pour le corps des janissaires. Quand ces messagers font leur entrée au palais de Targoviste, ils portent, conformément à la tradition ottomane, le turban. Vlad connaît déjà les exigences du Sultan. Est-elle feinte, la terrible colère qu'il laisse soudain éclater ? Il écuime :

– De quel droit restez-vous couverts devant moi ?

Avec déférence, les Turcs expliquent que les coutume de leur pays leur interdisent d'ôter leur turban.

Dracula se calme. Il semble apprécier ce respect des traditions. Sur le ton de la bienveillance, il explique aux ambassadeurs :

– Voilà un usage excellent. Pour que votre turban ne glisse pas sur votre front, je vais prendre les mesures nécessaires.

Un peu plus tard, des hommes s'avancent, munis de clous et de marteaux. Sous le regard ravi de Dracula, ils clouent les turbans sur les crânes des ambassadeurs !

Désormais il est difficile aux Turcs de se méprendre quant aux intentions de Dracula. Ils décident d'utiliser la ruse et lui proposent une rencontre dans la ville de Giurgiu. Vlad accepte de s'y rendre. Il n'oublie rien. Surtout pas la prétendue négociation qui, pour son père, s'est muée en piège.

Une escorte abondante, apparemment pacifique, environne Vlad quand il paraît au camp turc. Ce qui advient alors, il l'a parfaitement prévu : une nuée de Turcs se jettent sur lui. Ils entendent bien le faire prisonnier. Grave erreur ! L'escorte de Vlad se mue dans l'instant en commando furieux. Sous les sabres qui s'abattent, les têtes turques volent. Non seulement les hommes de l'embuscade sont anéantis, mais Vlad, sur son élan, va prendre d'assaut Giurgiu, s'en emparer et la piller !

Le retentissement de cette victoire lui vaudra des renforts accourus de toutes parts. Durant le seul hiver de 1462, Vlad ne cessera pas de ravager les territoires frontaliers de l'empire ottoman. On possède un bilan très précis de ses succès : il aurait tué 23809 Turcs, sans compter 884 dont les têtes, nous dit-on, ne purent être retrouvées. Le sultan Mohammed II n'est pas homme à supporter une telle humiliation. Dans les premiers mois de 1462, il réunit une armée gigantesque pour

l'époque : 250.000 hommes. Il marche sur la Valachie.



Vlad Dracula ne dispose que de 40.000 hommes. Il sait qu'il lui est impossible de battre les Turcs dans un combat ouvert. Une seule solution : pratiquer la tactique de la terre brûlée tout en harcelant l'armée turque sans trêve ni répit.

L'avant-garde turque passe le Danube entre le 20 et le 25 mai. Vlad lance ses troupes contre elle. Sur 30.000 Turcs, 1.000 seulement vont pouvoir s'échapper. Quand le gros de l'armée turque s'avance, elle trouve partout les villages incendiés, les vivres et les troupeaux enlevés. Impossible de se procurer un seul sac de farine. L'armée turque marche la faim au ventre. Sans cesse, elle voit surgir de petits groupes armés qui fondent sur elle, massacrent tous ceux qu'ils rencontrent et disparaissent. L'audace de Vlad Dracula est telle qu'il a même tenté, en pénétrant en pleine nuit avec quelques hommes dans le camp turc, de tuer Mohammed II. L'obscurité l'a desservi : il n'a frappé qu'un des conseillers du Sultan.

Mohammed n'en parvient pas moins à Targoviste. Pour lui, cette ville, c'est le havre. Les survivants de son armée vont pouvoir s'y reposer, s'y rassasier. Or ils se trouvent en présence d'un spectacle inouï : « La ville était tout aussi vide de vie et de nourriture que toutes les régions par lesquelles ils étaient passés. Les portes étaient largement ouvertes. À l'intérieur, dans chaque rue, devant chaque maison se trouvaient des pals, une véritable forêt de pals et sur chaque pal une tête de Turc. Sur le pal le plus haut se trouvait la tête de Hamza, ami personnel et conseiller du Sultan[26]. »

Le Sultan, dont chacun connaît le cœur endurci –naguère il a mis Constantinople à feu et à sang– est saisi de nausées. On va dénombrer plus de 20.000 cadavres empalés dans la ville ! Selon le chroniqueur Chalcocondil, le Sultan aurait alors déclaré qu'il ne pouvait s'emparer d'un pays gouverné par un tel homme. « Et son armée en fut effrayée. »

Comble de malchance : la peste va faire son apparition. Le désespoir au cœur, Mohammed II doit donner l'ordre de la retraite.

Ce repli, Vlad Dracula l'a prévu. Les soldats turcs en fuite se présentent comme une proie quasiment offerte. Jusqu'au bout, les survivants vont être harcelés par des Valaques impitoyables. Épouvanté, le Sultan finit par abandonner son armée pour s'enfuir à la tête de 4.000 cavaliers.

Mohammed traîne depuis longtemps dans son camp le dernier frère de Vlad, Radu. On le surnomme le Bel tant la nature l'a comblé. D'ailleurs il est devenu le mignon du Sultan. Le Sultan croit disposer avec lui d'une dernière carte : il charge Radu de soulever les boyards et de les lancer contre son propre frère. Question : il reste donc des

boyards ?

Contre toute attente, Radu parvient à trouver des partisans parmi les innombrables mécontents suscités par la cruauté de Vlad. Il rallie les Moldaves contre lui. Vlad, trop exposé, doit se replier vers la Transylvanie. Le roi Mathias de Hongrie lui a promis secours. Rien ne vient. Les marchands saxons –toujours eux ! – ont fait tenir au roi une fausse lettre de Vlad, dans laquelle celui-ci offrait sa soumission au Sultan. Il semble en fait que Mathias se soit empressé de saisir ce prétexte pour mettre hors d'état de nuire un voisin encombrant. Il appelle auprès de lui Dracula. À peine celui-ci entre-t-il dans son château qu'il est chargé de fers. Le prince de Valachie est transféré à Budapest puis, à cinquante kilomètres de là, au palais de Visgrad. Il y restera prisonnier pendant douze ans.

Cette interminable captivité, on devine qu'elle a dû le rendre littéralement enragé. À ce prince impétueux, on ne tolère plus d'autre horizon que les barreaux de sa prison. Jour après jour, l'humiliation ronge cet orgueilleux.

Une fois de plus le roman –quel roman ! – va frapper à la porte de l'histoire. Au château où il est emprisonné réside la fille de Mathias. Comme dans une chanson de geste, la jeune princesse vient visiter le prisonnier. Elle le trouve à son goût. De son côté, Vlad, dès qu'elle a paru, s'est senti délicieusement ému. Il ose demander la princesse en mariage et Mathias, qui voit sa fille se consumer sur place, la lui donne. Comment le propre beau-fils du roi resterait-il en prison ? À peine libéré, Dracula va s'installer avec sa jeune épouse dans un palais de la petite ville de Pest en face de Buda.

La guerre a recommencé contre les Turcs et le roi Mathias ne saurait mésestimer les talents guerriers de son gendre. Vlad Dracula reçoit un commandement et, faisant honneur à sa réputation, il prend d'assaut la ville de Sabac qui tombe le 16 février 1476. Pas de quartier pour les vaincus : Vlad fait empaler une véritable "forêt de Turcs".

Il n'a pas changé, mais il innove : pour le supplice du pal on emploiera désormais des pieux ou des lances dont la pointe est arrondie, ceci afin d'éviter des perforations qui pourraient abrégé les souffrances des condamnés.

C'est toute une politique que Vlad fonde sur le pal. Ce n'est nullement par hasard qu'il exige des bourreaux qu'ils plantent les poteaux sur les collines entourant les villes. Ainsi les survivants, lorsqu'ils considèrent cet affreux spectacle, demeurent-ils glacés d'effroi. Il ordonne sans cesse, il ordonne toujours : que l'on dispose les pals en cercle ! Que les seigneurs et les notables expirent sur les plus hauts !

On pourrait croire que le pal lui suffit. Il fait aussi décapiter, étrangler, brûler, bouillir. Il fait couper les jambes, les bras, les nez,

les oreilles. Il fait crever les yeux, châtrer, écorcher vifs ses ennemis de la même façon que l'on dépouille un lapin mort.

Qu'il prenne plaisir à jouer avec ceux qui savent risquer la mort devant lui, une infinité d'histoires – vraies ou fausses – en apportent la preuve. Celle par exemple d'un noble polonais du nom de Bénédict, émissaire du roi Mathias. Il l'a invité à sa table. À la fin du repas, les serviteurs apportent un pal qui offre cette particularité d'être entièrement doré. En vérité, un pal de luxe. On le plante dans la salle, juste devant l'invité, lequel commence à s'inquiéter. Sournoisement, Dracula guette sur le visage de son hôte la montée de l'angoisse. Il l'interroge :

– Savez-vous pourquoi j'ai fait dresser ce pieu ici ?

D'une voix calme, l'ambassadeur répond :

– Ma foi, monseigneur, sans doute quelque très noble boyard de vos sujets vous a-t-il offensé et avez-vous décidé de l'honorer selon son rang ?

– Très bien dit, s'exclame Dracula ravi. Vous êtes ici le représentant d'un puissant roi et vous méritez d'être honoré en conséquence.

Comment se méprendre sur le mot "honoré" ? Dans un instant l'ambassadeur va être empalé. Pourtant, il reste parfaitement calme. Il se borne à commenter :

– Monseigneur, si par quelque acte ou quelque propos j'ai encouru votre colère, qu'il en soit fait selon votre plaisir, car nul n'est meilleur que Votre Altesse. Ni Dieu ni homme ne lui imputera crime à mort, mais le poids de mon sang retombera uniquement sur moi, car je l'aurai mérité.

Dracula le regarde un instant, perplexe. Puis il éclate d'un rire énorme :

– Par le Christ, seigneur Bénédict, si vous n'eussiez usé de votre langue de telle manière, je vous empalais dans l'instant, foi de Dracula !



Une seule pensée pour Dracula : reprendre son trône. Il marche sur la Valachie. Tous les obstacles tombent devant lui.

Au début de 1477, il rentre dans Targoviste, acclamé par le même peuple qui, peu de jours plus tôt, obéissait encore à un usurpateur. Il retrouve avec bonheur son palais et ceux des boyards, tous fortifiés de remparts et de portes énormes. Il s'attendrit devant ces dômes, ces bulbes, ces clochers, ces églises, ces chapelles, ces couvents qui illustrent si éloquemment la place de la religion dans sa capitale. Un voyageur dépeignait Targoviste comme une « immense maison pleine de clinquant et de fleurs ». Ce prince, il faut le voir tel qu'il a été dépeint dans un rapport adressé au pape Pie II : « Il n'était pas très grand, mais râblé et fort, avec un aspect cruel, terrible, un nez droit,

des narines dilatées, un visage mince et rougeaud où les grands yeux verts, bien fendus, étaient ombrés par des sourcils noirs, broussailleux qui les faisaient menaçants. Il avait les joues et le menton rasés et portait moustache. Les tempes gonflées augmentaient le volume de la tête que soutenait un cou de taureau encadré par les vagues d'une longue chevelure bouclée, noire, qui retombait sur ses larges épaules. »

Du palais de Vlad, il ne reste aujourd'hui que des ruines. Quand on explore les souterrains qui subsistent, on ne peut se défendre d'évoquer les prisonniers qui y ont gémi et ceux que l'on y a torturés...



Il est chez lui mais il est trop intelligent pour méconnaître la fragilité de sa position. Le roi Mathias n'avait accepté qu'il épouse sa fille qu'à la condition qu'il se fasse catholique. Maintenant, son peuple orthodoxe traite Vlad en pestiféré. Il sait que les boyards qu'il a tant persécutés lui ont voué une haine mortelle, que les marchands saxons ont juré sa perte. La dynastie des Dan est prête à tout pour retrouver le trône qu'elle a perdu. Les Turcs ont de nouveau lancé contre lui son frère Radu.

Fidèle à lui-même, seul contre tous, il fait face. Il marche contre les forces du Sultan. Il leur livre bataille non loin de Bucarest. Il les bat. Une tradition roumaine veut que, pour mieux suivre les phases du combat, Vlad Dracula ait gravi les pentes d'une colline toute proche. Pour échapper à la vindicte des soldats ottomans –pour eux il est l'homme à abattre– il s'est enveloppé dans un manteau turc et a coiffé un turban.

Or, un peu plus tard, un groupe de ses propres partisans l'aperçoit. Encore un de ces Turcs honnis ! Les Valaques. foncent vers lui sans le reconnaître et l'un d'eux le perce de sa lance. La même tradition dit que Vlad, quoique grièvement blessé, se serait battu comme un lion, tuant de sa main cinq des assaillants. « Mais il succomba sous le nombre. »

Après la bataille, les Turcs retrouvent son cadavre, lui tranchent la tête et l'envoient à Constantinople. Là, on l'y expose sur un pieu – on n'ose dire un pal.

L'Empaleur avait quarante-cinq ans.



Avouerai-je que j'aurais voulu me trouver aux côtés de Raymond McNally lorsque, réalisant le rêve de sa vie, il a pu pénétrer dans le château de Dracula ?

Il ne s'agissait pas du palais de Targoviste mais du nid d'aigle que Vlad s'était fait construire en pleine montagne. On en connaissait l'existence mais, pour le localiser, les traditions se révélaient

contradictoire. Il fallut procéder par élimination avant d'en venir à cette certitude : le château se trouvait sur la rive gauche de l'Arges, au-dessus du village d'Arefu.

Vlad Dracula l'a fait édifier peu après son avènement. Il a imaginé, pour mener à bien son projet, la déportation et le travail forcé. Après qu'il se fut débarrassé des boyards en les empalant, il a fait rafler leurs serviteurs et leurs familles. Pour commencer, ils ont dû parcourir quatre-vingts kilomètres en deux longues journées de marche. On ne leur a accordé ni repos ni nourriture. En route, beaucoup de femmes et d'enfants sont tombés pour ne plus se relever. Ceux qui sont parvenus à destination ont aussitôt été mis au travail. Il leur a fallu démanteler un vieux château, condamné par Vlad, et en transporter les matériaux jusqu'au site d'Arges, où existait déjà une antique forteresse. Vlad Dracula, conscient que le site constituait un remarquable lieu de défense, avait décidé de le faire rehausser et de doubler l'épaisseur des murs par des briques. Ainsi le nouvel édifice pourrait-il essuyer sans dommage le feu des canons turcs. Vlad a tenu à flanquer les remparts de quatre tours rondes, ainsi qu'on en usait en Occident. « Et cela fut fait et coûta la vie à bien des hommes, des femmes et des enfants. »

Quelques pans de murs effondrés dans une forêt sauvage : est-ce donc tout ce qui reste de Vlad Dracula ?



Si les populations ont conservé intact le souvenir de l'un des princes les plus féroces de l'histoire, nul ne semble avoir songé, après sa mort, à faire de lui un vampire.

Il n'y aurait donc aucun rapport entre l'Empaleur et les vampires ? Attendez. De nombreux animaux ont, du piton où il a érigé son château, fait leur terrain de chasse. Là vit l'aigle de Valachie, aux ailes gigantesques. Là courent et rampent des rongeurs et des serpents. Surtout, au milieu de ces pierres usées par les ans, logent des chauves-souris. « Celles de Roumanie, dit Raymond McNally, sans être aussi grandes que le vampire d'Amérique du Sud sont de taille respectable. »

Maintes légendes entourent ces chauves-souris que l'on accuse en Roumanie d'annoncer le malheur. Les paysans de la région se déclarent certains qu'elles s'attaquent à l'homme. Ils citent des cas de personnes blessées gravement et qui, devenues folles, se jettent à leur tour sur les personnes les plus proches pour les mordre. Elles meurent dans la semaine qui suit.

Ne sommes-nous pas en présence du lien qui nous manquait entre le Dracula historique et celui de Bram Stoker ?

Les chauves-souris qui volent aujourd'hui encore la nuit dans les ruines du château d'Arges nous conduisent tout droit aux vampires de la légende.

Certes, il ne faut pas tomber dans le piège qui serait de mêler l'histoire et le roman. Néanmoins le livre de Stoker s'impose tellement à notre esprit, il en vient à nous troubler si fort que l'historien lui-même ne peut s'empêcher de s'interroger une dernière fois.

On a retrouvé la tombe de Dracula, celle où les moines ont inhumé clandestinement son corps privé de tête. On l'a ouverte. Elle ne contenait aucun reste humain, mais des ossements de bovidé.

Ce n'est pas tout. Bram Stoker, l'auteur de *Dracula*, s'éteignit en 1912 sans avoir donné les signes d'une maladie définie. Son certificat de décès porte seulement : « Mort d'épuisement ». Comme les personnes dont un vampire a bu le sang.

5. LE TRÉSOR DE LA PLATA FLOTA

L'incroyable histoire commence, un jour du mois de septembre 1641, dans l'île d'Hispaniola, aujourd'hui Haïti. À Puerto de la Plata, la population, agglutinée sur le rivage, observait avidement les navires qui s'apprêtaient à appareiller. Là, dans la baie, vingt galions avaient mouillé. Il ne s'agissait de rien de moins que de la fameuse *Plata Flota*, autrement dit la Flotte d'Argent. Un nom qui disait tout : les galions regorgeaient d'or et d'argent.

La *Plata Flota* emportait vers l'Espagne les trésors de l'Amérique récoltés depuis deux ans : l'argent des mines de Potosí, les perles de l'île Margarita et l'or à foison, celui des Incas du Pérou, celui de Maracaïbo, celui des mines du Mexique. Vingt galions et combien de millions !

Puerto de la Plata était la dernière étape. Quand on lèverait l'ancre, on mettrait le cap au nord-est pour franchir les quatre mille milles qui conduiraient à Cadix[27].

Impossible d'estimer la valeur de ces trésors en monnaie actuelle. Les équivalences tentées par les historiens sont toujours fallacieuses. Bornons-nous à reproduire les dires d'un spécialiste selon lequel « une telle somme d'argent rassemblée en un seul point confondait l'entendement et dépassait l'échelle humaine ».

L'heure approchait. L'Almirante de Villavicencio avait rejoint le vaisseau amiral, *Nuestra Señora de la Concepción*. On achevait d'embarquer les approvisionnements.

On venait de hisser le pavillon au grand mât du navire amiral. Un coup de canon tiré de son bord fit vibrer l'air. Les batteries côtières rendirent ce traditionnel salut. Dans l'instant, une nuée de marins s'élança dans les mâtures, cependant que d'autres peinaient au cabestan. Le vent gonfla les voiles soudain dépliées. Les galions chargés d'or et d'argent glissèrent vers le large.



On vogua toute la nuit vers le nord-est. On tint à éviter les dernières avancées des îles Bahamas où des milliers de récifs évoquaient pour les navigateurs autant de périls. La zone la plus dangereuse, à cent milles au-delà des Îles Turques, s'appelait le Banc d'Argent. Une fois franchie la passe, on mettrait le cap vers l'est. On rejoindrait l'Europe.

Or le vent se leva. D'énormes vagues bousculèrent les galions. Bientôt la tempête se déchaîna et frappa. Le Banc d'Argent ! Quoiqu'on fit, l'ouragan y poussait tout droit les navires. Les commandants espéraient encore éviter la passe. Comment gouverner dans cette mer en furie ? Mouiller ? On essaya. Les bateaux chassèrent sur les ancrs. La mer n'était plus que chaos. La tempête arrachait les voiles, brisait

les mâts. Les hommes étaient jetés dans l'écume et l'on n'entendait même pas leurs cris désespérés.

L'un après l'autre, les navires se virent précipités sur les récifs de corail. Par les coques éventrées, la mer s'élançait et anéantissait ces œuvres d'art, dorées et peintes comme des églises, qu'étaient les galions espagnols de ce temps. L'un après l'autre, les bateaux sombraient par leur avant défoncé.

La *Plata Flota*, la grande flotte, avait coulé à 180 kilomètres environ de la terre ferme. Seul, l'Almirante de Villavicencio échappa à la tempête. Il put conduire la *Nuestra Señora de la Concepción* en eau calme, puis la ramena à Puerto de la Plata. L'Almirante fut jugé et acquitté : les magistrats estimèrent que nul homme au monde n'aurait pu se soustraire à un tel ouragan, d'évidence né de la volonté de Dieu.

Des trésors réunis durant deux années, de ce colossal amas d'or, d'argent et de pierres précieuses, il ne restait rien. Les coffres reposaient au fond de la mer, sur leur banc de corail, au sein des galions engloutis.



Quarante-quatre ans : il faudra un tel délai pour qu'un homme tente d'arracher à la flotte disparue ses inestimables trésors. Son nom ? William Phips.

Il est né, le 2 février 1651, en Amérique du Nord, dans une petite cité de l'État du Maine qui s'appelle aujourd'hui Bristol. En ces temps encore héroïques, on n'est pas loin du *Mayflower*. Les colons anglais, en fort petit nombre, habitent des maisons bâties de troncs d'arbres. Chaque jour, ils font face au danger indien et à une nature fort peu hospitalière.

Au début du XVII^e siècle, le père de William, un ancien armurier, était venu s'établir forgeron sur une presqu'île des côtes du Maine. Ses contemporains se souviendront surtout d'un prodigieux géniteur. William fut en effet son vingt et unième fils et nullement le dernier, ayant bénéficié de vingt-cinq frères et sœurs.

Enfant, William Phips a surtout gardé les moutons. Il ne sait ni lire ni écrire. À dix-huit ans, il se campe comme un véritable hercule, ne mesurant pas moins de 1,95 mètre. C'est alors qu'il entre en apprentissage dans un chantier naval. À force d'assembler des bateaux, une incoercible envie le saisit de prendre lui-même le large.

Par chance, la vie de William Phips a été écrite, dès 1702, par un pasteur nommé Cotton Mather. Ami intime de Phips, il a recueilli ses confidences. Les historiens américains estiment que sa biographie peut être considérée comme une source parfaitement crédible.

Si Phips rêve d'être marin, il courtise en même temps Mary Spencer, fille d'un capitaine marchand de Boston : singulière audace de la part d'un simple ouvrier. Hardiment, il se présente devant

Spencer et lui déclare qu'il est mû par trois grandes ambitions : « Épouser Mary, devenir commandant d'un vaisseau du roi et posséder une belle maison de brique à Green Lane. » Il faut savoir que, dans le Boston de 1670, Green Lane était le lieu *fashionable* par définition. N'y habitait que la bonne et riche société[28].

Mary, fort amoureuse, aura dû plaider la cause de son cher William car le capitaine Spencer va lui accorder la main de sa fille. Voici l'ancien berger admis dans la "société" de Boston. Outre le bonheur, il y trouve des capitaux qui lui permettent de fonder son propre chantier naval. Après avoir construit nombre de navires pour les autres, il finit par en lancer un pour son compte : voilà son rêve réalisé.

Rien ne se révèle plus précaire, en ce temps-là, que la vie des colons d'Amérique. Les Peaux-Rouges attaquent son chantier, brûlent son bois. Grâce au ciel, son bateau est épargné. Il y embarque sa famille, les habitants du village voisin et les conduit, sains et saufs, à Boston.

Phips n'est pas homme à rester sur un échec. Il fonde un nouveau chantier naval et entreprend de fructueuses navigations commerciales.

Aux escales, quand il rencontre des marins, il aime à les inviter au cabaret. Il boit avec eux et les écoute. Les jeunes comme les vieux ne parlent que de piraterie, cette plaie des mers du Sud. Ce qui résonne, sous les poutres enfumées des tavernes, ce sont les noms de l'Ollonnais, de Morgan, de Montbars l'Exterminateur. L'évocation de navires pillés alterne avec celle des fortunes fabuleuses. Souvenons-nous du perroquet de *L'Île au trésor* qui répète jusqu'à satiété : « Pièce de huit, pièce de huit. » On parle encore –et souvent– de trésors engloutis.

En cent ans, on compte 217.000 vaisseaux sombrés ou coulés. Jean de La Varende l'a rappelé : « On estimerait qu'un huitième des métaux précieux extraits de la terre reposerait finalement au fond de l'océan et, ainsi, garnirait les sables amers de la plus grande fortune du monde, dispersée sous les flots... » Comment la superstition ne s'en serait-elle pas mêlée ? Pour beaucoup d'âmes simples, de tels naufrages sont « des revanches divines, des malédictions jetées sur la concupiscence des hommes, sur leur faim, leur boulimie sans nom ».

S'étonnera-t-on qu'un très vieux marin ait un jour narré à William Phips la tragédie de 1641, l'anéantissement de la *Plata Flota*[29] ? Aussitôt, Phips s'est mis à rêver. Dès lors, il ne vivra plus que pour retrouver le trésor du Banc d'Argent.

Pour monter une telle expédition, il faut des capitaux. Phips est à son aise, mais ne possède nullement les fonds indispensables. Il frappe aux portes des notables de Boston mais ceux-ci, par définition, sont insensibles aux rêves. Les mois passent. Loin de désespérer, Phips se montre de plus en plus convaincu que les millions qui dorment sous la

mer sont quasiment à sa portée. La question se résume en un seul mot : quand ?

Ses entreprises se développent. Il commerce le long de la côte. Il trafique des nègres ou du tabac de Virginie. Il s'enhardit, on le voit dans la mer des Antilles. Il fréquente Panama, l'île de la Tortue. Il y découvre –avec une sorte d'enchantement– les boucaniers, les flibustiers et les pirates. Il faut dire qu'il en impose à ces gens de sac et de corde. Sa haute taille, sa force physique, ses poings énormes suffisent à le faire respecter.

Cela dure cinq ans. Son biographe Cotton Mather écrit qu'il revient à Boston avec "quelques richesses". Et aussi de nouvelles informations sur le lieu précis où a coulé la *Plata Flota*.

Plus que jamais, il est résolu à aller chercher le trésor sur les coraux qui l'ont recueilli. Il a parfaitement compris que, dans cette mer des Antilles où règnent les pirates, on ne pourra repêcher un tel trésor que si l'on dispose d'un grand navire muni d'assez de canons pour se faire respecter. Ce navire, où le trouver ?

À Londres !



L'idée d'aller chercher en Angleterre des capitaux et un bateau pour une pêche au trésor présentait, aux yeux des gens raisonnables, toutes les caractéristiques de la folie. Quelle chance avait-il de se faire écouter, ce petit colon inconnu, ce marin de troisième ordre ? La raison n'est pas le fort des grands aventuriers. Au printemps de 1682, Phips jette l'ancre dans la Tamise. Pour la première fois, la peur étreint son âme. Dans l'immensité de Londres, il se sent minuscule.

Et s'il demandait audience au roi ? Incroyable audace : que peuvent avoir de commun l'ex-berger du Maine et le roi Charles II, ce monarque raffiné et sceptique, collectionneur d'objets d'art et de jolies femmes, qui a fait de sa cour l'une des plus luxueuses d'Europe ?

Il faudra quinze mois à Phips pour forcer les portes de Whitehall. Il y parvient. Aucun récit de l'entrevue n'est parvenu jusqu'à nous. Nous pouvons seulement imaginer le roi vêtu de brocart et de soie face à l'ex-berger enveloppé dans son pourpoint de buffle. Si invraisemblable que cela puisse paraître, Phips a réussi à convaincre Charles II !

Selon le traité qui va être signé, Phips dirigera l'expédition et tentera de retrouver les trésors du Banc d'Argent. Le roi sera de moitié dans les bénéfices. Il mettra à la disposition de Phips l'un des meilleurs vaisseaux de la flotte royale, *L'Algier's Rose*, une frégate de dix-huit canons et quatre-vingt-quinze hommes d'équipage.

La seconde prophétie exprimée par Phips devant son futur beau-père vient de se réaliser : avant dix ans, il commande un vaisseau du roi.



Quelle émotion à Boston quand *L'Algier's Rose*, saluée par le canon du fort, fait son entrée dans le port ! Pour Phips, c'est la gloire. Une fâcheuse nouvelle l'attend cependant : il apprend qu'un industriel de Boston monte une autre expédition afin d'aller recueillir le trésor qu'il convoite depuis si longtemps. L'industriel a affrété un navire, la *Bonne-Intention*, qui va lever l'ancre d'un jour à l'autre.

Phips fait face. Il convoque le capitaine de la *Bonne-Intention* dans une taverne. Pendant plusieurs heures, les deux hommes s'injurient copieusement. Après quoi, Phips, amené à résipiscence par le flegme de l'autre, lui propose un marché : les deux vaisseaux opéreront ensemble. On fera trois parts : une pour le roi, une pour chacun des deux capitaines.

Phips sort du cabaret content, mais complètement saoul. Rencontrant un magistrat qui, constatant son ébriété, l'invite à présenter ses papiers, Phips l'insulte de façon si grandiose que plainte est aussitôt déposée. Traîné au tribunal, Phips adresse au juge un nouveau lot d'injures. Le résultat : une amende de plusieurs centaines de livres. Au même moment, dans les tavernes du port, les quatre-vingt-quinze marins de la *Rose* anticipent la découverte du trésor. Se répandant dans les rues, ils font le coup de poing sur tous ceux qui se présentent. Plusieurs têtes de Bostoniens sont fendues.

Tout cela précipitera quelque peu l'embarquement. Le 19 janvier 1684, c'est le double départ de *L'Algier's Rose* et de la *Bonne-Intention*. Cotton Mather, pourtant empressé à dire tout le bien possible de son ami Phips, assure que les Bostoniens en furent soulagés.

On a mis le cap sur Nassau, une petite île. Phips se dit sûr d'y repérer un galion chargé d'or. L'ennui, c'est que, sur place, se trouve un autre navire, la *Résolution*, qui semble fort occupé à récupérer le même trésor. Phips brandit sa "commission royale" qui lui donne exclusivité et antériorité. La *Résolution* n'insiste pas et déguerpit. Quand les plongeurs de Phips –des Indiens recrutés dans son village natal– se mettent à explorer l'épave, ils n'y trouvent que quelques piécettes d'argent. Assurément, le navire englouti a déjà été visité. Probablement par la *Résolution*, ce qui expliquerait l'empressement de son capitaine à se plier aux réquisitions de Phips. Déception amère. L'équipage l'éprouve autant que Phips. Du coup, les marins de Sa Majesté se mutinent par deux fois. Ils exigent que l'on arbore le pavillon noir. Ils jurent que mieux vaut se faire pirate que s'acharner à chercher des trésors sous les mers. On se fera beaucoup plus d'argent. Phips vient à bout de ces révoltes, débarque les mutins à Port Royal, capitale de la flibuste, embauche un nouvel équipage et fait voile vers la côte nord d'Hispaniola pour relâcher à Puerto de la Plata. Là se situe un épisode que Pierre de Latil, historien des trésors sous les

mers, a quelque raison de juger « trop beau pour être vrai[30] ».

Un soir, Phips entend des appels au secours. Il s'élance, voit un vieillard à qui deux malandrins sont en train de faire un mauvais parti. Il écrase les bandits de ces poings auxquels nul –jamais– n'a résisté. Soigné, réconforté, le vieillard révèle alors à Phips le secret que ses assaillants voulaient lui arracher. C'est un Génois, il se nomme Ottavio. Il a été timonier à bord de la *Nuestra Señora de la Concepción* dont il reste l'un des rares survivants. Il va pouvoir fournir à Phips des indications précieuses sur l'emplacement d'un des galions porteurs d'or.

Conforté dans sa foi, frémissant d'impatience, Phips cingle vers le Banc d'Argent. Il semble bien que le vieux marin soit resté fort imprécis dans ses informations car, pendant des mois, on va sillonner le banc sans rien trouver. Le navire a besoin de réparations. Par ailleurs, il faut que Phips rende compte de ses tentatives, même si celles-ci se révèlent infructueuses. Il décide de repartir pour l'Angleterre. Faisant escale aux Bermudes, il apprend que son protecteur, Charles II, est mort. Jacques II lui a succédé. Non sans inquiétude, Phips met le cap sur Londres.

Ses alarmes se justifient : le roi Jacques II ne se montre pas très chaud –son Conseil non plus– pour le projet de Phips. On va même lui enlever l'*Algier's Rose*. Du jour au lendemain voici William Phips sans navire, sans mission, sans ressource.

Va-t-il renoncer ? Ce serait mal le connaître. Il assiège les bureaux, fatigue de ses réclamations les fonctionnaires. Comme on le traite en importun, il fait du tapage. Il tient sur le roi des propos qu'il n'est pas séant de proférer en temps de monarchie. Jacques II le fait jeter en prison. Il y restera un an.

À peine libéré, c'est toute la ville de Londres qu'il prend à témoin. Il a voulu enrichir l'Angleterre d'un fabuleux trésor et, en récompense, il a eu droit à un cachot ! Peut-on concevoir pareil scandale ? À force de se répéter, il trouve quelqu'un prêt à l'entendre. Le duc d'Albermale, fils de ce Monk qui a restauré Charles II –souvenez-vous du *Vicomte de Bragelonne*–, se déclare intéressé. Puis c'est sir John Narborough, un marin. D'autres. Ils forment un syndicat. L'apprenant, Jacques II revient sur son dédain passé. Il patronnera l'expédition et touchera un dixième. La part de Phips est fixée, elle, à un septième. Le 18 juillet 1686, le roi lui expédie un brevet officiel. Ses lettres patentes seront signées huit mois plus tard. Il dispose cette fois de deux navires achetés par le syndicat : une frégate de deux cents tonneaux, le *James and Mary*, vingt et un canons, et un autre bateau, le *Henry of London*, cinquante tonneaux, dix canons.



À peine Phips a-t-il conduit ses bateaux et ses équipages à Puerto

de la Plata qu'il se met au travail. Se souvenant du métier qu'il a exercé si longtemps, il creuse de ses mains une pirogue assez grande pour dix rameurs. Il y a trop de hauts fonds sur le Banc d'Argent : seule une pirogue pourra glisser au-dessus des récifs qui affluent.

Les plongeurs indiens de Phips sont transférés sur le *Henry of London*. À son capitaine, Mr. Rogers, Phips livre une première position de repérage. Quant à lui, il faut qu'il achève sa pirogue.

Durant trois semaines, le *Henry of London* explore le banc. Le 3 février au soir, du pont d'où il fait le guet, un officier aperçoit sous les eaux un "éventail de mer", l'un de ces animaux des mers chaudes que les zoologistes appellent gorgone. Celui-ci apparaît exceptionnellement beau. Il demande à Franko, un des plongeurs, d'aller le cueillir. Franko plonge. Quand il remonte, il manifeste une émotion inhabituelle. Pressé de questions, il annonce que l'éventail de mer a poussé sur un long objet qui pourrait être un lingot. Nouvelle plongée : on hisse l'objet avec une corde. C'est bien un lingot !

Le lendemain, on remontera encore de l'or. La preuve s'est apportée que l'on a bien trouvé le galion – et son trésor. Mr. Rogers décide de rallier Puerto de la Plata. Il y touche le 7 février. On lit, dans le journal de bord du *James and Mary* – dont Phips s'est réservé le commandement – ces lignes éloquentes : « *Ce matin, le capitaine Phips envoya notre baleinière au bord de Mr. Rogers. Elle revint avec, ce qui remplit notre cœur de joie, sept lingots, deux barres et 2.000 et quelques dollars, par quoi nous comprîmes qu'ils avaient trouvé l'épave.* »

Sans tarder, les deux navires appareillent et, de conserve, gagnent le banc Ambrosia. Durant six semaines, chaque jour, la pirogue va emmener les plongeurs sur l'emplacement de l'épave. Aucun commentaire n'égale le texte, si émouvant dans sa sobriété, du journal de bord tenu par Phips :

« 4 mars 1687. – *Ce matin le vent étant de l'est en légère brise, nos canots vont à l'épave et, vers le soir, ramènent à bord : 2.399 livres en poids de pièces que nous supposons d'argent et que nous avons mises dans 32 sacs. Le soir, le vent fraîchit*^[31] ».

« 14 mars 1687. – *Aujourd'hui, le temps étant particulièrement beau, nos canots vont à l'épave et, vers le soir, ramènent à bord 41 lingots, 4 barres, le tout pesant 2.542 livres. Pièces : 622 livres.* »

Pierre de Latil a estimé les récoltes depuis le 22 février jusqu'au 19 avril. Il est parvenu à un total de 22.196 livres (en poids) pour les lingots, à 30.326 livres pour les pièces, soit un total de 52.522 livres. En gros, 26 tonnes, sans que l'on distingue d'ailleurs l'or de l'argent.

On lit dans le journal du 14 avril : « *Nos plongeurs, ayant vidé la chambre où ils travaillaient, passèrent leur journée à en chercher une autre. Aussi ne rapportèrent-ils qu'une quantité négligeable de pièces que nous avons mises de côté pour les peser une autre fois.* » Les 15, 16, 17,

18 avril, les récoltes se révèlent assez maigres. On cherche toujours l'autre chambre. On ne la trouve pas. Les vivres s'épuisent. Impossible de retourner à Hispaniola pour se procurer de nouveaux approvisionnements. Avec leur fabuleuse cargaison, les navires seraient pris d'assaut et pillés. Donc, cap sur Londres ! On traversera encore bien des aventures : un corsaire français pourchassera les navires pendant deux jours et deux nuits. Une tempête disperse tout le monde. Quand elle s'achève, le Français a disparu, mais le *Henry of London* ne donne plus signe de vie. C'est donc seul que Phips gagnera l'Angleterre. Rassurons-nous : le *Henry of London* n'a pas péri en mer. Il s'est borné à prendre six jours de retard.

Le 6 juin 1687, Phips remonte cette Tamise où il était entré, cinq ans plus tôt, armé de ses seuls rêves.

C'est le triomphe de William Phips. Il est reçu en grande pompe à Windsor par le roi. On le fête comme un authentique héros. Le 28 juin, il sera anobli. L'ancien menuisier des chantiers navals devient Sir William Phips. Cependant, les comptables du trésor achèvent leur inventaire : « Il est certifié que le trésor de la frégate *James and Mary* consiste en 37.538 livres de pièces de huit, desquelles le dixième du roi est de 3.753 livres 9 onces et 12 pennyweights, 347 livres d'argenterie dont le dixième est 34 livres 8 onces, et 25 livres 7 onces et 18 pennyweights d'or, desquelles le droit du roi est de 2 livres 6 onces, 15 pennyweights et 21 grains. »

On a pu évaluer la cargaison à 300.000 livres sterling. Une somme allant très au-delà de tout ce que les membres du syndicat avaient pu concevoir.

La ville de Londres tout entière chante les louanges de William Phips. Le duc d'Albermale lui remet une coupe d'or pour son épouse. On gravera en son honneur deux médailles. Phips ne cache pas qu'il enrage de n'avoir pu demeurer plus longtemps sur l'épave. Il voudrait récupérer ce qui reste. Quand il le fait savoir, c'est une véritable ruée d'investisseurs. En témoignage de gratitude, Phips n'accepte les souscriptions que de ceux qui ont subventionné sa première expédition. Une nouvelle flotte repart qui ressemble un peu à une partie de plaisir : le duc d'Albermale et Sir John Narborough ont voulu à tout prix en faire partie.

On vogue tout droit vers l'épave. Là, on s'aperçoit que d'autres sont passés. Le galion apparaît « gratté jusqu'à l'os ». L'affaire avait fait trop de bruit. Les amateurs s'étaient empressés de relayer Phips.

Tant pis. Les souscripteurs, qui ont perdu dans cette seconde expédition les bénéfices de la première, veulent faire contre mauvaise fortune bon cœur. Après tout, n'ont-ils pas vécu une belle aventure ?

On rentre à Londres. Jacques II déclare qu'il veut oublier la seconde expédition pour ne se souvenir que du succès de la première. En

preuve, il nomme William Phips Grand Shérif du Massachusetts. Plus tard, Phips sera gouverneur du même Massachusetts et capitaine général du Maine et de la Nouvelle-Écosse.

Quand il débarque en 1688 à Boston, la nouvelle de son triomphe londonien l'a précédé. Dès qu'on l'aperçoit, resplendissant sur le pont de son navire, une immense acclamation l'accueille. Le canon tonne, les cloches sonnent. Honneur à Sir William Phips !

Comme il l'avait promis à son beau-père, il se fit construire une belle maison en brique dans Green Lane. Sa dernière promesse était tenue.



On saura vite à Boston que le gouverneur Phips a l'intention de se faire respecter. Il obtiendra une charte plus libérale pour la colonie, mais matra sans complexe toute tentative de rébellion. Les contemporains le dépeignent devenu « très grand, très gros, d'une exceptionnelle robustesse ». L'obésité de ses dernières années ne lui ôtera rien, semble-t-il, de sa vigueur. Il ne fait pas bon lui manquer de déférence : le capitaine d'une frégate n'aura-t-il pas le crâne fendu d'un coup de poing un peu impatient porté par Phips ?

Phips vit au temps des sorcières de Salem et des quakers. Il déteste autant les bûchers que l'intolérance. Il met fin aux procès, aux tortures, aux pendaisons pour question de foi.

Le capitaine général William Phips se met en campagne contre les Français, s'empare de l'Acadie, s'attaque au Québec. Tout cela coûte cher. Il a dû frapper Boston d'une contribution exceptionnelle, ce qui est d'autant plus mal vu qu'il sera, en définitive, battu au Québec. On se plaint de lui à Londres. Il doit s'embarquer pour plaider sa cause. Il jure que, pour cette fatale campagne, il s'est personnellement ruiné. C'est si vrai qu'on l'arrête pour dettes. Un comble pour un découvreur de trésor !

C'est dans une prison anglaise que William Phips mourra, le 18 février 1695. À quarante-trois ans.

Songeur impénitent, il réunissait dans sa prison des informations sur un autre trésor, celui de Bodadilla, l'émule et rival de Colomb. Il avait déjà jeté les bases d'une expédition nouvelle.

Sa veuve fit ériger dans une église de la City, Saint-Mary-Woolnoth, une épitaphe que les chercheurs de trésor de l'avenir auront intérêt à méditer :

« Ici fut enterré William Phips, chevalier, qui, en l'an 1687 découvrit par sa grande activité parmi les rochers au nord d'Hispaniola un galion espagnol demeuré quarante-quatre ans sous l'eau, en retira 300.000 livres d'or et d'argent et, avec une fidélité égale à sa bravoure, porta jusqu'à Londres tout ce trésor qu'il partagea avec ses compagnons d'aventure. »

« Pour ce grand service, il fut fait chevalier par Sa Majesté régnante Jacques II et, à la requête des principaux habitants de la Nouvelle-Angleterre, accepta le gouvernement du Massachusetts qu'il conserva jusqu'à sa mort. Il se montra digne de cette confiance par son zèle pour les intérêts du pays et par un tel désintéressement qu'il obtint, à juste titre, à la fois l'estime et l'affection des meilleurs et des plus nombreux habitants de cette colonie. »

Il emportait avec lui le secret du trésor de Bodadilla. Peut-être aussi celui des dix-neuf autres galions de la *Plata Flota*, aux flancs remplis d'or et d'argent, qui gisent toujours sous la mer.

Là où la tempête les engloutit un jour.

6. LE DÉCOUVREUR DE TOMBOUCTOU

Un homme s'avance sur la piste africaine. Il marche depuis si longtemps que l'épuisement le guette. Pas très grand, maigre, les cheveux très noirs, il est vêtu, à l'instar des caravaniers qu'il s'acharne à suivre, du *coussabe* local. La fièvre le mine, une plaie ouverte s'agrandit à l'un de ses talons. Pourtant, il marche.

Cet homme-là passe, aux yeux des Noirs, des Maures ou des Touaregs qu'il côtoie, pour un Arabe d'Égypte regagnant son pays en traversant l'Afrique de part en part. On le méprise : il est pauvre, il est faible, il est malade. Il marche.

Or il n'est pas arabe. Il est chrétien et français. Autour de lui, nul ne le sait. Si on connaissait la vérité, l'homme périrait. Tous les Européens qui, jusque-là, se sont hasardés dans cette zone inexplorée de l'Afrique ont été mis à mort. Certains, il y a bien peu d'années.

Si l'homme à bout de fatigue ne se laisse pas tomber là, sur la piste, s'il s'acharne à suivre la caravane, c'est qu'un but unique le soutient. Dès son enfance, il en rêvait. Depuis, il n'a cessé de tendre toutes ses forces pour l'atteindre : il veut être le premier Européen à découvrir Tombouctou.

Tombouctou la Mystérieuse ! Tombouctou la Fabuleuse ! Depuis combien de siècles rêve-t-on en Europe à cette ville interdite du centre de l'Afrique ? On cite de très anciens récits de voyageurs arabes ou juifs. On y lit qu'un grand roi y réside dans un somptueux palais et que les croyants y prient dans une mosquée construite en pierre de taille. La ville que dépeignent ces récits est immense, plus grande que n'importe quelle ville d'Europe. Il s'y trouve tant d'or et de richesses que l'esprit même se refuse à les imaginer.

Tombouctou ! L'homme qui a juré d'entrer le premier dans la ville mystérieuse –et si possible d'en revenir– s'appelle René Caillé[32].



Quel contraste entre le continent qu'il tente de violer et le pays où il est né !

Il a vu le jour en Aunis, cette province que bordent le Poitou au nord et la Saintonge à l'est. Son père était garçon boulanger à Mauzé-sur-le-Mignon. Il ne l'a jamais connu en tant qu'homme libre. Quand il est né, le 19 novembre 1799, François Caillet venait d'être condamné à dix ans de bagne pour avoir volé quelques sous dans un cabaret alors qu'il était ivre. Dix ans pour quelques sous ! Irrésistiblement nous pensons au Jean Valjean des *Misérables* qui accomplit, à la même époque, dix-neuf ans de bagne pour avoir volé un pain. Assurément, la société de ce temps n'était pas permissive.

Sa femme est venue, avec son bébé, s'installer à Rochefort pour se trouver plus près du prisonnier enfermé au bagne de la ville. Toute sa

vie, René Caillé la reverra, vêtue de noir, maigre et lugubre, épuisant ses forces aux plus humbles besognes pour nourrir son fils. Il arrive qu'elle lui dise :

– Viens, nous allons voir ton père.

Ils s'avancent vers le fleuve, la main du petit serrée dans celle de sa mère. Ils attendent que paraisse une équipe d'hommes, casaque rouge, bonnet rouge, accouplés deux par deux par une chaîne aux chevilles.

– C'est lui !

L'enfant regarde. Sa mère chuchote :

– Dis-lui bonjour !

Le petit lève la main, l'agite en direction du prisonnier, mais son cœur se brise.

René grandit littéralement obsédé par l'idée du bagne. À l'école qu'il fréquente, les autres *savent* et le tiennent à l'écart. D'ailleurs, il s'y met lui-même.

Napoléon a donné un grand essor à la Marine. À cette époque, le port de Rochefort s'épanouit. Les chantiers de construction, l'arsenal manifestent une activité quasi fiévreuse. Le petit s'en va souvent rêver devant ces bateaux en construction et ceux qu'il voit, dans un grand fracas et parmi les acclamations, rejoindre l'élément liquide. Il sait que la flotte anglaise, depuis Trafalgar, domine les mers. Arrivera-t-on à l'emporter sur elle ? Il regarde au-delà, vers cet horizon et ces lointains où le réel se mêle à l'imaginaire. Comme pour le jeune Marius de Pagnol, un mot résume sa hantise : partir.

En 1808, François Caillet meurt au bagne à l'âge de quarante-six ans. Il ne lui restait plus qu'une année pour achever sa peine ! Trois ans plus tard, sa veuve le suit dans la tombe. Voilà René orphelin à douze ans. Sa grand-mère maternelle le recueille à Mauzé. À l'école, il est bon élève. Ce qu'il préfère, c'est la géographie. D'autant plus qu'elle est mise en vers qu'il faut apprendre par cœur :

*L'Afrique a douze parts. Le Caire, Alexandrie
Et Damiette et Suez en Égypte ; Barca,
Tripoli près Tunis, Alger et puis Ceuta,
Fez, Maroc sous l'Atlas sont de la Barbarie ;
Le Biledulgerid, le Désert ou. Zara,
Nigritie et Guinée, Cafres, Éthiopie,
On trouve à l'Orient le Monomotapa,
Le Zanguebar, l'Ajam, enfin l'Abyssinie*^[33].

Le mieux est que tous ces noms, jetés pêle-mêle et comme au hasard, s'impriment dans la mémoire de l'enfant. À son instituteur, il pose des questions sur cette Afrique mystérieuse. Le maître lui répond que, à l'exception des côtes, on ne connaît à peu près rien du continent. Ce *rien* retentit comme un insupportable illogisme dans

l'esprit de l'enfant. Comment peut-on se résigner à cette ignorance ? Il demande à l'instituteur pourquoi l'on n'y va pas. La réponse claque, très simple, définitive : parce que l'Afrique est peuplée de populations sauvages et plantée de forêts impénétrables.

René quitte l'école. On ne le trouve pas assez solide pour faire de lui un boulanger. Il deviendra apprenti cordonnier. Il verra passer en 1815 la berline qui emporte Napoléon vers Sainte-Hélène. Il demeure à l'écart des plaisirs des garçons de son âge qui, du coup, le jugent "sournois". D'autres l'appellent : l'idéologue.

Lui ne trouve de réel bonheur que dans sa chambre où il dévore des récits de voyages. Il lit et relit l'histoire de Robinson. Il se fixe un premier but : connaître les Antilles. Après quoi il passera en Afrique et, si Dieu le veut, il atteindra Tombouctou la Mystérieuse.

En ce début du XIX^e siècle, il n'est pas seul à rêver sur ce qui reste à découvrir de notre globe terrestre. Caillé sait que Bonaparte s'est fait escorter de savants en Égypte et que des expéditions anglaises ont fait le tour de l'Australie. Que d'autres cherchent, au nord de l'Asie et de l'Amérique, le passage du nord-est ou celui du nord-ouest. Pourquoi cette ambition semble-t-elle s'arrêter quant à l'Afrique inexplorée ?

Sur les côtes de ce continent, on ne découvre que quelques comptoirs : portugais, anglais, hollandais, français. On y ressasse inlassablement les mêmes légendes. On trouverait dans l'intérieur des terres sept montagnes. Un fleuve charrierait tant d'or que des fourmis géantes emporteraient les pépites dans leurs fourmilières. Le Nil des Nègres que l'on appelle Niger accueillerait de fabuleuses richesses. C'est là que s'élève la ville magique, Tombouctou, « la plus grande ville que Dieu ait créée », a écrit dans son *Itinéraire* l'Arabe Mohammed Ibn Aly Foul.

Caillé n'hésite plus : c'est à Tombouctou qu'il ira un jour.



Il a seize ans quand sa grand-mère meurt. C'est à son oncle-tuteur qu'il ose s'ouvrir de son projet : il veut partir pour Tombouctou.

On imagine assez bien la stupéfaction du brave paysan qui d'abord refuse catégoriquement, estimant que mieux vaut devenir un bon cordonnier que de courir derrière un rêve impossible. Devant l'obstination de l'adolescent, l'oncle faiblit et donne son consentement. Le village s'effare : « Il part ! » On procède même à une collecte auprès des voisins pour acheter au petit Caillé une paire de chaussures convenable. Mais comment trouver un passage sur un bateau ? Comment le payer ?

Or on apprend à Mauzé qu'une expédition s'organise à Rochefort. Il s'agit d'aller reprendre le Sénégal que nous a restitué le Traité de Paris. La solution est là.

Quand René quitte son village, le 27 avril 1816, il n'a que seize ans

et demi. Il porte sur lui, en plus des souliers neufs, soixante francs, surplus de la collecte. Il se sent d'autant plus sûr de lui que, parmi les officiers appelés à participer à l'expédition, figure Joseph Savary, fils de l'amiral, alors âgé de vingt-deux ans et aspirant de première classe. On connaît ce Savary à Mauzé. On l'alerte. Il accorde sa protection au jeune Caillé. Ils partiront ensemble.

L'expédition en question est commandée par Hugues de Chaumareys, un marin de carrière qui, à peine revenu de l'émigration, a pratiquement tout oublié des choses de la mer. L'escadrille qui est placée sous ses ordres comprend quatre navires : la corvette *L'Écho*, la flûte *La Loire*, le brick *L'Argus* et la frégate amiral. Celle-ci porte un nom qui évite bien des explications : *La Méduse*.

Ce n'est pas sur *La Méduse* que la bonne étoile de René Caillé le conduira mais sur *La Loire*. Il y sera engagé comme domestique de l'enseigne de Bessé aux gages de dix-huit francs par mois.

Chacun connaît la suite. Cinglant vers Saint-Louis du Sénégal au large de l'Afrique, *La Loire*, *L'Argus* et *L'Écho* navigueront en haute mer, cependant que l'incapable Chaumareys conduira tout droit *La Méduse* vers le redoutable banc d'Argauin sur lequel elle échouera. L'une des plus mémorables tragédies de la mer va s'engager[34].

C'est profondément impressionné par l'affaire du radeau de *La Méduse* que Caillé va débarquer à Saint-Louis du Sénégal. Dans l'instant, il ressent le choc auquel il a rêvé depuis si longtemps. L'Afrique qui se présente sous ses yeux n'est pas inférieure à ses songes. Saint-Louis a été édifié sur un banc de sable et, devant Caillé, s'étalent ses cases en roseaux et ses maisons –fort rares– en brique d'argile salée peintes d'un lait de chaux d'une éclatante blancheur. Caillé croise les Maures à peau mate, les Foulahs au teint rougeâtre, les Yolloffs. Pour Caillé, une certitude : ici, il est chez lui. Le gouverneur anglais va se charger de le détromper. Il estime l'arrivée de l'expédition française prématurée. L'équipage de *La Loire* doit se rembarquer et aller jeter l'ancre dans la rade de Gorée, en face du village de Dakar. La fièvre décime les soldats coloniaux. Caillé est sauf. Il passe au service de M. de Foncin, commandant la place de Dakar.

Le 20 novembre, les Anglais de Saint-Louis consentent à céder la place. Le gouverneur français, M. Schmalz, s'empresse de partir pour Saint-Louis où il s'installe. Caillé le suit.

Il est aux aguets.



À Saint-Louis du Sénégal, il n'est bruit que de l'expédition organisée par deux Anglais, le major Peddie et le major Campbell. Elle doit partir de Kakondy sur le Rio Nunez pour atteindre le centre de l'Afrique à travers les montagnes du Fouta-Djallon. Elle s'en ira à la

recherche des traces de Mungo-Park, disparu en 1805. Cet Écossais avait voulu reconnaître le cours du Niger et, de là, découvrir Tombouctou. En 1795-1797, il avait –le premier– rejoint le Niger et découvert qu’il coulait vers l’est. À bout de forces, il n’avait pu aller plus loin. Aussi obstiné que le sera plus tard Caillé, il était reparti en 1805 et, cette fois, s’était embarqué sur le Niger, bien décidé à naviguer jusqu’à son embouchure. Il était passé devant Tombouctou mais, un peu plus tard, avait disparu avec ses compagnons. Les avait-on massacrés ? Étaient-ils morts noyés ? Avaient-ils été faits prisonniers ? Tel est le problème que voulaient résoudre les majors Peddie et Campbell en rassemblant une énorme expédition : plus de cent personnes, Blancs et Noirs mêlés ; deux cents bêtes de sommes, chameaux, bœufs porteurs, chevaux, mulets et ânes ; vastes troupeaux de moutons pour nourrir la caravane. Sans oublier ce qu’on appelait la pacotille, c’est-à-dire des pièces de soie, de la verroterie, de la poudre, des armes afin d’obtenir le passage de chaque territoire placé sous l’autorité d’un chef noir.

Caillé enrage. Pourquoi n’a-t-il pu s’amalgamer à l’expédition ? Il a tort. Elle sera un échec. Peddie meurt avant même de partir de Rio Nunez. Campbell est fait prisonnier par un grand chef indigène et doit payer une forte rançon. Il meurt pendant le retour.

La nouvelle de ces malheurs a jeté la consternation dans la colonie. Jusqu’au jour où l’on apprend que les Anglais sont décidés à venger l’honneur britannique. Une nouvelle expédition va partir de Gambie et elle est confiée au major Gray.

Quand il l’apprend, c’est tout juste si Caillé ne saute pas de joie. Cette fois, il partira avec les Anglais, il en est sûr. Voilà qui est bel et bon, mais la Gambie est à trois cents kilomètres à vol d’oiseau de Saint-Louis. Caillé cherche un bateau. Aucun ne part vers le sud. Une seule solution : il rejoindra la mission anglaise par voie de terre. Puisqu’il n’a pas d’argent, il le fera à pied.

Il se met en quête de compagnons de voyage. Il apprend que deux Noirs vigoureux se préparent à suivre le même chemin. Ils acceptent que Caillé se joigne à eux. Alors commence une marche insensée, épuisante, le long des dunes du Cap Vert. Les Noirs marchent vite. Caillé court derrière eux. Des marais qui crouissent à sa gauche surgissent des crocodiles. On s’enfonce dans le sable des plages ou la terre grasse de l’intérieur. À peine s’arrête-t-on quelques heures dans des oasis, ce qui ne suffit pas à cicatriser les pieds en sang de Caillé et à reposer ses membres brisés. Après quoi les Noirs se remettent en marche, de leur longue et vive foulée. Caillé a résumé ce martyre par une phrase qui dit tout : « Je crus que je succomberais avant d’arriver à Dakar. »

Il y parvient pourtant, épuisé. Il passe dans l’île de Gorée où,

atterrés par l'état où il se trouve, des gens compatissants lui jurent que, dans de telles conditions, il n'arrivera jamais en Gambie. Le plus dur reste à faire. Quand bien même il parviendrait à parcourir cette nouvelle étape, l'expédition serait partie lorsqu'il atteindrait son but.

Caillé se laisse convaincre. Il rencontre un officier qui comprend vite que ce jeune homme singulier ressent avant tout une soif inextinguible d'aventure. Il lui procure un passage gratuit sur un navire qui lève l'ancre pour la Guadeloupe.

La Guadeloupe, pourquoi pas ? À peine y a-t-il débarqué qu'il ne songe qu'à en repartir. C'est l'Afrique qui le hante. Rien d'autre.



Il a trouvé un passage pour Bordeaux d'où il compte repartir pour le Sénégal. Il ne résiste pas à revoir Mauzé et sa sœur Céleste. Son retour fait sensation, ce qui l'encourage à emprunter au village 300 francs avec lesquels il va payer son voyage pour Saint-Louis. Quand il y débarque, ses amis se récrient : un métis nommé Partarrieu vient de rejoindre la colonie. On raconte tout à Caillé. L'expédition du major Gray a été immobilisée sur l'ordre d'un roi local –l'almany– qui exige pour laisser passer la caravane anglaise d'énormes indemnités. Gray a envoyé à Saint-Louis son factotum, Partarrieu, afin qu'il rassemble un stock de marchandises destinées à l'almany. Il va repartir.

Le jeune homme court chez Partarrieu : peut-il voyager avec lui ? Le métis se montre très froid. Comment ne se méfierait-il pas de ce garçon de dix-huit ans à peine, dont il ne sait rien et dont les raisons lui échappent ? Caillé défend sa cause avec tant d'éloquence que l'envoyé de Gray cède. Le jeune homme pourra se joindre à l'expédition mais sans aucun salaire et sans engagement d'aucune sorte. Il aurait accepté à n'importe quel prix. Ce qui est capital à ses yeux, c'est qu'il va pénétrer –enfin– dans l'intérieur de l'Afrique. Quand il aura rejoint Gray, peut-être pourra-t-il accompagner celui-ci jusqu'à Tombouctou.

On se met en route. Caillé se mêle aux Noirs qui l'accueillent avec sympathie. C'est lors de l'entrée dans le désert que commencent les souffrances. On n'a accordé aucune monture à Caillé qui suit à pied l'expédition. Comme on rationne l'eau, la soif le ronge. Ses compagnons de route lui voient les yeux hagards, la langue pendante. Il titube. Aux étapes, il ne mange même plus. Il finira par attirer la pitié de Partarrieu qui partagera avec lui sa ration d'eau et un fruit.

Trente jours de marche et l'on rejoint le major Gray. L'almany se saisit de tous les cadeaux apportés par Partarrieu. Avec un cynisme étonnant, il annonce que l'expédition ne pourra continuer son chemin. En signe de sa bienveillance, il autorise Gray à repartir vers la côte.

Comment ne pas obtempérer ? L'expédition rebrousse chemin. Peu à peu, la retraite se change en déroute. Le major Gray est fait

prisonnier. Seule l'expérience de Partarrieu permettra aux débris de l'expédition de parvenir jusqu'à la rive sud du Sénégal et d'atteindre le fort de Pakel. C'est un Caillé à bout de forces, terrassé par la fièvre, que l'on doit conduire à l'hôpital de Saint-Louis où il va demeurer plusieurs mois. Il se rétablit enfin. Comment va-t-il subsister ? On ne lui propose qu'une place de cuisinier aux chantiers de Saint-Louis. Il accepte cet expédient provisoire. « Pour me rétablir tout à fait, écrit-il, je ne vis pas d'autre moyen que de retourner en France et je partis pour Lorient. »



Pendant quatre ans, il voyagera entre Bordeaux et les Antilles au service d'une maison de vins. Que l'on ne croie surtout pas que son rêve africain est mort ! Il en parle si bien à son patron que celui-ci l'expédie au Sénégal – nous sommes en 1824 – muni d'une petite pacotille dont l'avance lui a été faite.

Quand il touche de nouveau la terre africaine, il a vingt-cinq ans. Son rêve est devenu une obsession : il faut, il faut absolument qu'il découvre Tombouctou.

Il ose demander audience au gouverneur, le baron Roger. C'est un homme éclairé et intuitif. Il ne décourage pas le jeune Caillé mais il lui donne des conseils. Le gouvernement français l'a chargé d'enrichir la colonie. Il a besoin de planteurs, de commerçants. Le baron donne à Caillé le même conseil que le Premier ministre Guizot adressera bientôt aux Français : « Enrichissez-vous ! »

Caillé hausse les épaules : la richesse lui importe peu.

C'est la gloire de Mungo-Park qu'il veut obtenir. Au nom de Tombouctou, le baron Roger hausse les épaules : personne n'est allé à Tombouctou.

– Si, répond René Caillé. Notre compatriote Paul Imbert en 1596 !

Le baron connaît l'histoire de Paul Imbert qui, en effet, a pénétré à Tombouctou, mais comme esclave de l'empereur du Maroc et les chevilles enchaînées. Nul n'a plus entendu parler de lui. Le baron, provocant, va jusqu'à demander si seulement Tombouctou existe.

Caillé se récrie. Le gouverneur montre la carte où se voit seulement une ligne rompue : le parcours du Niger jusqu'au point où on le connaît. Après, une simple tache blanche. Si Tombouctou existe, on est incapable d'en situer la place sur une carte.

Caillé se défend pied à pied : l'année précédente encore, un Anglais et un Italien sont partis vers Tombouctou ! Certes, ils sont morts tous les deux, mais d'autres partiront... et arriveront !

Le baron objecte les dernières tentatives : celle de l'Anglais Clapperton qui n'a pu atteindre ni le Niger ni Tombouctou, celle de l'Anglais Bowdich mort de la fièvre sans aller plus loin que la Gambie, celle de l'italien Bolzoni mort de la fièvre à Gato. Il se réfère à

l'expédition qui se prépare, celle du Français Beaufort. Caillé se récrie : il ne croit pas au succès de Beaufort parce qu'il a recruté trop d'hommes, rassemblé trop de montures, emporté trop de marchandises. Ce jeune passionné finit par intriguer le baron. Il l'interroge encore : comment pense-t-il réussir, lui qui est pauvre et seul, alors que des expéditions nombreuses et dotées de moyens puissants ont échoué ? Caillé répond que c'est précisément parce qu'il est seul qu'il réussira. Il n'a besoin ni d'armes ni d'escorte, pas davantage de monture ni de pacotille. Un coussabe et un chapelet lui suffiront.

À Roger stupéfait, il explique son plan : il veut se faire passer pour un Maure. C'est pourquoi il apprendra leur langue et leurs coutumes. Il a déjà prévu un noviciat chez les Maures les plus réputés pour leur piété. Le baron le met en garde : les Maures seront impitoyables s'ils découvrent qu'on les a trompés. Caillé a réponse à tout : il se présentera comme le fils d'un riche négociant français enthousiasmé par la lecture du Coran et qui tient à se convertir.

Le gouverneur tente de le détromper, attire son attention sur les risques immenses qu'il va courir. Peu importe à Caillé. Là est la seule solution. La solidarité musulmane jouera.

– J'arriverai à Tombouctou !



Le 3 août 1824, il quitte Saint-Louis pour le pays des Braknas. Il va tantôt seul, tantôt associé à des caravanes. Il a revêtu le coussabe bleu et porte sur la tête un bonnet rouge bordé de blanc. Rien ne le distingue des autres, sauf la couleur de sa peau.

Aux étapes, dans les villages, il raconte son histoire. Il se trouve toujours quelqu'un qui parle français et traduit pour les autres. L'émotion et la sympathie entourent le voyageur. Peut-il y voir le signe que son plan n'est pas tissé d'illusions ? Peu à peu, le comportement à son égard se modifie. Quand on fait halte, les enfants lui jettent des pierres en criant : « Venez voir le chrétien ! » Les marabouts l'interpellent, le forcent à répéter à satiété les formules obligées des invocations musulmanes. Ce qu'il redoute bientôt le plus, c'est la curiosité des femmes. Lui-même a rapporté les tourments auxquels il était livré : « Les femmes, accroupies derrière les hommes, passaient la tête entre leurs jambes pour me voir... Je me couchai par terre et me couvris d'un pagne, espérant que les Maures se retireraient, mais on continua à me tourmenter. Les femmes enhardies me découvraient ; les enfants, à leur exemple, me tiraient l'un par le pied, l'autre par un bras, d'autres me frappaient du pied ou me piquaient avec des épines[35]. »

On remonte le fleuve Sénégal jusqu'à Podor où l'on arrive le 29 août. Caillé va rencontrer un messager du roi Hamet-Dou. Celui-ci

écoute avec faveur l'histoire du jeune Français prêt à se convertir. C'est avec un véritable empressement qu'il le conduit au roi.

Le 10 septembre, au camp des Maures Braknas, Hamet-Dou accueille Caillé sous sa tente. Il écoute avec une satisfaction visible son histoire et confie le soin de l'instruire à Mohammed Sidi Moctar, grand marabout.

Désormais, René Caillé s'appellera Abdallahi, autrement dit esclave de Dieu. Il apprend la langue et étudie l'alphabet arabe. Bientôt il peut lire le Coran dans le texte. Il en sait des versets entiers qu'il récite pieusement.

Le camp se déplace à la recherche de pâturages. Caillé suit à pied, derrière les chameaux, les bœufs, la foule des hommes et des femmes. Parfois, épuisé, il supplie qu'on l'autorise à grimper sur un chameau. On refuse. Le vent d'est accroît l'accablante chaleur. Viennent le Ramadan et son jeûne. Un musulman doit s'abstenir, du lever jusqu'au coucher du jour, non seulement de nourriture, mais aussi de boisson. « Ma soif était insupportable, raconte Caillé. J'avais la gorge desséchée, ma langue aride et gercée me faisait l'effet d'une râpe dans la bouche ; je crus que je succomberais. Je jeûnai ainsi pendant dix-sept jours, et le dix-huitième je fus attaqué de la fièvre ; alors on m'en dispensa, si toutefois on peut appeler ne pas jeûner boire un peu d'eau dans la journée, car on ne me donna absolument rien à manger[36]. » Cette faiblesse apparente va attirer sur lui le mépris des guerriers de la tribu. Il devient leur souffre-douleur, on le tire par les vêtements, on le pince, on l'interroge, on l'assaille de questions insultantes : a-t-il bu de l'eau-de-vie ? Mange-t-il du cochon ? Et la circoncision, quand ce chien la subira-t-il ?

En avril 1825, il parle couramment et écrit parfaitement l'arabe. Il annonce alors qu'il va réaliser les biens qu'il possède à Saint-Louis et qu'il reviendra, muni de sa fortune, se joindre à ses amis maures. Le retour se fait par eau. Il débarque le 26 mai à Saint-Louis.

Il se sent totalement prêt pour la réalisation de son grand projet. Il a besoin seulement de quelques marchandises pour s'enfoncer vers l'intérieur. Le baron Roger les lui a promises. Il se rend chez lui et apprend alors que le gouverneur est parti pour la France. Son remplaçant, le baron Hugon, ignore tout. Il éconduit Caillé.



Aura-t-il subi pour rien ces épreuves ? Doit-il renoncer ? Ce serait mal le connaître. Il a endurci son corps, tendu ses muscles, dominé ses nerfs. Son teint bronzé, sa barbe noire peuvent faire illusion sur ses origines. Il peut rester des heures immobile à égrener son chapelet. N'importe, il lui est impossible de partir sans un minimum d'argent. Il sollicite du baron Hugon une nouvelle audience :

– Avec 6.000 francs, je vous donne Tombouctou ! Nouveau refus.

Un chirurgien de marine nommé Bax a vu Caillé à cette époque : il était accroupi dans l'angle d'une cour, vêtu comme un Maure, dans la posture des mendiants ou des marabouts. Le personnage était si vraisemblable que Bax, avant de le reconnaître, y avait cru. Caillé comprend qu'il lui faut attendre le retour du baron Roger. Il se fait engager comme surveillant sur un chantier au salaire mensuel de 50 francs. Deux mois plus tard, Roger est de retour. Fou d'espoir, Caillé court à l'hôtel du gouvernement. Le baron le reçoit à bras ouverts. Hélas ! l'expédition Beaufort a englouti tous les crédits. Beaufort qui présentement agonise quelque part à l'intérieur de l'Afrique sans avoir atteint son but.

Roger ne dissimule pas à Caillé que ce nouvel échec comporte pour lui une grave conséquence : Paris n'a plus confiance. On lui refusera désormais toute subvention. Caillé ne possède que cent francs, les salaires qu'il a soigneusement économisés. Il est furieux, amer. Où trouvera-t-il d'autre argent ? Il se décide : il ira proposer ses services aux Anglais. Il embarque pour la Sierra Leone, est reçu par le gouverneur britannique. Celui-ci l'aiguille vers une fonction rémunératrice : la direction d'une fabrique d'indigo, au salaire annuel de 3.600 francs. Pendant une année il travaille durement, économise sou à sou et se lie d'amitié avec des Noirs mandingues qui lui fournissent une foule d'informations pour son futur voyage.

Quand Caillé se présente au gouverneur anglais et lui réclame l'aide qu'il croit pouvoir espérer, il essuie un refus catégorique. À Londres, on est sans nouvelles du major Laing, parti de Tripoli en mai 1825 dans l'espoir, lui aussi, de découvrir Tombouctou. La réaction du gouvernement anglais ressemble à celle de son homologue français : on n'a plus confiance, on ne paye plus.

En sortant de l'hôtel du gouverneur, c'est un curieux sentiment qu'éprouve Caillé. Cet échec ne lui pèse pas et même il en ressent une sorte de soulagement. Certes, il donnerait sa vie pour être le premier à entrer dans Tombouctou mais avait-il le droit d'oublier qu'il était français ?

Une lettre lui parvient de France. Sa sœur Céleste lui envoie une coupure de journal qui annonce que la Société de Géographie offre 10.000 francs à tout voyageur qui reviendra de Tombouctou porteur d'informations précises sur la ville. Bien sûr, ces 10.000 francs, le vainqueur les touchera après son retour.

Caillé a réalisé 2.000 francs d'économie en Sierra Leone. Il s'en contentera. Son plan : se joindre à l'une des caravanes qui font le commerce de la gomme, du cuir ou du sel entre la côte atlantique et l'intérieur. Vêtu de son coussabe, il passera pour un indigène. Il emportera de la pacotille pour payer son hospitalité par de petits cadeaux.

Il ne méconnaît nullement le terrible danger auquel il s'expose. Il lui faudra jouer un rôle pendant des mois, des années peut-être. Il n'a pas droit à un seul instant de défaillance. Si on découvre la supercherie, on le tuera.

Il achète pour 1.700 francs de marchandises dont –idée mirifique ! – un parapluie rouge. Il se munit d'une petite pharmacie et de deux boussoles.

Il a imaginé une nouvelle fable : il est né à Alexandrie de parents arabes. Il a été emmené en France par des Français de l'armée de Bonaparte. Son maître, un commerçant, l'a conduit au Sénégal et vient de l'affranchir. Redevenu libre, il a décidé de retourner en Égypte pour retrouver ses parents et pratiquer sa foi.

Il se présente à Ibrahim, chef d'une caravane de commerçants qui vont vendre au cœur de l'Afrique des produits européens. Il raconte son histoire sur un tel ton de sincérité qu'on le croit. C'est à Kakondy, sur le Rio Nunez, que va commencer son voyage. Un commerçant français, M. Castagnet, l'a recommandé à des marchands mandingues :

– Aidez ce jeune Égyptien !

Le 19 avril 1827, il part. Il a vingt-six ans.



À Londres, l'anxiété monte : on n'a reçu aucune nouvelle du major Laing. À Paris, la Société de Géographie a pris connaissance du rapport d'un de ses correspondants au Sénégal : « Les difficultés que M. de Beaufort a éprouvées dans son dernier voyage ne le découragent pas. D'autres voyageurs veulent aussi faire quelques tentatives : M. de Montesquieu vient de partir. M. Duranton a le projet de se rendre à Tombouctou ; un autre Français se joint à une caravane d'Arabes dont il a adopté tous les usages pour arriver jusqu'à cette ville par une route nouvelle. »

L'autre Français, c'est René Caillé. On ne cite même pas son nom[37]...

Il se souviendra toujours de la façon dont progressait la caravane. Cinq Mandingues libres et trois esclaves ouvraient la marche. Tous portaient sur la tête un panier renfermant la marchandise que l'on allait vendre. Derrière, venaient Caillé et un Foulah, son porteur, puis Ibrahim, chef de la caravane. L'épouse d'Ibrahim marchait en arrière-garde, écrasée sous les calebasses, les sacs de sel, de riz et la vaisselle de terre destinée à la vie quotidienne. Tous étaient vêtus d'un coussabe blanc ou jaune.

Au dire de Caillé lui-même, la première semaine s'est révélée un véritable enchantement. On suit à l'ombre la rive du Rio Nunez. Aux étapes, on est bien accueilli. Accroupi pour mieux lire le Coran, Caillé se tient à l'écart. Ce que nul ne peut deviner, c'est qu'il a glissé des feuilles blanches entre les pages pour noter son itinéraire, mais aussi

tout ce qu'il découvre autour de lui.

Le pays est riche en fruits, bananes, ignames et troupeaux. Dans les villages on peut acheter du lait aigre pour quelques grains de verroterie. Partout, Caillé retient la curiosité. On questionne Ibrahim :

– N'est-ce pas un chrétien ?

Avec un plaisir toujours renouvelé, Ibrahim raconte l'histoire du jeune Égyptien enlevé à ses parents et qui veut retrouver ceux-ci. Les villageois s'extasiaient. Certains apportent à Caillé de petits présents. Le plus précieux : une paire de sandales.

Le 10 mai, on s'engage dans une vaste plaine de sable entourée de hautes montagnes. On gagne Cambaya, village dont Ibrahim et ses compagnons sont originaires. Là encore, le conte d'Abdallahi fait merveille. Caillé sait qu'il doit se séparer d'Ibrahim. Celui-ci s'est engagé à lui trouver une autre caravane. Tiendra-t-il sa promesse ? Hébergé par un vieux marabout, Caillé attend. Chaque matin, à 3 heures, il s'en va prier à la mosquée. Cela dure trois semaines. Enfin, Ibrahim le présente à un Mandingue du nom de Lamfia qui part bientôt pour Kankan. Pour être accepté dans sa caravane, Caillé a dû offrir de beaux cadeaux.

Le 30 mai, après avoir adressé des adieux chaleureux à Ibrahim, Caillé se met en route au sein d'une caravane de huit personnes. Il ne lui faut pas longtemps pour s'apercevoir qu'il est partout l'objet d'une méfiance accrue :

– C'est un Blanc ! Un chrétien !

Sa seule sauvegarde, c'est Lamfia qui, dûment chapitré par Ibrahim, veille. Il a même embelli l'histoire de Caillé qu'il présente comme l'héritier d'une famille noble qui descend de Mahomet. Il le donne pour originaire de La Mecque ! Le 13 juin, enfin, Caillé aperçoit devant lui une longue masse d'eau qui étincelle au soleil : le Niger ! Un orage vient de tremper ses vêtements, il titube de fatigue. Il oublie tout, court jusqu'à l'eau, s'assied et, bouleversé, contemple ce fleuve dont nul ne savait rien. Mungo-Park et le major Laing l'avaient admiré avant lui, mais nul n'avait revu Mungo-Park ni le major Laing. Désormais, Caillé s'avance en pays inexploré.

Quatre jours plus tard, le voici à Kankan, ville de six mille habitants. De grands arbres ombragent les cases en pisé. Malin, Lamfia conseille à Caillé d'ouvrir son parapluie. On imagine la stupeur et l'admiration qui entourent cette entrée dans la ville : nul n'a jamais vu un parapluie rouge à Kankan. Toute la journée, on va accourir pour découvrir dans la demeure de Lamfia le « chérif au visage blanc ».

Le projet de Caillé est de se rendre maintenant à Djenné. Souvent, les Mandingues lui en ont parlé comme de la plus riche ville commerçante du Soudan. Mungo-Park s'en était approché sans pouvoir transmettre de précision sur sa situation exacte. Le problème

de Caillé est d'obtenir des informations précises sans que sa curiosité puisse paraître insolite. Il trouve l'oiseau rare, un Mandingue qui précisément revient de Djenné. Sans insister, Caillé s'enquiert : combien de temps a-t-il mis pour venir de cette ville ? La réponse : trois mois et dix jours.

Trois mois ? Voilà qui n'est pas pour effrayer Caillé. Il lui suffit d'attendre l'occasion. Il parcourt le grand marché, interroge d'autres voyageurs. Sur les pages intercalaires de son Coran, il prend des notes à la dérobée et recueille ainsi des renseignements essentiels sur la géographie de la région et les coutumes des habitants.

Sur ce marché, on vend de l'or. Caillé se remémore les récits légendaires, les fourmis géantes et l'or à foison. Il lui faut déchanter : les marchands ne vendent que de l'or en grains, dont chacun n'est pas plus gros qu'un plomb de chasse. Il s'agit de métal extrait d'une terre aurifère et lavé dans des calebasses.

Deux fois par jour, il se rend ostensiblement à la mosquée. Quand il regagne la maison de Lamfia, il constate souvent que des objets ont disparu de son bagage. Qui peut le voler sinon son hôte ? Lorsqu'il l'accuse, Lamfia se met en fureur et se jette sur lui pour le frapper. Caillé propose plutôt de se rendre chez un juge qui les entend et – Salomon au Soudan – les renvoie dos à dos. Caillé quitte le domicile de Lamfia qui désormais court partout en criant :

– C'est un chrétien ! Il est venu chez nous tromper les musulmans !

Il est urgent que Caillé quitte Kankan. Il trouve un Peul qui va partir pour l'est et accepte d'être son guide. Arafanba –tel est son nom– est bienveillant et plein de douceur. Les deux hommes vont se mettre en route, mêlés à une caravane de quatorze personnes.

La saison des pluies a commencé. On marche sous l'eau et dans l'eau. À l'étape on dort sur le sol mouillé au milieu de nuées de moustiques. Pour ne pas glisser sur la terre détrempée, Caillé a dû ôter ses sandales et s'est écorché les pieds sur des graviers. Souvenir probable des innombrables piqûres de moustiques qu'il subit, la fièvre l'a saisi. Chaque jour, il ne lui faut pas moins se remettre en route et, bon gré mal gré, suivre la caravane. Pour comble de malheur, il s'ouvre profondément le talon gauche. Une blessure qui ne pourrait se refermer que s'il s'arrêtait. Impossible. Il souffre mille morts mais poursuit sa marche, continuant à observer et à noter ce qu'il voit sur le pays des Foulahs : des nègres païens, sales mais bons agriculteurs. Chaque fois qu'il traverse un village, la blancheur de sa peau suscite un étonnement sans bornes. Quant à la longueur de son nez, c'est une hilarité bruyante qu'elle provoque. On oublie tout dès lors qu'il ouvre son parapluie : qui aurait pu imaginer une telle merveille ? Cent fois on le supplie de l'ouvrir encore et de le refermer, on ne se lasse pas de ce spectacle inouï.

Comme il l'avait annoncé, Arafanba s'arrête à Sambatikila. Ce sont des adieux touchants. Caillé se joint à deux marchands et se dirige vers Timé où il arrive le 3 août, épuisé et tenaillé par la douleur insupportable de son talon. Impossible cette fois de repartir. Il décide d'attendre la fin des pluies.

Il va se loger dans la case d'un certain Baba où une vieille négresse le soigne. Il tremble de fièvre. Son pied a tellement enflé qu'il ne peut plus marcher. Il doit demeurer jour et nuit allongé sur une natte humide. Ainsi passent septembre et octobre. Baba se montre particulièrement intéressé. Pour payer son "loyer", Caillé vide peu à peu sa provision de pacotille. Qu'advient-il de lui quand il n'aura plus rien ? Le 10 novembre, il peut noter avec joie que sa plaie du talon est enfin refermée. Las ! Ce sont maintenant de violentes douleurs à la mâchoire qu'il éprouve. La peau de son palais se détache en lambeaux. Les os tombent, ses dents se déchaussent. Il a compris : il est atteint du scorbut. La plaie de son pied se rouvre !

Comment n'aurait-il pas atteint le fond du désespoir ? Il ne songe plus qu'à mourir. À grands cris il réclame la mort à Dieu. Nous ne savons si c'est celui des chrétiens ou des musulmans. Il est si bien entré dans son rôle de composition que peut-être il ne le sait pas lui-même.



Baba a eu pitié de lui. Il a appelé auprès de lui une vieille femme, une guérisseuse. Elle lui a interdit le sel, la viande, le bouillon. Elle lui apporte des morceaux de bois rouge, les fait bouillir dans de l'eau et lui ordonne de s'en laver la bouche plusieurs fois par jour. Le résultat ne se fait pas attendre : les plaies de son palais guérissent ; et celle de son pied se referme.

Il doit réapprendre à marcher comme le ferait un enfant. Ses forces lui reviennent peu à peu. Le moment vient où il se sent suffisamment aguerri pour reprendre la route. Un frère de Baba doit précisément partir pour Djenné. Il l'accompagnera.

Caillé est resté cinq mois à Timé. La maladie l'a arrêté net dans son élan. Le 9 janvier 1828, il se met en route pour Kimba d'où une importante caravane doit partir pour Djenné.

Sa première journée est un martyre. Il a préjugé de ses forces : impossible de suivre le rythme de ses compagnons. Il fait appel à toute sa volonté pour continuer. Le lendemain, se sentant un peu mieux, il reprend sa place dans la caravane multicolore : trente-cinq femmes qui portent des noix de kola sur la tête, quarante-cinq Mandingues écrasés par de lourdes charges, les chefs enfin, propriétaires des marchandises, qui conduisent eux-mêmes un troupeau d'ânes et ferment la marche. Il faut imaginer tout cela sous le plein soleil et dans l'écrasante chaleur, entendre aussi le tintement des sonnettes accrochées à la ceinture des

Noirs.

Caillé se gorge de toutes ces images. Il peine toujours. Aux étapes il se cache pour s'arracher lui-même du palais des fragments d'os, traces de l'attaque de scorbut. Il écrira qu'il ne voulait pas infliger ce spectacle à ses compagnons de route, pas plus que « les rendre témoins de mes souffrances ni des opérations douloureuses auxquelles j'étais obligé de me livrer moi-même ; n'ayant personne capable de me rendre ce pénible service, je me tirai du palais un os qui se communiquait au cerveau ». Chaque matin grandit un espoir qui peu à peu devient démesuré. Sans cesse, autour de lui, il entend prononcer le nom de Tombouctou. Ses compagnons de voyage y sont presque tous allés et en sont revenus. Ce qui n'était encore, quelques mois plus tôt, qu'un songe irréalisable se mue en quelque chose de si proche qu'il en oublie ses souffrances. C'est vers cet inconnu devenu palpable qu'il marche, ou plutôt qu'il se traîne. La toux lui déchire la poitrine, il crache le sang. La fièvre ne l'abandonne plus. Il va.

Le 14 mars 1828, voilà enfin l'étape essentielle, la dernière avant Tombouctou : Djenné.



On ne l'a pas trompé. Ceinte d'une muraille, Djenné est une grande ville entourée d'une eau où naviguent des centaines de pirogues. Les maisons de brique, certaines surmontées d'un étage et d'une terrasse, accueillent huit à dix mille habitants. Sur une vaste place se tient en permanence un grand marché où l'on vend toutes les denrées et marchandises de l'Afrique, mais aussi de nombreux produits d'Europe. Caillé y découvre avec étonnement de la quincaillerie de Hambourg, des toiles d'Angleterre, des armes de France...

Le plus grave, c'est qu'il se voit démunir de tout. Un appel à la solidarité islamique reste la seule solution. Caillé n'hésite pas : il doit se faire connaître au chérif arabe, représentant du sultan de Macina. Le soi-disant Abdallahi demande audience, il est reçu. Une fois de plus, il raconte son histoire. Le chérif et les Maures qui l'entourent l'écoutent avec méfiance. On l'interrogera longuement, multipliant les pièges qu'il déjoue l'un après l'autre. Victoire ! Non seulement le chérif se déclare convaincu mais lui annonce qu'il l'accueillera chez lui et le nourrira. Ce chérif est un homme riche. Sa demeure est l'une des plus belles de Djenné. Surtout elle se révèle particulièrement fraîche et propice au repos. Peu à peu, Caillé retrouve quelques forces. Il lui en faut pour affronter le danger toujours présent : l'un de ses nouveaux amis lui a raconté qu'un chrétien venu récemment à Tombouctou a été reconnu, capturé et roué de coups avant d'être étranglé. Caillé n'en doute pas : il s'agit du major Laing. Si l'on découvre qu'il n'est pas musulman, il passera lui aussi de vie à trépas. Encore ignore-t-il que Clapperton, parti des côtes du Bénin vers

Tombouctou, a été lui aussi mis à mort.



La bienveillance du chérif de Djenné ira jusqu'à procurer à Caillé un passage gratuit à bord d'une des barques pleines de marchandises qui descendent le Niger. Il lui remet une lettre d'introduction auprès de son correspondant à Tombouctou. Au moment de lui faire ses adieux, Caillé va faire don de son fameux parapluie rouge au chérif. Jamais cadeau n'a été accueilli avec autant d'enthousiasme.

Il y a dix-huit marins dans la pirogue qui comporte un pont élevé de trois pieds au-dessus des bords. Caillé ne se lasse pas de considérer ce Niger parfois si large que les Touaregs l'appellent : la mer. « Le jour, écrit-il, la chaleur était très forte ; j'avais une peine infinie à trouver une place pour me mettre à l'abri de l'ardeur du soleil brûlant qui devient presque insupportable lorsqu'on est obligé de rester dans l'inaction. La nuit, je couchais sur le pont, car il n'y avait pas de place pour moi dans l'embarcation ; j'étais exposé au serein et à toutes les intempéries de la nuit ; j'avais cependant le soin de m'envelopper d'une peau de mouton, mais cette précaution ne m'empêcha pas d'être atteint, le 31 mars, d'une forte indisposition. J'eus de violents étourdissements suivis d'une grande faiblesse ; mon estomac ne pouvait plus supporter aucun aliment. »

Le chérif a beau payer sa nourriture, Caillé est fort maltraité. On le nourrit, comme les esclaves, avec du riz simplement cuit à l'eau. Après son malaise, on l'autorisera à rejoindre l'intérieur de la pirogue. Serré entre un Mandingue et un esclave, il peut –confiera-t-il– à peine s'asseoir, car son menton touche ses genoux.

Il ne se plaint pas. Il attend. Il espère. Tombouctou est au bout de la route.

Ainsi passe le mois d'avril.

Ses compagnons lui parlent avec de plus en plus d'inquiétude du nouveau danger qui les menace : les Touaregs qui tiennent la rive gauche du Niger. Ces guerriers, dont on affirme qu'ils descendent des Numides de Jugurtha, ont pris l'habitude, dès qu'ils aperçoivent une embarcation lourdement chargée de marchandises, de l'arraisonner. Ils passent en revue la cargaison et taxent l'équipage selon son importance. Les marchands soudanais, résignés, se plient à cette loi du plus fort. C'est par la couleur de la peau que les Touaregs imposent plus ou moins les voyageurs. Moins ils sont noirs, et davantage ils payent. Par voie de conséquence, dès l'apparition d'une patrouille de touaregs, on précipite Caillé dans le fond de la barque et on le recouvre de plusieurs nattes sous lesquelles il étouffe.

Le 19 avril, à 1 heure de l'après-midi, la pirogue s'arrête devant Cabra. Le port de Tombouctou !

Le lendemain, les marchands auxquels sont destinées les

marchandises qui chargent l'embarcation viennent en prendre livraison. Avec eux s'approchent les esclaves de Sidi Abdallahi Chébir, à qui le chérif de Djenné a recommandé Caillé. Ils le saluent au nom de leur maître et l'invitent à les suivre.



Tombouctou ! À l'horizon, le soleil se couche. Voici enfin, à portée du regard de René Caillé, la ville fabuleuse. Sous ses yeux, sur le ciel devenu rouge, s'inscrivent les maisons dominées par des minarets. Depuis son enfance, il attend cela. Et il entre dans Tombouctou. De tous ses yeux il regarde, il observe. De toute son âme il ressent.

La légende n'a pas menti : Tombouctou existe et lui, René Caillé, foule le sol de Tombouctou.

Cependant il s'interroge. Où sont les cent mille habitants dont parlaient les voyageurs arabes des siècles passés ? Où sont les palais ? Les toits d'or ? Il faut lire ce qu'il a écrit lui-même de sa déception : « Revenu de mon enthousiasme, je trouvai que le spectacle que j'avais sous les yeux ne répondait pas à mon attente. Je m'étais fait de la grandeur et de la richesse de cette ville une tout autre idée ; elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de maisons en terre, mal construites. Dans toutes les directions, on ne voit que des plaines immenses de sable mouvant, d'un blanc tirant sur le jaune, et de la plus grande aridité. »

Ce n'est que cela, la merveille de ses rêves ?

Consolation : il reçoit de Sidi Abdallahi un accueil chaleureux. Son hôte n'exprime pas la moindre méfiance. Il l'invite chez lui et lui offre, le soir même, un somptueux couscous. Quand la nuit vient, Caillé estime qu'il fait bien chaud pour dormir dans une chambre. Il va s'allonger sur le dallage de la cour. Ce qu'il appelle de tous ses vœux c'est le jour. Sa première impression a-t-elle été ou non trompeuse ?

Lorsque, l'aube venue, il se promène dans la ville, les maisons lui semblent plus grandes. Désertes la veille au soir, les rues lui paraissent plus larges, peuplées qu'elles sont de chameaux portant des marchandises, de Noirs, de Maures, voire de Touaregs voilés. Au sommet des minarets les muezzins appellent à la prière. Ce n'est pourtant ni l'animation ni le marché florissant de Djenné. Il semble à Caillé qu'une chape de tristesse se soit abattue sur une ville inconsolable de sa grandeur évanouie.

Grâce au chérif, il obtient une audience du roi Osman, riche commerçant noir. Sa dynastie est héréditaire. Il reçoit Caillé coiffé d'un bonnet rouge et vêtu d'habits coupés dans une étoffe européenne. Totalement convaincu par le chérif, il ne formule aucun soupçon et fait savoir à Caillé qu'il sera désormais placé sous sa protection.

Chaque jour, Caillé va errer et rêver dans la ville. Au Moyen Âge elle rayonnait de toute sa gloire, avec son université, ses marchés, ses

entrepôts. Peu à peu, elle s'est endormie dans les siècles. Caillé admire les maisons anciennes aux fenêtres finement travaillées, aux portes embellies de clous. C'est là que survit Tombouctou, là que s'échangent la soie, le sucre, le thé, les armes avec les plumes d'autruche, les peaux d'animaux sauvages et l'or.

Il prend quantité de notes, monte pour mieux décrire la ville au sommet de la tour de la grande mosquée. Il dessine tout ce qu'il voit. En face de chez lui –étrange rencontre du destin– on lui a désigné la maison qu'avait habitée le major Laing.

Que fera-t-il ? Son hôte le presse de rester à Tombouctou. Il lui prêtera de l'argent pour qu'il s'établisse. Mais lui ne songe plus qu'à partir, qu'à rentrer en France pour témoigner.

Impossible de reprendre le même chemin. Il retrouverait des gens qui ne comprendraient pas pourquoi le soi-disant Égyptien a rebroussé chemin. La seule solution, c'est le nord. Il choisit une caravane qui part pour le Tafilet. Avec l'argent qui lui reste, il peut tout juste payer le loyer d'un chameau. Il est resté quatorze jours à Tombouctou.

Sidi Abdallahi l'accompagne jusqu'à l'entrée du désert et lui fait cadeau d'une grande couverture de coton, d'un coussin neuf, de deux outres en cuir qu'il remplit d'eau pour affronter la traversée du Sahara.

– C'est pour l'amour de Dieu et du prophète, lui dit seulement le chérif.

Ce qu'il va vivre –il ne le sait pas encore– c'est un martyre plus terrifiant encore que ce qu'il a connu jusque-là.



Juché sur un chameau, le découvreur de Tombouctou oscille entre deux ballots de marchandises. N'est-il pas lui-même une marchandise ? Il ne sait rien de l'itinéraire, ignore même où arrivera la caravane. Parce qu'il est pauvre et faible, les hommes ne daignent même pas lui parler. S'ils lui adressent exceptionnellement la parole, c'est pour l'injurier et se moquer de lui. On voyage de nuit. Le jour, on dresse la tente, on cherche à dormir. Caillé calcule que la caravane chemine à une moyenne de 3,7 kilomètres à l'heure. On voyage en pleine saison sèche. Le rationnement quotidien devient de plus en plus sévère. Des tempêtes de sable se lèvent, assèchent davantage encore la bouche et la gorge. On marche vers un puits qui permettra de reconstituer les réserves d'eau presque épuisées. Le puits est à sec. On repart. Le seul espoir de survie, c'est un second puits pour lequel on doit doubler l'étape. Dès qu'il est en vue, la caravane tout entière s'élance. Ce puits-là aussi est à sec ! Le chef ordonne de creuser le sable. Chacun se rue. On trouve de l'eau.

La caravane a repris sa marche. Caillé est devenu maintenant un objet de dérision. On l'appelle Gagéba, du nom de son chameau. On

lui jette des pierres. Les esclaves eux-mêmes se moquent de lui. Ils lui piquent le visage, les yeux avec des branches épineuses.

Il subit. Il ne répond pas.

Le 29 juin, on entre enfin dans une plaine herbeuse. Les puits se multiplient. C'est le Tafilet. Le 21 juillet, la caravane rencontre des Maures. L'un d'eux donne à Caillé une grappe de raisin noir accompagnée d'un petit morceau de pain de froment.

Caillé ne peut plus en douter : on est sorti du désert.

Du 23 juillet au 2 août, on fait halte à Ghourlad. Aucun Européen n'a pénétré dans cette région. Caillé ne possède plus que ses deux coussabes, le neuf et le vieux, ses sandales et le sac de cuir qui renferme ses notes. Il vit d'aumône, de dattes, de quelques figues, de riz. Il cache trois cents francs dans sa ceinture : les montrer serait se dénoncer. Il vend l'un de ses deux pagnes et son coussabe neuf. Il peut alors louer un âne et se mêler à une autre caravane.

Le 12 août, il entre dans Fez. La ville est accessible aux chrétiens et Caillé aperçoit en effet plusieurs Européens. Il ne peut les aborder. Prisonnier de son histoire, ce serait se présenter comme un renégat. Jamais sans doute au cours de son périple il n'a encouru si grand péril. Il se résout à partir pour Meknès et l'annonce à ses compagnons dont la méfiance renaît. Pourquoi veut-il aller à Meknès qui est à l'ouest alors qu'il est censé gagner l'Égypte pour retrouver ses parents ? Il explique que, de Meknès il ira à Rabat où il veut rencontrer le sultan du Maroc pour solliciter une aide sans laquelle il comprend bien qu'il n'atteindra jamais l'Égypte. Les soupçons s'apaisent. Il loue une mule qui le porte jusqu'à Meknès. Il y parvient exténué, affamé, gravement malade. À bout. Son désespoir est devenu si grand qu'il sanglote sur lui-même. Il n'en repart pas moins pour Rabat.

Même question, toujours : comment aborder les chrétiens sans soulever des soupçons qui signifieraient sa perte irrémédiable ? Il possède quelques schillings, propose à des Maures de les changer. Ils refusent et, d'eux-mêmes, lui donnent le conseil qu'il attend : qu'il se rende au consulat de France !

On pense bien qu'il y va tout droit. Le consul de France est un certain Ismayl, Juif marocain. Caillé n'hésite pas : il lui confie son identité, lui raconte son voyage et implore la protection du roi de France.

Terrorisé et catégorique, le consul : il ne peut aider Caillé. Ici, au Maroc, on ne plaisante pas avec la religion.

– Partez ! Partez tout de suite !

Incapable de se payer un logement, Caillé s'en va dormir dans un cimetière. Comment se tirer de ce piège affreux ? Il lui vient l'idée d'écrire à M. Delaporte, vice-consul à Tanger. Il lui dit tout : il est allé jusqu'à Tombouctou, il en est revenu. Lui, René Caillé, est le premier

Européen qui ait vaincu la Ville Mystérieuse. Il supplie qu'on l'aide. La réponse –enthousiaste– de Delaporte arrivera à Rabat après son départ ! Désespérant de la recevoir, Caillé a loué un âne, encore, et s'est mis en route pour Tanger.

Le 8 septembre, c'est un vagabond loqueteux qui, à la nuit tombante, se glisse dans le consulat et demande à parler à M. Delaporte. Celui-ci le reçoit. Le vagabond se présente : René Caillé. Il est sale, il sent mauvais. Le vice-consul, les larmes aux yeux, l'entoure de ses bras, le félicite, lui demande ce qu'il peut faire pour lui. Un seul mot en guise de réponse : manger.

La chance de Caillé a été de rencontrer, en la personne de Delaporte, un homme passionné d'exploration, lui-même membre de la Société de Géographie. Au consulat, Caillé se trouve à l'abri. Delaporte va faire venir à Tanger une goélette, la *Légère*. Caillé, déguisé en marin, montera à son bord.



L'aventure sans exemple se termine. Caillé a parcouru quatre mille cinq cents kilomètres en cinq cent trente-huit jours.



Au début d'octobre, Caillé débarque à Toulon. Delaporte a écrit à M. Jomard, membre de l'institut et vice-président de la Société de Géographie. Tous les journaux annoncent cette magnifique victoire française. La Société de Géographie envoie à Toulon cinq cents francs qui permettent à Caillé de gagner Paris. Il arrive chez Jomard qui l'assaille de questions. A-t-il *vraiment* découvert Tombouctou ?

Caillé lui tend un gros paquet de feuillets : ses notes. Jomard le fait asseoir, se plonge dans la lecture. Cela dure longtemps. Le savant pose la dernière feuille, se lève et, très ému, saisit les deux mains de Caillé.

Une commission va s'émerveiller des précisions, des détails que le vainqueur de Tombouctou va lui donner. Plus tard, on vérifiera sur place les distances et les orientations données par Caillé. On s'apercevra que les rares erreurs de l'explorateur étaient infimes.

Le 5 décembre 1828, la Société de Géographie fête solennellement Caillé. Tout le Paris savant est accouru. Il monte à la tribune, vêtu d'un habit noir qu'égaye un jabot blanc. Aucun orgueil apparent dans son maintien et sur son visage. Seulement de la simplicité et de la modestie. Le grand Cuvier prend la parole :

– Seul, sans garants, sans protecteurs, il a pénétré chez ces peuples, il a traversé le désert pour nous revenir et le voilà sain et sauf au sein de sa patrie...

On lui remettra les dix mille francs de la Société de Géographie. Pour justifier un salaire qui le fera vivre, on le nomme résident à Bamako. Cette ville, il l'a découverte, mais elle reste inaccessible. Il n'y retournera jamais.

Il se retire dans son pays, en Charente-Maritime, d'abord à Beurlay, puis à La Gripperie-Saint-Symphorien où il achète une ferme[38]. Il se mariera, deviendra père de quatre enfants. Les épreuves ont définitivement ruiné sa santé. Il meurt le 15 mai 1838, de tuberculose. Il a trente-neuf ans.

Comment douter que, jusqu'à son dernier instant, là, dans son pays natal, Tombouctou n'ait cessé de hanter René Caillé ? Tombouctou, rêve réalisé. Tombouctou qui, grâce à lui, avait cessé d'être la Mystérieuse.

7. *POU-YI DERNIER EMPEREUR DE CHINE*

Quand le train soviétique qui transportait en Chine les « criminels de guerre du Mandchoukouo » s'arrêta en Mandchourie, à la gare de Chen Yang –le nom nouveau de Moukden–, il roulait depuis cinq jours. Le 31 juillet 1950, il avait franchi la frontière. Le lendemain, les prisonniers avaient été livrés aux représentants du gouvernement de la Chine populaire.

Criminels de guerre ! En 1950, il n'était pas un seul de ces hommes pour ignorer le poids, dans un pays nouvellement livré au communisme, d'une telle expression. Tous ils avaient collaboré avec les Japonais. Aucun de ces voyageurs forcés n'en doutait : le peloton d'exécution était au bout de la route.

Parmi le groupe d'hommes effarés qui venaient de descendre sur le quai, l'un d'eux, mince et portant des lunettes, était âgé de quarante-quatre ans. En apparence, rien ne le différenciait des autres. Et pourtant ! Cet homme-là s'appelait Pou-yi et il avait été empereur de Chine.

La mort qui l'attendait –fatalement–, il y pensait depuis que les Soviétiques lui avaient annoncé qu'ils allaient les livrer à ses compatriotes. Le temps était venu de l'ultime échéance. Plutôt que d'attendre docilement le moment où elle allait lui être donnée, ne valait-il pas mieux en finir tout de suite ?

Un beau film de Bernardo Bertolucci, *le Dernier Empereur*, a évoqué cet instant tragique. Il nous a montré Pou-yi, réfugié dans les toilettes, tentant de se donner la mort. La scène est poignante, mais elle est imaginaire. Il serait puéril d'adresser des reproches aux scénaristes et moins encore au réalisateur. Leur propos n'était pas de suivre aveuglément la vérité historique mais de composer une œuvre d'art. Justement parce que nous avons apprécié ce film et que nous nous sommes attachés à son héros, nous avons besoin, nous qui aimons l'histoire, de démêler le vrai du faux.

Quelle est la vérité sur Pou-yi, dernier empereur de Chine ?



Jamais peut-être une vie d'homme ne nous a proposé contraste aussi saisissant. Celui qu'attend une prison de la Chine populaire a grandi dans la Cité Interdite de Pékin, palais unique au monde, ville à elle seule au milieu d'une ville.

Cette cité, Marco Polo l'a visitée à la fin du XIII^e siècle. Il l'a comparée à un jeu d'échecs. L'image reste vraie, à cette différence près que des milliers de nos contemporains pénètrent chaque jour dans ce qui, pendant des siècles, a été réservé à un seul, celui que l'on appelait le *Fils du Ciel*. La Chine n'était-elle pas le *Céleste Empire* ?

Que voit-il, le touriste qui vient de considérer –premier choc–

l'extraordinaire couleur des murs d'enceinte, cette teinte qui lui a donné son nom de Cité Violet-Pourpre ? Il franchit deux avant-cours. Il passe la monumentale Porte Wu-Men, autrement dit Porte du Midi, il pénètre dans une cour traversée par un canal, la Rivière d'Or, qu'enjambent cinq ponts de marbre blanc. Comment ne pas s'extasier devant les galeries, devant la terrasse à trois étages, elle aussi de marbre blanc, devant les pavillons dont les toits de tuile jaune d'or s'incurvent, comme autrefois les tentes mongoles ? Ce qui s'offre au visiteur, c'est une prodigieuse palette de couleurs, le jaune des toits s'opposant au rouge des colonnades et au blanc immaculé du marbre. Aucun palais du monde n'incarne aussi fortement la magnificence absolue offerte par un peuple à son souverain.

Or la Cité Interdite, quadrilatère de 960 mètres sur 750, est cernée par la Ville Impériale, elle-même entourée de murs. La Ville Impériale s'insère dans la Ville Tartare, flanquée au sud par la Ville Chinoise. Tout cela représente un monde au sein duquel la Cité Interdite peut être comparée à « la plus petite poupée d'une poupée russe[39] ».

Parmi les innombrables salles que l'on peut y découvrir, le visiteur à la recherche des souvenirs d'un passé millénaire devra s'attarder à celle de l'Harmonie Suprême qui, au-delà de la Rivière d'Or, s'ouvre sur la terrasse de marbre. C'est là, le 2 décembre 1908, qu'un petit garçon de deux ans et demi a été proclamé empereur.

Il s'appelait Pou-yi.



Des premières dynasties chinoises, on peut dire, usant délibérément d'un cliché pour une fois exact, qu'elles se perdent dans la nuit des temps. La plupart des premiers souverains de la Chine restent légendaires. Nous n'en demeurons pas moins rêveurs quand nous découvrons qu'en l'an 2359 avant Jésus-Christ régnait en Chine un empereur historique du nom de Yao. Après lui, de nombreuses dynasties se sont succédé. Celle des Tcheou (1050-256 avant J.-C.) a vu naître le confucianisme. Les Ming (1368-1644) se sont campés comme de grands protecteurs des arts et des lettres. En 1644, quand le roi de Mandchourie Abaquoi s'empara de Pékin, l'empereur Ming se suicida. Le neveu d'Abaquoi fut proclamé empereur. La dynastie des Ts'ing venait de prendre le pouvoir.

Si l'on songe à l'empereur qui régnait il y a plus de quatre mille ans, une dynastie qui n'apparaît qu'au XVII^e siècle de notre ère peut paraître bien récente. Les Ts'ing n'en ont pas moins marqué l'immense empire de leur empreinte. Songez que c'est du mot Ts'ing –premier souverain de la dynastie– que nous avons fait Chine. Songez que c'est le même Ts'ing qui a construit la Grande Muraille, la plus colossale construction que des hommes aient jamais conçue, si longue –3500 kilomètres– qu'il est possible de la voir de la lune.

Pou-yi, l'enfant de trois ans devenu empereur, est l'héritier direct des empereurs Ts'ing.

Quand il vient au monde, le 7 février 1906, une femme règne sur l'Empire Céleste. Elle n'en a pas le droit. Dans son testament, adressé précisément au jeune Pou-yi, cette même femme écrira : « Ne laissez jamais plus une femme s'élever au pouvoir suprême : les lois de notre dynastie l'interdisent. » Pourtant, elle-même n'a reculé devant rien pour enfreindre cette règle. Elle y est parvenue par la séduction, l'intrigue et le crime. Son nom était Tseu-Hi mais, en secret, ses sujets la désignaient comme le "Vieux Bouddha".

Les portes du pouvoir lui avaient été ouvertes quand, en 1853, elle avait été choisie pour devenir l'une des concubines de l'empereur Hien-Fong.

L'empereur avait droit à plusieurs épouses mais, en général, il se limitait à trois. Seule la première portait le titre d'impératrice, les autres demeurant des reines. À celles-ci s'adjoignaient des concubines, dont le nombre était théoriquement limité : car certains empereurs en ont compté plus de mille ! C'est de l'existence de cette foule de femmes attachées à la personne du souverain qu'était née l'institution des eunuques. Il en fallait une véritable armée pour veiller sur la vertu des concubines de l'empereur, si nombreuses que certaines n'entraient qu'une seule fois dans le lit de leur maître.

Au XIX^e siècle, les empereurs avaient renoncé à cette inflation de concubines dont l'hébergement et l'entretien finissaient par poser de graves problèmes. Un décret avait fixé le nombre à ne pas dépasser : soixante-dix, ce qui malgré tout demeurait honorable. Les concubines étaient choisies par l'impératrice mère. C'est ainsi que la jeune Ye-Ho-No-La –future Tseu-Hi– avait été retenue, pour une place du troisième rang, parmi soixante candidates. Elle avait dix-huit ans, était fort jolie et surtout ambitieuse.

Comment se distinguer au milieu de tant de compétitrices ? Une chance singulière lui advint. Jusque-là, de ses femmes autant que de ses concubines, Hien-Fong n'avait eu que des filles. Trois ans après son entrée au harem, Tseu-Hi lui donna un fils. Il était temps car la santé de Hien-Fong déclinait. Les textes du temps disent qu'il payait les débauches de toutes sortes auxquelles il s'était livré. Quand Tseu-Hi le vit à l'agonie, elle l'adjura de reconnaître son fils comme héritier légitime. Il le fit en 1861, juste avant sa mort. Alors Tseu-Hi joua serré.

Trois régents avaient été nommés. S'assurant de la complicité des eunuques de la cour, Tseu-Hi les fit arrêter et bientôt décapiter. Elle s'était emparée du sceau impérial. Terrorisant le Grand Conseil, elle se fit décerner le titre d'impératrice douairière, cependant que la régence était confiée au frère de Hien-Fong, tout acquis à sa cause.

Elle est maîtresse absolue de la Chine. Elle va le rester pendant quarante-sept ans. Impossible de lui refuser une sorte d'intelligence politique, faite surtout d'intuition, d'une implacable volonté et d'une méfiance érigée en règle de vie. Jamais elle n'est retenue par ce que d'autres appellent scrupules. Tout au long de son interminable règne, elle fera mettre à mort ceux qui auront l'audace de s'opposer à elle ou, plus simplement, qu'elle considérera comme des obstacles. Pour assurer son pouvoir, elle a choisi de terroriser. Elle y parvient sans difficulté. Tout tremble autour d'elle. Si l'on voit son regard s'assombrir, l'angoisse glace soudain la cour.

À un seul moment, elle a paru perdre pied : quand son fils, devenu empereur, est mort en 1875. Logiquement le pouvoir devrait lui échapper. Or elle opère un extraordinaire rétablissement. Elle fait reconnaître comme empereur le fils de sa propre sœur, par ailleurs neveu de Hien-Fong. La légitimité n'était sauve que de très loin, car les droits d'autres princes primaient ceux de l'empereur choisi. L'important pour Tseu-Hi était que son neveu régnât.

Le nouvel empereur, couronné sous le nom de Kouang-Siu –ce qui veut dire Glorieuse Succession– n'a que six ans. Tseu-Hi va pouvoir exercer la régence. Quand Kouang-Siu eut vingt ans, elle le maria avec la fille de son frère. La nouvelle impératrice avait reçu une mission très précise : empêcher son époux de manifester la moindre velléité d'indépendance.

Tseu-Hi se retira alors au Palais d'été, autre résidence de rêve située, sur 267 hectares, à dix kilomètres de Pékin. Elle proclamait que l'heure du repos avait sonné pour elle et qu'elle passerait les années qui lui restaient à vivre à embellir le palais légué par « ses » ancêtres : une extraordinaire accumulation de merveilles étalées autour de lacs et de canaux. Déjà, en 1767, un Jésuite, le père Benoît, écrivait : « Le palais destiné au logement de l'empereur et de toute sa cour est d'une étendue immense et réunit dans son intérieur tout ce que les quatre parties du monde ont de plus recherché et de plus curieux. »

Ce Palais d'été avait été systématiquement pillé en 1860 par les armées française et anglaise entrées en Chine pour obliger celle-ci à tenir des engagements auxquels Tseu-Hi se dérobaient. À la fin du XVIII^e siècle, la Chine avait atteint sa plus grande expansion. Elle formait le plus grand État du monde et sans doute le plus puissant. Tout au long du XIX^e siècle, s'était engagé le processus de décadence. En était cause, avant tout, la convoitise des étrangers, Européens d'abord puis Japonais. Sous des prétextes divers, les Occidentaux étaient intervenus en Chine : les Russes, les Français, les Anglais, les Allemands. On formulait des demandes et, pour les faire aboutir, on envoyait devant les côtes chinoises un ou plusieurs bateaux de guerre :

la politique de la canonnière. Après l'expédition de 1860 se confirma ce qui allait peu à peu apparaître comme une véritable mainmise de l'étranger sur cet empire millénaire.

Que l'on se rassure : Tseu-Hi avait restauré le Palais d'été dans toute sa splendeur. Pour satisfaire ses caprices, elle détournait une part considérable du budget de l'État. C'est ainsi que, durant une année entière, elle affecta à son usage personnel le budget prévu pour la modernisation de la marine chinoise.

La guerre éclata entre la Chine et le Japon. La Chine fut écrasée, ce qui n'a rien d'étonnant si l'on considère l'usage que Tseu-Hi faisait des deniers publics. Dès lors ce fut la ruée des grandes puissances sur ce territoire si vulnérable. Chacun s'y faisait attribuer des privilèges, des concessions, des territoires. Tseu-Hi n'en avait cure. Au Palais d'été, elle jouissait de ses trésors.

Qui aurait pu croire que ce méprisable jeune empereur Kouang-Siu –le double neveu de Tseu-Hi– allait, avec beaucoup d'autres jeunes Chinois, ressentir l'humiliation du traitement auquel les puissances soumettaient la Chine ? Ce glorieux empire, à quel degré d'abaissement était-il parvenu ! La comparaison avec le Japon renforçait encore ce bilan accablant.

Dès 1868, l'empire nippon avait décidé de sortir de son isolement pour se mettre à l'école de l'Occident. Il n'avait fallu que quelques années pour que le Japon quittât le Moyen Âge et rejoignît le XIX^e siècle. Forts d'un tel exemple, les jeunes Chinois estimaient que, pour résister aux pressions étrangères, il fallait à leur pays s'occidentaliser. Un programme de réformes fut élaboré et on osa le porter à l'empereur.

Kouang-Siu s'enthousiasma, ce qui est tout à son honneur. Il fit préparer et promulgua les décrets nécessaires. Leur préambule est éloquent : « Les vertueux monarques de l'antiquité ne se sont pas obstinément attachés au présent. Ils se sont toujours montrés disposés à accepter les changements, de même que l'on porte des vêtements de toile en été et des fourrures en hiver... »

À une telle évolution, le jeune empereur savait que Tseu-Hi manifesterait une opposition irréductible. Quand certains commencèrent à proférer d'acribes critiques contre les projets de réforme, il comprit qu'ils étaient soutenus par Tseu-Hi. Il décida de la faire arrêter.

Pauvre Kouang-Siu ! Le général qu'il chargea de cette tâche, Yuan Che-kaï, lui avait juré fidélité. Il le trahit et avertit l'impératrice douairière. Elle réagit avec une promptitude qui démontrait qu'elle n'avait rien perdu de ses réflexes. Le palais impérial fut investi et l'empereur-neveu arrêté. Tous ceux qui avaient adhéré aux réformes projetées furent condamnés à mort, un grand nombre longuement

torturés. Tseu-Hi avait repris la totalité du pouvoir.

Curieusement, mais point pour les mêmes raisons, elle portait maintenant aux étrangers la même haine que Kouang. Depuis quelque temps on voyait croître en Chine une secte –les Boxers– qui s’était juré d’expulser les non-Chinois et de conduire les chrétiens de Chine au trépas. Tseu-Hi encouragea leur action. Le jour vint où elle fit savoir : « J’ordonne que tous les étrangers, hommes, femmes et enfants, vieux et jeunes, soient sommairement exécutés. Qu’aucun n’échappe ! »

Ce fut le siège des Légations qui, à Pékin, abritait les ambassades étrangères. Par le cinéma –encore– qui nous donna *Les Cinquante-Cinq Jours de Pékin*, nous n’avons pas oublié l’histoire de la défense de ces Légations par elles-mêmes. Une colonne internationale les délivra. Épouvantée et vêtue en paysanne, Tseu-Hi dut fuir. De loin elle négocia avec les vainqueurs, accepta toutes leurs conditions et, sans faire de manières, livra au bourreau les chefs boxers dont elle avait soutenu la révolte. Les gouverneurs de province et ses conseillers personnels, qui n’avaient fait qu’appliquer ses ordres, furent également exécutés.

La paix était revenue, mais à quel prix ! Jamais Kouang-Siu ne retrouva le pouvoir. Sa santé se révélait de plus en plus compromise. Certains disaient que Tseu-Hi lui faisait donner du poison. On ne prête qu’aux riches.

Qui succéderait à Kouang-Siu ?

Au Grand Conseil, on proposa plusieurs candidats, tous naturellement choisis dans la famille impériale. Avec mépris, Tseu-Hi les écarta. Depuis longtemps elle avait choisi son candidat : ce serait le neveu de Kouang-Siu, c’est-à-dire son propre petit-neveu, Pou-yi. Il avait deux ans et demi.



Le 14 novembre 1908, Kouang-Siu meurt, désespéré, à l’âge de trente-huit ans. Tseu-Hi peut être satisfaite. Puisque l’empereur choisi n’est qu’un bébé, il lui reste assurément de nombreuses années à régner. Le destin se charge de réduire à néant ce parfait raisonnement. Le lendemain de la mort de Kouang-Siu, une syncope terrasse Tseu-Hi. Elle n’a plus que quelques heures à vivre. Elle le sait.



Un cortège a quitté la Cité Interdite : des hommes à pied et des cavaliers entourent un palanquin porté par deux eunuques. Tout autour, une escorte de gardes impériaux, de chambellans et de dignitaires à cheval.

Direction : la Demeure du nord, à une demi-heure de là, au bord du lac. C’est là que réside, avec ses deux épouses, le prince Tch’ouen, frère de Kouang-Siu.

Quand il voit arriver le cortège, Tch’ouen comprend aussitôt. On

vient lui prendre son fils pour en faire un empereur. Pour lors, le petit garçon joue avec sa nourrice, M^{me} Wang. Stupéfait, il voit paraître cette foule en armes, vêtue de somptueux costumes. Il entend le premier chambellan hurler un ordre : que l'on prépare l'enfant !

Il n'en faut pas plus pour terroriser Pou-yi. Quand les gens du palais s'approchent, il court se cacher dans un placard. Les eunuques l'y rejoignent, tentent de l'apaiser et de s'emparer de lui. Secoué de sanglots, il se jette sur eux, les griffe, parvient à leur échapper. Le premier chambellan laisse éclater sa colère. Le prince Tch'ouen, effondré sur sa chaise, a d'ores et déjà abdiqué toute fermeté. Le chambellan a une idée :

– La nourrice. Allez chercher la nourrice !

Elle est toute jeune, cette nourrice. M^{me} Wang n'a que vingt et un ans. Fille de petits paysans réduits à la famine par des inondations, elle a été vendue adolescente à un homme riche qui en a fait son esclave autant que son épouse. Elle a reçu de lui plus de coups que de bienfaits. Il est mort en lui laissant un bébé. Si on l'a choisie comme nourrice du petit prince, c'est à cause de l'excellence de son lait. Pour entrer au service de la famille impériale, elle a dû jurer de ne plus revoir son propre enfant. Confié à une famille qui oublie de le nourrir, celui-ci est mort très vite. M^{me} Wang ne l'apprendra que huit ans plus tard[40].

En l'occurrence, elle n'hésite pas. Seule elle exerce quelque influence sur ce bambin capricieux. Surtout elle le connaît mieux que personne. Elle entrouvre son corsage, dénude un sein. Aussitôt l'enfant se calme, se précipite dans les bras de M^{me} Wang et se met à téter goulûment. À signaler qu'elle l'allaitera jusqu'à sa neuvième année.

Une femme retient ses larmes car, en de tels cas, il n'est pas séant et même dangereux de pleurer : la mère de Pou-yi. Déchirée, elle voit son fils s'éloigner. Elle ne le reverra que cinq ans plus tard.



Hissé dans son palanquin, serré contre M^{me} Wang, Pou-yi a gagné le palais impérial. Il fait froid, très froid. On l'a conduit aussitôt auprès de l'impératrice qui se meurt. « Le choc s'est profondément gravé dans mon esprit, écrira-t-il beaucoup plus tard. Je me rappelle m'être trouvé soudain tout seul au milieu d'inconnus, tandis que devant moi pendait un rideau terne à travers lequel j'apercevais un visage émacié, d'une hideur terrifiante. C'était Tseu-Hi. On dit que je me suis mis à hurler en la voyant et que j'ai été pris d'un tremblement incoercible. Tseu-Hi dit à quelqu'un de me donner des bonbons, mais je les ai jetés par terre et j'ai crié : "Je veux ma nounou, je veux ma nounou !" » Ce qui a eu le don de lui déplaire infiniment. "Quel vilain petit garçon, a-t-elle dit. Qu'on l'emmène jouer ailleurs[41] !" »

Le 2 décembre, c'est le couronnement dans la salle de l'Harmonie

Suprême. Quand on hisse Pou-yi sur ce trône qui, à son échelle, se situe à une hauteur incroyable, l'épouvante le saisit. La salle n'est pas chauffée. S'il y avait un thermomètre, il marquerait plusieurs degrés au-dessous de zéro. Le petit garçon tremble : est-ce de froid ou de peur ? Les officiers, les ministres, les dignitaires défilent devant lui. Cérémonie interminable dont on a si souvent conté les épisodes à Pou-yi qu'il a cru plus tard en avoir gardé la mémoire.

« Je trouvais tout cela bien long et bien ennuyeux, a-t-il noté. Il faisait si froid que, quand on m'a porté dans la salle et qu'on m'a hissé sur ce trône énorme et trop haut, je n'ai pas pu me contenir davantage. Mon père qui me soutenait, agenouillé près du trône m'a dit de ne pas m'agiter comme ça, mais je me suis débattu en criant : "Je n'aime pas être ici. Je veux rentrer à la maison !" Mon père était tellement affolé qu'il s'est mis à transpirer abondamment. Tandis que les dignitaires continuaient à se prosterner devant moi, mes hurlements se sont faits de plus en plus perçants. Mon père s'est efforcé de m'apaiser en disant : "Ne pleure pas, ce sera bientôt fini." Ses paroles destinées à me calmer ont eu un effet déplorable sur les fonctionnaires du palais qui ont cru y voir un "présage sinistre et prophétique". »

Dès lors, il n'y aura plus d'autre demeure pour Pou-yi que la Cité Interdite. Il n'y aura plus que la splendeur en forme de prison, l'idolâtrie en forme d'esclavage. Tout un peuple d'eunuques, de dignitaires, de prêtres s'empresse autour de lui. Plus jamais son enfance ne connaîtra la solitude. S'il veut faire quelques pas dans les jardins, il doit y renoncer car seul le palanquin convient à un empereur. Encore faut-il qu'il soit escorté comme il convient : quelques centaines de personnes suffisent à peine. Un eunuque court devant le cortège et profère, avec le nez, un bruit destiné à avertir les gens de s'écarter. On ne voit que cela : des eunuques, encore des eunuques. L'un d'eux transporte un petit fauteuil dans lequel l'empereur pourra s'asseoir s'il vient à s'arrêter. Un autre est chargé des vêtements de rechange, un autre du parapluie, un autre de l'ombrelle. Et s'il avait faim ? Et s'il avait soif ? Suivent les eunuques du service du thé impérial, abondamment munis de pâtisseries, de confitures et de compote. Et s'il éprouvait quelque indisposition ? Voici les eunuques de la pharmacie impériale portant tout ce qu'il faut de potions et d'élixirs, de pilules et de dragées, de drogues pour la colique, de poudres contre la fièvre. Et si un besoin pressant lui venait ? Voici les eunuques porteurs de pots de chambre. Il se souviendra de « cette fantastique escorte qui s'avancait dans un silence absolu ».

Même rituel insensé pour les repas. Même armée d'eunuques et de serviteurs. Même ballet de gestes inutiles et rigoureusement codifiés.

Sur plusieurs tables s'étale la bagatelle de vingt-quatre plats, depuis le poulet entier aux champignons impériaux jusqu'au canard aux trois délices en passant par le jambonneau à l'étuvée, le ragoût de tripes et de poumons, l'émincé de bœuf au chou nouveau. Sans compter les légumes sautés, le consommé des ancêtres et les innombrables desserts. Tout cela cuit par de véritables artistes, sélectionné comme si le sort de l'empire en dépendait. Tout cela perdu à l'avance car l'enfant ne consomme qu'un bol de riz et un pain de sésame.

Impossible de se soustraire à l'étiquette. Impossible de se dérober aux vingt-huit sortes d'habillements différents prévus pour chaque période de l'année, « depuis l'habit noir doublé de fourrure blanche que je commençais à porter le neuvième jour du mois lunaire jusqu'à l'habit d'hermine que je revêtais le premier jour du onzième mois ».



Il grandit. Il s'ennuie. Une seule distraction : tourmenter les eunuques à qui est refusé le droit de se dérober à la moindre de ses exigences. Un jour, il aperçoit une crotte sur le sol. Il la montre à l'eunuque qui l'accompagne :

– Mangez ça.

L'eunuque tombe à genoux et obéit.

Après plusieurs années de solitude, on lui a permis de recevoir sa mère, son frère cadet Pou Tchieh et l'une de ses jeunes sœurs. Encore ces enfants doivent-ils parler à leur frère à la troisième personne et observer une attitude "pleine de respect".

Il a cinq ans lorsque commencent ses études. L'impératrice Long Yu, veuve de Kouang-Siu, lui a désigné trois précepteurs. Ceux-ci lui enseignent avant tout la philosophie et l'histoire de son pays. Dès qu'il sait lire, on lui donne des romans de chevalerie, d'anciennes épopées, des légendes qui n'ont pas d'âge. On lui fait poursuivre ses études en compagnie de son frère, d'un de ses cousins et d'un de ses neveux. Il notera simplement : « Mes compagnons d'études jouissaient d'un privilège supplémentaire : l'honneur d'être puni à ma place. »

Les années passent, immuables. Au-delà des murailles violet-pourpre de la Cité Interdite, est en train de se produire le plus radical changement de toute l'histoire de la Chine. Pou-yi n'en sait rien.



L'implantation des étrangers dans le pays se poursuivait de plus belle. L'immense masse des Chinois ne s'en préoccupait guère, vivant dans une précarité effrayante, littéralement au jour le jour, cherchant éperdument à subsister. Les classes plus élevées, elles, désespéraient : quand la Chine retrouverait-elle son âme ?

Un homme allait incarner cet espoir et cette revendication. Il s'appelait Sun Yat-sen. Il semblait lui-même être le reflet de la Chine éternelle. Son père, un pauvre paysan, tirait d'un champ minuscule

dans le delta du Si Kiang la maigre subsistance des siens. Sa famille était si peu de chose que nul n'avait songé à enregistrer la naissance de l'enfant. Des dizaines de millions de Chinois à son image naissaient, vivaient et mouraient sans que cela présentât quelque importance.

La chance lui vint de l'essor de la canne à sucre aux îles Hawaï. On avait un urgent besoin de main-d'œuvre. On la recruta en Chine où l'on trouvait toujours des ouvriers pour une bouchée de pain. Le frère aîné de SunYat-sen partit. Quand il eut gagné quelque argent, il le rapporta à ses parents et, à l'heure du retour, il proposa à son frère cadet de l'emmener. Arrivé à Honolulu, il fit de cet enfant de treize ans, non pas un ouvrier mais un écolier. Il l'inscrivit au *Bishop's College School*, fondé par un évêque anglican. Incroyable changement : le fils du paysan chinois reçoit une excellente éducation anglaise. Non seulement il apprend la langue, mais les mœurs des Occidentaux, leurs manières de penser et ce qu'est la démocratie. Il se convertit au christianisme. Partant pour Hong Kong, il étudie la médecine et reçoit, en 1892, son diplôme de docteur en médecine et en chirurgie. Il est devenu le Dr Sen.

On le voit de nouveau aux Hawaï puis à Londres, puis au Japon. A-t-il oublié la Chine ? Au contraire. De son pays, il reste obsédé. La défaite essuyée lors de la guerre avec le Japon l'a conduit au désespoir. Il se jure de rendre à la Chine la place qui lui est due dans le monde moderne. Il fonde une première société secrète qui réunit des Chinois exilés, puis une seconde. Il publie une brochure : *La Véritable Solution de la question chinoise*. On la lit beaucoup parmi les Chinois de l'étranger. Au cours d'une tournée de conférences aux États-Unis, il prône l'abolition de la monarchie dans son pays et l'instauration de la République.

Son programme : « Le peuple doit posséder les richesses, le peuple doit les contrôler, le peuple doit en profiter. » Un grand nombre de Chinois vivent aux États-Unis. Enthousiasmés, ils apportent leur adhésion et leurs dons à Sun Yat-sen. Après un voyage en Europe, l'apôtre de la révolution chinoise revient au Japon et recrute de nombreux adhérents parmi les étudiants chinois. Il fonde un journal qui va porter ses idées à travers tout l'Extrême-Orient. Il estime le moment venu de passer à l'action et, avec ceux qui le suivent, il organise des soulèvements. Ils échouent. Pour le gouvernement chinois, Sun Yat-sen devient l'homme à abattre. Il ne s'en alarme pas, court le monde pour recueillir des fonds, publie à Hong Kong un nouveau journal. Tout cela constitue un ferment dont s'imprègnent peu à peu les élites chinoises. Le 10 octobre 1911, les régiments d'artillerie et du génie de Wuchang se mutinent. En quelques jours, ils dominent tous les nœuds de communication de la région du fleuve Bleu. La cour envoie des troupes contre les insurgés auxquels se sont

mêlés les paysans. Échec à la cour. L'insurrection s'étend à toute la Chine centrale et notamment au Yunnan qui proclame la République.



Le prince Tch'ouen –père de Pou-yi– exerce la régence au nom de son fils mineur. Il s'affole, rappelle ce général Yuan Che-kaï qui avait déjà trahi Kouang-Siu et lui donne carte blanche pour juguler la rébellion. Yuan Che-kaï estime qu'il faut négocier avec les généraux mutinés. Ceux-ci exigent que soit promulguée une constitution et que l'on élise sur-le-champ un parlement devant lequel se présentera un gouvernement responsable.

Dès qu'il connaît cet ultimatum, le régent s'incline. Il va faire signer par l'empereur-enfant, son fils, une véritable autocritique :

« Je règne depuis trois ans ; j'ai toujours agi consciencieusement dans l'intérêt du peuple mais, étant dépourvu d'habileté politique, je n'ai pas employé les hommes comme il convenait... Par le présent édit j'annonce au monde que je jure de me réformer, d'appliquer fidèlement la Constitution avec le concours de nos soldats et de la nation... J'abrogerai des anciennes lois qui ne sont plus appropriées aux nécessités actuelles. J'établirai entre les Mandchous et les Chinois l'union dont parlait le dernier empereur... Nous sommes une toute petite personne et nous sommes placé à la tête de nos sujets. Les malheurs en sont à ce point qu'il y a un complot pour renverser ce que nous ont légué nos ancêtres. Nous sommes dans le repentir. Mais nous avons confiance dans l'aide du peuple et des soldats pour raffermir l'Empire éternel. Nos finances, notre diplomatie touchent au fond de l'abîme ; je crains d'y tomber, même si nous nous unissons. L'avenir de la Chine est désespéré si les sujets de l'Empire se laissent égarer par des gens sans aveu. Jour et nuit, je suis accablé d'inquiétude. Mon seul espoir est que mes sujets comprennent bien la situation. »

L'insurrection se développe avec une rapidité confondante. En moins d'un mois, sur dix-huit provinces, quatorze s'y sont ralliées. Les partisans de la République sont maintenant maîtres de Shanghai, de Canton, de Fou-Tcheou, et enfin de Nankin. À Shanghai se forme un gouvernement de la République. Une assemblée constituante se réunit.

En désespoir de cause, le régent a nommé Yuan Che-kaï premier ministre. Nouvelle erreur car le général, en signe de bonne volonté à l'égard des insurgés, demande à l'impératrice douairière de révoquer les pouvoirs du régent, ce qu'elle fait sans hésiter : « Un seul homme a dirigé les affaires et ce fut avec maladresse ; on en est arrivé à ceci : toute la population du pays est plongée dans l'affliction et les malheurs... Nous ordonnons que le prince Tch'ouen se retire dans son palais et qu'il ne soit plus mêlé aux affaires du gouvernement. »



L'annonce de la révolution a surpris Sun Yat-sen aux États-Unis. Il

lui a fallu le temps d'accourir en Chine. Dès qu'il arrive, les foules l'acclament. À Nankin les délégués des provinces insurgées le proclament président provisoire du Gouvernement républicain. Le 1^{er} janvier 1912, il prête serment. Cinq jours plus tard, il signifie aux puissances étrangères la naissance de la République chinoise.

Yuan Che-kaï, qui pensait bien être le premier président de la République, est floué. En apparence du moins, car le vieux soldat a plus d'un tour dans son sac. Ce qui lui importe, afin de préserver son propre avenir, c'est de se faire reconnaître par les Républicains le titre de premier ministre qui lui a été décerné. Donc, il s'incline et conseille à la cour l'abdication de l'empereur.

L'acte qui est signé restera probablement l'un des plus étonnants de l'histoire de notre siècle. L'empereur confirme la désignation de Yuan Che-kaï comme premier ministre. Il reconnaît la République. En compensation, le gouvernement républicain autorise Pou-yi à conserver son titre d'empereur Ts'ing avec une pension annuelle de quatorze millions de francs-or. La Cité Interdite et le Palais d'été lui sont attribués comme résidences. La famille impériale est autorisée à y demeurer ainsi que ses serviteurs.

A-t-il seulement compris ce qui venait de changer si radicalement, le petit Pou-yi ? Il s'est souvenu d'une scène, celle qui a marqué son destin. Seule l'image s'est imprimée dans sa mémoire et nullement le sens de cette image : « L'impératrice douairière était assise sur un *kang* dans une petite salle du Palais de la Nourriture de l'Esprit ; elle s'essuyait les yeux avec un mouchoir tandis que, devant elle, était à genoux sur un coussin rouge un vieillard adipeux (Yuan), le visage trempé de larmes. J'étais assis à la droite de l'impératrice et je me demandais pourquoi les deux grandes personnes pleuraient. En dehors de nous trois, il n'y avait personne dans la pièce et tout était très calme ; le vieil homme reniflait bruyamment en parlant et je ne comprenais rien de ce qu'il disait... »

La dynastie dont Pou-yi était le dernier représentant avait cessé de régner sur la Chine.



Dans la Cité Interdite, rien n'a changé. Intact le rituel. Immuable l'étiquette. Les eunuques sont toujours là, innombrables. L'enfant empereur revêt toujours ses vingt-huit tenues. Il choisit toujours parmi ses vingt-quatre plats. On s'agenouille toujours devant lui. Alors que la République décerne de nouvelles décorations, il continue à honorer des siennes ses fidèles. Un nouveau drapeau flotte sur la Chine, mais celui de la dynastie se déploie toujours sur la Cité Interdite.

Seulement, comme il avance en âge, il comprend mieux les nouvelles qui lui viennent de l'extérieur. C'est ainsi qu'il s'étonne à peine quand on lui dit que Yuan Che-kaï a réuni autour de lui les

modérés qu'effraie le radicalisme de Sun Yat-sen. Il ne s'étonne pas davantage lorsqu'on lui apprend que Yuan a évincé à son profit Sun Yat-sen de la présidence.

En fait, ce sont les forces conservatrices qui triomphent. Sun Yat-sen, pour assurer les bases de la République, a fondé un parti politique, le Kuomintang ou Parti national du peuple, qui a obtenu une large majorité au parlement. Ce qui n'a pas l'heur de plaire à Yuan qui fait assassiner le chef du groupe parlementaire du Kuomintang et dissout le parlement. Bientôt les chefs politiques de cette opinion seront contraints à l'exil, y compris Sun Yat-sen. Yuan Che-kaï règne désormais sans partage.

Qu'est-ce que cela change pour Pou-yi, toujours prisonnier de la Cité Interdite ?

Il ne va commencer à s'émouvoir qu'en 1915 : quand il apprend que Yuan Che-kaï, peu satisfait de son titre de président de la République, songe à monter sur le trône. Empereur ? Il n'en est qu'un, aux yeux de Pou-yi, et celui-là est sacré. C'est lui-même.

D'évidence, il n'est rien qui importe moins au vieux Machiavel que l'opinion du petit empereur. Il s'obstine, propose aux Chinois un plébiscite : doit-on rétablir la dignité impériale en faveur de Yuan Che-kaï ? Réponse positive. Nous sommes libres de penser que le vote de millions de paysans illettrés a été soigneusement organisé. Voilà Yuan Che-kaï proclamé empereur !

« Bien que, à l'époque, écrit Pou-yi, je fusse âgé de neuf ans seulement, ces nouvelles provoquèrent en moi une fureur indescriptible et me firent craindre en même temps pour ma vie... Une fois Yuan Che-kaï empereur, supporterait-il à ses côtés un empereur auxiliaire parfaitement superflu ? » Il est exact que, dans les seules années 770 à 475 avant J.-C., trente-six empereurs chinois avaient été assassinés...

Déjà le nouveau souverain fait préparer, dans la Cité Interdite, les salles nécessaires à son intronisation. Avec une remarquable outrecuidance, il annonce qu'il veut bien donner sa fille en mariage à Pou-yi, assurant ainsi l'amalgame de l'ancienne et de la nouvelle dynastie. Condescendant, il fait savoir qu'il conservera à Pou-yi sa dotation.

Ce qu'il n'a pu prévoir, c'est la réaction de la Chine profonde. Six provinces font sécession, donnant son élan au mouvement de "protection du pays". Plutôt que de renoncer à ses ambitions, Yuan préfère quitter la vie. Avec une discrétion à laquelle il n'avait pas habitué les Chinois, il se suicide le 6 juin 1916.

Pou-yi est heureux. Il n'y aura pas d'autre empereur que lui.



Quel cri dans la Cité Interdite ! L'usurpateur est mort ! De toutes les

salles on voit jaillir les eunuques qui galopent à travers les cours et les jardins pour transmettre le bienheureux message. Aux yeux de Pou-yi, le bonheur atteint son zénith quand on lui annonce qu'il n'y aura pas de leçons ce jour-là.



Cependant que l'on offrait des sacrifices de reconnaissance aux dieux domestiques, on admirait que Yuan n'ait régné que quatre-vingt-trois jours. On répétait aussi que le peuple, en approuvant la restauration de la dignité impériale, avait bien montré qu'il restait attaché à la monarchie. Ce n'était pas à Yuan qu'il avait manifesté son attachement mais à la nécessité d'un pouvoir rendu au souverain héréditaire.

Les précepteurs de Pou-yi, dès le lendemain, répétèrent à l'unisson :

– Grande fut la bienveillance et riches les mérites de notre dynastie : le peuple tout entier aspire à retrouver l'Ancien Régime !

Pou-yi écoutait tout cela avec beaucoup d'intérêt. Un jour il vit paraître au palais un général du nom de Tchang Hiun. Avec admiration les précepteurs lui avaient annoncé qu'il s'agissait du plus fidèle parmi les militaires de haut grade. La preuve : alors que chacun avait coupé sa natte en hommage aux idées modernes, lui avait conservé la sienne. Assurément, disaient les précepteurs, Tchang Hiun allait aider Sa Majesté à retrouver les pouvoirs qui lui venaient de sa dynastie.

Quand le général se présenta devant l'enfant, celui-ci n'en éprouva pas moins une forte déception : « Tchang Hiun avait un visage très coloré, avec des sourcils broussailleux et, par surcroît, il était plutôt gras. Avec son cou trapu, il ressemblait à un eunuque-cuisinier barbu. »

Le général, en voyant l'empereur enfant, se jeta à terre et frappa le sol de son front. Une bonne note. Un peu plus tard, il déclara :

– Le peuple ne peut être délivré de ses souffrances que par le rétablissement de Votre Majesté.

« Le général était loin d'avoir la silhouette idéale pour son rôle, se souviendra Pou-yi. Pendant qu'il continuait à parler, je lui lançai un regard de biais pour voir s'il portait encore réellement une natte. En effet, sous son bonnet de cérémonie, pendait une petite queue grisonnante. »

Dûment chapitré par ses précepteurs, Pou-yi répondit :

– Je suis trop jeune, je manque de vertus comme de capacités. Je ne pense pas pouvoir porter sur mes épaules une si grande responsabilité.

Comme il convient, Tchang Hiun poussa les hauts cris et l'enfant se déclara convaincu. Sur-le-champ, le général se mit à préparer le coup d'État.

À Pékin, on était si sûr que l'ancienne dynastie serait bientôt

restaaurée que ceux qui avaient coupé leur natte s'alarmèrent. Ils se hâtèrent de commander des nattes artificielles en crin de cheval.

Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1917, Tchang Hiun fit avancer sur Pékin les 6.000 hommes dont il disposait. Il se présenta chez Pou-yi et lui demanda de signer le décret préparé par lui par lequel le jeune empereur proclamait qu'il reprenait le pouvoir.

On arrêta le président de la République, Li Yuan-hong. Il parvint à s'enfuir sous un déguisement de femme, réunit 60.000 hommes de troupe, fit bombarder la Cité Interdite et attaqua les mercenaires de Tchang Hiun. Ceux-ci s'enfuirent à toutes jambes. Le général les imita bientôt et se réfugia à la légation des Pays-Bas.

Échec à la restauration. Une seconde fois, Pou-yi dut signer son abdication. Lors de la première, il n'avait rien compris, mais cette fois il se sentit accablé de douleur : « Je ne pus m'empêcher d'éclater en sanglots bruyants, terrassé par la crainte et le chagrin. »

La République va feindre de croire qu'on avait fait violence à l'enfant. Rien ne changea dans la Cité.



Quiétude, atmosphère ouatée, silence de la Cité Interdite. Audehors, la Chine plonge en plein désordre. On voit à Pékin de plus en plus de conseillers politiques et militaires japonais. Plus que jamais les étrangers sont chez eux dans l'ex-Empire Céleste. Partout en province, des tyrans locaux ont pris le pouvoir : les "seigneurs de la guerre".

En 1917, à leur tour, les provinces sudistes font sécession. Elles rappellent Sun Yat-sen qui, à Canton, prend la tête d'un gouvernement hostile à celui de Pékin.

La Chine sombre.



Le 3 mai 1919, un personnage insolite pénètre dans la Cité Interdite. Un Européen. En le voyant passer, les eunuques s'effarent, se scandalisent et, pour un peu, prendraient la fuite. Il a quarante-cinq ans, il est grand, corpulent, ses yeux sont bleus, son teint est rouge et ses épais cheveux sont gris. Il s'appelle Reginald Johnston. Il vient d'être désigné comme professeur d'anglais de Pou-yi.

Désormais, Johnston va passer chaque jour deux heures au palais avec l'empereur. Plus tard, il publiera un livre, *Twilight in the Forbidden City* qui est une source remarquable pour la connaissance de Pou-yi. D'emblée l'enfant plaît à Johnston. Il le décrit comme un véritable petit *gentleman*. En revanche, il n'exprime que mépris pour la cour impériale qu'il découvre avec un sentiment qui ressemble à de l'effroi. Il est passionnant de comparer le livre de Johnston aux propres souvenirs de Pou-yi. On y trouve la même description de cette cour en total décalage avec le siècle, éternellement plongée dans des intrigues dérisoires et livrée à un extravagant gaspillage. En bon sujet de la

couronne britannique, Johnston ne se montre nullement insensible aux faveurs qui vont pleuvoir sur lui. Il est ravi d'être fait d'abord "mandarin subalterne", ce qui lui donne le droit de pénétrer dans la Cité Interdite en palanquin. Sa promotion au grade de "mandarin de deuxième classe" l'enchanté parce qu'il aura droit à une robe de zibeline. Son bonheur devient parfait quand il est nommé "mandarin chinois de l'Ordre suprême", jouissant du privilège de parcourir à cheval la Cité Interdite, droit dont il use et abuse orgueilleusement.

Quel est le Pou-yi que découvre Johnston ? « D'abord, il n'a pas la moindre connaissance de l'anglais ni d'aucune autre langue européenne, mais il paraît désireux d'apprendre et semble fort actif sur le plan mental. Il a le droit de lire des journaux chinois et s'intéresse, manifestement avec intelligence, aux nouvelles du jour, surtout dans le domaine de la politique aussi bien intérieure qu'étrangère. Il a de solides connaissances géographiques et se passionne pour les voyages et les explorations. Il se fait une assez bonne idée de l'état actuel de l'Europe et des conséquences de la Grande Guerre et il ne semble pas nourrir de notions erronées ou exagérées concernant la position politique et l'importance relative de la Chine. »

« Il paraît physiquement robuste et bien formé pour son âge. C'est un jeune garçon très *humain*, doué de vivacité d'intelligence et d'un sens aigu de l'humour. Il possède en outre d'excellentes manières et semble totalement dépourvu d'arrogance... Il n'a aucune possibilité de fréquenter d'autres jeunes gens de son âge, en dehors des rares occasions où son frère cadet et deux ou trois autres jeunes membres du clan impérial sont autorisés à lui rendre de brèves visites... »

Johnston s'inquiète pour les suites qui pourraient découler de la vie que l'on impose à son élève. Sans doute n'a-t-il pas encore été atteint « par la sottise et la futilité de son entourage », mais « il n'y a guère d'espoir pour qu'il en sorte indemne ». Ce qu'il faudrait, c'est qu'il soit délivré des « hordes d'eunuques et autres fonctionnaires inutiles qui, à l'heure actuelle, sont quasiment ses seuls compagnons ».

Et Pou-yi, que pense-t-il de l'Écossais ? Il dira que les cheveux argentés et les yeux bleus de Johnston –si insolites à la Cité– le « mettaient mal à l'aise ». Il le trouvait « très intimidant ». Il a lui-même noté : « J'étais un élève modèle durant mes leçons d'anglais, n'osant même pas changer de sujet lorsque je trouvais le temps long... comme je le faisais avec mes précepteurs chinois. » Mais, très vite, Pou-yi éprouvera pour son Écossais de professeur une admiration qui se muera en véritable idolâtrie : « Je trouvais que tout ce qui le concernait était sublime... Il me donnait l'impression que les Occidentaux étaient les gens les plus intelligents et les plus civilisés du monde et que lui-même était le plus savant des Occidentaux. » Quand

ses études se termineront, la conquête sera parachevée. « Johnston était devenu la majeure partie de mon âme. »

Peu à peu, le jeune garçon s'occidentalise. Il adopte des habits européens et, au grand dam des dignitaires qui l'entourent, il coupe sa natte. Il suit les conseils de Johnston qui l'encourage à marcher en refusant le sacro-saint palanquin. Bien plus : en compagnie de son précepteur, il apprend à monter à bicyclette. Le chef des eunuques croit défaillir en voyant son maître sillonner la Cité Interdite à toute allure sur cette machine digne de l'enfer.

Nouvelle étape : toujours conseillé par Johnston, Pou-yi fait installer le téléphone à l'intérieur de la Cité. Il y fait venir l'électricité. Allant plus loin encore, il achète plusieurs automobiles. Quel débat entre les conseillers impériaux quand Johnston constate que son élève y voit mal et qu'il lui faut des lunettes ! La Cour décrète que « les empereurs ne portent pas de lunettes ». Johnston discute ferme mais, en définitive, c'est Pou-yi qui tranche en faveur des lunettes. Ainsi pourra-t-il goûter pleinement les séances hebdomadaires de cinéma – encore une innovation – qui sont données dans la salle de projection installée désormais dans la Cité Interdite.

Johnston conservera de Pou-yi des souvenirs charmants, d'autres quelque peu inquiétants. Ce qui le frappe, c'est que le fond du caractère de l'adolescent reste "frivole" : « Au début, je l'ai attribué à l'irresponsabilité de la jeunesse mais, en certaines occasions, j'ai cru discerner dans sa nature des signes d'un phénomène ressemblant fort à un clivage permanent, laissant presque supposer en lui l'existence de deux personnalités en conflit. » C'est très exactement ce qu'a confié à Edward Behr le frère de l'ex-empereur : « Quand il était de bonne humeur, tout allait pour le mieux, et c'était un délicieux compagnon. Si quelque chose le perturbait, on voyait ressurgir son pessimisme[42]. »

Pou-yi a-t-il entendu, le 4 mai 1919, les cris furieux des milliers d'étudiants réunis place Tien An Men, à quelques pas de la Cité Interdite, pour protester contre l'abaissement dans lequel est tombée la Chine après la Première Guerre mondiale ? Le traité de Versailles vient d'accorder au Japon la concession ex-allemande de Tieng-Tsao. De quel droit dispose-t-on d'une terre chinoise ? Ne devrait-on pas la rendre à ses légitimes propriétaires ? Ce jour-là, autour de ces jeunes intellectuels qui veulent "sauver la Chine" est né un mouvement appelé à un prodigieux développement. Un certain nombre de ses initiateurs vont, en 1919 et 1920, découvrir le marxisme. Le Komintern s'intéresse à eux et Moscou leur envoie un délégué. De cette rencontre va naître, en juillet 1921, le Parti communiste chinois, force qui rejoindra, en janvier 1924, le Kuomintang de Sun Yat-sen. Nous qui connaissons la suite pouvons juger à sa valeur l'événement

qui vient de se produire.

Et Pou-yi ? Selon Johnston, la manifestation du 4 mai et les mouvements révolutionnaires qui en ont découlé ont été suivis par l'empereur "avec le plus vif intérêt". Peut-être. L'Écossais et son élève parlent avec faveur de la possibilité –toujours– d'une restauration impériale. Johnston est persuadé que l'immense majorité des Chinois souhaite le retour de la dynastie mais, en parfait démocrate, il conseille à Pou-yi de « refuser de prêter l'oreille à toute invitation de remonter sur le trône, à moins qu'elle ne lui parvienne sous la forme d'une requête authentique et spontanée de la part des représentants librement élus du peuple ».

Ce dont s'irrite de plus en plus Johnston, c'est du vol organisé et quotidien dont son élève est victime. La République a diminué la dotation de Pou-yi. Pas question néanmoins pour la Cour de rogner sur son train de vie. On préfère vendre à vil prix les trésors qui encombrant les pavillons et les appartements.

Au début de 1922, la Cité tout entière est en émoi. L'empereur va avoir seize ans, il faut donc le marier.

Sa mère est morte. Suicide. Dans la Cité Interdite les quatre anciennes épouses impériales veillent jalousement afin qu'aucune entorse ne soit apportée à la tradition. Marier l'empereur est de leur ressort, elles l'ont proclamé bien haut. Encore faut-il qu'elles se mettent d'accord entre elles. Les colloques enfiévrés s'achèvent en altercations marquées par des cris suraigus. Avec beaucoup de difficulté, les épouses parviennent à un consensus sur une liste de quatre candidates. Elles présentent à Pou-yi quatre photographies. Qu'il choisisse !

Pauvre Pou-yi. Il notera : « À mes yeux, toutes ces jeunes filles se ressemblaient et, enveloppés dans leur costume, leurs corps m'apparaissaient aussi informes que des tubes. Sur les photographies, leurs visages étaient minuscules et je ne parvenais pas à discerner si elles étaient ou non des beautés... Sur le moment, l'idée ne me vint pas qu'il s'agissait d'un des principaux événements de ma vie et que je n'avais aucun critère sur lequel me fonder. Sans grand intérêt, je fis une croix sur un visage qui me paraissait joli. L'élue s'appelait Wen Hsiu. Elle avait douze ans. »

L'une des épouses impériales se déchaîne. Elle a personnellement sa candidate, ce n'est justement pas celle qu'a retenue l'empereur ! Elle exige que l'épreuve soit recommencée. Docilement, Pou-yi accepte de s'y prêter. Sans faire la moindre difficulté, il encadre la photo que l'épouse acariâtre lui a désignée. Celle qui est choisie cette fois a quinze ans, elle s'appelle Wang Jung, ce qui signifie « Fleur de Lune ».

Elle est charmante, cette Wang Jung. Tous ceux qui l'approchent s'extasient sur sa beauté. Arnaud d'Antin de Vaillac admire « l'ovale

pur de son visage, ses grands yeux mélancoliques, ses petites mains racées, sa démarche gracieuse » et Edward Behr voit en elle « une beauté opulente et sensuelle, une sorte de Claudia Cardinale orientale, plutôt grande, avec des lèvres charnues, d'immenses yeux et un air mélancolique ». Elle appartient à l'une des plus illustres familles de Mandchourie et des missionnaires américains l'ont élevée à l'occidentale.

Reste le problème posé par la première épouse choisie puis abandonnée. Une autre épouse impériale propose une solution : « Étant donné que Votre Majesté a déjà marqué l'image de Wen Hsiu, cette jeune fille ne pourra jamais épouser aucun de vos sujets, par conséquent Votre Majesté devrait la prendre comme seconde épouse. » En un tournemain, le jeune empereur se voit flanqué d'une épouse et d'une concubine.



Cependant que l'on annonce à grand bruit les fiançailles et le mariage, Pou-yi ne pense qu'à une chose : s'enfuir. A-t-il donc si peur de ce qui l'attend ? Pour son frère cadet, « la décision de Pou-yi n'avait rien à voir avec le mariage qui approchait. Il se sentait claquemuré et il voulait déguerpir ».

Son rêve : aller continuer à Oxford ses études. Il a réuni en secret une véritable fortune en objets d'art et il demande à Johnston de l'aider à gagner la Légation britannique. L'Écossais s'y refuse catégoriquement. Il n'est pas question que ce Chinois, fût-il empereur, puisse causer le moindre inconvénient, à son gouvernement. Les larmes aux yeux, Pou-yi, qui a déjà fait ses bagages, renonce à l'évasion tant espérée. Il doit se résigner à rester le prisonnier de la Cité Interdite.

Il ne peut plus échapper au mariage.



Fantastique cortège, celui qui, à la nuit tombée, défile à travers Pékin. Portée par vingt-deux serviteurs dans un palanquin de cérémonie, Wang Jung est en route pour la Cité Interdite où vont être célébrées ses noces.

Aux portes de la Cité Interdite, des eunuques se substituent aux porteurs. Des musiciens accompagnent le palanquin. Quelques instants plus tard, dans sa nouvelle résidence, celle qui va être impératrice s'agenouille devant le fiancé qu'elle voit pour la première fois. Elle se prosterne six fois de suite, cependant qu'est lu le décret impérial qui déclare le mariage accompli.

Le rituel mandchou veut que les noces se déroulent au clair de lune. La nuit s'avance. Pou-yi se retire avec l'impératrice dans la chambre nuptiale du palais de la Tranquillité Terrestre. Il gardera du cadre un souvenir très précis : « Une chambre assez étrange, sans

aucun meuble en dehors d'un immense lit à baldaquin, couvrant le quart de sa superficie. » Autour du lit, des rideaux rouge et or, semés de dragons et de phénix.

Seuls. Ils sont seuls. Impossible de manquer à la tradition : il faut donc boire à la coupe nuptiale et manger des « gâteaux des fils et petits-fils ». Avec une pathétique sincérité, Pou-yi a décrit la scène : « L'angoisse m'a saisi. La mariée était assise sur le lit, tête basse. J'ai regardé autour de moi et j'ai vu que tout était rouge : les rideaux du lit, rouges ; les coussins, rouges ; une robe rouge, une jupe rouge, des fleurs rouges et un visage rouge... On aurait dit que tout était recouvert de cire fondue. Je ne savais plus si je devais rester debout ou m'asseoir ; j'ai décidé que je préférais la salle de la Nourriture de l'Esprit et j'y suis retourné. »

Ainsi il a pris la fuite, c'est le seul mot qui convienne. Il a regagné ses appartements de jeune homme, abandonnant à son triste sort celle qu'on vient de lui donner pour épouse.

Pourquoi ?

Certes, personne dans la Cité Interdite ne se serait hasardé à donner à cet adolescent des conseils pour cette première rencontre avec une femme. Les impératrices douairières auraient préféré mourir que d'aborder un tel sujet. Par définition, les eunuques n'étaient guère qualifiés. Johnston était si victorien que pour lui toute allusion à ce domaine restait taboue. Pou-yi n'en avait pas moins seize ans et c'est la compagnie d'une jeune impératrice fort attirante que ses noces lui avaient proposée. Ils étaient aussi inexpérimentés l'un que l'autre mais les exemples sont innombrables, en de tels cas, d'un élan réciproque qui tient lieu de tout. La sexualité de Pou-yi était-elle encore endormie ? Était-il affligé d'une impuissance dont peut-être il n'a jamais guéri ?

L'enquête à laquelle s'est livré à Pékin Edward Behr auprès des survivants de l'entourage de l'empereur ne nous permet pas de répondre en toute certitude à ces questions. La pudeur des Chinois –et plus encore celle des Chinois communistes– leur a fait la plupart du temps éluder les questions de l'éminent collaborateur du *Newsweek*. La seule réponse qu'ait bien voulu faire le frère de Pou-yi au journaliste qui lui demandait pourquoi Pou-yi n'avait jamais eu d'enfant, est celle-ci : « On s'est aperçu que l'empereur était biologiquement incapable d'engendrer une descendance. » Quant à San Tao, vieil homme de quatre-vingt-cinq ans, l'un des deux eunuques survivants attachés au service de Pou-yi, il s'est d'abord tu farouchement avant de laisser échapper : « L'empereur se rendait dans les appartements nuptiaux environ une fois tous les trois mois et il y passait la nuit. »

– Et alors ? a insisté Behr.

– Il repartait tôt le lendemain matin. Pendant tout le reste de la

journée, il était d'une humeur massacrannte.



Et la pauvre “petite épouse secondaire”, à peine âgée de quatorze ans ? Dans son autobiographie, c'est à peine si Pou-yi la mentionne. Une ombre, voilà ce qu'elle était en ce temps-là. Et ce qu'elle resterait.

Une seule consolation pour l'épouse délaissée, la plupart du temps abandonnée seule à son ennui dans ses appartements : dès son arrivée à la Cité Interdite, la nuit même de ses noces, elle est restée éblouie devant l'incroyable faste suscité pour le mariage impérial. Elle n'oublie jamais qu'elle a reçu le titre d'impératrice Ts'ing. Bien plus que son mari, elle rêve d'être impératrice à part entière : impératrice de Chine.

Désormais c'est elle qui entretient chez Pou-yi l'espoir d'une restauration. Elle qui, au mépris de tout réalisme, l'encourage à reconquérir son trône. La Chine n'est plus qu'une expression géographique, comme disait au XIX^e siècle Metternich de l'Italie. Seule la Chine du Sud connaît un semblant d'ordre, sous l'autorité de Sun Yat-sen puis, après la mort de celui-ci en 1925, sous celle de son beau-frère Tchang Kaï-chek. La Chine du Nord est aux mains des seigneurs de la guerre –davantage des bandits que des soldats– qui règnent par la terreur sur des armées de sac et de corde. Seul Fung Yu-siang, un paysan de taille gigantesque, tente de faire régner chez ses hommes un certain nombre de règles morales. Converti au protestantisme, celui qui s'intitule le “maréchal chrétien” entend que tous ceux qui le suivent imitent son exemple. Il a donc baptisé son armée avec une lance à incendie.

Ce Fung Yu-siang va mettre fin aux illusions de la nouvelle impératrice et de son mari. Le seigneur de la guerre marche sur Pékin, s'empare de la ville, force le président de la République et le gouvernement à démissionner. Il est le maître de la Chine du Nord.

L'empereur ? Il s'en moque. Il promulgue le nouveau statut qui le concerne : le titre d'empereur est « aboli pour toujours ». Pou-yi pourra jouir des « mêmes droits que les citoyens de la République chinoise ». Les biens publics des Ts'ing deviennent la propriété de l'État. Leurs biens privés leur sont conservés. L'ex-famille impériale recevra annuellement une somme de 500.000 dollars.

Un envoyé du “maréchal chrétien” se présente au palais. Il n'y va pas par quatre chemins : il donne l'ordre à la famille impériale de quitter la Cité Interdite. Pour préparer son départ, il accorde trois heures. Pas une de plus.

À l'heure dite, Pou-yi et ses deux épouses montent dans une voiture militaire. Avec eux le représentant de Fung Yu-siang. Curieux dialogue que celui qui s'engage :

– Monsieur Pou-yi, avez-vous l'intention d'être empereur dans

l'avenir ou bien serez-vous un citoyen ordinaire ?

– À partir d'aujourd'hui, je désire être un citoyen ordinaire.

– Parfait. Puisqu'il en est ainsi, nous vous protégerons.

– Il y a déjà longtemps que j'estime inutile ce traitement de faveur et je suis heureux de voir annuler le décret. Je n'avais aucune liberté étant empereur ; ce que je désire, c'est la liberté.

Pou-yi ne ressent aucune confiance dans les promesses du maréchal chrétien. Sur les conseils de Johnston, il va se réfugier à l'ambassade du Japon. C'est là –à l'abri– que ses fidèles lui demanderont audience et qu'il les recevra comme s'il était toujours empereur.

Il s'occidentalise de plus en plus, porte des costumes européens des meilleurs faiseurs. Tout à son culte de ce qui vient de Grande-Bretagne –il le doit à Johnston– il veut maintenant qu'on l'appelle Henry, en souvenir du roi Henry VIII qu'il admire plus que tous les autres souverains anglais. Quant à Wang Jung, il veut qu'elle devienne Elisabeth, à cause de la grande Elizabeth d'Angleterre. Une quasi-certitude revient toujours dans la conversation des jeunes époux : ils régneront de nouveau. Une révolution les a chassés de la Cité Interdite. Pourquoi une autre révolution ne la leur rouvrirait-elle pas ?

Une nuit, Pou-yi s'échappe de la légation japonaise. Il enfourche sa bicyclette et, au mépris de toute prudence, gagne les abords de la Cité Interdite : « Je contemplais les murailles qui se profilaient sur le ciel, j'évoquais le Palais de la Nourriture Spirituelle, le Palais de la Pureté Céleste, je pensais à mon trône, je revoyais le jaune impérial, ma couleur exclusive. Un désir de vengeance gonflait mon cœur, mes yeux étaient pleins de larmes, je me jurais qu'un jour je retournerais en vainqueur dans cette ville tout comme l'avait fait le premier monarque de ma lignée. »

Pendant des années encore il nourrira un tel projet en forme d'illusion. Ce rêve le conduira à sa perte.



Même la légation nippone de Pékin n'est plus sûre. Où aller ? Ici entrent en scène les Japonais. Ils accompagneront le destin de Pou-yi pendant de longues années. Il y a longtemps qu'ils regardent du côté du dernier empereur de Chine. Et s'il incarnait un atout dans leur politique d'expansion ?

La guerre victorieuse de 1896-1898 contre la Chine, la guerre non moins victorieuse de 1904-1905 contre la Russie ont permis au Japon de s'implanter à Formose aussi bien qu'en Corée et de s'emparer de positions dominantes en Mandchourie.

Johnston n'a cessé de vanter à son élève les qualités japonaises. Il a répété qu'il considérait l'empire du Mikado comme la Grande-Bretagne de l'Extrême-Orient. Il a opposé cent fois l'ordre japonais au chaos chinois. Comment Pou-yi ne se souviendrait-il pas que là-bas, au

Japon, c'est un empereur qui règne ? Un souverain comme il voudrait tant l'être. Un modèle.

Avec infiniment d'égards et de précautions, l'ambassadeur du Japon va donc ménager à Pou-yi une nouvelle évasion. Escorté par des policiers nippons en civil, il quitte Pékin pour la concession japonaise de Tientsin.

Naturellement l'impératrice et l'épouse secondaire vont le rejoindre.

À Tientsin, l'Occident et l'Orient se mêlent sans se heurter. C'est une grande ville de 1400.000 habitants. Deux résidences vont successivement accueillir Pou-yi : le Jardin Tchang puis le Jardin Tranquille, qu'il préfère appeler –signe éloquent– le Palais Temporaire. Il s'est installé sur un très grand pied. Sa fortune, placée dans des banques étrangères, demeure considérable. Il touche les revenus de ses propriétés foncières situées dans le nord-est de la Chine et, quand il le faut, vend l'un des objets d'art qu'il a pu emporter. Malheureusement, à la Cité Interdite, il n'a guère appris l'art de l'économie. Quand on dépense sans compter, même les grandes fortunes ne sont pas inépuisables. L'ex-empereur de Chine connaîtra quelquefois des fins de mois difficiles.

À Tientsin, il est devenu une manière de vedette. Dans les clubs les plus huppés de la ville, la meilleure société est ravie de s'incliner devant lui en l'appelant Votre Majesté Impériale. Il joue au golf, monte à cheval, joue au polo. Il a fait venir d'Angleterre un pur-sang avec lequel il participe à des compétitions. Le soir, on le rencontre dans les hôtels européens, portant un smoking de la meilleure coupe. Un drink à la main il juge à leur valeur les orchestres de jazz. Parfois l'impératrice l'accompagne, ou l'épouse secondaire, ou les deux à la fois. Le plus souvent, c'est une inconnue qu'il invite. De l'aveu des témoins, « il danse avec un plaisir évident et certainement avec grâce[43] ».

Rien de trop cher pour Pou-yi. Aucun caprice dispendieux d'Elisabeth ou de Wen Hsiu qui ne soit satisfait sur-le-champ. L'exil a obligé les deux jeunes femmes à se côtoyer alors qu'à la Cité Interdite elles vivaient dans des appartements séparés. L'épouse secondaire supporte de moins en moins son sort. Quand on convie Pou-yi, l'invitation s'adresse aussi à l'impératrice, jamais à elle. Au Palais impérial elle voulait bien être concubine, à Tientsin elle déteste être traitée comme une maîtresse. Elle ose ce que jamais elle n'eût même envisagé à Pékin : elle demande le divorce. Bon prince, Pou-yi le lui accorde. De nouveau, on doit apprécier sa sincérité quand il reconnaît ses torts : « N'aurais-je eu qu'une seule femme, la vie avec moi n'aurait pu la satisfaire, étant donné que je n'avais qu'une seule et unique préoccupation : régner. À franchement parler, je ne savais rien de

l'amour. Dans les autres ménages, mari et femme, sur ce plan du moins, sont égaux, mais pour moi, première et seconde femme n'étaient que des esclaves et les instruments de leur maître. »

Le jugement de divorce a reconnu à Wen Hsiu une pension de 50.000 dollars dont elle ne verra pas le premier sou, sa famille et ses avocats s'étant considérés comme créanciers de premier rang. Elle ne se remariera jamais. Quand elle mourra à Pékin, en 1950 –l'année même où son ex-époux mué en "criminel de guerre", aura regagné son pays– elle exercera la profession d'institutrice.



Régner, oui – mais comment ? Pou-yi accepta un entretien avec l'un des seigneurs de la guerre. Tchang Tso-lin, maître de la Mandchourie, vint le voir à Tientsin et lui offrit l'hospitalité dans le palais des Ts'ing à Moukden. Pou-yi n'avait que faire d'un asile : « Je n'avais besoin que d'une chose, c'était d'un trône, mais cela je pouvais difficilement le lui dire. » Les deux hommes se séparèrent sans que rien eût été décidé. Tchang Tso-lin y gagna la méfiance des Japonais. Son train spécial sauta en gare de Moukden. Lui avec le train.

D'ailleurs le temps des seigneurs de la guerre est achevé. Le Kuomintang qui contrôle toujours le gouvernement de Canton a décidé de remettre de l'ordre dans la Chine du Centre et dans la Chine du Nord. Il a confié le commandement de 50.000 hommes au beau-frère de Sun Yat-sen, Tchang Kaï-chek. Celui-ci est un soldat de métier. Cet ancien élève de l'académie militaire chinoise a servi dans l'armée japonaise. Il a passé quatre mois en Russie soviétique puis il a fondé près de Canton une nouvelle académie militaire dont il est le premier commandant.

Maintenant il fonce vers le nord. Il s'empare de Hankéou, de Nankin, de Shanghai. Non seulement il écrase les seigneurs de la guerre, mais il s'en prend maintenant aux bandes communistes. Il entre à Pékin le 5 juillet 1928. Il lui a suffi de deux ans pour réunifier la Chine. Élu chef du Kuomintang et président du gouvernement national, il a totalement rompu avec les communistes, ses alliés de naguère, qui occupent de fortes positions dans les campagnes parmi les petits commerçants et les paysans accablés de misère. Leur chef politique est un certain Mao Tsé-toung et le chef des partisans se nomme Chou En-lai. Pour échapper aux coups de Tchang Kaï-chek, ils vont décider de se réfugier très loin, aux limites de la Mongolie extérieure. Ce sera l'épopée de la *Longue Marche* : 10.000 kilomètres parcourus à travers dix-huit chaînes de montagnes et vingt-cinq fleuves à traverser.

Toutes les grandes puissances du monde reconnaissent Tchang Kaï-chek. La Chine retrouve sa place dans le concert des nations. Le Chinois Pou-yi pourrait s'en réjouir. L'éternel aspirant empereur se

désespère.

Qui maintenant souhaiterait son retour à Pékin ? Qui proposerait désormais une couronne à Pou-yi ? Il n'y faut plus penser. Il restera le dernier des Ts'ing.

Soudain, alors qu'il s'y attend le moins, il va recevoir une proposition stupéfiante : il ne dépend que de lui d'être empereur de nouveau.



Les Japonais n'ont jamais oublié que Pou-yi était l'héritier d'une dynastie mandchoue. Or ils viennent de créer, dans l'ancienne Mandchourie, un nouvel État : le Mandchoukouo. Il ne s'agit que d'un satellite du gouvernement de Tokyo. Sa raison d'être, à peine dissimulée, est de fournir à l'économie nipponne les matières premières dont elle manque cruellement.

Aucun gouvernement dans le monde ne se fait d'illusion sur la réalité du Mandchoukouo. Très vite une expression sera employée à son sujet : l'État fantoche. Ce qui n'est pas pour plaire aux Japonais. Alors a germé l'idée : pourquoi ne pas se servir de Pou-yi, héritier des empereurs mandchous ? Pourquoi ne pas le restaurer sur le trône de ses ancêtres ?

Certes, c'est à un autre trône que Pou-yi rêve toujours. Puisque Pékin lui est interdit, pourquoi pas la Mandchourie ? Il imagine déjà, rétablie à son usage, la pompe qui a entouré son enfance. Il se voit acclamé par une population bouleversée de retrouver l'héritier de ses anciens maîtres.

Une seule personne lui conseille la prudence. C'est Elizabeth. Autrement dit Wang Jung, son épouse. Qu'a-t-il à faire des avis d'une femme ! Il accepte l'offre japonaise.



Dès la fin de 1931, il quitte la concession de Tientsin et rejoint Port-Arthur. Il pense que c'est à Moukden, capitale historique de la Mandchourie, qu'il résidera. Les Japonais en ont décidé autrement. Il s'installera dans le Nord, à Changchun. Pou-yi pensait qu'un empereur imposait partout sa volonté. Il ne lui faut que quelques jours pour comprendre que les Japonais sont les maîtres. Bien plus, il apprend qu'il ne sera pas empereur, mais "régent". Il proteste, on l'apaise avec de belles paroles : l'empire viendra un jour, c'est promis.

Les Japonais n'ont pas menti. Quittant la SDN qui a condamné la création du Mandchoukouo, le Japon répond par une provocation : solennellement, il proclame l'empire dans le nouvel État. Le 1^{er} mars 1934, Pou-yi est intronisé empereur du Mandchoukouo sous le nom de Kang Teh. Revêtu d'une robe semée de dragons impériaux, il annonce, sur un autel élevé à l'est de la ville, son avènement au trône. Après quoi il rentre au Palais impérial que l'on a construit en

toute hâte. D'ordre des Japonais, il doit revêtir son uniforme de "généralissime". Une réplique des uniformes japonais.

L'année suivante, il se rend en visite officielle à Tokyo. Les habitants de la capitale acclament les deux empereurs qui, à en croire leurs uniformes, sont de la même famille. Malheureusement, l'un n'est que la dérisoire copie de l'autre.

Chaque jour la pression japonaise s'accroît. Tous les conseillers de Pou-yi sont japonais et ses ministres à la solde des Japonais. Il ne peut prononcer une parole, accomplir un geste qui ne soient contrôlés par les Japonais. Il consent. Il est empereur.

Elizabeth, elle, ne l'accepte pas. On lui a enlevé ses suivantes chinoises. Tout le personnel qui l'entoure est japonais, jusqu'à ses femmes de chambre. Elle adjure son mari de réagir, de comprendre à quel niveau de bassesse il est descendu. Il la regarde tranquillement : sûr de lui. Cette femme est folle. Pourquoi ne prend-elle pas conscience du bonheur que l'on se doit d'éprouver quand on est impératrice ?

Elizabeth tente de fuir la ville, prend des contacts dans ce but. La tentative échoue. Désespérée, elle revient au palais. Depuis quelque temps elle s'adonnait à l'opium. Elle en prend de plus en plus. Elle sombrera dans une opiomanie incurable.

Pou-yi finira par la reléguer à Port-Arthur. Peut-être pour se "venger" – c'est bien dans sa manière – il va prendre une nouvelle épouse secondaire, une jeune fille de dix-sept ans appartenant à l'ancienne noblesse mandchoue, Tan Yu-ling, ce qui veut dire "Année de Jade". Curieusement, il semble avoir nourri peu à peu à son égard une réelle tendresse. Pour la première fois de sa vie, il s'attache à une femme.

En 1937, les Japonais déclenchent la guerre contre la Chine. Leur folie d'expansion ne connaît plus de limite. C'est la Chine tout entière qu'ils convoitent maintenant. Le Chinois Pou-yi va-t-il réagir ? Va-t-il prendre enfin ses distances avec ces Japonais qui veulent asservir le pays sur lequel il a régné ? Nullement. Il suit au contraire avec passion l'avance des Japonais. Quand ils prennent Pékin, il espère de toutes ses forces qu'on l'y appellera et qu'il troquera le trône du Mandchoukouo contre celui de Chine. Les Japonais se moquent bien de Pou-yi. C'est une république à leur solde qu'ils établissent à Pékin.

Les Chinois continuent à résister pied à pied. La guerre devient atroce. Chaque fois que parvient au Mandchoukouo la nouvelle de la prise d'une ville chinoise, Pou-yi – ce sont les ordres – doit se mettre au garde-à-vous et s'incliner en direction du champ de bataille.

Quand éclate la Seconde Guerre mondiale, Pou-yi devient un prisonnier dans son palais. Naguère la "bienveillance" japonaise lui accordait l'apparence d'égards. On n'a plus de temps à perdre. De la

part de ses maîtres, il n'a plus droit qu'à du mépris. D'obligation, il doit se rendre chaque mois au Sanctuaire de la Fondation Nationale pour y solliciter du ciel la victoire du Japon.

En 1942, la petite "Année de Jade", qui ne cachait pas son hostilité au Japon et son amour pour la Chine, tombe malade. Aussitôt, les Japonais placent auprès d'elle un médecin nippon. Plus tard Pou-yi affirmera que celui-ci a délibérément laissé mourir l'infortunée jeune femme.

Insidieux, les Japonais expriment leurs condoléances à l'empereur et lui font en même temps savoir qu'il convient qu'il se remarie. On lui présente de jeunes Japonaises qui feront parfaitement l'affaire. Pour la première fois, il se rebelle. Ses maîtres n'insistent pas. Ils proposent de jeunes Chinoises. Il est vrai que celles-ci ont toutes été élevées dans une école japonaise. Pou-yi cède. C'est ainsi qu'il épouse une écolière de seize ans, Li Yu-chin, autrement dit "Flûte de Jade".

Pour s'occuper, il fait régulièrement fouetter ses serviteurs, les seuls êtres qui dépendent encore de lui. Parmi eux, il y a des orphelins de dix à douze ans qui garderont à vie sur leur dos la trace des coups de fouet.

En 1946, Pou-yi déclarera : « Ce que j'ai pu souffrir comme oppression dépasse l'imagination. » L'oppression est évidente, mais en a-t-il vraiment souffert ? De se rappeler qu'il était empereur suffisait à le consoler.



Le Japon perd toutes ses bases dans le Pacifique. C'est la fin. La bombe d'Hiroshima éclate. Le Japon s'effondre. Les Soviétiques lui déclarent la guerre.

Le 16 août 1945, les Japonais avertissent Pou-yi qu'il partira le lendemain pour Tokyo. Un avion sera mis à sa disposition mais il comporte peu de places. Il emmènera donc son frère, ses deux beaux-frères, trois neveux, un médecin et son fidèle valet Li. Pas question des épouses. L'impératrice –rappelée auprès de son mari– n'a plus que quelques mois à vivre et pas la force de protester. Flûte de Jade sanglote, supplie l'ex-empereur –qui vient d'abdiquer une fois de plus ! – de l'emmener.

– L'avion est trop petit, répond-il. Vous prendrez le train.

– Et si le train ne vient pas, que ferai-je ? Je ne connais personne ici.

– Tout ira bien.

Il ne la verra plus. L'avion s'envole vers Moukden où ils doivent emprunter un autre appareil. Pou-yi attend avec les siens dans une salle de l'aéroport. Les portes volent en éclats : des parachutistes soviétiques viennent de sauter sur le terrain. Celui qui a été empereur de Chine et empereur du Mandchoukouo est aux mains des Russes. Le

lendemain, 18 août, il monte bien en avion comme prévu mais à destination de l'Union soviétique.

La peur. Elle mord aux tripes celui qui a choisi d'être le valet des Japonais. Staline règne sur la Russie soviétique. Un dictateur que le monde entier sait inaccessible à la pitié. Pourquoi épargnerait-il celui qui n'a pas élevé un mot de protestation contre les exactions japonaises en Mandchourie et en Chine ? Quand l'avion atterrira, on conduira l'ex-empereur devant un peloton d'exécution. On atterrit en effet en Sibérie et là –stupeur ! –, le commandant soviétique qui les accueille souhaite à Pou-yi un agréable séjour. Il l'informe qu'il sera reçu dans un hôtel de cure et que l'on fera tout pour son confort :

– Cet endroit est réputé pour ses sources minérales, déclare-t-il. L'eau y est très bonne à boire et excellente pour la santé.

Pou-yi et les siens –car toute la famille a suivi ainsi que ses "conseillers"– resteront cinq ans en Sibérie, remarquablement bien traités. Une seule parenthèse pour l'ex-empereur : il sera appelé à témoigner, en 1946, à Tokyo devant le Tribunal militaire international d'Extrême-Orient qui juge les criminels de guerre. Selon le journal *Le Monde*, il se montre dans sa déposition « violent, passionné, éloquent, ironique et surtout antijaponais ». Que déclare-t-il ? Qu'il a accepté d'être empereur « afin d'organiser en sous-main un mouvement de résistance aux Japonais et de redonner un jour à la Chine les territoires occupés ». Ici le mensonge confine à l'impudence. Il est payant puisque Pou-yi échappe à la menace qui pesait sur lui : rejoindre sur le banc des accusés les autres criminels. Il regagne la Sibérie.

Le 4 février 1950, Mao Tsé-toung se rend à Moscou et signe avec Staline un décret « d'amitié, d'entraide et d'alliance ». Si Staline avait nourri quelque arrière-pensée –ce qui est probable– en conservant par-devers lui Pou-yi et ses compagnons, l'évolution si favorable des rapports avec la Chine communiste rend le projet caduc. La décision est prise de livrer les prisonniers au gouvernement chinois.

Quand, à la frontière, les Soviétiques remettent Pou-yi aux autorités chinoises, celles-ci leur délivrent une décharge libellée comme s'il s'agissait d'un paquet : « Reçu un criminel de guerre. Son nom est Pou-yi. »



Neuf années de détention à la prison de Fushun. Neuf années de rééducation. Il s'agit de faire prendre conscience à Pou-yi de ses crimes. Il s'agit surtout d'en faire un *homme nouveau*.

À aucun moment il n'est mal traité. Ce dont il souffre le plus, c'est de se voir réduit au même rang que les autres prisonniers. Il ne sait pas s'habiller lui-même. De toute éternité, un serviteur, avant qu'il se lave les dents, a placé le dentifrice sur la brosse avant de la lui tendre.

On l'a toujours servi à table. Il ne sait même pas lacer ses chaussures. Il doit apprendre. Il doit découvrir le mal et le bien selon Lénine et Mao.

Il est bon élève. L'évolution de cet instrument obéissant est exactement celle qu'attendent les rééducateurs. Il a caché des bijoux d'une grande valeur. Il espère pouvoir, une fois libéré, partir pour les États-Unis et, grâce à eux, finir ses jours dans l'aisance et le bien-être. Lorsque spontanément il apporte les bijoux à ses gardiens, ceux-ci l'estiment définitivement "guéri". En fait Pou-yi a été averti que tout le monde, à la prison, connaissait l'existence des bijoux.

C'est un Chinois ordinaire qui est libéré, le 4 décembre 1959, en compagnie de trente-deux de ses compagnons. Il y a parmi eux plusieurs généraux du Kuomintang, eux aussi parfaitement rééduqués.

Chou En-lai est tout-puissant. Bizarrement il s'intéresse au sort de l'ex-empereur. Il le convoque, le reçoit. Il ne cessera de veiller sur lui. Peut-être est-ce sur son ordre que lui sera confié un poste d'assistant au sein d'un institut de botanique. Le dernier Fils du Ciel passe ses journées à soigner les plantes et les fleurs.

L'attitude de Chou En-lai s'explique peut-être. Très vite, Pou-yi a été invité à rédiger ses souvenirs. Il s'agit d'une véritable confession pour laquelle on lui a adjoint un rédacteur dont l'orthodoxie a été vérifiée. C'est ainsi que va paraître son livre, *J'étais empereur de Chine*. Une fois de plus il a fait preuve de cette docilité qui est devenue en quelque sorte sa seconde nature.

En 1962, il se remarie pour la cinquième fois avec une infirmière de quarante ans, parente de l'un de ses codétenus. On lui attribue un appartement de deux pièces au centre de Pékin. D'après ceux qui ont connu la dernière femme de Pou-yi, celle-ci était dotée d'un fort mauvais caractère. Sous la tempête, Pou-yi courbait la tête. Le plus docile des empereurs était devenu le plus humble des maris.

Après la publication de son livre, on a beaucoup parlé de lui, il a tenu des conférences de presse. Le gouvernement chinois a pris conscience que l'on pouvait utiliser Pou-yi ailleurs que dans les jardins. On le nomme membre du Comité historique du Comité politique et consultatif du peuple de Chine. Au vrai, ses propres souvenirs sont devenus de l'histoire. On s'émerveille quand on découvre qu'il a été chargé d'étudier et de classer les archives de la Cité Interdite : ses archives.

Pouvons-nous croire que Pou-yi ait vraiment pris conscience de la longue suite d'erreurs et de fautes qui ont accompagné sa vie ? Difficilement. Son valet Li, qui a partagé ses prisons et vit toujours à Pékin, a assuré que son livre ne correspondait nullement à la réalité de ses sentiments.

– Pour mieux se rabaisser, Pou-yi s'est dépeint comme étant plus

mauvais et plus désespéré qu'il ne l'était vraiment.

Le même Li évoque la visite que Pou-yi lui rendit à Pékin après sa libération :

– Avec des gestes pleins d'humilité il a brossé mon manteau un peu poussiéreux. Tout ça, c'était de la frime. Il voulait que tout le monde voie à quel point il avait changé, mais en fait il était toujours sciemment en train de jouer un rôle[44].

En 1964, il subira les premières atteintes d'un cancer qui l'emportera trois ans plus tard, en pleine révolution culturelle. Alors que les hôpitaux de Pékin sont surpeuplés, Pou-yi jouit d'une faveur inouïe : il dispose d'une chambre où il est seul. Chou En-lai l'a exigé.

Ce qui n'empêchera pas les gardes rouges d'envahir l'hôpital, d'en chasser le moribond pour le transporter dans une salle commune. À peine sont-ils partis qu'un coup de téléphone furieux de Chou En-lai réintègre Pou-yi dans sa chambre.

Le pouvoir de Chou En-lai lui-même vacille. Il a recommandé aux responsables de l'hôpital : « Prenez soin de Pou-yi. » Écartelés entre les gardes rouges exaspérés et le grand chef en difficulté, les responsables ne savent plus à quel saint se vouer.

Vraiment, il est temps que ce malade encombrant leur simplifie la tâche. Il obéit. Il meurt.

Docilement.

8. SEUL POUR TUER HITLER

De Munich, le voyageur conserve le souvenir d'une métropole baroque aux savantes ordonnances, d'admirables musées, de palais patriciens – et surtout de brasseries. Elles sont célèbres dans le monde entier, les brasseries de Munich. Aux Bava-rois, elles tiennent lieu de ce que représentait, pour les Romains, le forum. On s'y retrouve, on y boit de la bière. Sous les voûtes, les cuivres répandent leurs flonflons. On reprend les refrains en chœur. Aussi, on parle. Les servantes passent, en costume traditionnel, portant à bout de bras d'énormes chopes. L'atmosphère reste paisible, bon enfant.

Pas toujours.

Au soir du 8 novembre 1939, si trois mille personnes sont rassemblées dans la grande salle du Bürgerbräukeller, ce n'est pas seulement pour boire de la bière. Ces trois mille hommes et ces femmes sont tous des nazis. Ils sont réunis là pour commémorer le putsch tenté, le 8 novembre 1923, par Adolf Hitler.

Cette tentative de coup d'État s'était révélée un cruel échec. Hitler avait été arrêté, jugé, condamné à une peine de forteresse. Pendant cette captivité, il avait écrit *Mein Kampf*, livre qui devait devenir la bible de ses partisans. Chaque année, le 8 novembre, le Führer Adolf Hitler fête l'anniversaire du putsch au lieu même où il avait donné le signal du tout pour le tout. Il célèbre l'élan originel du parti nazi, ses premiers martyrs, la défaite d'où a découlé le triomphe. Traditionnellement, il réunit les combattants de la première heure, en même temps que les hauts dignitaires du régime.

Année après année, la commémoration du Bürgerbräukeller s'est voulue semblable à elle-même. Sauf à l'automne de 1939. Depuis deux mois, l'Allemagne est en guerre. Au printemps, Hitler est entré dans Prague. En août, il a signé le pacte germano-soviétique. En septembre, il a écrasé la Pologne.

Les trois mille nazis qui l'attendent au Bürgerbräukeller savent que, après son succès polonais, Hitler a proposé la paix à la France et à l'Angleterre. En vain. Certains n'ignorent pas qu'il vient d'ordonner à ses généraux de se préparer à une attaque imminente à l'ouest. Que va-t-il dire, ce soir-là, 8 novembre 1939 ?



Un peu avant 20 heures, des acclamations s'élèvent à l'extérieur. Dans la grande salle de la brasserie, un frémissement court l'assistance. Tous se tournent vers la porte largement ouverte. L'ovation qui salue l'entrée de Hitler ressemble à de la frénésie. Jamais peut-être le Führer n'a recueilli autant d'enthousiasme.

Quand pourtant il monte à la tribune, il paraît sombre, préoccupé. Un profond silence s'établit. À 20h08, il prend la parole. S'adressant

aux “camarades du parti”, aux “compagnes du parti”, à ses “camarades du peuple allemand”, Hitler évoque naturellement le putsch. Il stigmatise le traité de Versailles. Il s’en prend aux Anglais : « Car quel peuple a été plus bassement dupé et trompé que le peuple allemand par les hommes d’État anglais pendant les deux dernières décennies ? » Avec force, il affirme que « notre nouveau Reich allemand n’a, comme vous le savez, aucun but de guerre contre l’Angleterre ou la France ». Il se réjouit de s’être entendu avec la Russie. Il clame :

– Nous allons montrer à ces messieurs ce que peut la puissance d’un peuple de quatre-vingts millions d’êtres, sous une direction, avec une volonté, rassemblés en une communauté ! Et ici le parti, en souvenir des morts d’autrefois, devra remplir sa grande mission. Nous seuls pouvons vaincre ! Si M. Churchill ne croit pas cela, je le mets sur le compte de son grand âge. D’autres aussi ne l’ont pas cru, les Polonais par exemple !

Sa voix rauque s’enfle pour rappeler que les nationaux-socialistes ont toujours été des combattants :

– Pour les camarades de notre mouvement national-socialiste, pour notre peuple allemand et par-dessus tout maintenant pour notre victorieuse Wehrmacht, Sieg Heil !

L’assistance aussitôt debout, dans un état proche du délire, reprend le même cri. Se joignant à ce tohu-bohu gigantesque, la fanfare joue le *Horst Wessel Lied*, chant nazi par excellence. Des acclamations sans fin se mêlent aux paroles et à la musique. Il est 20h58. Le Führer a parlé pendant cinquante minutes. Pour les témoins qui, depuis 1924, n’ont pas manqué une seule de ces commémorations, il s’agit d’un discours nettement plus court que ceux qu’il a prononcés les années précédentes : il parlait en moyenne une heure et demie.

Hitler serre quelques mains. Il semble pressé. Naguère, il s’attardait à causer avec ses vieux amis, avec les familles des nazis morts au combat. Ce soir, rien de pareil. Il est 21h09 quand il sort de la salle de la brasserie. Accompagné de sa suite, il part aussitôt pour la gare monumentale de Munich qu’il rejoint à 21h24. À 21h31, le train part.

Au Bürgerbräukeller, la salle –désarmée, déçue– s’est vidée en quelques minutes. Il ne reste là que quelques membres du parti, des employés, des serveurs, des serveuses, dix policiers et SS. Tout à coup, à 21h20, une formidable déflagration secoue le bâtiment tout entier. Une bombe vient d’éclater à quelques mètres de l’endroit où se tenait Hitler pendant son discours. Effrayants, les ravages produits par l’explosion. La salle est éventrée. Les poutres du plafond se sont écrasées sur le sol, les piliers se sont abattus. De ce lieu quasi historique, il ne reste qu’un effroyable enchevêtrement de débris informes. Des décombres, on relèvera sept morts et soixante-trois

blessés.

Si le discours de Hitler s'était prolongé comme à l'accoutumée, on n'aurait rien retrouvé de lui. Cinquante hauts dignitaires du régime auraient disparu en même temps. C'est ce que déclarent formellement les premiers enquêteurs appelés sur les lieux.



Le train d'Adolf Hitler roule dans la nuit. Une des secrétaires de Hitler a témoigné : « Je me trouvais avec le Führer dans le train qui nous ramenait à Berlin ce soir-là. Il était spirituel et très animé, comme toujours après une réunion réussie. Parmi nous se trouvait également Goebbels qui égayait la conversation de son esprit caustique. À cette époque, l'entourage du Führer était encore autorisé à consommer de l'alcool, de sorte que tout le wagon baignait dans une atmosphère de bonne humeur communicative. Le train s'arrêta quelques instants à Nuremberg pour permettre de prendre connaissance des dernières nouvelles et de transmettre quelques messages urgents. C'était Goebbels qui était chargé de cette corvée. Lorsqu'il revint dans le wagon-salon du Führer, il lui fit part de ce qui venait de se passer à Munich. Hitler, incrédule, parut d'abord ne pas comprendre mais, devant la mine consternée de Goebbels, il dut bien finir par admettre que cela était vrai. Lorsqu'il n'eut plus de doute sur l'authenticité de la nouvelle, le visage du Führer se figea, masque empreint à la fois de détermination et de dureté. Dans son regard dansait la flamme mystique que je lui connaissais au moment des grandes décisions. D'une voix tranchante et que l'émotion altérait, il s'exclama : "Maintenant, je suis en paix avec moi-même. Si j'ai quitté le Bürgerbräukeller plus tôt que d'habitude, c'est que la Providence veut que mon destin s'accomplisse." Nous étions tous cloués d'émotion sur nos sièges. Ses paroles agirent sur nous comme l'apothéose d'un drame aux péripéties hallucinantes[45]. »

Hitler reprend vite ses esprits, il fait demander des nouvelles des blessés et charge Schaub, son aide de camp, de s'occuper des victimes. Le train repart. Jusqu'à Berlin, dira encore la secrétaire, « l'atmosphère dans le wagon resta plutôt orageuse ». Hitler lui expliquera pour quelle raison il était parti si tôt du Bürgerbräukeller :

– Subitement, j'ai senti en moi un besoin impérieux d'écourter cette réunion, pour pouvoir rentrer à Berlin le soir même. Au fond, aucune raison péremptoire ne m'y incitait. Rien d'important ne m'attendait dans la capitale. Mais j'ai écouté cette voix intérieure qui devait me sauver.

Les journaux vont réserver à une telle explication l'accueil que l'on devine. L'opinion allemande en restera frappée. Décidément, ne fallait-il pas interpréter comme un *signe* cette chance insolente qui semblait ne jamais abandonner Adolf Hitler ?



Dans la nuit, vers 22 heures, le chef de la police criminelle, Arthur Nebe, qui se trouve à son domicile de Berlin, est appelé chez lui au téléphone. Il reconnaît la voix de Reinhard Heydrich. Dans les propos de l'adjoint de Himmler, chef tout-puissant des SS, il sent de l'affolement : un attentat vient d'avoir lieu à Munich contre le Führer. Il y a des morts et des blessés. Hitler est sauf. Heydrich ordonne à Nebe de constituer sur-le-champ une commission spéciale d'enquête et de partir, dès l'aube, pour Munich.

Plus tard dans la nuit, c'est le chef du contre-espionnage SS, Walter Schellenberg, qui va recevoir un appel téléphonique, cette fois de Himmler lui-même. Depuis quelque temps, Schellenberg tâche de mettre en échec deux agents britanniques, Best et Stevens, qui eux-mêmes, aux Pays-Bas, tentent de leur mieux de recueillir des renseignements sur les projets du régime hitlérien. Schellenberg –sous la fausse identité d'un antinazi– a déjà rencontré les Anglais et doit les retrouver le lendemain à Venlo, en Hollande.

– Pas de doute, lui dit Himmler, les services secrets britanniques sont les instigateurs de l'attentat. Le Führer était encore dans son train lorsqu'il en a donné l'ordre : « il faut, quand vous rencontrerez demain les agents britanniques, que vous les arrêtiez immédiatement et les emmeniez en Allemagne. »

Schellenberg veut souligner qu'il y aura violation de frontières et que l'on risque de graves répercussions internationales. Himmler lui coupe brutalement la parole : il s'agit d'un *ordre du Führer*. Un tel ordre ne se discute pas. Schellenberg obéira. Best et Stevens seront enlevés en territoire hollandais.

D'emblée il faut nous interroger : de la part de Hitler s'agit-il de l'une de ces "intuitions" dont il était coutumier ou d'une certitude fondée sur des informations ? Dans ce dernier cas, comment celles-ci lui seraient-elles parvenues ?



L'aube du 9 novembre. De l'aérodrome de Berlin, un avion s'envole vers Munich. À son bord, Reinhard Heydrich et Arthur Nebe. Courtoisement l'adjoint de Himmler félicite Nebe : c'est sur l'ordre personnel du Führer que l'enquête lui a été confiée.

Cependant que vrombissent les hélices, Nebe réfléchit. Pourquoi est-ce lui, chef de la police criminelle, que l'on a désigné et pas le chef de la Gestapo, Heinrich Müller ? Est-ce parce que l'on n'exclut pas une affaire crapuleuse ? Curieux. La logique invite à croire à un acte politique. Dans ce cas, qui peut avoir fait le coup ? Des minoritaires du parti ? Des SA mécontents du pacte germano-soviétique ? Des opposants de l'armée ? Certains généraux –Nebe croit le savoir– voudraient se débarrasser de Hitler parce qu'ils ne croient pas à la

possibilité d'une guerre victorieuse. Et si l'enquête allait déboucher sur l'entourage de Canaris ? L'amiral lui-même, en privé, ne se montre guère hitlérien[46].

Dans cet avion qui vole vers Munich, Arthur Nebe se sent mal à l'aise. Dans quel guépier le Führer vient-il de le fourrer ?



Soyons-en assurés : Nebe n'est pas tombé de la dernière pluie. À peine arrivé à Munich, il va tenir à associer la Gestapo à son action. Il crée donc deux groupes d'enquête. Le premier, dirigé par lui, enquêtera sur les circonstances de l'attentat proprement dit et fournira les informations recueillies au second, placé sous le commandement de Heinrich Müller, qui se chargera de découvrir le ou les auteurs de l'attentat.

Quand il pénètre dans le Bürgerbräukeller, Nebe reste saisi –comme le seront tous les témoins– devant les ravages suscités par la bombe. Il s'attarde devant les tables, les banquettes, les portes, les fenêtres déchiquetées, il se glisse entre les poutres effondrées.

Une question lui traverse aussitôt l'esprit : à qui a-t-on confié, la veille, la responsabilité de la sécurité ? On lui répond : à la *Leibstandarte SS Adolf Hitler*, placée sous le commandement du lieutenant-colonel SS Christian Weber. En même temps, on lui rapporte une bien singulière histoire. La veille, 8 novembre, le préfet de police de Munich, baron von Eberstein, s'est rendu au Bürgerbräukeller pour se livrer à l'inspection ultime que ses fonctions lui imposaient. Or les SS de garde lui ont interdit d'entrer. Il est allé protester auprès de Christian Weber et lui a signifié qu'il allait en référer au Reichsführer SS Heinrich Himmler. Weber a ricané :

– Vous pouvez en référer à Dieu lui-même. C'est une affaire entre le Führer et moi.

Eberstein ne s'en est pas moins rendu auprès de Himmler... qui lui a répondu sans aménité :

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Quelque peu échaudé, Eberstein est alors rentré chez lui pour rédiger un procès-verbal de ces différents incidents. Il en a envoyé une copie à Himmler, une autre à Christian Weber. Il en a conservé une.

Or, le matin même, au lendemain de l'attentat, la Gestapo a fait irruption chez Eberstein. On lui a annoncé qu'il était mis en état d'arrestation. Au chef du commando nazi, le préfet a alors exhibé son propre exemplaire du procès-verbal. Les hommes de la Gestapo, impressionnés, ont appelé Himmler au téléphone. Sur-le-champ, celui-ci a ordonné de cesser toute poursuite.



À la brasserie, les enquêteurs de Nebe sont au travail. Ils ne leur a fallu qu'une heure pour découvrir dans les ruines les éléments d'une

machine infernale : des morceaux de laiton, des traces de poudre. Une conclusion immédiate en est tirée par les experts : l'engin n'est pas d'origine militaire et certainement de fabrication artisanale. Du bricolage ? Nullement. Il s'agit au contraire d'un travail remarquable. Les explosifs dont on s'est servi sont du type employé dans les mines. Quant au mécanisme, c'est celui d'une pendule.

À partir de ces seuls éléments, la police va –sans perdre une minute– engager son enquête. Les résultats obtenus en cette seule journée du 9 novembre sont confondants. On a identifié l'horloger qui a vendu non pas une, mais deux pendules du type dont on s'est servi pour l'attentat. Il a donné un signalement précis de l'acheteur : un jeune homme au visage triangulaire, avec des cheveux bruns ondulés, des sourcils épais et s'exprimant avec un fort accent souabe. On a constaté que la bombe et le détonateur avaient été fixés à l'intérieur d'une colonne de la brasserie, celle devant laquelle a parlé Hitler. L'auteur de l'attentat s'est servi, pour dissimuler la cavité creusée dans la colonne, de plaques de liège d'un modèle peu courant. Le même jour, les enquêteurs retrouvent le commerçant qui a vendu ce liège. Il témoigne que celui qui a acheté les plaques est un ouvrier à l'accent souabe de trente ans environ. La police découvre enfin qu'un serrurier du nom de Solleder a prêté son atelier à un jeune Souabe pour qu'il puisse effectuer un certain nombre de travaux : une invention à laquelle il travaillait depuis longtemps, avait-il affirmé.

Le serrurier a livré une description détaillée du jeune homme. Elle correspond à celle donnée par l'horloger. Mieux encore : un jeune homme parlant le dialecte souabe a été vu, pendant de longues semaines, au Bürgerbräukeller. Son signalement est identique à celui obtenu de l'horloger et du serrurier. Il s'est même lié avec une serveuse. Le propriétaire de la brasserie se souvient d'avoir, une nuit d'octobre, surpris le jeune Souabe dans les toilettes après la fermeture. Sommé de s'expliquer, il a prétendu être entré là pour panser un furoncle et avoir été enfermé par mégarde.

À ce point de l'enquête, Nebe, conformément à l'engagement pris, communique ses informations aux hommes de Müller. Parmi les centaines de suspects arrêtés préventivement, quelqu'un répond-il au signalement que l'on possède ? La réponse ne tarde pas. Les services de Müller ont, dans la matinée, reçu un télégramme signalant que l'on a capturé, la veille au soir à 20h45, un certain Georg Elser, âgé de trente-six ans, menuisier ébéniste, né dans le Wurtemberg, donc au cœur du pays souabe. Il a été appréhendé, au poste frontière de Loerrach, alors qu'il allait passer clandestinement en Suisse. On l'a fouillé et l'on a trouvé sur lui : 1° un insigne du Front rouge, l'ancienne ligue para-communiste, au revers de sa boutonnière ; 2° un fragment de détonateur ; 3° une carte postale représentant la salle du

Bürgerbräukeller, l'une des colonnes de la salle étant marquée d'une croix au crayon rouge.

Nebe en reste pantois. Il est difficile de douter que cet Elser soit mêlé à l'attentat. Que l'on ait trouvé sur lui de telles pièces à conviction, voilà pourtant qui est trop beau, vraiment ! Avouons que nous partageons la stupeur de Nebe et, irrésistiblement, concevons les mêmes doutes.

Du coup, les soupçons préalables de Nebe reprennent force et vigueur : et si ce Georg Elser n'était qu'un pion entre les mains de gens qu'il vaudrait mieux peut-être ne pas trop chercher à retrouver ? On ne peut malgré tout négliger ces témoins, omettre ces indices qui tous conduisent à un jeune Souabe que l'on a suivi à la trace avant même de l'avoir rencontré. Impossible de balayer les informations recueillies : 1° un Souabe a acheté le détonateur ; 2° il a travaillé dans l'atelier d'un serrurier à une "invention" ; 3° il est venu à la brasserie pendant des semaines ; 4° il a acheté le liège qui dissimulait la cavité où a été déposée la bombe.

Le vendredi 10 novembre, à la fin de la journée, Georg Elser arrive à Munich sous bonne escorte. Nebe décide de l'interroger lui-même. Il découvre un garçon calme, intelligent, à l'esprit vif. Aucun rapport avec un illuminé du genre de Van der Lubbe, l'homme de l'incendie du Reichstag. Nebe se sent assuré qu'il n'a pas devant lui un simple d'esprit dont certains auraient pu se jouer. Il a un alibi. Le jour de l'attentat, il était à Constance.

Pourquoi a-t-il tenté de fuir en Suisse ? Avec une franchise confondante, Elser répond qu'il ne voulait pas faire la guerre. S'agit-il seulement d'un déserteur ? De toute façon, s'il en est ainsi, en temps de guerre son compte est bon.

Il a fait partie du personnel d'une armurerie, à Heideheim. En dernier lieu, il travaillait dans une carrière de pierres.

Il explique :

– Dix heures par jour à charger les pierres dans un wagonnet, au tarif de 0,70 mark de l'heure...

On lui demande s'il connaissait le Bürgerbräukeller. Il répond négativement. Il affirme qu'à Munich il est toujours allé au Löwenbrau.

On lui ordonne de se déshabiller. Les enquêteurs n'ont-ils pas constaté que la machine infernale avait été placée au pied de la colonne ? Par conséquent, le travail, qui a dû durer des dizaines d'heures, n'a pu être entrepris qu'à genoux. Docilement, Elser enlève son pantalon. On découvre que ses genoux sont enflés et purulents.

Jusque-là, Elser a nié. Il se tait, un instant. Puis il demande ce que peut attendre quelqu'un qui aurait fait une chose de ce genre. On lui répond que cela dépend de la raison pour laquelle il l'a entreprise.

De nouveau, un silence. Et voici que Elser, lentement, se met à parler : il avoue que c'est lui qui a commis l'attentat. On multiplie les questions, on veut savoir qui lui a suggéré de commettre cet attentat. Il secoue la tête :

– Personne.

Incrédulité de Nebe et des enquêteurs qui le pressent de plus belle : a-t-il pris *seul* la décision ? A-t-il conçu *seul* l'attentat ? Elser confirme : *seul*, en effet.

On lui demande pourquoi il a décidé de tuer le Führer. Il répond qu'il n'aime pas les dictateurs, en particulier celui-ci. Et puis, les nazis, avant de prendre le pouvoir, disaient qu'ils allaient améliorer le sort des travailleurs. Ils n'en ont rien fait. Le pouvoir d'achat a baissé. Elser estime que la situation est plus mauvaise pour les ouvriers depuis que Hitler est au pouvoir.

Aucune réticence dans le récit d'Elser. Son comportement n'est pas celui d'un prévenu qui parle, terrorisé, sous la menace de policiers. Tranquillement, il explique, il se confie. Il a réfléchi à tout cela jusqu'en 1938. À cette époque-là, il a constaté que les travailleurs, de plus en plus nombreux, ressentait une grande colère contre le gouvernement. Et puis, Hitler est entré en Autriche. Délibérément il a pris le risque d'entraîner l'Allemagne dans la guerre. Cela, un ouvrier comme Elser ne pouvait l'accepter. Sûrement, l'Allemagne allait formuler d'autres prétentions territoriales, elle allait annexer d'autres pays, ce qui rendrait la guerre inévitable :

– Je pressentais qu'on en arriverait là. C'était ma position. Alors, j'ai décidé d'agir.

Cette décision, il l'a prise au cours de l'automne 1938.

Tout cela semble logique, clair, évident. Le lendemain, les hommes de Müller interrogeront Georg Elser.



Quatre jours plus tard, une jeune Munichoise, la maîtresse de Georg Elser –qui a été arrêtée et interrogée au siège de la Sûreté par Heinrich Müller lui-même– le verra venir à elle, solidement tenu par deux hommes de la Gestapo. Elle dira avoir pensé aussitôt : « Mon Dieu, qu'ont-ils fait de lui ? » Le visage de Georg Elser est noir, bleu, jaune, enflé, contusionné. Il veut faire un pas vers elle, mais ses gardiens le retiennent. Au comble du désespoir, elle le regarde : « Il était à trois mètres de moi, les cheveux en ordre, mais son costume neuf était couvert de sang. » Les hommes de la Gestapo lui jettent de nouvelles questions à la tête : s'est-il confié à cette fille ? Il répète qu'il ne lui a rien dit. Qu'il n'a rien dit à personne. Qu'il ne veut compromettre personne et moins que tout autre son amie[47].

Les interrogatoires ont repris. Plus classiquement. Quand nous en prenons connaissance aujourd'hui, ce qui nous laisse stupéfaits, c'est

la persévérance manifestée par Elser pour la réalisation de son projet. Le 8 novembre 1938, quelques semaines seulement après Munich, il n'a pu entrer au Bürgerbräukeller parce que Hitler pérorait dans la brasserie. Après le discours, il a pu se glisser dans l'établissement en passant par le vestiaire. Il a même dîné là. Ainsi a-t-il pu examiner de très près l'endroit où l'on avait placé la tribune de Hitler. Il s'est fait préciser que, chaque année, elle était installée exactement à la même place. En quittant le Bürgerbräukeller, il savait –sans la moindre hésitation– que c'était là, dans cette brasserie, qu'il faudrait agir. Il avait un an devant lui. Un an pour tuer Hitler.

Donc, pendant un an, il s'est préparé. D'abord il a dérobé des explosifs dans les réserves de l'armurerie où il travaillait. Au début de l'été, il les a testés dans le verger de son oncle. Positif. Le 5 août 1939, il est parti pour Munich. Il s'y est installé. Il savait qu'il lui fallait être prudent : en trois mois, il a changé quatre fois de chambre.

Il transportait les explosifs dans une grosse valise. Il a peu à peu mis au point le mécanisme à l'aide de pièces d'horlogerie acquises par lui à Willingen, en Forêt-Noire, et de quatre ou cinq réveils. S'apercevant que ces pièces n'étaient pas suffisantes, il a dû acheter deux pendules. Pour construire sa machine, il a utilisé les ateliers d'un serrurier, d'un mécanicien, d'un fabricant d'outils, d'un menuisier. À chacun il expliquait qu'il travaillait à la mise au point d'une invention. Tous, ils l'ont cru.

Quand on lui demande quelle a été la principale difficulté dont il ait dû triompher, il répond sans hésiter : « la précision ».

– Il fallait que je puisse fixer l'explosion cent quarante heures à l'avance, à un quart d'heure près. En excluant tout effet magnétique ou électrique et en utilisant le seul effet d'un mouvement d'horlogerie.

Cependant qu'il explique comment il a agi, les enquêteurs, en l'écoutant, ne peuvent retenir un sentiment qui ressemble à de l'admiration.

– J'avais fixé à la petite aiguille, celle qui indique les heures, un levier de progression que j'appellerai *D*, si vous le voulez bien. Ce levier était placé non pas devant le cadran, mais derrière. Sur un autre axe, ajouté par moi, j'avais monté une roue dentée que j'avais fabriquée et je l'avais installée dans le boîtier du réveil, de telle manière que le levier *D* entraînait toutes les douze heures l'un des douze pivots –que j'appellerai *B*– faisant tourner la roue d'un douzième de tour. Cette roue, nous l'appellerons *A*. J'avais donc ajouté à la roue *A* un ergot qui ressortait sur le côté et qui soulevait à un moment donné un levier recourbé. Au moment où ce levier se levait, le mécanisme, situé au-dessus de l'emplacement et au-dessus de la roue *A*, était libéré. C'est ainsi que le ressort de la sonnerie pouvait entamer sa course. La roue dentée *J* déjà placée dans l'horloge

tournait à une vitesse relativement lente. Cette roue *J* entraînait la roue dentée *H* que j'avais mise en place et qui était directement liée à un petit tambour à câble. Elle enroulait ainsi d'une façon continue, sur les rouleaux *L1* et *L2*, le câble d'acier, épais de 0,8 millimètre, soudé au point *K*...

Il va continuer longuement, avec le même souci du détail, le même calme, la même volonté démonstratrice. On le voit bien, il est fier de ce qu'il a accompli. Mais quand l'a-t-il installée, sa machine infernale ? Là aussi, Elser va répondre sans se faire prier.

Un soir, vers 20 heures, un peu plus d'un mois avant la date fixée pour le discours de Hitler, il est entré au Bürgerbräukeller. Il portait une valise noire. Il s'est installé à une table. Il a commandé une choucroute et une petite bière brune. Il s'est appliqué à manger lentement, très lentement. Il y avait de la musique. Un homme qui s'attardait à l'écouter, c'était un spectacle courant. Il est ainsi parvenu jusqu'à l'heure de la fermeture. Il a réglé sa note et s'est alors rendu aux toilettes. Il a attendu que la lumière soit éteinte. Quand la salle de la brasserie s'est trouvée plongée dans le silence et l'obscurité, il est sorti de sa cachette et s'est approché du pilier. *Son* pilier. Depuis longtemps, il avait décidé de creuser dans cette colonne une cavité d'environ 80 cm³. Cette tâche, il l'a entreprise. Et menée à bien.

Pas en une soirée, naturellement. En fait, il lui a fallu trente-cinq nuits. Trente-cinq ! Chaque nuit, il entasse les gravats dans sa valise. À l'aube, quand il quitte la brasserie, il les jette dans la rivière.

Pendant le jour, il dort et utilise les heures qui lui restent à poursuivre la mise au point de sa machine infernale.

Le vendredi 3 novembre, il met en place le mécanisme. Le samedi 4, il bourre la machine d'explosifs, installe ses détonateurs. Dans la soirée du 5 au 6, il règle le mouvement pour que l'explosion se produise le 8, entre 21h15 et 21h30. Il met en marche le mouvement, place la machine dans la cavité tapissée de liège. Il remet en place, comme il le fait chaque matin, le panneau de bois qu'il a préalablement découpé et qui masque la cavité. Le 6 novembre, à 6 heures du matin, il quitte le Bürgerbräukeller. Il n'y reviendra que dans la nuit du 7 au 8, pour vérifier si le mécanisme fonctionne bien. Or c'est le cas. Après quoi, il quitte Munich le 8 au matin et gagne directement Constance par le train.

On lui demande : pourquoi Constance ? Il répond qu'il avait précédemment repéré un endroit par lequel il est possible de passer en Suisse sans se faire remarquer par les douaniers. Il dit vrai, c'est bien là qu'il est allé. Pourtant, il n'est pas passé.

Vers 20h30, il se trouvait près du poste de douane. Il n'avait que quelques mètres à franchir pour se retrouver en Suisse. C'est alors qu'il a entendu la radio. Les douaniers écoutaient le discours du Führer. Du

coup, Elser est resté là, sur place, fasciné, comme paralysé. Il se disait que, d'un instant à l'autre, la radio allait retransmettre l'explosion. Son œuvre ! Le monde saurait que Hitler était mort et que la paix était sauvée. La raison criait à Elser qu'il ne devait pas perdre une minute, qu'il lui fallait passer en Suisse tout de suite. Il ne le pouvait pas. Il voulait écouter jusqu'au bout.

Tout à coup, un homme l'a ceinturé. Un douanier. De loin, il avait observé son comportement et l'avait trouvé suspect. Il s'était approché par-derrière. Elser, tout à l'écoute du discours, ne l'avait pas entendu venir. Quand on a découvert sur lui la carte postale du Bürgerbräukeller, et le détonateur, et l'insigne, on l'a arrêté.

C'est là précisément ce qui étonne les enquêteurs. Pourquoi avoir pris le risque insensé d'emporter sur soi les preuves palpables de sa participation à l'attentat ? Georg Elser répond que son intention était de demander aux Suisses le droit d'asile politique. C'est pour que l'on ne mette pas en question sa paternité dans la mort de Hitler qu'il s'est muni de ces objets révélateurs. Réponse qui ne manque pas de vraisemblance.

Voilà Nebe de plus en plus perplexe. L'enquête a révélé en effet que Elser n'était ni communiste, ni socialiste, ni anarchiste. Certes, il avait joué dans un orchestre du Front rouge, mais l'avait quitté avant l'arrivée de Hitler au pouvoir. Ce qui frappe encore Nebe, ce sont les déclarations sans cesse répétées par Elser que la guerre est absurde. Il a dit et redit qu'il ne voulait pas que succombent ou souffrent des millions d'hommes. Il s'est déclaré persuadé que si Hitler mourait, la paix reviendrait. Nebe lit et relit les aveux du Souabe. D'évidence, tout concorde. Mais... Nebe ne parvient pas à effacer tous ses doutes. Comment un amateur a-t-il pu régler son engin avec tant d'exactitude ? Comment a-t-il choisi de creuser une cavité dans l'unique pilier qui se soit trouvé derrière la tribune où parlerait Hitler ? Même si l'on admet ses dires, le nombre d'heures qu'il avoue avoir passé à ce travail lui a-t-il vraiment permis de creuser la cavité ? Et ce mécanisme qui est un véritable chef-d'œuvre ? Tout cela, un homme seul a-t-il pu le réaliser ?

Le 14 novembre, Nebe est convoqué par Hitler. Non sans surprise, il entend le Führer déclarer qu'il dirigera en personne la « coordination et la vérification des aveux d'Elser ». Il n'est pas séant qu'un haut fonctionnaire contredise le Führer, mais Nebe ne peut s'empêcher de s'exclamer :

– « Coordonner » avec quoi, avec qui ?

C'est alors que Nebe entend confirmer, de la bouche même de Hitler, que celui-ci reste convaincu –inébranlablement– que l'attentat a été commandé par l'intelligence Service. Les coupables sont les agents britanniques Best et Stevens.

Nebe, quant à lui, n'y croit guère. Chaque jour, il interroge Elser sans rien obtenir de plus. Toujours la même lancinante question : Elser est-il un homme seul ou l'instrument d'une vaste conspiration ? Le 20 novembre, Nebe, avec la plus grande honnêteté, reconnaît qu'il se trouve dans l'incapacité de se prononcer. Le moment est venu où, sur l'ordre de Hitler, il doit donc passer son dossier à Heinrich Müller. Il ne peut s'empêcher de lancer à l'adresse de son successeur :

– Si vous croyez être plus malin que moi et découvrir un lien entre Elser et les deux officiers anglais, je veux être pendu... En tout cas, je vous souhaite bonne chasse et bonne chance[48] !

Au tour de Walter Schellenberg de rendre visite à Müller. Hitler l'a chargé –lui qui a arrêté Best et Stevens– de démontrer qu'un lien existe entre Elser et les deux Britanniques. D'emblée, Schellenberg déclare qu'il ne croit pas à la version du Führer. Müller finit par convenir qu'il n'y croit pas non plus tout en se déclarant sûr qu'il parviendra à établir la vérité. En parlant, il masse sa main droite qui est rouge et enflée. Il serre les lèvres et, d'une voix très douce, ajoute :

– Jamais personne ne m'a fait front sans que je n'aie fini par le briser !

Le 21 novembre, les journaux publient un résumé de l'enquête et des photos. Les articles –ils ont tous été inspirés par Goebbels– laissent entendre que Elser n'a été que la main de l'intelligence Service. Dans les jours suivants, on mettra également en cause cet Otto Strasser, fondateur du *Front noir* dont l'efficacité apparaît très relative, que les services nazis ne manquent jamais d'accuser de tous les péchés du monde. Plus tard, Otto Strasser déclarera avec force qu'il n'a jamais eu le moindre lien avec Elser.

On soumet Elser à l'examen de trois psychiatres. On l'interroge sous hypnose. Il en reste toujours à son premier récit. Le seul fait nouveau que l'on ait pu obtenir de lui : deux hommes, deux inconnus, l'auraient aidé à se procurer une partie de son matériel.

Le 22 novembre, Himmler révèle que le Führer exige un grand procès où l'Angleterre sera mise en cause et qui pourra servir la propagande du Troisième Reich.

Or ce procès n'aura jamais lieu. Dans l'entourage de Hitler, certains ne se cachent pas de penser que l'affaire "sent le roussi". Mieux vaut ne pas faire de vague.



Jusqu'en 1941, Elser restera à Berlin, aux mains de la Gestapo. Après l'attaque contre l'URSS, on le transférera au camp d'Oranienburg. Là, il connaîtra un sort relativement enviable : on l'a emprisonné dans la partie du camp réservée aux notabilités telles que l'Autrichien Schuschnigg, le prince héritier de Bavière, les Français Édouard Herriot et Paul Reynaud. Il a droit à un domestique. Mais

oui... Dispensé de la tenue rayée que l'on réserve aux prisonniers, il dispose d'un costume que l'on renouvelle quand il le faut. On l'a même autorisé à monter un petit atelier de menuiserie. Il y a fabriqué une cithare dont il jouera jusqu'à sa mort. Dans le camp, on l'appelle "l'homme à la cithare".

En 1944, on le transfère à Dachau. Il y est traité comme un prisonnier de marque. On lui aménage un autre atelier de menuiserie. Quand on pense à ce qu'était Dachau en 1944, comment ne pas se poser une infinité de questions ?

Pourquoi ne s'est-on pas débarrassé depuis longtemps de Elser ? C'est tout le problème. Il nous conduit à poser, une fois de plus, la question à laquelle Nebe n'a jamais pu répondre.

Dans l'entourage de l'amiral Canaris, on n'a jamais cru que Elser avait agi seul. On est toujours resté persuadé qu'il s'agissait d'une machination de la Gestapo. Canaris pensait que Himmler ou Heydrich avait monté de toutes pièces un attentat pour accréditer le mythe d'un Hitler protégé par la Providence. C'est en parfaite connaissance de cause que Hitler aurait abrégé son discours.

Explication a priori séduisante, inadmissible dès que l'on en pèse tous les aspects. Comment Hitler aurait-il accepté un risque aussi énorme ? L'imagine-t-on acceptant de parler à côté d'une machine infernale ? En outre, nous connaissons maintenant les véritables motifs qui ont amené Hitler à parler moins longtemps que les années précédentes. Le lendemain matin, une réunion l'attendait à Berlin. Primitivement, il devait rentrer en avion, mais le brouillard s'était levé. Baur, son pilote personnel, était venu lui dire qu'il ne garantissait pas de pouvoir voler. Au dernier moment, Hitler avait dû se décider à prendre le train. Or un train –même si Hitler y montait– part à l'heure.

Un autre argument a été souvent réitéré dans l'entourage de l'amiral Canaris : jamais un homme comme Elser –sans aucun bagage scientifique ou technologique– n'aurait pu construire une machine aussi sophistiquée. Il ne tient plus lorsqu'on sait que Elser, devant les enquêteurs, en a reconstitué une semblable. Elle a fonctionné à merveille. À ce point qu'elle a servi pendant des années de matériel d'entraînement pour les jeunes gens formés aux techniques du service secret.



Tout conduit à retenir l'acte d'un homme seul. Et pourtant...

On ne peut passer sous silence les étranges confidences qu'Elser aurait faites à Dachau. Le hasard –mais était-ce le hasard ? – lui a fait retrouver dans ce camp trop fameux l'espion britannique Best, capturé à Venlo. Il y a également rencontré l'opposant célèbre qu'était le pasteur Niemoller. Les deux hommes ont survécu et se sont fait

chacun l'écho du récit qu'ils auraient reçu d'Elser.

À les en croire, Georg Elser fut arrêté, pendant l'été de 1939, comme sympathisant communiste. On l'incarcéra à Dachau. Au mois d'octobre, deux étrangers parurent au camp et demandèrent à lui parler. Ils lui expliquèrent qu'il fallait éliminer quelques traîtres de l'entourage du Führer et, dans ce but, faire éclater une bombe au Bürgerbräukeller après le départ de Hitler. En contrepartie, on lui promettait un meilleur traitement, des cigarettes en abondance, de l'argent et, au bout de la route, la Suisse. Il accepta. Au début de novembre, on l'emmena de nuit dans la brasserie où il installa la bombe dans le pilier désigné. Le soir du 8 novembre, ses complices le conduisirent à la frontière suisse, lui remirent une somme d'argent et une carte postale représentant l'intérieur de la brasserie, avec le pilier marqué d'une croix. Ils prirent congé et s'éloignèrent. Un instant plus tard, on l'arrêtait.

Surprenant récit. Il devrait nous convaincre et pourtant il nous laisse sceptiques. Sans doute Elser a-t-il raconté tout cela : nous n'avons guère de raison de mettre en cause l'honnêteté du pasteur Niemöller pas plus que celle de Best. Il arrive aussi que l'on raconte n'importe quoi quand on est en prison. Il faut se reporter au dossier, aux interrogatoires d'Elser. Il faut relire les dépositions des témoins, celles du serrurier comme du mécanicien, du fabricant d'outils comme du menuisier. Tous ont vu Elser –seul et libre– fabriquer la machine chez eux. Les serveurs du Bürgerbräukeller ont évoqué les stages effectués par Elser, trente-cinq soirs de suite, à la brasserie. Ils se sont souvenus de cette valise noire qui ne le quittait pas. Le propriétaire a témoigné l'avoir surpris un soir dans les toilettes.

Malgré ces arguments si forts, des survivants de l'affaire croient aujourd'hui encore à un attentat préfabriqué. Les deux inconnus dont Elser a fait état, ceux qui lui ont remis des explosifs, auraient appartenu à la Gestapo. La bombe aurait été télécommandée, ce qui éliminait le risque d'une explosion prématurée. Après la guerre, Kopnikov, ancien chef de section à la Gestapo, affirmera aux enquêteurs britanniques que les détails de l'attentat simulé avaient été mis au point par Heydrich, Müller et lui-même, Kopnikov : à l'insu du Führer. Kopnikov aurait même attiré l'attention de Heydrich sur le danger couru par Hitler. Heydrich aurait balayé l'objection.

Ce qui paraît toujours inexplicable, c'est le sort privilégié réservé si longtemps après l'attentat à Elser. Est-ce pour le "récompenser" de sa collaboration qu'on l'a laissé si longtemps survivre ?

Souignons d'abord que cette "récompense" est restée relative. Rappelons-nous le visage tuméfié, le costume couvert de sang qu'a pu considérer la jeune amie d'Elser.

Rappelons-nous les poings meurtris et gonflés de Müller. Il ne

semble pas que l'on fût disposé à cette époque à le traiter avec mansuétude. On voulait –c'est clair– lui extorquer la vérité. C'est donc que la Gestapo ne la connaissait pas.

Les tenants de la machination répondront que, s'il s'agissait d'une faction au sein de la hiérarchie nazie, c'est elle précisément que Müller et les siens se seraient acharnés à démasquer. Ce qui n'explique pas davantage l'extraordinaire traitement de faveur dont Elser a bénéficié par la suite.

Et l'on cherche. Et l'on doute. Et l'on ne parvient pas à conclure.



Je tendrai pour ma part à privilégier une explication dont je conviens qu'elle apparaît incroyable mais dont tout ce que nous avons peu à peu appris sur Hitler et son entourage permet d'affirmer qu'elle est parfaitement plausible. Pouvons-nous oublier le mage de Hitler, consulté si souvent par celui-ci et dont l'influence finit par tant inquiéter certains qu'il fut un jour trouvé assassiné ? Que dire des voyants et astrologues qui entouraient Himmler et de l'aveugle confiance que celui-ci accorda à son guérisseur ? L'aventure tout entière du national-socialisme baigne dans l'irrationnel.

L'explication de l'affaire Elser tient peut-être dans une confidence de l'un des hommes qui a connu la plupart des secrets du haut personnel nazi : Gisevius. Selon lui, Hitler pensait que *sa propre vie était liée à celle de son meurtrier*. Il ne fallait donc pas qu'Elser mourût.

Pourquoi pas ?

Dans l'apocalypse de 1945, quand tout fut perdu, cette crainte n'eut plus de raison d'être.



Le 5 avril 1945, Elser –l'homme à la cithare– travaille à Dachau dans son atelier de menuiserie. Il est occupé à raboter une planche. Deux sous-officiers SS paraissent. Ils lui disent que la porte de l'un des crématoires du camp fonctionne mal. Ils lui demandent de la réparer. Avec la bienveillance qu'il met en toute chose, Elser retire son tablier, revêt une veste et suit les SS dans la cour. Ils paraissent mal à l'aise, ces SS. Tout le monde aime bien Elser à Dachau : y compris les SS. Sur le seuil du crématoire, attend un gradé SS qui n'appartient pas au camp. Les deux sous-officiers claquent des talons et lancent un retentissant :

– Heil Hitler !

Ils regardent Elser entrer et s'éloignent. Ils savent qu'ils ne le reverront plus. Un peu plus tard, l'un des sous-officiers –un certain Fritz– va se rendre à l'atelier d'Elser. À la place d'honneur est accrochée la cithare. Fritz s'en empare et l'emporte jusqu'au crématoire.

Le cadavre d'Elser attend, allongé sur un chariot de fer. Une balle

dans la nuque lui a fracassé l'arrière du crâne. Fritz pose la cithare sur le corps. Elle et le cadavre d'Elser glissent ensemble dans le four.



Comment ne pas rêver ? L'attentat aurait pu réussir, Himmler et Goebbels disparaître en même temps que Hitler. Que se serait-il passé ? En vertu des lois du Troisième Reich, Goering aurait pris le pouvoir. En 1939, le chef de la Luftwaffe avait essayé de sauver la paix[49]. Il aurait probablement cherché une conclusion à la guerre. S'il l'avait obtenue, quelques dizaines de millions d'hommes, de femmes, d'enfants auraient eu la vie sauve.

Il suffisait que la bombe de Georg Elser éclatât douze minutes plus tôt.

Douze minutes.

9. OPÉRATION JÉRICO

À la prison d'Amiens, le 18 février 1944, c'était l'heure de la soupe. Au troisième étage, précédés par un gardien français, deux détenus portant chacun par une anse un énorme chaudron venaient de commencer leur ronde. L'un d'eux, Lucien Lecompte, un Belge, voyait passer les jours avec une impatience grandissante : il n'avait plus que quelques semaines à « tirer[50] ». À grand fracas, les portes des cellules s'ouvraient, les détenus s'avançaient sur le seuil, gamelle tendue, pour recevoir la ration qui leur permettait à peine de survivre.

Quoique le soleil timide eût, depuis le matin, tenté une apparition, il faisait froid, très froid. De l'étroite fenêtre de leur cellule, les prisonniers pouvaient entrevoir des champs couverts d'une neige épaisse.

Ils étaient de deux sortes, ces prisonniers : les “droit commun”, comme en toute prison, et ceux que la presse de l'époque appelait les terroristes –autrement dit les résistants. Encore ces derniers étaient-ils répartis, selon qu'ils dépendaient de l'une ou l'autre juridiction, dans un “quartier français” et un “quartier allemand”. Le 18 février, le quartier français détenait 520 prisonniers, dont 72 femmes, et le quartier allemand 180 hommes et femmes[51]. Les gardiens de l'administration pénitentiaire côtoyaient, à toute heure du jour et de la nuit, des soldats allemands et des agents de la Gestapo.

C'est dans la cellule 36 que Louis Vandenberg attendait la soupe. Il y avait été jeté le 1^{er} février, après avoir été longuement torturé par la Gestapo. Il la partageait avec trois prisonniers : Lheureux, dit « Mes pieds », Tavernier et Fait. Régulièrement, l'un ou l'autre était extrait de la prison pour être conduit rue Jeanne d'Arc, au siège de la Gestapo, d'où il revenait couvert de plaies. Il retrouvait alors le froid implacable, l'odeur repoussante qui émanait des tinettes sorties seulement une fois par jour, les myriades de puces qui infestaient les paillasses et empêchaient de fermer l'œil[52].

Le 18 février, peu après 11 heures, un gardien était venu chercher André Pache, incarcéré depuis le 6 décembre, pour le conduire au parloir où il avait retrouvé, avec l'émotion que l'on devine, sa femme et ses trois enfants –onze ans, six ans et demi et vingt mois– qu'il n'avait pas revus ensemble depuis son arrestation : émotion, pleurs de joie, mille choses à se dire. Il en avait presque oublié la présence vigilante de l'interprète française au service des Allemands. Après quoi, on l'avait ramené dans la cellule 20. La porte venait de se refermer sur lui, et il restait profondément agité par les instants trop courts qu'il venait de vivre. C'est alors que, comme les autres, il avait entendu « les bruits des bouteillons et des gamelles » dans le couloir[53].

Dans la cellule 6, André Leroy ne se sentait guère d'appétit. Ses quarante-neuf kilos témoignaient pourtant de l'extrême avarice des cuistots de la prison. Le jour de son arrestation, trois mois plus tôt, il en pesait soixante-quinze ! Au vrai, que pouvait signifier l'heure du repas pour un homme condamné à mort de la veille et qui s'attendait à être fusillé le lendemain ?

Ce jour-là, peu avant midi, André Leroy concentrait l'essentiel de son énergie à un dérivatif inattendu. Comme chaque jour, ses cinq compagnons de cellule et lui s'affrontaient en un même concours : c'était à qui écraserait le plus de puces. Au moment où Leroy entendit dans le couloir que l'on ouvrait les portes des cellules pour la pitance quotidienne, il venait de remporter la palme : quarante-neuf insectes exterminés[54] !

Dans une cellule de l'aile nord, Jean Beaurain attendait le "repas" quotidien avec une impatience grandissante. À vingt-deux ans, la faim le taraudait en permanence. Il en oubliait jusqu'au souvenir de ses exploits. Entré dans la Résistance en 1942, il s'était consacré au sabotage et n'avait pas fait sauter moins de... quatorze trains allemands ! Le 29 juillet 1943, le déraillement de Miremont avait coûté à l'ennemi 220 morts, dont un général et 90 officiers, sans compter un matériel considérable. D'ailleurs, André Leroy y était, à Miremont. Beaurain se disait que, si l'on fusillait André le lendemain, son tour ne tarderait pas. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir faim.

Je l'ai rencontré, Jean Beaurain. Pour mon émission de télévision *L'Histoire en question*, j'avais choisi de raconter l'étrange et tragique histoire du bombardement de la prison d'Amiens[55]. Ce matin-là – fin décembre 1983–Armand Ridel, notre réalisateur, filmait dans la prison les images nécessaires à l'illustration de mon récit. À son appel, quelques survivants avaient accepté d'évoquer, dans les lieux mêmes où s'était décidé leur destin, la journée du 18 février 1943.

Devant ce mur de brique, si haut qu'il fallait lever la tête pour en découvrir le faîte, nous étions là, face à face, Jean Beaurain et moi. Il m'avait apporté la photo du beau gosse qu'il était en 1944, quarante ans plus tôt : pas très grand, des traits fins et énergiques sous des cheveux sombres, un sourire surtout qui devait enchanter les filles. Il n'avait rien oublié.

Je l'ai interrogé.

– Le 18 février 1944, à midi, que faisiez-vous ?

– J'attendais la soupe !

– Combien étiez-vous dans la cellule ?

– Quatre.

– Et que s'est-il passé ?

– D'un seul coup, j'ai entendu des avions passer en rase-mottes ! Ça m'a semblé bizarre, j'ai sauté sur le lit et puis, j'ai regardé par la

fenêtre. Et j'ai vu, au-dessus du sol, un avion. J'ai reconnu les cocardes : c'était un Anglais, un Mosquito. Je n'ai pas eu le temps de regarder longtemps. Au moment où l'avion est passé au-dessus de nous, les bombes ont commencé à atterrir sur la prison. Les éclats pleuvaient déjà autour de nous. Même que je me suis dit : ils sont un peu couillons, ils vont nous tuer ! La preuve que je ne savais pas qu'ils devaient venir, hein ! Alors, j'ai vu arriver un second avion. Le vasistas s'est cassé, j'ai reçu des éclats de verre dans l'arcade sourcilière. J'ai dit à mes copains : « Essayez de croquer quelque chose... » C'était un truc que l'on utilisait pendant les bombardements, on mâchait n'importe quoi, un bouchon par exemple pour éviter l'explosion à l'intérieur du corps. Moi, j'ai mordu un bout de drap de toutes mes forces. Je me suis jeté à terre. Tout ça s'est passé en quelques minutes. Au deuxième choc, la porte s'est arrachée. On a fini de la défoncer à coups de pied et on a débouché sur un tas de ruines ! Quand je suis sorti, j'ai vu à côté de moi Maurice Holville qui sortait de la cellule à côté. J'ai essayé de voir si je trouvais ma mère. Elle était dans la prison, du côté des femmes. Et mon frère, prisonnier comme moi, où était-il ? Holville m'a crié : « Fous le camp ! Si on bombarde, c'est pour qu'on soit libérés... De toute façon, rester là ne sert à rien. Va-t'en ! » Et je suis parti... en embarquant deux gars avec moi. Ma mère ? Elle a été blessée et on l'a conduite à l'hôpital. Mes copains l'ont fait sortir. Elle est repartie pour la clandestinité. Comme moi. Mon frère Robert, lui, a été tué...

Sur les réactions des détenus dans les cellules, que de témoignages poignants ! Marius Couq, touché à la main, est jeté à terre. Son compagnon Liétard, condamné à mort, est blessé à la figure : « Dans un bruit d'enfer, l'éclatement des bombes se succède. L'atmosphère devient irrespirable. Un brouillard de poussière qui n'est traversé que par l'éclair de nouvelles explosions, puant la poudre, nous aveugle. Le tout dans un bruit infernal de murs qui s'effondrent, des cris de terreur qui viennent du quartier des femmes. Nous attendons la mort. »

Le bruit des avions a précipité André Pache à la fenêtre. Dans le ciel, il découvre une escadrille. Un avion lui a semblé se diriger tout droit vers la prison : « Je saute en bas de la fenêtre au moment où une explosion terrible secoue notre cellule en même temps qu'un nuage épais de poussière et de fumée l'envahit. Je pense que l'avion a percuté le toit de notre prison, mais d'autres explosions se succèdent, c'est donc un bombardement que nous subissons ! Je me précipite sous la couverture ainsi que Feshter. Seul Tempez reste debout les bras croisés face à la fenêtre. Combien de temps cela dure-t-il ? Trois, quatre, cinq, dix minutes ? Je ne sais. À ce bruit infernal succède un silence de mort. Que va-t-on trouver derrière cette porte de notre cellule restée intacte ? »

Louis Vandenbergh n'oubliera jamais : « La cellule s'emplissait de fumée et d'odeur de poudre, je m'aperçus alors que la porte s'était entrouverte par les déflagrations. D'instinct je m'y précipitai en criant à mes camarades : "La porte est ouverte !" Pourquoi ne m'ont-ils pas suivi ? Car à la seconde même une bombe traversa la cellule, les murs s'écroulèrent, écrasant vraisemblablement mes pauvres camarades. Touché par un éclat, je me suis retrouvé à terre sur la passerelle. Une partie du mur s'écroula sur moi, j'étais couvert de sang, la tête et un bras de libre. Je me suis évanoui pour un temps indéterminé... »

André Leroy : « L'un de nos compagnons était de nationalité belge et se faisait appeler "Bill Arthur". Il regardait, exhaussé par un autre, si par la fenêtre il pouvait voir ce qui se passait dehors. Soudain il crie : "Voilà des avions qui arrivent ! Ils volent très bas !" Au même instant, à la même seconde, tout est secoué : la première bombe est tombée sur la prison ! Le gardien de service, suivi des "serveurs", des détenus comme nous... n'eut pas le temps d'ouvrir la porte de notre cellule. Les bombes se mirent à tomber partout, sur tout, couvrant les bâtiments sous des tourbillons de poussière et projetant des blocs de matériaux à tout va ! Tout tremble et le vacarme est assourdissant... Immédiatement après le premier chapelet de bombes, c'est la deuxième vague. Les tourbillons de poussière aveuglante sont tels que nous disparaissions sous les gravats et que nous sommes invisibles les uns des autres. Des bombes ! Encore des bombes ! Elles tombent à chaque seconde, secouant tout près de nous... Nous demeurons encore collés au pan du mur. Nous étions dans une espèce d'état second, absents, comme si nous avions été étrangers à ce qui nous arrivait. Il faut comprendre que, mourant de faim, de soif et subissant les tortures quotidiennes, qu'est-ce que cela pouvait nous faire que tout s'écroule autour de nous ? »

C'est ainsi, le 18 février 1944, à midi précis que commença le bombardement de la prison d'Amiens. Celui qui, en souvenir des trompettes de la Bible qui firent tomber le septième jour les murs de la ville fameuse, est demeuré dans nos mémoires comme *l'Opération Jéricho*.

Quelles sont les raisons qui ont conduit à l'entreprendre ? De quelle façon l'a-t-on réalisée ? Les résultats ont-ils été positifs ! À ces questions, des documents et des témoignages nouveaux permettent aujourd'hui de répondre.

D'ores et déjà, le lecteur devra retenir ce que Maurice Holville, au milieu du fracas des explosions, a crié à Jean Beaurain : « Si on bombarde, c'est pour qu'on soit libérés... » Phrase qui résume tout. Sans tout expliquer pourtant.



Si l'affaire date du 18 février, ce n'est que le 22 octobre 1944 que

nous avons pu lire dans la presse libérée un texte qui en éclairait le sens : « Des Mosquitos ont attaqué la prison d'Amiens afin de permettre l'évasion de cent vingt détenus condamnés à mort pour avoir aidé les Alliés. »

« Il s'agit là d'une des opérations les plus spectaculaires de cette guerre et ce n'est que maintenant que l'on peut faire le récit complet de cet exploit. Cette tâche périlleuse fut accomplie au risque même de tuer certains des prisonniers que nous cherchions à sauver... »

Pour la première fois, on rendait publiques les raisons d'une entreprise dont, seuls, quelques résistants français croyaient connaître le secret. L'explication parut alors, à nous qui l'avons découverte, correspondre à la réalité des faits. On n'avait pas voulu laisser mourir sous les balles allemandes des patriotes français arrêtés. Certes, il y avait eu beaucoup de sang répandu mais, devant ce bel acte de fraternité alliée, les résistants français ne pouvaient qu'exprimer leur gratitude. Ce qu'ils firent.

Il apparaît aujourd'hui que l'affaire fut bien moins simple. Elle comporta des implications politiques et stratégiques autrement subtiles, restées longtemps ignorées des instigateurs français eux-mêmes.

Les dossiers qui se sont ouverts montrent que la décision fut prise au plus haut niveau, et ceci pour une raison impérieuse : la réussite du débarquement était en cause.

Depuis le mois de janvier 1943, les Alliés s'étaient mis d'accord : c'est au printemps de 1944 qu'ils tenteraient de prendre pied sur le continent européen. Le lieu et la date n'étaient pas encore fixés. Il fallait d'abord que l'on connût dans tous ses détails le dispositif de la défense allemande : le trop célèbre Mur de l'Atlantique. La Résistance française était au travail. Selon les informations qu'elle rassemblerait et communiquerait, le haut commandement allié arrêterait définitivement son plan[56].

Ce qui—très vite—était apparu évident, c'est que le débarquement s'effectuerait au nord du Cotentin. La région d'Amiens avait reçu des Alliés un nom révélateur : *Priorité 1*. Il s'agissait d'une zone stratégique s'étendant le long des côtes de la Manche et de la mer du Nord et englobant notamment les villes de Dunkerque, Calais, Boulogne, Abbeville, Beauvais, Lille, Arras, Cambrai, Saint-Quentin, Soissons et Reims.

Les agents de renseignements alliés qui opéraient dans cette zone devenaient, eux aussi, prioritaires. Avant l'heure H, il leur serait demandé des informations qui conditionneraient, autant que la météorologie, le succès de l'opération. Une fois le débarquement commencé, ils auraient à paralyser, par leurs sabotages, une partie non négligeable des forces allemandes.

Dans le courant de l'année 1943, les Allemands avaient commencé à installer dans le Pas-de-Calais des rampes de lancement. Les Alliés, qui s'étaient longuement interrogés à cet égard, connaissaient maintenant le but que poursuivait l'ennemi. À la base secrète de Peenemünde, les hommes de Hitler avaient entrepris de fabriquer des armes nouvelles, engins volants sans pilote qui, bientôt peut-être, arroseraient le sud de l'Angleterre. Il était impératif d'être renseigné sur ces rampes, afin de les détruire avant qu'elles ne fussent opérationnelles.

Seuls les agents de la Résistance française étaient à même de recueillir là-dessus les précisions indispensables.

En janvier 1944, prenant le commandement suprême des forces alliées, le général Eisenhower va s'exprimer on ne peut plus clairement : « Dans aucune des guerres précédentes, ni sur aucun théâtre de cette guerre, les forces de la Résistance n'ont été associées de si près à l'effort militaire principal. »

De quelque façon que l'on retourne le problème, on en revient à une nécessité absolue : le commandement allié a un besoin impérieux de tous ses agents et amis en France. Surtout dans la zone *Priorité 1*.

L'ennemi le sait. À la fin de 1943, la plus grande partie de ceux-ci ont été mis hors de combat.



Hormis les spécialistes, les Français se sont toujours un peu perdus entre toutes les organisations de résistance qui travaillaient ensemble ou parallèlement. En 1943, trois d'entre elles dépendent directement des services britanniques : le réseau *Buckmaster* se voit confier des missions d'action souvent très dangereuses ; le réseau *Alibi* se consacre avant tout aux liaisons, messages radio, évasions, parachutages, atterrissages clandestins ; *Sosies* est le nom de la troisième. Ses agents sont affectés à la fois au renseignement et à l'action. Deux frères sont à sa tête : Pierre Ponchardier dirige le réseau opérant dans l'ex-zone libre. Son frère Dominique commande en zone nord.

Une force de la nature, ce Dominique Ponchardier. Un géant. Ses épaules, son cou, ses muscles le font ressembler à un joueur de rugby. En 1940, il est enseigne de vaisseau. À l'annonce de l'armistice, il n'a que vingt-trois ans. Il va devenir l'un des chefs les plus entreprenants de la Résistance.

Celui qui va le rejoindre a laissé sa trace dans cette histoire sous le nom de guerre de *Pépé*, à l'état civil René Chapelle. Profondément différent de Dominique, mais tout aussi coriace, doté lui aussi d'une force physique exceptionnelle, il s'est battu en Espagne dans les Brigades internationales. Il en est revenu accompagné d'une épouse espagnole, Maria. Sa carte du parti communiste ne l'a pas empêché, dès octobre 1940 – ignorant superbement que la Russie soviétique était

devenue l'alliée de l'Allemagne nazie– de monter avec Ponchardier une chaîne d'évasions dans la région de Charleville-Mézières.

Plus tard, il mettra à la disposition de Dominique un certain nombre de ses amis qui, d'un gabarit identique, vont faire merveille[57]. La légende veut que ceux-ci l'aient baptisé "Pistole", car « il savait tirer très vite en faisant mouche à tout coup », ce que déniaient plusieurs résistants de son groupe[58].

Après juin 1941, quand Hitler est entré en Russie, le parti communiste a basculé officiellement dans la Résistance. Selon le colonel Rémy, Pépé aurait pris la tête d'un groupe armé opérant dans la Somme et la Seine-Maritime et se réclamant des FTPF (Francs Tireurs et Partisans Français). « J'ai connu les FTPF de l'an 1942, dit Rémy ; tout me séparait de leurs convictions, mais il est de mon devoir de saluer leur courage. Au contact de l'ennemi qui occupait notre sol, ces communistes-là avaient retrouvé la notion de la réalité française. »

Le certain, c'est qu'on trouve Pépé en pleine action entre juin et juillet 1943, au sein des FTPF du Vimeu (sud-ouest de la Somme)[59]. Comme Jean Beurain, Alfred Benoist, Albert Leroy, Armel d'Arouelle, sa spécialité devient le sabotage des voies ferrées. Lui, Pépé, "s'occupe" plus particulièrement de la ligne de Beauvais au Tréport. Un dur parmi des durs prêts à tout : voilà Pépé. Parallèlement, il travaille toujours pour Ponchardier : association fabuleuse. Ensemble ou séparément, on exécute les actes les plus insensés, des missions virtuellement impossibles. C'est alors que la zone mérite bien son nom de *Priorité 1*.

Tout cela se paye cher, très cher. Après le déraillement d'Haugest-sur-Somme, le jour de la fête des Rameaux 1943, le Groupe Michel, commandé par le lieutenant Alfred Dizy, est décapité. Onze de ses membres sont arrêtés, jugés, condamnés à mort, fusillés le 2 août à la Citadelle d'Amiens. D'autres sont jetés en prison. Parmi eux, il y a Jean Beurain : l'homme des quatorze trains sabotés. La Gestapo a fini par mettre la main sur lui. Il va être condamné à mort.

C'est plus que n'en peut supporter Pépé.

Et si l'on faisait évader Jean Beurain ?



Il n'est pas que dans les rangs du groupe que les Allemands ont opéré des ravages. L'OCM (Organisation civile et militaire), particulièrement active dans la Somme, a été littéralement décimée. Ont été notamment incarcérés à la prison d'Amiens : le capitaine André Tempez, chef régional, le docteur Antonin Mans, chef départemental, Raymond Vivant, sous-préfet d'Abbeville[60].

Le réseau « Alliance » –appelé aussi « Arche de Noé », dirigé par la jeune Marie-Madeleine Fourcade– a été lui aussi cruellement frappé.

Les collaborateurs directs de Marie-Madeleine à Amiens, les époux Halbert, ont été écroués dans la soirée le 18 novembre 1943. Il ne se passe guère de jours que l'on annonce de nouvelles arrestations. Un agent français de la Gestapo, émule des sinistres Bonny et Lafont, Lucien Piéri, petit chemisier effacé dans le civil, est devenu le grand pourvoyeur des prisons et des tribunaux de l'occupant. Il passe sans efforts apparents du comptoir où il vend –contre tickets– des chaussettes et des sous-vêtements, à la Citroën noire à bord de laquelle il fonce dans la nuit et pourchasse les résistants.

Pas de doute : au cours des derniers mois de 1943, c'est la Gestapo qui gagne. Si cela continue ainsi, tous les mouvements de résistance de la région seront dispersés, démantelés, anéantis au moment même où *les Alliés tenteront de débarquer* et alors que Eisenhower compte impérativement sur la Résistance pour seconder ses propres efforts. Le pire est que, parmi les agents épargnés, le moral est, comme on dit, à zéro. Dominique Ponchardier en a parfaitement conscience. Si l'hémorragie continue et si les agents se mettent à douter, nul ne peut prévoir quelle sera l'issue.

À la fin de l'année 1943, Ponchardier se décide. Il part pour Genève.

C'est là qu'il rencontre régulièrement son supérieur direct, un certain « Gilbert », qui lui transmet les ordres de l'état-major allié. En fait, ce Gilbert n'est autre que le colonel Groussard qui, après s'être rallié quelque temps au gouvernement de Vichy –avec lequel il garde d'ailleurs des liaisons – s'est jeté tout entier dans la Résistance.

Ce qu'est venu dire Ponchardier à Gilbert ? Ceci :

– Comment pourrions-nous accomplir tout ce qu'on attend de nous au moment du débarquement, si l'ennemi continue ces arrestations et ces exécutions massives ? Nous sommes probablement à quelques mois de la Libération, mais la Gestapo et ses gens s'acharnent sur nous à un point tel que, si nous ne contre-attaquons pas spectaculairement afin de libérer nos camarades des prisons d'Amiens et de Saint-Quentin et leur remonter le moral, ce sera un miracle s'il en reste assez parmi nous pour être de quelque utilité à l'heure du débarquement. À part une poignée de rescapés, la plupart des membres de l'OCM viennent d'être arrêtés, trahis par un mouchard ; quant à nos *Sosies* et quelques autres groupes, on est en train aussi de les malmenier terriblement. Il faut faire quelque chose, et vite !

C'est l'historien britannique Jack Fishman qui, dans un livre publié en France pour le quarantième anniversaire du bombardement de la prison d'Amiens, a rapporté ces propos^[61]. J'ai tenu à les contrôler auprès de Dominique Ponchardier. Celui-ci a répondu avec infiniment de courtoisie à mes questions, tout en se refusant à entrer dans les détails. Pour lui, la Résistance reste un passé héroïque auquel

s'attachent de merveilleux souvenirs. Il juge stérile de les égrener une fois de plus. En cela, Dominique Ponchardier se veut fidèle à lui-même. Dans son livre *les Pavés de l'Enfer*, il se borne à écrire : « L'affaire de la prison d'Amiens eut lieu le 18 février 1944, elle occupa toutes mes cellules nerveuses pendant de nombreux jours ; mon excellent camarade Rémy l'a décrite d'une façon trop magistrale pour que je m'y étende davantage. »

Ce que Dominique Ponchardier s'est borné à me confier, c'est que l'opération avait été demandée par plusieurs instances dirigeantes des réseaux de résistance, ceci afin de « regonfler le moral des troupes de l'ombre ». Il a ajouté que celui-ci « était au plus bas car les combats en Italie stagnaient et aucune opération à l'extérieur ne se précisait ». Les chefs de la Résistance « avaient donc réclamé à l'Armée de l'Air anglaise ce raid sur une prison française, *quelle qu'elle soit* ».

Nous ne sommes pas très loin du rapport que, selon Jack Fishman, Ponchardier aurait adressé à Groussard. M. Fishman a eu accès aux dossiers jusqu'ici interdits de l'affaire. Ainsi s'est-il trouvé à même de retracer le processus engagé dès après le contact entre Ponchardier et Groussard. Convaincu par le bouillant chef des *Sosies*, Groussard aurait adressé à Washington un véritable cri d'alarme.

Voilà qui paraît clair et net. Voyez cependant comme il est difficile d'écrire l'histoire. Le 29 février 1984, après la diffusion de mon émission, je reçus une lettre du général A. Devigny. J'y découvris les lignes que voici :

« Collaborateur direct du colonel Groussard avec lequel je mis sur pied à partir de novembre 1942 ce que l'on appela par la suite les réseaux Gilbert, il me confia après la Libération la charge de régler tous les problèmes les concernant. Je puis affirmer qu'il fut comme moi-même très étonné d'apprendre, en 1945, le rôle joué dans le cas particulier par Dominique Ponchardier. Le colonel Groussard n'a jamais accompli la moindre démarche pour demander le bombardement évoqué et considéré par Charandeau, qui d'ailleurs en parlait peu, comme un véritable désastre. »

Le général Devigny m'apprenait en même temps que, selon lui, le véritable initiateur de l'affaire avait été Guy Chobières, chef du réseau « Alibi », ce nom étant le pseudonyme de résistance de M. Georges Charandeau. Il joignait à sa lettre la photocopie d'un document à en-tête de *l'Anglo-french communications bureau*, organisme britannique ayant liquidé les réseaux. À propos de l'affaire du 18 février 1944, on y peut lire : « Cette opération fut demandée et mise au point en France par Guy Chobières, chef du réseau *Alibi*. »

Faut-il mettre en doute le scénario exposé par Jack Fishman ? Ce qui paraît confirmé, c'est qu'une autre mise en garde est parvenue dans la capitale américaine : elle émanait d'Allen W. Dulles qui, à

Berne, avait la haute main sur tous les services américains d'espionnage en Europe.

Dulles a alerté William J. Donovan, chef et créateur de l'Office de services stratégiques (OSS), qui a pris très au sérieux l'avertissement reçu et, à l'occasion d'une visite à Londres, saisi le général de division sir Steward Menzies, chef du Service secret britannique depuis 1936. Lequel a convoqué aussitôt le colonel sir Claude Edwards Marjoribanks Dansey, dit "oncle Claude". Celui-ci lui a déclaré être précisément en possession d'un gros dossier sur la prison d'Amiens.

Sur la prison d'Amiens ?



En fait, devant le silence délibéré de Dominique Ponchardier, c'est au colonel Rémy qu'il faut nous adresser. Il a, très près de l'événement, interrogé les principaux protagonistes. Y compris Ponchardier. Or Rémy nous confirme que tout est venu de ce Jean Beaurain, détenu à la prison d'Amiens et que l'on ne voulait pas laisser fusiller.

Après la vague d'arrestations de 1943 dans la Somme, Pépé a jugé prudent d'aller se mettre au vert près d'Eu. C'est là que l'a rejoint M^{me} Beaurain, mère de Jean et de Roger, tous deux incarcérés à la prison d'Amiens. Voici ce dont Jean Beaurain s'est souvenu pour moi :

– Nous étions trois à la prison d'Amiens : Maurice Holville, moi-même, mon frère. Ma mère et le père de Maurice Holville sont allés trouver Pépé en lui disant : « Écoute, il faut faire quelque chose pour eux... Est-ce que tu peux arriver à les faire libérer ? » Pépé a dit : « Je ne vois qu'une possibilité, c'est de lancer une attaque à main armée sur la prison. » Ça n'a pas réussi.

La malchance a voulu en effet que le commandant FTPF Eugène ait tenté en janvier 1944 –et raté– une opération semblable sur la maison d'arrêt de Saint-Quentin. Du coup, les Allemands ont renforcé leurs protections sur les prisons, notamment celle d'Amiens. Nouvelle catastrophe : les Allemands ont arrêté un résistant qui a été trouvé en possession d'un plan de celle-ci. Même un policier débutant en aurait déduit qu'une opération était envisagée par la Résistance.

Je redonne la parole à Jean Beaurain :

– Ça n'aurait pas pu se faire, cette attaque à main armée, il n'y avait pas assez de moyens ni d'effectifs. Alors, une dizaine de jours plus tard, Pépé est venu trouver ma mère. Il lui a dit : « J'ai réfléchi cette nuit. Il n'y a qu'une solution : on peut faire bombarder la prison, il n'y a que ça qui peut les sauver. » Bien sûr, il savait que c'était grave de faire bombarder une prison pour libérer les gens qui étaient à l'intérieur. Mais ma mère l'a supplié : « Fais le nécessaire, fais ce que tu veux ! Je te donne carte blanche. » Elle est rentrée à Amiens. Elle venait à la prison nous apporter des colis, à mon frère et à moi. Et, un

jour, ils l'ont gardée... Pendant ce temps, Pépé a fait venir chez lui Édouard Rivière, l'adjoint de Ponchardier, et lui a dit : « Je voudrais faire sortir tous les gars qui sont en prison. J'ai pensé à un bombardement. » Rivière a répondu qu'il allait en parler à Ponchardier. Preuve qu'il prenait ça au sérieux. Il est allé le contacter à Paris. Et voilà comment tout a commencé.



– Ça va, a dit Ponchardier à Rivière. On va voir ça.

La formule reflète bien le comportement de ce chef dont, dit Rémy, « se dégageait un curieux mélange de ruse et de force, sous un air narquois allié à une grande et candide honnêteté ». En fait, à peine a-t-il prononcé ces mots qu'il est déjà furieux contre lui-même. L'opération « risque de conduire à l'anéantissement de son réseau » tout entier.

Comment néanmoins ne pas tenir une parole quand on l'a donnée et quand on s'appelle Ponchardier ? Il confirme qu'il va transmettre à Londres.

Telle est donc *l'idée* : que des avions, dûment informés de la configuration de la prison, la survolent, visent soigneusement les murs d'enceinte et laissent alors tomber leurs bombes. Par les ouvertures qui seront ménagées, les prisonniers prendront la poudre d'escampette.

Cela fera beaucoup de dégâts. Et probablement beaucoup de morts. Ne vaut-il pas mieux mourir sous une bombe amie que sous les balles d'un peloton d'exécution ennemi ? Surtout si cette mort rend la liberté à nombre de camarades ? C'est dit : on va tenter l'opération. Encore faut-il convaincre Londres.

– Laissez-moi faire, dit Ponchardier, j'ai mon plan.

Il faut laisser de nouveau la parole au colonel Rémy : « En fait de plans, Ponchardier commence à expédier à Londres, par le premier courrier, celui de la prison et des environs très minutieusement dressé. Il y joint un rapport sur la *Flak* d'Amiens, si précis qu'on y trouve le nom des hommes qui servent les pièces, la description de leurs habitudes, la notation des heures de relève, des relâchements dans la discipline... Ponchardier établit d'autres rapports sur la garnison de la prison, tout aussi détaillés, puis sur les éléments Panzer stationnés aux portes de la ville. Le courrier est à Londres pour la mi-janvier. Ponchardier, dès l'arrivée de son accusé de réception, le fait suivre de télégrammes pour la mise à jour des rapports. Il n'a encore rien proposé... Londres ne comprend rien à cette soudaine cascade de rapports sur Amiens, à ces surprenantes études sur l'architecture de la prison de cette ville. Pourquoi diable Ponchardier éprouve-t-il le besoin de nous apprendre l'âge du capitaine qui commande le corps de garde de cette prison ? se demandent les Anglais qui pensent sans

doute qu'on leur propose une devinette. »

Quant à nous, nous avons compris pourquoi le commandement du service secret britannique, lorsqu'il est contacté par William J. Donovan, chef de l'OSS, déclare, à la grande surprise de ce dernier, être en possession d'un gros dossier sur la prison d'Amiens.



Certes, tout cela s'enchaîne remarquablement. Que devient pourtant le témoignage du général Devigny selon lequel l'opération fut demandée par Georges Charandeu dit Guy Chobières, chef du réseau « Alibi » ?

Il faut, je crois, en revenir à la confiance que Dominique Ponchardier a bien voulu me livrer, selon laquelle *plusieurs* organisations de résistance ont souhaité une telle opération. Tous avaient conscience qu'il fallait *faire quelque chose*. Plusieurs l'ont fait savoir. Dans ce cas, le mérite de Ponchardier aurait été de polariser sur la prison d'Amiens une attention déjà fortement éveillée par ailleurs.

J'ajouterai que, selon des témoignages recueillis par M. Robert Glaudel auprès des survivants, une autre filière pourrait être envisagée. Pépé se trouvait en relation étroite avec Joseph Le Gad, dit "Bretagne". Celui-ci, selon les milieux résistants, travaillait pour les services britanniques. Le réseau auquel appartenait Le Gad était en relation directe avec Londres. Le Gad aurait transmis à ses contacts la demande de Pépé d'entreprendre une "opération sauvetage" sur la prison d'Amiens.

Et si tous ces efforts n'avaient fait simplement que s'ajouter ?



Le général sir Steward Menzies – "C" selon son nom de code – a décroché son téléphone. Ce qu'il demande, c'est un rendez-vous exceptionnel au Premier ministre Winston Churchill qui, en définitive, devra trancher. Le rendez-vous est accordé.

Le vieux Winston perd rarement une minute. Convaincu de l'opportunité de l'opération sur Amiens, il décide que l'entreprise sera placée sous la responsabilité du vice-maréchal de l'Air Basil Embry. Encore faut-il obtenir l'accord des responsables du plus haut rang de l'armée de l'Air : les maréchaux de l'Air sir Arthur Coningham et sir Trafford Leigh Mallory.

Dire que l'affaire plaît beaucoup aux deux grands chefs ne correspondrait pas à la réalité. À la conférence où l'affaire est évoquée, seul le représentant américain, un colonel, plaide avec force en faveur de l'opération :

– Nos dernières sources d'information sont en train de tarir, à cause de l'arrestation par la Gestapo d'un grand nombre d'agents qui se trouvent aujourd'hui dans la prison d'Amiens. Notre soutien à la

Résistance dans le nord de la France risque de s'effondrer complètement et l'incidence que cela peut avoir sur *Overlord* est évidente[62].

Ce qui ne change rien au peu d'enthousiasme des Britanniques. Mallory a prié Coningham de rester. Il lui a remis un rapport sur l'affaire, ajoutant :

– Ça ne plaît pas aux services secrets, ni au ministère de l'Air, ni à moi non plus. À vous de vous prononcer.

Lourde responsabilité ! Pendant plusieurs heures, Coningham étudie les plans, les cartes, les rapports transmis par Ponchardier. Après quoi, il convoque le vice-maréchal de l'Air Basil Embry qui, à son tour, se plonge dans le dossier.

Quand Embry annonce qu'il va faire construire une maquette de la prison, Coningham a compris : le vice-maréchal entend aller de l'avant.



Dès le premier instant, Embry a su que, pour prendre la tête de l'expédition, il choisirait Percy Charles Pickard.

Un géant blond de 1,90 mètre et de vingt-huit ans, tel se présente Pickard, plus communément dénommé Pick. Un as. Il a pratiquement bombardé, depuis 1940, tout ce qui compte en Europe. À plusieurs reprises, il est rentré à sa base avec des appareils à peu près hors d'usage. Au retour d'une mission sur la Ruhr, abattu en mer du Nord, il a passé quatorze jours dans un dinghy avec un des hommes de son équipage. Un bateau de guerre l'a recueilli. Un baroudeur, oui, mais qui tient la violence en horreur et déteste la guerre.

Pick s'est marié en novembre 1939 avec la fille d'un ancien maire de Belfast, Dorothy, qui lui a apporté en dot un berger anglais de sexe féminin. Ming –c'est son nom– suit partout Pick, dans ses bons et mauvais coups. Elle a volé souvent avec lui et sa popularité est presque égale à celle de son maître.

Le group captain Pickard vient de prendre le commandement de la 140^e Wing de la RAF, dépendant de la 2^e Tactical Air Force. Il s'agit de chasseurs bombardiers Mosquito. La RAF mise très gros sur ces appareils, elle compte sur eux pour attaquer au sol, en rase-mottes et à très grande vitesse, les rampes de lancement des armes secrètes allemandes.

Le 31 décembre 1943, la 140^e Wing s'est installée sur un aérodrome situé à Hunsdon, près de Londres. Le 1^{er} janvier, toute l'unité fête la venue en ce monde du petit Nick Pickard, le premier enfant que Dorothy ait donné à son géant de mari. Pour célébrer dignement l'événement, Percy, après avoir absorbé un nombre incalculable de verres, décide de traverser le bar du mess la tête en bas en s'accrochant par les orteils à la poutre qui soutient le toit. Le

résultat est une chute spectaculaire. Le lendemain, quand Pick se rend à la maternité pour faire connaissance de son rejeton et embrasser la mère, il arbore un pouce enveloppé d'un énorme plâtre. Dorothy s'alarme.

– J'ai dégringolé les marches d'un abri, explique Pick d'une voix mal assurée.

– C'est un mensonge, s'écrie aussitôt Dorothy. Jamais tu n'as mis les pieds dans un abri !

Ce qui est parfaitement vrai.

Le 18 janvier, une nouvelle recrue rejoint Pick à Hunsdon. Un Australien, Ian McRitchie, pilote remarquable. Il a effectué cent cinq sorties, descendu quatre bombardiers allemands. Sous les ordres de Pick, il va apprendre à lâcher des bombes en territoire ennemi et jouer un rôle important dans l'affaire d'Amiens.

Basil Embry est venu lui-même annoncer à Pick qu'il l'avait choisi pour aller bombarder la prison d'Amiens, mais que lui-même, Embry, conduirait personnellement les appareils sur l'objectif. Pick étudie les plans et les photos de la prison. Scrupuleusement, passionnément. Comme cet hercule demeure le plus sensible des hommes, il part à la recherche du Français de l'unité, un certain Philippe Level, qui, sous le nom de Livry, sert comme navigateur. Il le prend par le bras :

– Philippe, je suis ennuyé. Nous avons des amis en prison à Amiens, il faut qu'ils s'évadent. Si nous les aidions ?

Il va plus loin. Il transgresse toutes les règles imposées par la sécurité et expose à Livry Level le plan que Basil Embry vient de lui communiquer. Trois vagues de six avions chacune participeront à l'attaque. La première devra ménager deux ouvertures dans le mur d'enceinte. La deuxième, intervenant une minute et demie plus tard, visera les angles de la prison. La troisième, dix minutes après, aura pour tâche de terminer le travail en cas d'échec des deux premières.

On opérera à midi, heure conseillée par Ponchardier. C'est le moment où, pour le déjeuner, ferment les bureaux et les ateliers. La date ? Si la météorologie le permet, le 15 février.



Basil Embry et Pickard croient avoir tout prévu. Ils se trompent. Le lendemain, Mallory demande à Embry :

– Basil, qui va commander ce raid ?

– C'est moi, sir.

Le soir même, un coup de téléphone de Coningham interdit catégoriquement au vice-maréchal de l'air de participer à l'opération.

Furieux, Embry proteste, explique qu'il s'est déjà entraîné avec Pickard, que celui-ci est plus à l'aise dans les missions nocturnes, qu'il ne connaît rien encore aux bombardements de jour en rase-mottes, technique qu'il maîtrise, lui, Embry, très bien, etc. D'ailleurs il volera

sous l'identité du commandant Smith.

Au bout du fil, la voix de Coningham se durcit :

– *Overlord* aussi serait en jeu si vous étiez abattu et fait prisonnier et si les Allemands découvraient la véritable identité du « commandant Smith[63] ».

Il faut bien que Embry s'incline. Par voie de conséquence, c'est Pick qui commandera en premier. Nous connaissons assez celui-ci pour être persuadé que –sans le montrer– il a dû se sentir infiniment heureux.

Basil Embry le confiera plus tard : dès lors, « l'inquiétude ne le quittera plus ». Avait-il bien fait de confier la responsabilité d'une mission de jour –particulièrement difficile – à un spécialiste des missions de nuit ? Confusément, ce n'est pas sur le sort de la mission elle-même qu'il éprouvait de l'angoisse, mais sur celui de Pick.



Le 14 février, Dominique Ponchardier reçoit un message radio :

Étant donné services rendus, RAF consent exceptionnellement à mettre à votre disposition escadrille de Mosquitos qui attaqueront, comme prévu, à partir du 15 à midi. Stop. Bonne chance.

Dans la salle de briefing –*Op'room* – les pilotes et les navigateurs des escadrilles 21, 487 et 464 sont réunis. Il ne fait pas chaud, ce 18 février. Quelques-uns des hommes ont choisi de se tenir près du poêle. D'autres tapent des pieds pour se réchauffer.

Embry est là, avec eux. Et Pickard.

Parti de Londres à 5 heures du matin, il a fallu au vice-maréchal, tant il y avait de neige, deux heures pour rejoindre Hunsdon. Les pilotes, eux, ont été réveillés à 6 heures. Quand ils ont vu la piste d'envol enfouie sous l'épaisse couche blanche, ils se sont dit que sûrement on ne volerait pas ce jour-là. À 8 heures, ils sont convoqués dans l'*Op'room*.

Embry les rassemble devant des cartes du nord de la France et de la région d'Amiens.

– Messieurs, dit-il, si le temps le permet, notre objectif sera ce matin Amiens. Mais cette fois-ci, il ne s'agit pas de la gare de triage. Il s'agit de la prison.

Étonnement général. La prison ? Dans les minutes qui suivent, ils vont comprendre.

Pick les prie de s'approcher d'une grande caisse verte posée sur une table. Il soulève le couvercle. Une maquette apparaît : celle de la prison. Il explique à chaque pilote, à chaque navigateur ce qu'on attend de lui et à quelle vague d'attaque il appartiendra. Chacun est invité à observer implacablement le *timing* fixé :

– Les cibles seront désignées par moi et le *timing* de l'attaque sera 0 heure plus 13 minutes.

C'est là un point crucial car, selon les informations recueillies par

l'intelligence Service, la plupart des gardiens allemands déjeunent à midi et la surveillance s'en relâche d'autant.

L'un des officiers de Basil Embry, Ted Sismore, chargé de la navigation, expose le plan de vol. Les appareils devront contourner Londres par l'ouest. Juste avant Reading, ils mettront le cap sur Littlehampton. Après quoi, ils traverseront la Manche en pointant à un mile de Doullens. Direction sud-est, sur Albert, point de départ de l'offensive.

– Vous devriez couvrir la distance d'Albert à la prison en un peu plus d'une minute, précise Sismore.

Quand le briefing s'achève, pilotes et navigateurs n'ignorent plus rien de la défense ennemie, des postes d'observation, des batteries antiaériennes. Ils savent aussi qu'il conviendra de foncer droit sur l'objectif. L'affaire ne peut réussir que si l'on prend l'ennemi de vitesse.

Deux heures ont passé. On apporte du thé chaud. Les aviateurs ne se lassent pas d'examiner la maquette. Pick, parti téléphoner, rentre en trombe :

– Je viens d'appeler le QG ! Il neige encore sur le sud-ouest de l'Angleterre, la visibilité est mauvaise, mais il paraît que ça va s'arranger. Nous pouvons partir. Plus une minute à perdre ! Allons-y ! Et attention : silence radio absolu jusqu'à Amiens !

Il grommelle encore quelque chose sur la confiance que l'on peut avoir dans les gars de la météo. Et puis :

– Mettez vos montres à l'heure, s'il vous plaît !

L'Opération Jéricho a commencé.



À Amiens, on est prêt. Ponchardier a fait passer le mot d'ordre à ses agents les plus sûrs. Ils sont très peu. On a imaginé des épisodes on ne peut plus romanesques : cent résistants au moins auraient été au courant. Onze détenus de la prison auraient été prévenus. Des camionnettes bourrées de vêtements de rechange auraient stationné près de la prison. Tout un stock de bicyclettes destinées aux évadés aurait été dissimulé dans plusieurs boutiques et maisons avoisinantes...

Domage que tout cela soit contesté par les témoignages des survivants. Ceux qui ont su ne furent que quelques-uns. Parlant des prisonniers incarcérés, André Pache affirme : « Personne ne savait. » Jean Beaurain qui, selon certains, aurait été averti par un message cousu dans un ourlet de pantalon, a tenu à me répéter : « Je ne savais pas qu'ils devaient venir. » Quant aux camionnettes et aux bicyclettes, aucun survivant ne les a même entrevues. Il suffit d'examiner les photographies prises pendant le bombardement par la RAF pour constater que les environs de la prison étaient déserts.

Ce qui reste certain, c'est que les nerfs de ceux qui savaient –dont Ponchardier – ont été mis à rude épreuve. Le 15 février, à midi, ils ont attendu. Rien. Il faut dire que le temps était exécrable. Le 16, à midi, rien. Le 17, rien.

Le matin du 18, Ponchardier, qui enrage depuis trois jours, lève le nez vers le ciel :

– Il a l'air propre. Ce sera peut-être pour aujourd'hui.



Récit du colonel Livry-Level, navigateur, participant à l'Opération Jéricho : « Les hélices de la 1^{ère} section tournent. Les deux premiers avions, décalés l'un par rapport à l'autre de quinze mètres, s'ébranlent. Ils ont lourdement fait cent mètres quand les deux suivants s'ébranlent à leur tour, puis les deux derniers. Ils "circlent" l'aérodrome pendant que la 2^e section s'envole. Les *Mustangs* tournent un peu plus haut attendant les *Mosquitos* qu'ils vont protéger. »

« La 1^{ère} section s'est formée, trois avions à se toucher décalés vers la droite, puis à cent mètres les trois autres dans le même dispositif, deux *Mustangs* à droite, les deux autres à gauche et ils disparaissent cap à l'est. C'est au tour de la 2^e section de diminuer et de s'éteindre dans la direction de la France. »

« À nous, maintenant. Je ne saurais décrire la jouissance toujours renouvelée du décollage : les moteurs tournent rageusement, l'avion se met lentement en mouvement, il est lourd, il semble avancer avec difficulté, mais, insensiblement, la queue se lève, il s'allège, on le sent vivre, les roues quittent le sol, il est encore peu maniable ; un levier vite changé de position, les roues vont se cacher derrière les moteurs, la vitesse augmente. Deux cent dix, trois cent soixante, quatre cents, quatre cent vingt-cinq kilomètres à l'heure, nous sommes à la vitesse de route, l'avion *rend*, avec un doigt on peut le mettre dans toutes les positions. Et nous aussi partons vers l'est. La Tamise est franchie ; nous quitterons l'Angleterre à la pointe sud-est... »

« J'ai armé les canons et les mitrailleuses en franchissant la côte. Nous volons très bas, nos hélices sont au maximum à cinq mètres au-dessus de la mer et il n'y a pas de vague. »

« La traversée demande un quart d'heure. »

« Une ligne indécise à l'horizon, elle se précise, à droite une anse dans les falaises, devant nous un bois carré sur la falaise... Nous sommes sur la bonne route. Un saut, la falaise est franchie, les arbres viennent de passer sous nous à trois ou quatre mètres, la route de Dieppe au Tréport s'efface, il a neigé, le sol est blanc, les *Mustangs* nous serrent de près ; une vallée ; comme en auto nous descendons la côte et la remontons de l'autre côté ; la vallée de la Somme, nous la traversons ; Amiens est à notre droite. »

« Pour tromper l'ennemi, nous montons au nord. »

« La plaine est unie et pratiquement sans arbre, une ligne de force la coupe, nous avions laissent par en dessous. Nous avons viré et redescendons vers Albert. De là, nous suivrons la grande route d'Amiens qui mène à l'objectif[64]. »

Placé à l'arrière de l'appareil, Charles Livry-Level n'a pu partager la vision des pilotes. Rageusement, ceux-ci ont dû lutter contre une visibilité nulle, une brume à couper au couteau, une neige qui s'écrasait contre le plexiglas de leurs hublots. Les *Typhoons* désignés comme escorte, envolés de leur base de Westhampnett et Manston, se sont jetés tout droit dans une tempête de neige. Trois ont dû regagner leur base. Dix-neuf autres ont pu rejoindre les *Mosquitos*. Quatre *Mossies* se sont également perdus dans la tempête. L'avion-caméra – qui doit filmer l'opération – a pu rattraper ses trois minutes de retard.

À mesure que l'on s'est approché des côtes françaises, le temps s'est amélioré. À deux miles de celles-ci, le soleil tout à coup ! Un soleil qui brille dans un ciel impeccablement bleu.

Au moins, la cible sera facile à voir.



Dès que la première vague surgit au-dessus d'Amiens, la *Flak* allemande se met à aboyer. L'un des *Mossies* est atteint : moteur gauche hors d'usage. Il doit rebrousser chemin.

Un nouveau tir de la *Flak* l'atteint de plein fouet. Un shrapnel laboure le dos de "Tich" Hanafin, le pilote. Paralysé du côté droit, ne tenant le coup que grâce à une piqûre de morphine faite par le navigateur, "Tich", avec un seul moteur, n'en regagnera pas moins sa base.

Pendant ce temps, ses camarades sont parvenus sur l'objectif. La prison d'Amiens. Il ne reste plus qu'à la bombarder.



Les témoignages des survivants nous ont tout dit des premiers instants du bombardement. Sur la suite des événements, ils parlent.

Lucien Lecompte, le Belge qui distribuait la soupe « Étant moi-même au troisième étage, je me suis retrouvé dans la cave. Ensuite, avec mon copain, nous nous sommes enfuis... Une fois calmés et après mûre réflexion, n'ayant plus que quelques semaines de prison à faire, nous sommes revenus sur nos pas et nous avons aidé à sortir les blessés et les morts jusqu'au soir. Nous avons été de nouveau enfermés dans la citadelle avec les autres. »

André Pache : « Au bruit infernal a succédé un silence de mort. Que va-t-on trouver derrière cette porte de notre cellule restée intacte ? Tempez grimpe à la fenêtre et voit le docteur Mans dans la cour. Il le hèle et lui demande de faire le nécessaire pour nous délivrer. Enfin quelqu'un vient, qui ? Je ne sais. Sur le seuil de la porte la première personne que je vois au rez-de-chaussée est mon camarade Bonpas, il

est sauf lui aussi (en retournant chez lui, il rencontrera ma femme venue aux nouvelles et la rassurera sur mon sort) mais un spectacle terrifiant s'offre à nos yeux. Le corps de garde juxtaposé à notre cellule n'existe plus : un trou béant le remplace, l'emplacement où se trouvait la voiture d'enfant de mon fils^[65] n'est plus qu'un immense tas de décombres et de gravats (à vingt minutes près ma famille aurait pu être anéantie et moi rester vivant). La cellule 24 est à moitié effondrée et la 26 n'existe plus, les escaliers desservant les étages également. Nous regagnons le rez-de-chaussée tant bien que mal. Des appels de secours et les cris des blessés ont succédé au silence. Je me dirige vers l'un de ces appels et je me mets à dégager une première victime, elle en sortira vivante, d'autres hélas n'auront pas cette chance. Tempez fait de même ; quant à Feshter, il disparaît. Après deux heures de déblaiement, avec les secouristes de la défense passive venus en renfort, parmi lesquels je retrouve de nombreux camarades ainsi que mon père, fatigué, la gorge asséchée de poussière, je me dirige vers la sortie en compagnie de celui-ci et de Marienne, un ancien camarade d'école pour aller boire quelque chose et reprendre souffle. Au moment où je sors, Lucienne D..., une Française auxiliaire de la Gestapo... me demande où je vais. Je le lui dis. Aussitôt elle appelle un nommé Christoph, le charge de m'accompagner, de me ramener et de me surveiller durant le temps de ma présence dans la prison. »

André Pache est conduit à la citadelle d'Amiens. Le 29 février, la Gestapo le libérera en compagnie de trois autres –Langlet, Houdin et Bonpas – à cause de leur « bon comportement lors du bombardement ». Pache a toujours cru que la véritable raison de cette libération était tout autre : leur supérieur dans la Résistance, Victor Roullé, chef départemental du Front national, avait été écrasé sous les décombres de la cellule 26. Les hommes de la Gestapo pouvaient espérer que les libérés, mis sous une surveillance vigilante, prendraient contact avec le successeur de Roullé auquel, sans le vouloir, ils les mèneraient tout droit. Ce qui ne fut heureusement pas le cas.

André Monteux, incarcéré dans la cellule 12, a bénéficié d'une chance insigne : « À midi, je me trouvais à l'infirmerie pour y subir un examen médical ayant un rapport avec la religion israélite ! Cela m'a sauvé la vie puisque la cellule 12 a été écrasée par une torpille tuant mes trois camarades d'internement. De par la situation de l'infirmerie qui était à moitié détruite par une des premières torpilles tombée, j'étais à proximité du mur d'enceinte où une brèche s'était faite. Je n'étais que peu grièvement blessé, quoique nu jusqu'à la ceinture... » Il a put sortir de la prison, trouver refuge dans une maison amie et, de là, gagner la capitale.

Louis Vandenberg : « Je me suis évanoui pour un temps indéterminé. Le froid vif qui sévissait me fit reprendre les esprits et, de mon bras libre, je commençai à en lever les briques disloquées qui me recouvraient et pesaient lourdement sur mon corps. Des prisonniers libres passaient en courant mais aucun ne s'arrêtait. Je comprends aujourd'hui leur précipitation. » M. Vandenberg a pu s'extraire des décombres en leur abandonnant sa chaussure : « Je me suis enfui en titubant vers la sortie, les yeux hagards, couvert de sang et j'arrivai à m'évader par une brèche du mur d'enceinte donnant sur la route d'Albert. » Des gens compatissants l'emmèneront à l'hôpital. « J'y retrouvai presque à côté de moi mon oncles Ruelle. Sortant du mitard, il avait encore les chaînes et les boulets aux pieds. » Opéré le jour même, il sera transféré à la citadelle puis à Royallieu pour être enfin déporté au camp de Neuengamme, puis à Ravensbrück où les Russes, le 30 avril 1945, le libéreront.

André Leroy : « Une bombe a fait éclater l'énorme porte de notre cachot... Nous sortons, évidemment... Dans le couloir je me trouve nez à nez avec un homme, debout. Oui, il se tient debout et pourtant il a un pied arraché ! .. »

« Je m'approche de lui pour lui porter secours : je voudrais lui faire un garrot. »

« "Pourquoi es-tu ici, dit-il, parlant calmement en dépit de la douleur qui doit être la sienne, que va-t-il t'arriver si tu es repris ? " »

« Je lui réponds : "Condamné à mort, je dois être fusillé demain matin." »

« Et l'homme réplique : " Alors tu dois filer. Laisse-moi crever ici." »

Leroy a conscience qu'il ne peut être utile au blessé. Il rejoint ses compagnons qui l'entraînent vers une brèche ouverte par une bombe dans le mur d'enceinte. Ses compagnons le convainquent de les suivre vers Amiens. Terrible erreur : ils se trouvent nez à nez avec un détachement de la Gestapo. Leroy aperçoit un café, s'y jette, supplie le patron de le cacher. Terrorisé, l'homme lui refuse toute assistance. Rejoint par deux Allemands, il est arrêté. Il parviendra à s'évader et, traversant des épisodes d'une folle audace, à rejoindre les maquis de la Vienne.

Prenons-y garde : ces témoignages sont ceux d'hommes qui ont survécu. Les autres, tant d'autres, n'ont eu ni l'occasion ni le temps de témoigner.



Certes, le but a été atteint. Le premier mur est tombé. Les bombes, après avoir éventré la muraille, ont traversé la cour pour aller se loger dans l'enceinte d'en face. Le logement des gardiens a été bombardé par deux fois. Les pilotes ont pu voir des hommes sortir en courant des bâtiments, tourner dans la neige, puis s'élancer vers les brèches des

murs. Ils les ont vus s'avancer dans les champs voisins. L'avion-caméra de Tony Wickham, d'abord gêné par la poussière et la fumée, a pu filmer tout cela, et notamment les prisonniers en fuite. Un pilote a observé à l'intention de Wickham :

– Tu sais comment on distingue les nazis des prisonniers ?

Ignorance de Wickham.

– Les Allemands se mettent tous à plat ventre, alors que les prisonniers restent debout et courent comme des dingues. Ils savent, eux, pourquoi nous sommes là !

Tout au long de l'opération, Pickard a tourné en rond, tenant à observer très exactement si des coups décisifs avaient été portés. Devant décider aussi si la troisième vague interviendrait. Elle approche, cette troisième vague. *Récit du colonel Livry-Level* : « Soudain, dans le silence, nous entendons dans nos écouteurs téléphoniques : *Les oranges sont mûres*. La mission est remplie. C'est un succès... Amiens se dessine, la cathédrale domine la ville. En avant, sur la gauche, une masse de fumée. Nous approchons et voyons de minuscules fourmis noires dans la cour blanche de neige. »

Il n'est pas nécessaire que la troisième vague intervienne. Les appareils de la RAF s'éloignent. Ils volent vers la Grande-Bretagne.



Ponchardier et sa poignée d'hommes n'ont pas perdu un instant. Dans la fumée et la poussière, ils foncent, mitrailleuse au poing, ils s'engouffrent dans la prison. Dès qu'ils aperçoivent les Allemands, ils tirent, mettant le comble à leur panique. Ils cherchent leurs camarades, ne les trouvent pas, constatent que beaucoup de détenus gisent sous les décombres. Ils se précipitent pour aider les sauveteurs bénévoles. Ponchardier dira que ses amis et lui ont pu faire sortir de l'amas de pierres « au moins cinq ou six types », moitié résistants, moitié droit commun. « À midi et demi, l'opération est terminée. Je récupère une trentaine de prisonniers dans un camion, au petit bonheur la chance. Comme prévu, le bombardement a disloqué portes et fenêtres. Les prisonniers ont réussi à se libérer eux-mêmes et se sont enfuis, à l'aveuglette, dans les décombres. D'autres se sont cachés comme ils ont pu. »

Affreux, le spectacle. De partout s'élèvent des hurlements de douleur. On voit fuir des hommes ruisselants de sang.

Marius Couq et ses codétenus ont réussi à enfoncer la porte de leur cellule à coups de tabouret. Avant même de songer à fuir, ils se sont portés au secours des blessés. C'est alors qu'ils ont remarqué un homme qui, avec un calme impressionnant, pensait une victime ! C'était le docteur Antonin Mans, chef départemental de l'OCM. L'explosion a descellé la porte de sa cellule, il a pu sortir, traverser l'ancien bureau de la Gestapo jonché de cadavres. Il dira lui-même

qu'il n'avait qu'une idée : s'évader. Parvenu dans la cour, il s'est entendu appeler :

– Docteur, venez nous ouvrir !

Il reconnaît la voix de Tempez, son adjoint de l'OCM. Il monte au premier étage, le libère, redescend. « Du milieu des gravats, racontera-t-il, viennent des cris et des gémissements. Je m'apprête à dégager les décombres, quand je vois une femme qui gît, les cuisses arrachées. Son mari est à genoux près d'elle et lui soutient la tête. » Tempez l'a rejoint. Le temps presse :

– Qu'est-ce que vous décidez, docteur ?

– Je reste. Je reste pour soigner les blessés.

– Je reste avec vous, docteur ! s'écrie Tempez.

D'autres prisonniers les imitent, dont Langlet et Liétard, promis au poteau d'exécution. Et Marius Couq. Et d'autres. On improvise une salle d'opération. On y porte les blessés, français et allemands. Le docteur Mans soigne les uns comme les autres. Pas de discrimination dans la souffrance.

À 13 heures, un membre de l'OCM, Renel, survient. Il dispose d'une voiture et presse le docteur Mans de le suivre. Demeurer davantage serait une folie. Dans peu de temps, les Allemands se seront ressaisis. Mans refuse.

Renel n'avait pas tort. Quelques minutes plus tard, il n'est plus possible de quitter la prison. Des soldats rassemblés en toute hâte visitent toutes les maisons, les immeubles des environs. De nombreux prisonniers, pas assez précautionneux –ou fatalistes – sont ramenés brutalement dans la maison d'arrêt.

Le chef de la Gestapo d'Amiens, Braumann, fait son apparition. Il exprime son admiration pour le travail accompli par le docteur Mans et le capitaine Tempez. Hautement, il affirme que les autorités allemandes sauront tenir compte d'une attitude aussi noble que courageuse.

Voici comment ces belles promesses ont été tenues : Tempez, transféré à la prison d'Arras, sera fusillé. Le docteur Mans sera déporté en Allemagne, au camp de Neuengamme, puis à Woebelin, dans le Mecklembourg.

Il échappera au terrible hiver de 1944-1945. Délivré par les Américains, c'est un miracle qu'il soit rentré sauf chez lui.

Le résultat de l'Opération Jéricho ?

Un rapport, rédigé le 4 mars 1944 à la demande de l'administration pénitentiaire, permet d'établir un bilan très précis des dommages matériels ayant affecté la prison.

Les bâtiments « peuvent être encore utilisés en partie ». Les logements du gardien-chef et autres sont détruits en façade sud, l'un totalement, l'autre menaçant ruine. L'aile droite, réservée aux

condamnés de droit commun hommes, est « à peu près habitable, tout au moins en façade sud ». La situation est « plus grave » pour le bâtiment du fond réservé aux détenus politiques : « Le côté y est pour ainsi dire complètement détruit. Le côté ouest subsiste, mais la charpente y est déplacée de près de cinquante centimètres. »

Quant à l'aile gauche réservée aux condamnés de droit commun femmes, la partie supérieure doit être démolie, « accusant un hors d'aplomb sensible ». Par contre, les cellules du premier étage et du rez-de-chaussée « peuvent être conservées ». La partie centrale est complètement détruite. Les bâtiments abritant l'infirmierie, la corderie, le garage sont « réparables ». Quant au mur d'enceinte, il comporte « de nombreuses brèches[66] ».

On se souvient que l'effectif des détenus, hommes et femmes, quartier français et quartier allemand, se montait *avant* le bombardement à 700 personnes. *Après* le bombardement, on dénombre 87 tués, 74 blessés, 284 hommes et femmes détenus en plusieurs endroits.

Ce qui donne 255 « absents ». Autrement dit 255 prisonniers qui, du fait de Jéricho, ont retrouvé la liberté.

Dominique Ponchardier –il nous l'a dit – estimait que l'opération fut en définitive une action trop meurtrière, ayant fauché trop de vies innocentes et qui s'est trouvée à l'origine de trop de déportations en Allemagne, difficiles d'ailleurs à dénombrer.

Le colonel Rémy, lui aussi, au lendemain de l'action, s'est demandé si l'on avait eu raison de la susciter. Plus tard, à l'encontre de Ponchardier, il s'est reproché ce doute. Au moins, ceux qui devaient être fusillés ont-ils échappé à la mort. Surtout, estimait Rémy, la preuve a été fournie aux résistants que les Alliés ne les abandonnaient point. Leur moral s'est trouvé revivifié. N'est-ce pas ce que voulait le haut commandement allié ? Les prisonniers rendus à la liberté ont pu rejoindre leur réseau et se jeter dans de nouvelles missions. Soixante agents de la Gestapo ont été identifiés grâce aux détenus évadés. Le sous-préfet d'Abbeville, Raymond Vivant, sorti sain et sauf de la prison, a pu reprendre sa place à l'OCM. Bien d'autres avec lui.

Au printemps, les réseaux seront prêts à jouer le rôle que l'on attend d'eux : préparer le jour J. Les services rendus seront, de l'aveu même du haut commandement allié, inestimables.

J'ai demandé à Jean Beaurain s'il pensait, en conscience, que Jéricho était un échec – ou une réussite. Il a réfléchi, un instant. Puis :

– Bon, vous savez, si vous demandez à un aveugle s'il veut retrouver la vue, il vous dira oui. Il y a beaucoup de gens, à Amiens, qui trouvent que faire tant de morts pour sauver quelques personnes, ça n'en valait pas la peine. Ils en parlent à leur aise. Sauver deux cents prisonniers, ce n'est pas rien. Moi, c'était le peloton qui m'attendait. Il

y a quarante ans de cela... Je suis vivant. Alors ?

Percy Charles Pickard avait donné l'ordre de mettre fin au bombardement : *Les oranges sont mûres !* avait-il hurlé dans son microphone. Après quoi, avec les autres, il avait foncé vers l'Angleterre. À bord du Mosquito, le flight lieutenant Broadley volait avec lui.

Le premier souci de Pick avait toujours été un travail bien fait. Afin d'être sûr que, pour ses subordonnés, tout s'était bien passé, il volait toujours au retour derrière eux. Ce jour-là, loin derrière eux.

Au nord d'Amiens, un appareil allemand, un Focke-Wulff 190 l'aperçut. Le combat s'engagea, sans merci. Durant de longues minutes, il fut à l'avantage de Pick.

Tout à coup, l'Allemand vit dans son viseur que Pick plongeait pour l'éviter. Il appuya sur la détente. La queue du Mosquito se fendit en quatre. L'appareil se retourna sur le dos, coula vers le sol où il s'écrasa.

À cette heure précise, Ming, la petite chienne de Pick, hurla à la mort. C'est ainsi que Dorothy comprit que son mari n'était plus.



À quelque temps de là, un instituteur, Jean Cayeux, se vit confier une mission. La plupart des détenus politiques d'Amiens avaient été livrés par Lucien Piéri. Il fallait faire justice.

À vélo, Jean Cayeux suivit longtemps Piéri. Il le rejoignit alors que celui-ci sortait d'un garage. Piéri lui tournait le dos.

Cayeux attendit qu'il lui fît face. Tranquillement, il leva son revolver et fit feu. Enfourchant sa bicyclette, il s'éloigna sans hâte. Grièvement blessé, Piéri devait mourir neuf jours plus tard.

10. LECLERC SANS PEUR ET SANS REPROCHE

À 10h15, le 28 novembre 1947, un *Mitchell B25*, bombardier bimoteur américain transformé en avion de transport, décolle de l'aérodrome d'Oran La Sénia.

À son bord se trouve le général Leclerc, inspecteur des Forces armées d'Afrique du Nord : probablement le Français le plus populaire de son temps. Sur le terrain, deux autres appareils devraient prendre l'air. Les renseignements fournis par la météorologie se révèlent si mauvais que les pilotes doivent se résigner à demeurer à terre.

L'avion de Leclerc, lui, fonce en direction de Colomb-Béchar. Tout droit vers la tempête de sable annoncée. Onze personnes accompagnent le général : sept officiers et quatre hommes d'équipage. On prévoit une heure quarante-cinq de vol.

L'appareil n'arrivera jamais à Colomb-Béchar. À 11h58, le *Mitchell* de Leclerc s'écrase contre le remblai de la voie ferrée Méditerranée-Niger. Le choc –effroyable – est immédiatement suivi d'une immense gerbe de flamme.

Le général Leclerc n'est plus.

Cependant que des millions de Français pleurent un héros et lisent, accablés, les détails de la catastrophe, une singulière information commence à courir les ondes et les salles de rédaction. Au milieu des débris projetés jusqu'à soixante mètres, on a cherché et trouvé les corps déchiquetés des passagers. Celui de Leclerc a été identifié grâce à son portefeuille, à la chevalière qu'il portait à l'annulaire gauche et aussi grâce à un morceau, épargné par le feu, de sa canne célèbre. On a dénombré sur le lieu de la catastrophe –le général y compris – *treize* cadavres. Or, de l'aérodrome d'Oran, *douze* hommes seulement se sont envolés. Nous en possédons la preuve absolue.

Que peut signifier ce treizième cadavre ? Un homme se serait-il caché à bord de l'appareil dans le but, en sacrifiant sa propre vie, de s'en prendre à celle d'un personnage trop dangereusement populaire ? S'agit-il réellement d'un accident ? Peut-on envisager l'hypothèse d'un attentat ? La question était posée.

Avant de tenter d'y répondre, c'est de Leclerc lui-même qu'il faut parler. Les grands destins du passé ne manquent pas de susciter en nous de l'admiration, de l'incrédulité, voire de la nostalgie. Il nous arrive de soupirer et de penser que de telles épopées ne sont plus de saison.

Effaçons les regrets, oublions le pessimisme. La vie de Philippe de Hauteclocque, général Leclerc, prouve que parfois notre génération n'a rien à envier à ses aînés.



Un vieux nom de France. On trouve trace, en 1163, d'un Wilbert de

Haulte Clocque, chevalier du comte de Saint-Pol. Deux Haulte Clocque accompagnent Saint Louis en Tunisie. On rencontre des Hauteclocque à la bataille de l'Écluse, à Fontenoy et à Wagram. Tous ils sont soldats et fiers de leur devise : « On entend loin Haulte Clocque. » De presque tous, on répète qu'ils ont mauvais caractère.

Un jour, à Saint-Cyr, Philippe –notre héros – irrité contre un camarade de bonne noblesse lui lancera comme une injure : « Vous autres gentilshommes de cour... » Les Hauteclocque ne furent jamais à la cour, toujours à la guerre.

Philippe est donc né dans un château, celui de Belloy-Saint-Léonard, en pleine Picardie. Son père, le comte Adrien, vit des revenus de son domaine, vend son bois au juste prix et, le reste du temps, chasse. Son seul luxe : son équipement. Son bonheur : chevaucher à la poursuite du gibier, escorté de la sonnerie des trompes et des abois de ses chiens[67].

On doit à ce personnage haut en couleur une formule cocasse et fière qui résume toute sa vie : « J'ai réalisé le type le plus complet de gentilhomme fesse-lièvre. » À plus de cinquante ans, ayant été on ne sait trop pourquoi réformé en son jeune temps, il s'est engagé au premier jour de la guerre de 1914. Comme simple soldat. À l'armistice il arborera la rosette de la Légion d'honneur.

S'étonnera-t-on que l'avant-dernier de ses six enfants, Philippe –né en 1902 – ait, au lendemain de son baccalauréat, choisi de préparer Saint-Cyr ?

À la veille d'y entrer, Philippe est un garçon de taille moyenne – 1,72 mètre – mince, très droit, avec un visage à la fois énergique et fin : des yeux bleus au regard vif avec de soudaines lueurs de tendresse, le tout sous des cheveux coupés en brosse. En ce temps, il écrit à sa mère : « Rassurez-vous, je mettrai toujours ma conduite en accord avec mes principes. » Un programme auquel il n'admettra jamais d'entorse. Non seulement il a la foi mais il ne comprend pas que d'autres ne l'aient pas. Pour sa part, il a décidé que, membre de l'Église catholique, il se devait d'en assumer, sans en discuter aucune, toutes les règles. Le doute ? Il ne connaît pas. L'idée seule d'une controverse lui paraît inconvenante.

Il sort de Saint-Cyr cinquième sur trois cent quarante et premier de l'escadron. Il passe un an à Saumur dont il sort premier pour être affecté au 1^{er} cuirassier en occupation à Trêves. Il n'y part pas seul. Le 11 août 1925, à Versailles, il s'est marié avec une jolie brune, mince et fine, Marie-Thérèse de Gargan.

On se bat au Maroc où Abd el-Krim inquiète sérieusement notre armée. Philippe sollicite immédiatement et obtient sa mutation au 8^e spahis marocain. Une lettre de l'inspecteur général de la cavalerie le précède. Elle est adressée à son colonel : « Vous allez recevoir le

lieutenant de Hauteclocque, que j'ai connu à l'armée du Rhin... C'est un officier qui est au-dessus des meilleurs ; il est jeune et a besoin de conseils. Comme il a du tempérament et une forte personnalité, il demande à être commandé avec doigté et j'ai voulu vous prévenir. »

Nous avons compris : le jeune Hauteclocque a hérité le mauvais caractère de sa lignée. Ceux qui l'ont connu en ont témoigné : Leclerc n'a jamais su se dominer. Un rien l'irrite et aussitôt la colère déferle, violente, sans limite, souvent injuste. Il regrette presque toujours ses fougades, ses impulsions, voire sa brutalité. En 1938, il glissera dans son missel une image du Père de Foucauld, au dos de laquelle il tracera ces mots : « Se commander à soi-même ». Beau programme mais, malgré le recours au saint ermite de Tamanrasset, il ne le suivra guère.

Il arrive au Maroc après la bataille. Abd el-Krim s'est rendu sans condition. Leclerc devient instructeur à l'école d'officiers marocains de Dar El-Beïmada. Il en profite pour apprendre l'arabe, connaissance qui lui sera précieuse un jour. Il ne quittera pas le Maroc sans connaître le baptême du feu. Il est blessé.

De retour en Picardie, à peine a-t-il pris possession du château de Tailly, don d'Adrien au jeune ménage, qu'il est nommé instructeur à Saint-Cyr.

En 1938, reçu major à l'École de guerre, il a droit à des notes éloquentes : « Officier de grande classe, d'une intelligence claire et rapide, d'un jugement très droit, ayant de l'originalité dans les idées, une excellente méthode, beaucoup de maturité et une personnalité accusée en dépit de sa modestie et de sa simplicité. »

Pour suivre les cours, il est venu s'installer à Paris. Son grade, son nom lui attirent des invitations qu'il refuse presque toujours. Il reste un gentilhomme campagnard qu'intimident les plafonds trop dorés et les parquets trop glissants. Politiquement, il ne cherche pas midi à quatorze heures : il n'a que mépris pour le régime qu'il accuse d'aller, depuis la victoire de 1918, d'abandons en compromissions. Par voie de conséquence, il a trouvé chez Maurras un guide conforme à l'image qu'il se fait de la France. Dès 1931, il a écrit : « Je lis fidèlement l'Action française car ses principes sont bons, tout en reconnaissant que ses directeurs font un tas de gaffes au point de vue administration et avec les curés. Je lis d'ailleurs également l'*Humanité*, affichée sur les murs de Saint-Cyr, en rentrant chez moi. » À la veille de la guerre : « Ne parlons pas de politique, ni intérieure, ni extérieure. Les théories de Bainville, Maurras ou du simple bon sens sont démontrées une fois de plus. »

Il faudra l'accession au pouvoir du maréchal Pétain, accueillie par Maurras comme une "divine surprise", pour que Philippe de Hauteclocque se sépare de son vieux maître à penser. La page est

ournée. Le nom de Maurras ne sortira plus jamais de ses lèvres.



En septembre 1939, le capitaine de Hauteclocque –trente-sept ans et six enfants – se retrouve à Hirson, dans les Ardennes. Un peu plus tard, le voilà au contact des Allemands au nord de la forêt de la Warndt. Il est ravi parce que, chaque nuit, il participe aux patrouilles qui cherchent l'ennemi jusque sur son propre territoire. Un jour, à la tête de ses hommes, il s'enfonce de quatre kilomètres en zone allemande. Un des rares succès de cette "drôle de guerre" pendant laquelle cent trente divisions alliées se sont délibérément enlisées.

La sienne part au repos dans la région de Montreuil-sur-Mer où Hauteclocque se voit chargé de l'instruction de la troupe. Quoique Tailly ne soit pas loin, il s'y rend rarement : ses hommes souffrent cruellement d'être séparés de leur famille. Il ne se sent pas le droit de s'octroyer des facilités.

Le 10 mai 1940, c'est la foudroyante attaque de la Wehrmacht. La 4^e division d'infanterie, à laquelle appartient Hauteclocque, reçoit l'ordre de se porter sur Breda, en Hollande. Elle s'arrête sur l'Escaut, près de Gand, littéralement figée sur place par la force de feu des divisions blindées allemandes et les bombardements en piqué des Stuka. Terrible découverte : la France a une guerre de retard. Hauteclocque croise un de ses anciens professeurs, le commandant Blanc, qui ose dire à voix haute ce qu'il pense tout bas.

– Mon pauvre Hauteclocque, la guerre est perdue d'avance. Il n'y a rien à faire, nous sommes trop surclassés[68].

La division se replie. Elle va se battre sous Maubeuge dans la forêt de Mormal, puis reflue vers Lille. Au dos d'un vieux formulaire Hauteclocque note au crayon noir : « Militaires n'ont pas su prévoir... ont organisé armées défensives... pendant l'hiver n'ont rien fait. Pendant la bataille ont été débordés parce que pour arriver haut poste de l'armée, condition sine qua non : souplesse et absence de caractère. »

Le 28 mai, ce qui reste de la 4^e DI est encerclé dans Lille. Demain, Hauteclocque sera, comme tant d'autres Français, prisonnier. Il fait le point. Il est chef d'état-major et il n'y a plus d'état-major. Il est chef du 3^e bureau de la division, il n'y a plus de 3^e bureau. Pourquoi se laisserait-il prendre ? Il écrira : « Prisonnier ! La situation la plus affreuse. » Une solution, une seule : s'échapper de la nasse. Discipliné, il veut obtenir l'autorisation de son général. Celui-ci hésite :

– Attendez.

Attendre quoi ? Une demi-heure plus tard, Hauteclocque revient à la charge.

– Mon général, je ne sers plus à rien ici. Je vous demande l'autorisation de tenter ma chance.

– C'est entendu, et je voudrais bien pouvoir faire comme vous.

Les deux hommes échangent une vigoureuse poignée de main. À ce moment précis commence l'épopée de Leclerc.



Il se mêle au flot des réfugiés, vole une boule de pain dans un camion et, dans un autre, un vélo. Sorti de Lille par la porte de Douai, il roule pendant vingt kilomètres lorsque, tout à coup, il se trouve nez à nez avec une colonne de camions allemands. Il jette sa bicyclette et, à toutes jambes, s'enfuit vers des jardins, puis un champ de seigle. Étendu de tout son long, il entend siffler les balles. Un orage éclate qui le trempe jusqu'aux os.

Il ne repart qu'à la nuit pour se cacher dès que paraît le jour. Il frappe à des portes qui se ferment. On lui refuse de la nourriture et des habits. Un seul geste de solidarité lui vient d'un adolescent qui lui donne sa bicyclette.

Il pédale encore toute la nuit. Il n'a pas mangé depuis trois jours. Il a conscience que, revêtu de son uniforme, il n'ira pas loin. Il frappe à la porte d'une maison ouvrière, supplie :

– Pouvez-vous me vendre des vêtements civils à n'importe quel prix ?

Refus. Furieux, Hauteclouque arrache à l'homme sa casquette et se sauve. Avec son vieil imperméable et cette casquette il peut à la rigueur passer pour un civil. Il a dû abandonner sa bicyclette. Un gamin lui en procure une autre. La troisième !

Aussitôt en selle, il dévale une descente... pour se trouver devant les hommes d'un poste allemand qui l'arrêtent. Il a détruit ses papiers militaires mais oublié un certificat de paiement du trésorier de l'École de Guerre. Le lieutenant allemand lui annonce qu'il est prisonnier. On le jette dans une grange avec d'autres soldats français. Le lendemain, il est interrogé par un colonel. Il a eu le temps de détruire le papier compromettant. Il jure qu'il n'est pas militaire. Dialogue :

– Quel âge avez-vous ?

– Trente-sept ans.

– Et vous n'êtes pas militaire à cet âge ?

– Non, monsieur, car je suis père de six enfants.

– Ah ! Vous n'êtes pas un soldat à trente-sept ans parce que père de six enfants !

Le colonel s'adresse en ricanant à ses hommes :

– Que dites-vous de cette nation dans laquelle, avec six enfants, on n'est pas tenu de défendre sa patrie ?

Le mépris du gradé ennemi a pour conséquence paradoxale, à l'égard de Hauteclouque, un ordre de libération.

Il est épuisé et il marche. Il tombe de sommeil et il marche. Pour franchir un canal, il doit se dévêtir, rouler ses vêtements sur sa tête et

passer à la nage. Il faut absolument qu'il dorme. Il entre dans une maison abandonnée, grimpe dans une chambre, s'étend sur un sommier. Il sombre. Le lendemain matin, le pas d'une patrouille qui passe le réveille. Il court à la fenêtre. Des Français !

De nouveau il va se battre, en Champagne cette fois. Il est blessé à la tête. Transporté dans un hôpital, on lui annonce l'arrivée des Allemands. Il s'évade avec un énorme pansement. Non loin d'Avallon, cherchant à se réfugier chez un ami, il tombe encore sur des Allemands ! Par chance, l'un d'eux est tchèque et ferme les yeux quand il endosse un costume civil. Très à l'aise, il sort dans la cour au moment où un Allemand essaie une bicyclette de femme. Il s'approche, plein d'autorité :

– Cette bicyclette est à moi.

Ébahi, l'Allemand lui tend le guidon. Hauteclocque saute en selle et pédale vers le sud. Il balance entre la colère et le désespoir quand il apprend que l'armistice a été signé. La France s'est inclinée devant Hitler.

Il rentre dans Paris, se réfugie chez les concierges d'un cousin. Deux jours plus tard, le 25 juin, il entend parler d'un général de Gaulle qui, de Londres, appelle les Français à le rejoindre pour continuer la lutte. Philippe de Hauteclocque n'hésite pas : c'est là que se trouve la solution. Il n'en est pas d'autre.

Au fait, n'est-ce pas ce qu'il tente lui-même depuis qu'il a quitté Lille ? Tout comme de Gaulle, il a refusé de se soumettre. Comme lui, il estime que, tant qu'il existera une possibilité de se battre contre les Allemands, il faudra la saisir. Alors, partir. Ne pas perdre un jour. Sa femme et ses enfants sont à Liboume, c'est-à-dire sur le chemin de l'Espagne. Il emprunte la voiture d'un cousin, attache la bicyclette de femme sur le toit. Le 27, pour la première fois, il entend à la radio la voix du général de Gaulle. Non seulement, il se sent confirmé dans sa résolution, mais plus encore : galvanisé.

Le temps de serrer dans ses bras Thérèse –qu'il trouve à l'unisson de sa propre décision, ce qui ne l'étonne pas –, le temps d'embrasser les garçons et les filles, de se saisir d'un vieux passeport, périmé depuis 1931, de le falsifier à l'aide de corrector et d'une petite imprimerie d'enfant et le voilà parti pour Bayonne où il obtient du consul un visa pour le Portugal.

Le soir même il écrit à sa femme : « Je suis sûr de réussir... Notre situation est celle de la Prusse aux genoux de Napoléon – après Iéna... Ce qui ne l'a pas empêché de le battre à Waterloo... Je ne renierai pas les principes d'honneur et de patriotisme qui m'ont soutenu pendant vingt ans. Si tu ne reçois plus de nouvelles de moi ou du moins bien rares et très indirectes, ce sera bon signe... Plus que jamais je me sens soutenu par tes prières... N'aie jamais aucune inquiétude sur moi et je

te retrouverai quand on sera sur le chemin de la victoire. Continue à développer le caractère de nos petits, tout est là[69]... »

Pour gagner le Portugal, il faut à Hauteclocque traverser l'Espagne. Malheureusement, le consul espagnol à Bayonne refuse le visa. Hauteclocque franchit clandestinement la ligne de démarcation, pédale vers Pau et se présente, là aussi, au consulat espagnol. Nouvel échec. Alors Philippe abandonne sa bicyclette, saute dans un train de nuit, arrive au matin à Perpignan, obtient à la préfecture un visa de sortie et, grâce à celui-ci, arrache cette fois au consulat d'Espagne le visa qui lui manquait.

Le 14 juillet, le voici à Madrid. C'est un dimanche et il se garde de manquer la messe. Il a sur lui quelques dollars. Impossible de les échanger, les banques sont fermées. Impossible par conséquent d'entrer dans un hôtel ni dans un restaurant. Le lendemain matin, disposant enfin d'argent, il prend le train pour Lisbonne. Le 20 juillet, sur le S/S Hilary, il quitte le Portugal pour l'Angleterre.



Deux hommes face à face, dignes l'un de l'autre : le plus petit, c'est Philippe de Hauteclocque ; le plus grand – à vrai dire interminable – c'est Charles de Gaulle.

Pas un instant le langage du général ne déçoit Hauteclocque. C'est très exactement celui qu'il espérait entendre. De Gaulle parle au nom de cette France qui refuse de cesser le combat. Mais quelles sont ses forces ? Leclerc n'a pu s'empêcher de tressaillir en apprenant que le "chef des Français libres" – reconnu comme tel par le gouvernement britannique – ne commande qu'à 7.000 hommes : toute la population masculine de l'île de Sein ; les légionnaires de Monclar dont l'adjudant-major s'appelle Koenig ; des volontaires de la brigade Béthouart évacués de Narvik ; des blessés de Dunkerque ; des marins et un bataillon colonial d'infanterie de marine venu de Chypre. Est-ce avec cette poignée d'obstinés qu'il veut vaincre la formidable armée allemande ? Qu'importe à Hauteclocque ! Il faut un commencement à tout.

Il doit impérativement changer de nom. On lui demande de s'adresser aux Français sur les ondes de la BBC. Si on le présente sous son véritable patronyme, sa famille restée en France risque d'en pâtir. Tranquillement, il annonce qu'il s'appellera désormais Leclerc : nom fort courant en Picardie.

Pour la première fois de sa vie, il se penche vers un micro. Il raconte son évasion, explique que deux circonstances l'ont particulièrement frappé. D'abord il a constaté que beaucoup de Français de tous les milieux étaient indignés par la "capitulation sans excuse". Ensuite il ne peut oublier une conversation « avec un commandant allemand parfaitement correct par ailleurs » qui lui a

déclaré sans ambages : « La guerre avec la France sera finie dans quelques jours, et ce sera la dernière fois car nous nous arrangerons pour que la France ne puisse jamais recommencer. » Là, au micro de la BBC, sa voix se durcit : « Il me toisait d'un air ironique et froid que je n'oublierai jamais. Aussi, pendant les longues journées où j'eus ensuite à circuler au milieu de l'envahisseur, toutes les fois que j'entendis le refrain officiel appris par cœur et sans cesse ressassé : "La France n'est pas notre ennemi, c'est l'Angleterre que nous voulons abattre", je me rappelai plutôt l'affirmation de l'officier allemand, affirmation en plein accord avec *Mein Kampf* et avec Bismarck. »

Il salue non sans émotion les compatriotes qu'il a retrouvés en Angleterre qui sont, non pas des "réfugiés", mais des "Français combattants". Il achève ainsi :

– Le cœur serré en pensant aux souffrances de la France prisonnière, que j'ai vue il y a quelques jours, j'aurai du moins la joie de pouvoir combattre avec des Français de bonne race, pour lui rendre son indépendance. Nos enfants pourront plus tard affirmer qu'à tous les moments de la lutte, l'Allemagne aura trouvé des troupes françaises devant elle.



Comment de Gaulle entend-il imposer sa voix ? Il expliquera : « Je résolu d'abord, sans le moindre délai possible, le ralliement de l'ensemble équatorial... Ensuite, si cette première affaire réussissait, j'entreprendrais d'agir en Afrique occidentale[70]. »

Il sait que le Cameroun a manifesté une forte opposition à l'armistice. Quant au Tchad, son gouverneur, Félix Éboué, a télégraphié à Londres son intention de se rallier à la France libre. L'ensemble de la population, affirme-t-il, le soutient.

En accord avec les Anglais, de Gaulle a prévu d'envoyer au Tchad une mission qui, en son nom, prendrait possession de la colonie. Il a désigné trois de ses fidèles : Pleven, Parant, Hettier de Boislambert.

Le 25 juillet, quand Leclerc entre dans son bureau, « la tête bandée sur une blessure qu'il avait reçue en Champagne et passablement fatigué », de Gaulle modifie sa résolution : « Voyant à qui j'avais affaire, je réglai sa destination sur-le-champ. Ce serait l'équateur. Il n'eut que le temps de s'équiper et, sous le nom de commandant Leclerc, muni de l'ordre de mission que je lui remis à l'époque, il s'envola avec les autres[71]. »

Le 6 août, alors que Leclerc n'est que depuis douze jours à Londres, il repart. Ayant fait coudre sur sa manche un quatrième galon, il prend place à bord d'un hydravion, le Clyde, réservé jusque-là au salut éventuel de la famille royale. Avec lui deux hommes, deux des premiers gaullistes : René Pleven, Breton de haute taille, l'air d'un pasteur avec ses petites lunettes rondes et Claude Hettier de

Boislambert, officier de réserve de cavalerie, sanguin et trapu. Leur mission se révèle à la fois précise et vague. Il leur faut rallier l'Afrique française à la France libre mais ils restent totalement libres de leurs initiatives, prévenus à l'avance qu'il faudra sans cesse improviser.

L'hydravion a fait le plein : 53.000 litres d'essence. Avec un tel poids, il faut un plan d'eau de plusieurs kilomètres. Le moteur lancé à plein régime n'a pas encore réussi à soulever l'appareil quand, au bout de trois kilomètres, le Clyde débouche au milieu d'une flottille de pêche. Moment difficile pour Leclerc et ses compagnons ! Enfin l'appareil prend l'air sans pouvoir éviter que l'une des ailes ne heurte le mât d'un navire. Le mât casse, entraînant avec lui quelques morceaux du Clyde. Ce qui n'empêchera pas l'hydravion de parcourir dix-huit mille kilomètres.

On se pose comme prévu à Lagos, capitale du Nigeria, territoire britannique totalement encerclé par des colonies françaises : le Cameroun, le Tchad, le Niger et le Dahomey. Laquelle abordera-t-on ? À Lagos, Leclerc et ses compagnons rencontrent le colonel de Larminat qui arrive de Syrie et ne jure que par de Gaulle. On discute ferme et finalement on décide que Larminat se chargera de Brazzaville, capitale de l'A-EF. Là, si faire se peut, il renverra dans ses foyers le général Husson, nommé par Vichy. Pleven rejoindra au Tchad le gouverneur Éboué. Leclerc et Boislambert iront épauler au Cameroun les gaullistes qui réclament un chef.

C'est par Victoria, ville du Cameroun britannique, séparée par l'estuaire du Wouri de Douala, ville camerounaise, que Leclerc et Boislambert décident d'agir. Il faut s'emparer de Douala par surprise et donc aller très vite. On a pu prendre contact avec les "résistants" de la ville. On sait par eux que l'on trouvera devant soi un certain colonel Bureau rallié à Vichy : s'inclinera-t-il devant un simple commandant ? La question est résolue : on découde les trois galons d'argent de la manche gauche de Boislambert. Un des galons rejoint la manche droite de ce dernier, ce qui, pendant l'opération, le forcera à tenir son bras gauche littéralement collé derrière son dos. Les deux autres vont orner les manches de Leclerc qui, du coup, devient colonel. Il écrira un peu plus tard à une cousine : « Cet avancement un peu ridicule a dû vous faire rire : j'ai été obligé de me promouvoir moi-même pour rallier le Cameroun au général de Gaulle... »



Le 26 août, dans l'après-midi, on s'embarque sur trois grandes pirogues de seize mètres de long : Leclerc et Boislambert ont pu recruter à Victoria vingt-deux officiers, sous-officiers et soldats qui ont fui les territoires vichyssois. Tout ce monde s'entasse dans les pirogues au milieu de payeurs indigènes fort étonnés. On s'avance en silence sur l'étroit couloir d'eau verte qui serpente dans la forêt équatoriale.

Au crépuscule, on se dissimule sous les palétuviers pour attendre la nuit. Au moment de repartir, les payeurs marquent de l'hésitation. Il faut que Boislambert les menace de son revolver pour qu'ils reprennent leurs pagaies.

Un peu avant 3 heures du matin, c'est sous une pluie torrentielle que l'on entre dans le port de Douala.

Leclerc saute sur un tronc d'arbre pour rejoindre le quai. Il glisse et se retrouve pataugeant dans le fleuve. Boislambert, qui a préféré prendre appui sur un radeau, bascule et se débat à son tour dans l'eau boueuse. On prend pied sur la rive déserte. Toute la bande, trempée jusqu'à l'épiderme, rejoint chez lui un certain Sill, un des résistants de Douala qui a été contacté. Il appelle aussitôt ses amis au téléphone. Ils accourent : une dizaine, tous enthousiasmés par l'aventure. L'un d'eux conseille cependant la prudence. L'opération n'est pas mûre et la présence des nouveaux venus pourrait tout gâter. Mieux vaut qu'ils se cachent ou même qu'ils s'en retournent. Leclerc fronce ses sourcils, son regard se durcit, c'est celui des mauvais jours. Sa voix gronde :

– Je suis à Douala. J'y reste. Je n'en partirai que les pieds en avant. Compris ?

Un capitaine de la coloniale n'a pas ouvert la bouche. On le voit, posément, gagner la sortie. Inquiet, Boislambert lui demande où il va. Ce grand gaillard taciturne, qui n'est pas breton pour rien, se borne à répondre :

– Je vais chercher ma compagnie.

Il s'agit du capitaine Dio[72]. Le rôle de cette compagnie sera capital. Avant la fin de la nuit, tous les points vitaux de la ville, poste, gare, radio, trésorerie, gendarmerie sont occupés par elle. Nulle part on a résisté, personne n'a été arrêté, on n'a pas échangé un seul coup de feu. Le "colonel Leclerc" lance une proclamation. À Yaoundé, capitale du Cameroun, le gouverneur Brunot va s'incliner.

Le 26, Leclerc ne pouvait se dissimuler qu'il se conduisait en aventurier. Le 27, il s'est rendu maître du Cameroun. La situation ne lui est pas facilitée pour autant. Aucun cadre administratif ne l'accompagne. La responsabilité de tout repose sur lui. Il a dû emprunter un uniforme blanc, tenue de rigueur des officiers coloniaux. Comme il lui va fort mal, le nouveau chef de la colonie manque d'allure – et il le sait. Qui plus est, certains officiers ont reconnu en lui leur ancien instructeur de Saint-Cyr. Qu'en moins de deux mois le capitaine soit devenu colonel, voilà qui suscite quelques réactions goguenardes, voire franchement déplaisantes.

Leclerc n'est pas préparé à ce genre de comportement. Il s'énervé, réagit par des répliques brutales, souvent blessantes. Au lieu d'encourager la discussion, il coupe court. Le lendemain, il aborde celui qu'il a froissé avec un sourire si plein d'amitié et de confiance

que l'autre oublie tout : il est conquis.

Peu à peu, la colonie s'organise. Elle est, comme l'a voulu de Gaulle, comme le veut Leclerc, entrée dans la guerre.



Le 8 octobre, de Gaulle arrive à Douala. Il descend l'échelle de coupée du Commandant Dubosc et aperçoit sur le quai, rangés en ordre impeccable, le 1^{er} et le 3^e bataillon du régiment des tirailleurs du Cameroun, ainsi que la légion de volontaires du Cameroun, récemment formée. Au pied de l'échelle, Leclerc se tient au garde-à-vous. De Gaulle va droit vers lui et l'embrasse.

Il faut dire que le chef de la France libre a bien besoin de réconfort. Il s'est présenté devant Dakar en libérateur et Dakar l'a accueilli à coups de canon. L'A-OF semble perdue. L'accueil enthousiaste de l'A-EF compense – en partie – cet échec amer. En outre, de Gaulle n'arrive pas seul : avec lui débarquent le 1^{er} régiment de la légion étrangère du colonel Monclar et du commandant Koenig, la 14^e demi-brigade de la légion étrangère, un bataillon de fusiliers marins, une compagnie de chars, des éléments d'artillerie et du génie.

Les jours que de Gaulle passe au Cameroun lui démontrent définitivement qu'en désignant Leclerc, il a fait le bon choix.

Nouveau problème : celui du Gabon qui forme, en Afrique-Équatoriale française, une enclave vichyssoise dangereuse. Elle pourrait servir de tremplin au gouverneur général Boisson pour reprendre les territoires ralliés à de Gaulle. Le chef de la France libre a fait savoir à Leclerc qu'il lui faudra s'emparer du Gabon, à la condition que les Anglais se chargent de l'armement. Malheureusement, lesdits Anglais, consultés, ne veulent rien promettre. Comme la menace se précise, Leclerc décide d'intervenir par ses propres moyens et de sa seule initiative.

Le 6 novembre 1940, sous le commandement de Leclerc qui s'est adjoint Koenig, un bataillon prend la mer et débarque au Gabon. Les forces vichyssoises résistent. Un combat s'engage sur le terrain d'aviation de Libreville. Leclerc l'emporte, mais on dénombre sept tués et vingt-trois blessés du côté des gaullistes, vingt-six tués dans le camp vichyssois. Trois ans plus tard, en Afrique du Nord, alors que les officiers fidèles à Giraud rappelleront avec amertume cet épisode "fratricide", Leclerc confiera :

– On nous reproche l'historien du Gabon... C'est idiot, car il fallait que le Gabon fût de notre côté. Ç'aurait été une catastrophe que de rester face à face au Gabon pendant trois ans. Il fallait que toute l'A-EF forme un bloc et qu'on puisse mettre en œuvre toutes les ressources, sans limitation, pour la guerre... Après tout, le résultat est satisfaisant... Oui, je crois que nous avons rendu service au pays.

Comment de Gaulle lui en aurait-il voulu d'avoir outrepassé ses

ordres ? Au lendemain de l'opération sur le Gabon, il désigne Leclerc pour prendre le commandement militaire du Tchad. Au cours de sa visite, il lui a laissé entrevoir cette décision. Leclerc, lui, souhaitait rester au Cameroun où il avait encore, selon lui, beaucoup de choses à faire.

– J'ai été frappé par la façon dont le Cameroun marche bien, a répondu de Gaulle. Par conséquent, je ne tiens pas à vous y laisser. J'ai besoin de vous ailleurs.

À priori, ce nouveau commandement peut ressembler à une disgrâce. Il n'y a que trois cent soixante Français – civils et militaires – au Tchad. Ils se sont ralliés avec fougue à de Gaulle, mais ils comprennent mal l'arrivée de ce "colonel", en qui plusieurs officiers persistent à ne vouloir reconnaître qu'un "capitaine".

Bref, c'est à une petite fronde que Leclerc doit faire face. Nous le connaissons assez, pour savoir qu'il va la briser. La mode, parmi les militaires du Tchad, était au débraillé. Il exige que chacun désormais soit tiré à quatre épingles. Il inflige aux hommes, trop accoutumés au farniente des grandes chaleurs, un entraînement accéléré. Pour disposer de combattants plus nombreux, il installe des indigènes dans les bureaux. L'ordre du jour lancé dès son arrivée sonne clair et net : « Tout ce qui pourra être tenté du point de vue du combat le sera... »

Leclerc démultiplie les énergies en expliquant pourquoi il est là : de tous les territoires ralliés à de Gaulle, le Tchad est le seul qui ait une frontière commune avec un pays de l'Axe. Au nord, la Libye italienne ne doit plus représenter une menace, mais un but. C'est là que les Français prendront leur revanche de la défaite. Là que, pour la première fois depuis l'armistice, ils ouvriront le feu sur des ennemis de la France.

À la même époque, de Gaulle confie que le Tchad représente un lieu géographique d'une extrême importance. Il croit peu que les Anglais soient à même de résister à une intervention allemande en Afrique du Nord. Il n'en sera plus de même quand les États-Unis et l'URSS seront entrés en guerre : il ne doute pas un instant de cette éventualité. C'est par le Tchad qu'ils pourront foncer sur l'ennemi.

Leclerc n'est pas homme à attendre les bras croisés un avenir probable mais lointain. Dans son esprit, ce sont les Français seuls qui, le plus vite possible, doivent attaquer. À la fin de 1940, l'idée peut sembler folle. Fort-Lamy, capitale du Tchad – aujourd'hui N'Djamena – n'est, au confluent du Chari et du Logone, qu'une grosse bourgade aux rues de sable. En fait de matériel et d'armement, Leclerc ne recense qu'une vingtaine de camions et deux automitrailleuses à Faya-Largeau, une compagnie automobile d'une trentaine de voitures à Fort-Lamy et une autre à Fort-Archambault. Encore faut-il que ce matériel puisse affronter le désert, ce qui n'est pas prouvé. Ce désert commence au

nord de Fort-Lamy et s'étend sur des centaines de kilomètres. On ne peut s'y hasarder que quatre mois par an, de décembre à avril. Le reste du temps, la fournaise bloque sur place le matériel et annihile tout effort.

Quand Leclerc se penche sur la carte, ce qui le fascine, c'est ce massif montagneux qui borde la Libye à l'extrémité nord-ouest du Tchad : le Tibesti. Ses sommets culminent à 3475 mètres. Dans ses gorges étroites pourront, à l'abri de tous les regards, attaquer les colonnes de la France libre.

La zone entière est alors tenue par deux bataillons de tirailleurs renforcés par deux groupes nomades, le tout commandé par le lieutenant-colonel d'Ornano. Chacun des postes est placé sous l'autorité d'officiers et de sous-officiers de la coloniale. Parmi ceux-ci, un certain Massu.

Leclerc est allé jusqu'à eux. Il a visité tous les postes. Partout il a déclaré :

– Nous allons attaquer.

Devant les officiers médusés, il explique que son but, c'est Koufra. Le groupe d'oasis qui porte ce nom, les gradés le connaissent bien. Les Italiens de Mussolini l'ont conquis en janvier 1931 et le fascisme tout entier a chanté cette victoire. Le maréchal Graziani s'est écrié : « Nous pouvons affirmer, sans crainte d'être démentis par personne, que l'occupation de vive force de Koufra est la plus grande opération saharienne qui ait jamais été faite en tant qu'opération désertique. »

Pour prendre Koufra, il a fallu aux Italiens 3.000 hommes, 7.000 chameaux, 300 camions, un escadron d'autos blindées, une section d'artillerie, 200 avions. Présentement, le fort d'El Tag, édifié au-dessus de Koufra sur une falaise, est défendu par une garnison de 300 hommes appuyée par une *Sahariana*, compagnie italienne mobile dotée d'un matériel considérable et dernier cri.

On conçoit que les officiers français qui commandent les forces squelettiques du Tchad restent pantois quand Leclerc leur répète :

– Nous allons attaquer Koufra !

Ils ne disent rien mais n'en pensent pas moins : tout ceci n'est autre que la rêverie d'un officier métropolitain qui ne connaît rien à l'Afrique ni au désert. Ils obéiront à ses ordres mais, dès que Leclerc a le dos tourné, ils expriment la même conviction désabusée :

– Nous n'en reviendrons pas.

Leclerc est trop fin pour méconnaître la grogne que suscite son projet. Il se refuse à en tenir compte. Quand il était instructeur au Maroc, il répétait à ses élèves :

– Ne me dites pas que c'est impossible.

Quelques jours plus tôt, comme il indiquait un itinéraire à un chauffeur de camion, celui-ci lui a répondu :

– On ne peut pas à cause du sable.

Très sec, Leclerc a rétorqué :

– Il le faut tout de même.

Il a pris son commandement le 2 décembre. Le 17, il donne ses premiers ordres. Il faut que tout soit mis en place avant avril. C'est avec 100 Européens, 300 indigènes dont 250 combattants, qu'il entend attaquer l'armée italienne. Ils devront se suffire de 99 véhicules.

Sa lucidité demeure extrême. Le bilan des véhicules dont il disposera et qu'il dresse à l'intention du général de Larminat le prouve ô combien : « Un groupe de commandement réduit à trois ou quatre voitures de tourisme, un détachement de vingt-trois voitures Bedford (j'ai renoncé à utiliser les Laffly à cause de leur consommation prohibitive et les Matford qui n'ont plus de première ni de marche arrière), quatre mortiers, deux automitrailleuses Laffly. Méharistes et tirailleurs prendront place dans des camions Ford. »

Pour le moment il réquisitionne tous les camions civils à sa portée – Chevrolet, Ford, Hotchkiss – et les fait charger de tout ce qui doit être porté à Faya-Largeau : l'essence, l'eau, les vivres, les médicaments, voire les cigarettes.

En manière de répétition, il a ordonné un raid sur Mourzouk. Le commando a pu détruire trois avions italiens, incendier un hangar, rendre l'installation radio inutilisable. On déplore la mort du lieutenant-colonel d'Ornano, tué d'une balle dans la gorge. Leclerc réagit avec colère à ce coup du sort : « Devant ce fait, il ne peut y avoir qu'un réflexe : serrer les dents et le venger. »

Un détachement anglais, de retour de Mourzouk, doit participer à la marche sur Koufra. Au major Clayton, officier de liaison britannique auprès de lui, Leclerc présente ses unités. Avec orgueil, il lui montre ses deux 75 de montagne :

– Notre artillerie.

– Vous n'avez rien d'autre ? s'inquiète l'Anglais.

– Non, répond Leclerc.

Le major salue et, comme un homme profondément atteint, se retire en silence.



À 6 heures du matin, le 27 janvier 1941, on voit arriver le colonel Leclerc tenant à la main une canne en bois très simple qu'il a rapportée de Londres. Désormais il ne la quittera plus. Elle deviendra une marque distinctive qui accompagnera sa légende. Il monte à bord d'un break Matford de 1500 kilos dont il est sûr, au moins, que l'état mécanique est excellent.

Le sort en est jeté. La colonne française roule vers Koufra. Pour y parvenir, il faudra affronter deux ennemis : les Italiens et le désert où

la température passe de 60 degrés le jour à 0 degré la nuit et qui, dès le premier jour, montre qu'il va se défendre avec acharnement : dans la journée du 27 janvier, on ne franchit que quatre kilomètres d'un terrain qui se dérobe.

À chaque instant de nouvelles difficultés surgissent. On en triomphe. Des drames aussi. La patrouille britannique Clayton qui, avec ses automitrailleuses, marche en avant-garde, tombe dans une embuscade tendue par la *Sahariana* italienne. Quatre de ses voitures brûlent, le major Clayton est prisonnier. Les survivants renoncent et préfèrent regagner l'Égypte.

Leclerc décide de partir lui-même, avec vingt voitures, en reconnaissance vers Koufra. On s'introduit sur les terrains d'aviation italiens. On détruit un appareil mais on échappe de justesse à un coup de filet de la *Sahariana*. Leclerc regagne sa base, convaincu de plus belle qu'il faut attaquer Koufra.

Il va revenir avec 90 combattants, suivi par le commandant Dio à la tête de 150 fantassins et 10 artilleurs. Cette fois, la *Sahariana* est mise en déroute. La voie est libre jusqu'à Koufra. On met le siège devant le fort que l'on bombarde avec l'unique canon de 75, sans cesse déplacé pour faire croire aux Italiens que l'on dispose d'une nombreuse artillerie. Dix jours plus tard, les Italiens hissent le drapeau blanc. Un plénipotentiaire italien s'avance vers le camp français. Reçu par Leclerc, il déclare qu'il n'est pas venu pour capituler, seulement pour connaître les propositions françaises. Leclerc s'empourpre : l'une de ses saintes colères. Sans égards, il pousse l'italien dans un Bedford, il y saute lui-même avec le capitaine de Guillebon et le sous-lieutenant Ruais. Il crie au chauffeur :

– À la poterne !

À toute allure, il file vers le fort italien.

Les défenseurs stupéfaits regardent cette voiture isolée, sans défense, qui a la prétention, à elle seule, de s'emparer de leur bastion. On n'a même pas eu le temps de fermer la porte, le véhicule français est déjà à l'intérieur. Le capitaine qui commande la garnison accourt, proteste :

– Vous n'avez pas le droit d'entrer !

Leclerc saute à terre et répond seulement :

– Faites ce que je vous dis !

Un peu plus tard, l'italien accepte la reddition pure et simple. La garnison se reconnaît prisonnière de guerre. Les soldats libyens pourront rentrer chez eux. Les Européens seront internés au Tchad. Tout le matériel, tous les vivres appartiennent désormais aux Français.

Le drapeau français est hissé au sommet du fort. Les Italiens bien équipés, bien nourris, défilent devant les trois cents Français maigres et mal rasés, vêtus d'uniformes disparates, chaussés de sandales

indiennes.

Leclerc envoie un télégramme à de Gaulle et prononce une courte allocution. On y trouve cette phrase qu'aucun journal, aucune radio n'a alors citée, mais qui va entrer dans l'histoire :

– Jurons de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs flotteront sur la cathédrale de Strasbourg.

C'est ce que l'on a appelé plus tard le *serment de Koufra*.



Celui que le général de Gaulle, en août 1941, nomme général de brigade sait parfaitement que, pour le moment, les Allemands l'emportent sur tous les fronts. Ils ont occupé la Crète, ils foncent à toute allure vers Moscou. En Afrique du Nord, les troupes de l'Axe sont à Tobrouk. Les États-Unis, avant même d'entrer en guerre, ont vu leur marine et leur aviation détruites à Pearl Harbor. Tout cela n'est guère encourageant.

Leclerc se cramponne à ses certitudes. On les aura, les boches ! Ce qu'il prépare, c'est une offensive sur le Fezzan, au sud-ouest de la Libye, une région grande comme la moitié de la France où les Italiens, bâtisseurs incontestés, ont implanté un remarquable réseau routier. Se jeter sur le Fezzan, pense Leclerc, aboutirait à désorganiser en partie les transports dont les Italiens ont un besoin vital. Dès la fin de 1941, les approvisionnements s'accumulent à Faya-Largeau et à Zouar dans le but d'occuper les postes italiens installés dans les oasis.

La foudroyante offensive de Rommel, en février 1942, met fin à de tels espoirs. Impossible de conquérir le moindre poste, impossible d'en occuper aucun. L'aviation allemande, redoutable, mettrait immédiatement fin à un tel genre d'aventure. Reste la possibilité de raids aller et retour qui, par leur imprévu, pourraient désorganiser les défenses ennemies. Leclerc va jeter simultanément plusieurs groupements sur des postes italiens. Les uns sont pris, d'autres incendiés : on détruit des avions, on incendie des dépôts, on ramène des prisonniers et des armes. Quand les raids s'achèvent, on est sûr que plus un Italien ne se sentira en sécurité dans le Fezzan.

Face au danger grandissant que représente Rommel, il faut mettre le Tibesti en état de défense. Sous l'impulsion de Leclerc, les montagnes, barrières naturelles, se complètent d'obstacles artificiels. Il faut savoir que tout le matériel employé, comme l'armement, est débarqué au Congo, à Pointe-Noire. Les cargaisons sont d'abord transportées en train, ensuite en bateau sur le fleuve Congo, enfin en camion ou à dos de chameau. Les camions qui parcourent le désert consomment 70 litres aux cent kilomètres. Un convoi parti de Fort-Lamy avec 30.000 litres d'essence n'en livre que 10.000 à Zouar, car il lui faut tenir compte de la consommation du retour. Une précision encore : le ravitaillement de mille hommes représente près d'une

tonne et demie de vivres par jour[73].

Aucun détail n'échappe à Leclerc. Il ne tient pas en place, gourmande son monde et, sur le dos de chacun, pique des colères de plus en plus féroces. Il ne trouve rien de mieux, quand il sent qu'il a meurtri trop profondément l'un de ses officiers, que de lui offrir un bonbon !

La seconde partie de l'année 1942 est consacrée à la préparation de l'attaque sur le Fezzan. Les Britanniques, eux, mettent au point la contre-offensive qu'ils veulent opposer à Rommel. Il est convenu que Leclerc foncera au Fezzan lorsque les Britanniques passeront de Cyrénaïque en Tripolitaine. Il a prévu d'opérer sur plusieurs points en même temps afin, d'un seul coup de filet, de se rendre maître de la région.

Le 23 octobre 1942, la 8^e armée britannique attaque à El-Alamein. Elle enfonce les lignes de Rommel. Mais voici l'imprévu – et quel imprévu ! Le 8 novembre, les Américains débarquent en Afrique du Nord française. Chez Leclerc, c'est du délire. Le 16 décembre, les colonnes françaises foncent. Leclerc commande lui-même le groupe qui enlève la principale défense italienne, Oum El-Araneb. Le 12 janvier 1943, les Français s'emparent de Sebha, capitale du Fezzan, et capturent 700 prisonniers, 40 canons, 18 chars.

Toute la campagne est une immense réussite. Les postes ennemis tombent les uns après les autres. Il en reste deux : Ghat et Ghadamès, tout proche de la frontière française. Leclerc sait qu'il pourra prendre lui-même Ghadamès mais se sent hors d'état de s'emparer de Ghat. Or l'armée française d'Afrique du Nord, sous les ordres du général Giraud, est rentrée dans la guerre. Leclerc envoie un messenger de l'autre côté de la frontière pour obtenir de l'officier qui commande le fort Charlet qu'il l'aide à prendre Ghat. L'officier réagit admirablement et adresse ce télégramme à Leclerc : « Nous sommes fiers d'avoir repris les armes. Vive la France ! » Le 25, second télégramme : « Le drapeau français flotte sur Ghat. » Le 26, les troupes de Leclerc prennent Ghadamès. Le surlendemain, un détachement des ex-troupes de Vichy vient rencontrer les Français libres. Moment émouvant qui aurait dû annoncer la réconciliation de tous les Français. Elle ne se fera pas de si tôt.

Le 26, les Français libres de Leclerc rejoignent les troupes de Montgomery et entrent dans Tripoli. Partis un mois auparavant du Tibesti, ces 2500 hommes ont parcouru 2500 kilomètres de désert. Ils ont traversé la Libye du sud au nord et fait capituler toutes les garnisons italiennes rencontrées. L'épopée du Fezzan –c'en est une – est achevée. Leclerc regarde cette mer qui baigne aussi les côtes de la France.



Pour Leclerc et ses hommes, Montgomery crée la Force "L" qui va couvrir l'avance de la 8^e armée pendant l'attaque de la ligne Mareth. Elle fait face à une vigoureuse offensive de Rommel, lui détruit 60 voitures, 10 canons et le force à la retraite. Quelques mois plus tard, Montgomery présentera Leclerc au roi d'Angleterre.

– Sire, voici le général Leclerc. Sans lui, je n'aurais pas pris la ligne Mareth.

Le 29 mars 1943, Leclerc entre dans la première ville française libérée : Gabès. Le 19 mai, à Tunis, c'est le défilé de la victoire. La foule réserve aux hommes de Leclerc, à ceux du Tchad et du Fezzan, une formidable ovation. De Gaulle décerne à Leclerc les trois étoiles de général de division.

Faut-il parler du différend, ou plutôt de l'incompréhension, qui opposera Giraud à Leclerc ? Leclerc ne voue que du respect à Giraud. Lorsqu'ils se rencontrent, il s'aperçoit que Giraud éprouve à l'endroit des Français libres un sentiment qui ressemble tout au plus à de l'indulgence. À ses yeux, ceux qui n'appartiennent pas à des armées classiques, même s'il veut bien leur accorder sa sympathie, ne peuvent être que des aventuriers. Un exemple : il affecte de ne s'adresser qu'à Hauteclouque, dont il répète le nom à plusieurs reprises comme si, pour lui, le glorieux pseudonyme Leclerc n'avait jamais existé. Giraud conserve un réel attachement à Pétain, ce qui choque profondément Leclerc.

Beaucoup de jeunes gens d'Afrique du Nord regardent avec passion du côté de Leclerc. Malgré les interdits, un grand nombre d'entre eux, incorporés dans l'armée régulière, désertent pour s'engager dans la Force "L". Furieux, Giraud finira par envoyer celle-ci au repos près de Tripoli.

La Force "L" est trop utile pour qu'on la réduise à l'inactivité. Elle va devenir une division blindée, la 2^e DB. Selon la volonté clairement exprimée par Leclerc, les Français libres s'y retrouveront aussi bien que les anciens Vichyssois. De la 2^e DB il veut faire l'arme essentielle de la reconquête française, mais aussi un instrument de fusion et d'union. Ce n'est pas toujours facile. Les grincements ne manqueront pas et même une nouvelle fronde vis-à-vis de Leclerc, suivie naturellement de sa part par des éclats prévisibles. Il adressera des philippiques enflammées à l'égard de « ceux qui n'ont rien fait » pendant que les autres se battaient.

Comme, en même temps, Leclerc organise sa division avec un art qui ne peut que susciter l'admiration de tous, peu à peu se crée autour de lui, de la part d'hommes venus d'horizons opposés, cette extraordinaire cohésion qui marquera la légendaire 2^e DB.



La logique voudrait que la division parte pour l'Italie rejoindre les

150.000 Français qui s'y battent sous le commandement du général Juin. Ce n'est pas ce qu'a voulu de Gaulle. Le débarquement en Normandie se prépare. Pour la première fois, les Alliés vont s'avancer sur le sol de la métropole. De Gaulle veut que, parmi eux, il y ait des combattants français. La 2^e DB doit participer à la libération de la France. Dès la fin de décembre 1943, le haut commandement allié l'a promis au président du Comité de Libération nationale.

Début 1944, une commission militaire américaine vient inspecter la division. Que l'on ne croie pas à une formalité ! Les experts se glissent sous les chars, en font démonter les organes essentiels, rien n'échappe à leurs investigations. Résultat : on donne le feu vert. Un convoi qui revient à vide d'Italie où il a livré du matériel reçoit l'ordre de s'arrêter à Casablanca. La 2^e DB y prend place pour débarquer une semaine plus tard en Angleterre. Leclerc qui, le 18 avril, l'a devancée en avion, l'accueille sur les quais. Il grimpe lestement le long des échelles de corde et enjambe les bastingages pour interroger ses hommes :

– Le voyage a-t-il été agréable ? Tout s'est-il bien passé ?

C'est dans le Yorkshire, à 300 kilomètres au nord de Londres, que la division, rattachée à la 3^e armée du général Patton, va être cantonnée. Non seulement l'entraînement se continue, mais des liens affectueux se nouent avec la population britannique. À ce point qu'à la messe du dimanche, l'aumônier de la division, débordant de reconnaissance, commencera un jour son prône par ces mots inattendus :

– Les Anglais aiment beaucoup Jeanne d'Arc...

Chaque char a reçu l'insigne choisi par Leclerc : la France sur fond doré, frappée de la célèbre croix de Lorraine.



Le 6 juin, c'est le débarquement. Chez Leclerc on passe la journée à l'écoute de la radio. Quels soupirs de soulagement, quels cris de bonheur, quand il se révèle que les Alliés ont pris pied –solidement – sur le sol normand ! Chaque jour la 2^e DB s'attend à être appelée. Elle ne part pas. L'impatience conduit à l'énervement, aux récriminations. Il faut que les officiers calment leurs hommes, les conduisent devant la carte : c'est vrai, on a débarqué, mais on ne s'est guère enfoncé en territoire français. La résistance allemande reste redoutable. L'heure de la division viendra bientôt.

Le 29 juin, Patton vient l'inspecter. Il ne passe pas inaperçu avec sa ceinture aux clous d'argent, ses bottes d'un jaune agressif ornées, à la manière des cow-boys, d'éperons à molettes, sans compter les deux énormes revolvers qui lui descendent jusqu'aux cuisses.

On participe à de grandes manœuvres avec une division polonaise, à une prise d'armes devant le prince Félix de Luxembourg. On ne part

toujours pas.

Ce n'est que le 31 juillet, vers 10 heures du matin, que la division quitte enfin les côtes d'Angleterre. Leclerc, frappé la veille d'une crise de paludisme, monte avec son état-major à bord du navire qui va les conduire en France. Enfin !

Le 1^{er} août, à 11 heures du matin, Philippe de Hauteclocque, général Leclerc, saute sur la plage de Utah Beach. Il se fige, frappe le sable de sa canne. On l'entend murmurer :

– Drôle d'impression...

Puis, plus fort :

– Ça fait bougrement plaisir.

Il est heureux, pleinement. Et rassuré : la participation de la 2^e DB ne sera pas seulement symbolique. Elle arrive en plein combat.

Six jours plus tôt, les blindés de Patton ont foncé contre le front allemand. Coutances est tombé le 28, Granville et Avranches le 31. Leclerc lance dans l'affrontement le groupement Dio et le groupement Langlade. La bataille fait rage. Leclerc s'y jette lui-même en jeep. Ce n'est qu'après avoir essuyé les rafales d'une mitrailleuse allemande qu'il accepte de monter dans un scout-car qui a le mérite, au moins, d'être blindé. Un peu plus tard, Leclerc conduira les opérations dans son char personnel, dont il a fait enlever le canon pour mieux y voir. La division va boucler par le sud la poche de Falaise.

Partout la 2^e DB tient les Allemands en échec. Elle a taillé en pièces trois divisions de panzers, la 2^e, la 116^e, la 9^e. Leclerc va écrire au général de Gaulle : « Après une marche assez acrobatique d'Avranches au Mans, nous avons attaqué droit au nord et, en quatre jours, atteint l'Orne entre Écouché et Argentan. Notre attaque, prenant le flanc et successivement plusieurs divisions boches, a amené d'excellents résultats. J'ai eu réellement l'impression pendant plusieurs jours de revivre la situation de 1940 retournée, désarroi complet chez l'ennemi, colonnes surprises, etc. Résultat, en ce qui nous concerne : pertes 60 tués, 550 blessés environ. C'est peu, étant donné le grand nombre de combats. Le recomplètement est déjà fait. Au tableau, un minimum de 60 chars homologués ; véhicules, prisonniers et tués boches très difficile à estimer. »

L'obsession de Leclerc, désormais, c'est Paris.



Le 15 août, il apprend que deux corps d'armée américains marchent sur Dreux. Donc dans la direction de Paris. Leclerc écrit aussitôt à Patton que, si l'on s'avance vers la capitale, sa division mérite l'honneur d'en être. Le lendemain, pour appuyer les termes de sa lettre, il se rend au QG où il rencontre le général Bradley. Celui-ci lui confirme que la 2^e DB ne sera pas oubliée dans la libération de Paris.

Les jours suivants, aucune nouvelle. On demande à Leclerc un groupement pour attaquer le village de Chambois, au nord-ouest d'Argentan. Il désigne Langlade.

Le 19, Leclerc apprend –stupéfait – que les Américains ont décidé de ne pas entrer dans Paris. Ils préfèrent déborder la capitale par le nord et le sud. Ils veulent non seulement éviter le combat mais aussi éliminer le grave problème que leur poserait le ravitaillement de la population civile. Ils veulent consacrer toutes leurs forces à la poursuite et à l'écrasement des Allemands.

Nouvelle démarche de Leclerc. Le général Gerow le tranquillise mais lui conseille de s'adresser à « plus haut que lui ». Le lendemain, parvient l'extraordinaire nouvelle de l'insurrection des Parisiens.

Leclerc ne serait pas lui-même s'il ne se décidait instantanément. Il donne l'ordre au lieutenant-colonel de Guillebon de partir pour Paris avec un détachement de 10 chars légers, 10 automitrailleuses et 150 hommes sur véhicules blindés. Il rend compte au général de Gaulle. En achevant ainsi sa lettre : « Voilà, mon général. J'espère que d'ici quelques jours, vous vous poserez à Paris. »

Inutile de dépeindre la fureur du général Gerow –supérieur direct de Leclerc – lorsqu'il est mis au courant. Il donne l'ordre à Leclerc de faire revenir immédiatement le groupement Guillebon. Leclerc met la lettre dans sa poche.

Il estime que le mieux est d'aller avertir Bradley. Lorsqu'il arrive au QG, on lui apprend que celui-ci s'est rendu auprès du général Eisenhower. Précisément pour parler de la libération de Paris !

Des événements très importants qui se sont déroulés depuis quelques jours, Leclerc ignore tout. Dès qu'il a reçu la nouvelle de l'insurrection de la capitale, de Gaulle s'est envolé pour Cherbourg où il a rencontré le général Eisenhower. Il lui a demandé de marcher sur Paris. Hésitation d'Eisenhower dont les plans, nous l'avons vu, sont très différents. Les forces françaises insurgées appellent à l'aide. De nouveaux renseignements parviennent au QG américain : il semble que Paris soit faiblement défendu et que le général von Choltitz, qui commande les forces allemandes d'occupation, ne soit pas résolu à livrer bataille. Eisenhower se décide : l'armée alliée va donner la main aux insurgés parisiens.

Et Leclerc ? Il ronge son frein au QG de Bradley. À la fin de l'après-midi, l'Américain est de retour. Il arbore un large sourire.

– Leclerc ! Comme je suis content de vous voir ! J'allais vous faire transmettre l'ordre de partir immédiatement pour Paris.

Leclerc saute dans son petit avion, rejoint son propre QG. La nuit est tombée quand il y parvient.

À l'adresse des officiers de son état-major, il clame :

– Mouvement sur Paris !

Le départ est fixé au lendemain matin, 6h30.



Toute la nuit, on s'affaire pour mettre en état les chars, les véhicules et le personnel. Leclerc reçoit un ordre de Gerow : il faut partir plus tôt. Impossible ! On ne peut modifier un organigramme à la réalisation duquel s'emploie toute la division.

Quand Juin rendra visite à Eisenhower, celui-ci se plaindra amèrement de l'indiscipline du chef de la 2^e DB. Comme l'a souligné avec humour Adrien Dansette, Leclerc s'est donc trouvé l'objet, en vingt-quatre heures seulement, de deux sermons, « la première pour être parti trop vite, et la seconde pour être parti trop lentement ».

Le 23, la 2^e DB couvre 200 kilomètres.

Il ne s'agit pas d'une simple promenade militaire. Les Allemands tiennent de solides points d'appui. Les ordres donnés par Gerow prescrivaient de se diriger sur Versailles. Les informations que vient de recevoir Leclerc montrent que l'on ne passera pas sans casse. Il décide de faire mouvement sur Arpajon.

Cependant que les groupements progressent vers Paris par des itinéraires différents, un message a été lâché au-dessus de la cour de la préfecture de police, où se tient l'état-major de l'insurrection, par l'un des six piper-cubs de la 2^e DB : « Le général Leclerc me charge de vous dire : tenez bon. Nous arrivons. »

Vers 19h30, Leclerc est à la Croix-de-Berny, à onze kilomètres de Paris. Il voit surgir sur sa droite les chars du capitaine Dronne qui, ayant dépassé Fresnes, va s'engager sur la route d'Orléans comme l'ordre lui en a été donné. Leclerc aboie :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

Dronne n'a pas le temps de s'expliquer. Leclerc l'interrompt :

– Filez immédiatement à Paris. Droit sur Paris !

Il lui saisit le bras, le secoue :

– Allez vite. Arrivez ce soir. Passez où vous voulez. Infiltez-vous.

– Si je comprends bien, mon général, j'évite les résistances et je ne m'occupe pas de ce que je laisse derrière moi.

– C'est cela. Droit sur Paris !

Un peu après 21 heures, dans la nuit qui tombe, les chars du capitaine Dronne – les premiers ! – pénètrent dans la capitale et foncent vers l'Hôtel de Ville au milieu d'une « immense explosion de joie ».

Le reste appartient à l'histoire : les batailles livrées dans Paris le lendemain pour la prise des points occupés par les Allemands, la capture du général von Choltitz, le dialogue fameux :

– Je suis le général Leclerc. Êtes-vous le général von Choltitz ?
Asseyez-vous.

Suit aussitôt la signature de la reddition. Une seconde signature

sera donnée à la gare Montparnasse, à laquelle Leclerc associe le colonel Rol-Tanguy, chef des insurgés.

Le lendemain, c'est le défilé de l'Arc de Triomphe à Notre-Dame : de Gaulle, Leclerc, Koenig, Bidault –président du Conseil National de la Résistance – et tant d'autres qui, ayant été à la peine, sont enfin à l'honneur.

C'est le déferlement de bonheur de deux millions de Parisiens.

Il y a quatre ans seulement, un petit capitaine inconnu se sauvait de Paris. Un héros vient d'y entrer. Ces années-là, il lui semble qu'elles ont duré quatre siècles.

Avant de repartir au combat, Leclerc a sauté dans son piper-cub et il a atterri au château de Tailly. Les premières effusions passées, ses deux fils aînés –dix-huit et dix-sept ans – lui demandent l'autorisation de s'engager. Il accepte. Ils le rejoindront.

Après la délivrance de Bacarrat –l'une des actions dont Leclerc sera le plus fier –, ce sera la percée des Vosges. La division souffre beaucoup, mais prouve une nouvelle fois sa valeur.

Enfin, Strasbourg.

À René Pleven, Leclerc écrit : « Voilà le couronnement ! Maintenant nous pouvons disparaître. La tâche est remplie... Je suis éreinté mais heureux. »

Le serment de Koufra a été tenu.



On chargera Leclerc de prendre la poche tenue à Royan par les Allemands – et il la prendra. Il est de retour pour la campagne d'Allemagne. Le 5 mai 1945, les chars français entrent dans cette ville qui fut le haut lieu du nazisme : Berchtesgaden. La résidence de Hitler brûle encore. Quel symbole !

Le 22 juin, à Fontainebleau, c'est au colonel Dio que Leclerc passe le commandement de la 2^e DB. Comme jadis Napoléon à ses grognards, il s'adresse à ceux qui le suivent depuis si longtemps :

– Quand vous sentirez votre courage fléchir, rappelez-vous Koufra, Alençon, Paris, Strasbourg. Retrouvez vos camarades, recherchez vos chefs et continuez en répandant dans le pays le patriotisme qui a fait notre force.

La carrière de Leclerc pourrait s'achever ici. Elle suffirait à remplir une grande page de notre histoire. On a encore besoin de lui.

Après la chute du Japon qui, depuis 1940, occupait l'Indochine, le Vietnamien Hô Chi Minh a déclenché une insurrection générale. Pour faire face et tenter de garder ce fleuron de ce qu'on appelait naguère notre Empire, de Gaulle n'hésite pas : il fait appel à Leclerc.

Le 2 décembre 1945, sur le croiseur américain *Missouri*, les délégués du Japon reconnaissent officiellement leur défaite et confirment leur reddition. Leclerc signe pour la France.

Quand il arrive en Indochine, il s'aperçoit que la présence française n'est plus qu'un souvenir. Les Chinois –avec 180.000 hommes – occupent une grande partie du pays. Leclerc, que ses ennemis disaient tout d'une pièce, va montrer qu'il peut exceller dans l'art de la négociation. Écoutant le conseil que MacArthur lui a donné sur le *Missouri*, il réclame sans cesse à Paris de nouvelles troupes qui vont pouvoir remplacer les Chinois. L'entrée de Leclerc à Hanoi, debout dans sa jeep, acclamé par les dix mille Français qui s'y trouvent, applaudi par les Vietnamiens eux-mêmes, restera l'un de ses plus beaux souvenirs.

D'abord, il a cru qu'il suffirait de montrer sa force pour ramener ce peuple à son statut d'autrefois. Il comprend vite qu'un nouvel état d'esprit est né. Si l'on veut rester présent en Indochine, ce ne peut être qu'au milieu d'un peuple libre. Celui en qui beaucoup voyaient un général réactionnaire est le premier à demander à Paris que l'on emploie, dans les négociations avec Hô Chi Minh, le mot indépendance. Quand il comprendra que l'amiral Thierry d'Argenlieu, nommé haut commissaire en Indochine, ne partage pas son point de vue, il préférera s'éloigner.

Les succès de Leclerc n'auront pas de lendemain. Hô Chi Minh considérera qu'on l'a dupé. Le résultat sera une nouvelle insurrection. Le rapport que remet Leclerc au gouvernement de Léon Blum est un modèle de lucidité. On y lit cette phrase prophétique : « La France ne jugulera plus par les armes un groupement de vingt-quatre millions d'habitants qui prend corps et dans lequel existe une idée xénophobe et peut-être nationale. » Il annonce, si l'on choisit le combat, une "guerre sans fin".



L'été de 1946, ce sont les premières vacances de Leclerc depuis 1938 ! Il retrouve Tailly, sa femme, ses enfants, ses bois, ses fermes. Il est permis ici d'adresser une pensée à la générale Leclerc qui avait cru, comme tant d'autres femmes de combattants, retrouver son mari à la fin de la guerre – et qui l'a vu s'éloigner aussitôt...

Est-il désabusé, le général Leclerc ? Pendant toutes les années de lutte, il s'était forgé une autre image de la France victorieuse, sa France. Nous possédons des lettres de lui dans lesquelles il s'exprime clairement, souhaitant que la révolution nationale –il emploie l'expression – manquée par Vichy devienne une réalité. Aussi nettement, il condamne les "errements" qui ont conduit la France à la défaite de 1940. Il estime que l'on y est revenu. La France s'est donné une constitution qui affaiblit l'exécutif et ouvre la porte à toutes les instabilités. Leclerc pense qu'un pays sans continuité politique restera un pays faible. Le départ du général de Gaulle, sa retraite à Colombey-les-Deux-Églises, l'ont confirmé dans son amertume. La IV^e République

qui vient de naître ne lui dit rien qui vaille. Quoiqu'il ne prononce aucun discours et ne s'exprime qu'avec réserve et en privé, sa réprobation est bientôt connue. Dans l'opinion, Leclerc apparaît comme un "recours".

Il semble même, en 1947, après le départ des communistes du gouvernement et la menace que l'appareil du PC, soutenu par la toute-puissante CGT, fait peser sur l'État, que Paul Ramadier, président du Conseil, ait proposé à Leclerc un rôle mal défini qui aurait fait de lui le "protecteur" de la République. Cette République-là, Leclerc ne l'aime pas plus, soyons lucides, qu'il n'avait aimé les autres. Il a refusé la proposition.

Il est un soldat, il veut le rester. Il accepte avec joie la proposition de Juin de lui confier l'inspection d'Afrique du Nord.

Cette Afrique évoque pour lui tant d'heures essentielles de sa vie ! Il y a triomphé de tant d'obstacles, traversé tant d'espoirs, connu tant de joie ! En novembre, il prend ses fonctions. Chaque mois désormais, il s'envole pour l'Afrique. Il passe à Taily l'été de 1947 qui est torride. Le 23 novembre 1947, pour le troisième anniversaire de la Libération de Strasbourg, il accepte l'invitation de la ville. La réception qui lui est réservée ressemble à un triomphe. Il ne s'attarde pas, l'Afrique du Nord l'appelle.

Le 27 novembre, il assiste à des manœuvres à Oran. Le 28, il monte à bord de son avion Mitchell qu'il a baptisé "Taily" comme il l'avait fait, à la 2^e DB, de son char de commandement. L'avion décolle. On connaît la suite.



Après quarante ans, le problème reste posé : accident ou attentat ?

Peu à peu, au fil des années, le dossier s'est gonflé de témoignages de grande valeur. Ce qui nous apparaît évident, c'est que le temps était tout bonnement effroyable. Aucun autre avion n'a décollé ce matin-là. Le pilote du Mitchell, lui, n'a pas pu rester à terre : personne n'osait dire non à Leclerc. M^{me} Maja Destrem a fait connaître une lettre du lieutenant-colonel Dudezert, aujourd'hui décédé, commandant militaire adjoint du territoire de Colomb-Béchar. Quand on a annoncé que l'avion du général avait pris l'air, l'un de ses officiers lui a dit : « Nous pouvons préparer des obsèques nationales. » Aucun appareil ne pouvait se tirer de pareilles circonstances météorologiques.

Si l'on confronte les témoignages, on peut constater que, s'approchant de Colomb-Béchar au milieu de la tempête de sable qui se déchaîne, le pilote a choisi de descendre en rase-mottes pour suivre la voie ferrée Méditerranée-Niger. L'étrange de l'affaire est qu'il ait exécuté cette manœuvre à cent kilomètres de Colomb-Béchar. Tout près de là, se trouvent des collines et des escarpements qui, à cette

hauteur, se révèlent particulièrement dangereux. Un témoin a vu l'appareil survoler la gare de Bou-Arfa à moins de dix mètres de hauteur ! Un peu plus loin, il est sorti du "plafond". Faut-il croire, avec un employé du chemin de fer Méditerranée-Niger, qu'il est tombé presque verticalement sur la voie ferrée ? Ce n'était pas l'avis du lieutenant-colonel Dudezert : « En réalité, les traces de l'appareil montrent qu'il a atteint le remblai alors qu'il volait d'ouest en est. Il n'a certainement pas percuté à la verticale car, dans ce cas, il aurait fait une excavation plus importante. Or le remblai n'était entamé que sur cinquante centimètres de profondeur. L'avion avait donc atteint le remblai à son sommet et s'était cassé sur lui : l'empennage resta à l'ouest et les moteurs de l'avant furent projetés vers l'est dans le sens de la marche, entraînant un rail de quinze mètres à trente mètres de là... En conclusion, il est permis d'affirmer que l'accident est dû aux conditions météo. »

Toutes ces constatations semblent privilégier la probabilité d'un accident.

Mais il y a le treizième cadavre.



Soyons d'abord assurés qu'il ne s'agit pas d'un simple bruit ayant couru à l'époque, de rumeurs recueillies par les journaux. Le rapport officiel mentionne bien les restes du treizième corps. Quoique ces débris eussent été à ce point disséminés que l'on ne put rassembler que les vertèbres cervicales autour de débris informes, un cercueil recueillit bien ce cadavre, lequel fut mentionné dans le rapport comme celui du "lieutenant X". L'officier d'état civil de Colomb-Béchar rédigea ainsi son acte de décès : « Le 28 novembre 1947 à 12 heures est décédé à Colomb-Béchar, au lieu-dit Menahba, un individu qui, étant complètement déchiqueté, n'a pu être identifié. »

Aucune rectification n'a été portée à cet acte. La treizième victime n'est toujours pas identifiée aujourd'hui.

On a parlé d'un passager clandestin. L'explication ne peut être retenue. Un tel passager n'aurait pu que se cacher dans la soute à bombes et celle-ci n'était accessible que par le poste de pilotage. Impossible de s'y glisser à l'insu de l'équipage.

Le passager serait-il monté à bord de l'avion avec l'autorisation du général lui-même ? On ne peut l'exclure car il est arrivé souvent à Leclerc d'accueillir au dernier moment des camarades à bord, ceci sans en avertir les autorités au sol. Cependant, en l'occurrence, le militaire embarqué aurait été porté manquant à son corps. On aurait ouvert une enquête. Le rapprochement aurait été inévitable et l'acte de décès rectifié. Il n'en a rien été.

Si le passager admis à bord par le général Leclerc appartenait aux services spéciaux et avait été chargé d'une mission spécifique, on peut

comprendre en revanche que ses supérieurs aient choisi, se retranchant sous le “secret défense”, de ne pas dévoiler son identité.



Un certain nombre de journalistes, amateurs de romanesque, ont développé à l'époque la possibilité d'un attentat. On a incriminé les communistes. Des membres de ce parti ont pu en effet redouter que Leclerc ne prît l'initiative d'un putsch pour les mettre hors d'état de nuire. Seraient-ils allés jusqu'à l'assassiner ?

Conrad Killian, qui avait décelé dans le Fezzan d'importantes réserves de pétrole et fortement encouragé le gouvernement français à les revendiquer, n'a pas craint – lui – d'accuser l'Angleterre de l'assassinat. Lui-même avait adressé une note à Leclerc et l'avait rencontré au sujet des pétroles du Fezzan. L'Angleterre revendiquait la région alors occupée par notre armée. Le gouvernement français semblait disposé à la lui abandonner. Leclerc aurait voulu s'opposer à cette cession. L'attentat aurait été fomenté pour l'empêcher d'intervenir.

L'historien se doit de signaler que ces deux dernières éventualités – la piste communiste et la piste anglaise – ne reposent sur aucun document ni témoignage précis. Surtout elles n'expliquent nullement la présence du treizième cadavre. Comme l'a reconnu le général Roy qui se trouvait sur le terrain d'Oran le jour du drame, on aurait pu déposer une bombe dans la soute de l'avion avant son envol. Dans ce cas, par quelle aberration l'assassin aurait-il embarqué dans l'avion ?

Il faut sans doute exclure l'attentat et admettre l'accident. Ce qui conduit logiquement à envisager – telle est ma propre conclusion – la présence à bord d'un membre des services spéciaux.



Leclerc, lui, était sans peur et quasi sans reproche. Toujours il s'est interdit de se courber devant les hommes comme de se plier aux événements. Il avait dit : « Tout ce que j'ai réussi, je l'ai fait parce que j'ai désobéi. »

Ce jour-là, Philippe de Hauteclocque, général Leclerc, dont le Parlement allait faire un maréchal de France, n'a pas voulu davantage obéir aux éléments.

Fidèle à lui-même, il a ajouté une touche ultime à sa légende.

-
-
- [1] Benoist-Méchin : Bonaparte en Égypte ou le rêve inassouvi (1978)
- [2] C.W. Ceram : Des dieux, des tombeaux, des savants (1952)
- [3] Il faut lire d'Hautpoul. L'orthographe du Courrier d'Égypte se ressent de la proximité de la Révolution.
- [4] Hermine Hartleben : Champollion, sa vie et son œuvre, 1790-1832 (1983)
- [5] Cité par Jean Lacouture : Champollion, une vie de lumières (1988)
- [6] C.W. Céram : op. cit.
- [7] Cité par Hermine Hartleben. Il faut saluer le remarquable travail de traduction de cet ouvrage, car Mme Denis Meunier ne s'est pas contentée de traduire les citations de l'allemand au français, mais elle a recherché, pour chacune d'entre elles, les textes originaux qui nous sont donnés sous leur forme authentique
- [8] Jean Lacouture : op. cit.
- [9] Alain Renac : « Champollion et le secret des hiéroglyphes », Historia, n° 310
- [10] Ce très curieux récit figure dans une lettre à une jeune Grecque de vingt-huit ans, Angelica Palli, dont Champollion tomba amoureux en 1826 alors qu'il avait lui-même trente-six ans. Il n'est pas exclu que, pour lui plaire, il ait, comme l'a fort bien vu Jean Lacouture, noirci l'histoire de son mariage...
- [11] Alfred Métraux : L'Île de Pâques (1941)
- [12] Alfred Métraux : op. cit.
- [13] Paule et Jean-Claude Michelot : L'Île de Pâques démystifiée (1979)
- [14] Thor Heyerdahl : Le Secret de l'île de Pâques. Aku (1958)
- [15] Louis Castex : Le Secret de l'Île de Pâques (1966)
- [16] Maurice Soutif : Dans le secret des Titans. Géo, mars 1985
- [17] Paule et Jean-Claude Michelot : op. cit.
- [18] Bob Putigny : Île de Pâques (1973)
- [19] Yann Grandeau : Jeanne insultée. Procès en diffamation (1973). Je ne saurais trop recommander la lecture de ce remarquable ouvrage, modèle d'histoire scientifique
- [20] Yann Grandeau : op. cit.
- [21] Pierre Gripari : Pedigree du vampire (1977)
- [22] Raymond McNally et Radu Florescu : À la recherche de Dracula (1972)
- [23] Raymond McNally et Radu Florescu : op. cit.
- [24] Raymond McNally et Radu Florescu : À la recherche de Dracula (1972)
- [25] N.B. Stoicescu : Vlad Tepes
- [26] André Cremene : op. cit.
- [27] Lieutenant Harry E. Reiseberg : 600 milliards sous les mers (1948)
- [28] Jean de Kerdeland : La Course aux trésors (1944)
- [29] Traditionnellement, on a situé le naufrage de la Plata Flota en 1643. Tous les historiens citent cette date. Un chercheur de trésors contemporain, Alexandre Korganoff, a établi que le naufrage n'avait pas eu lieu en 1643, Pour la simple raison que cette année-là il n'y eut pas de Plata Flota. Alexandre Korganoff a retrouvé les Minutes du procès de l'Almirante qui prouvent que le naufrage est bien de 1641
- [30] Pierre de Latil et Jean de Rivoire : Trésors engloutis (1959)

[31] On doit la découverte du journal de bord du James and Mary à Alexandre Korganoff

[32] Rien de plus fluctuant que l'orthographe du nom Caillé. L'acte de naissance de son père stipule : François Caillet. Cependant, lorsque son fils René s'engage dans la Marine, il s'inscrit sous le nom de Caillé. Les actes officiels le désignent alternativement sous les noms de Caillé, Caillet et Caillié. Lui-même semble s'être arrêté à l'orthographe Caillé, au moins durant les dernières années de sa vie, puisque c'est sous cette orthographe qu'il déclare la naissance de ses enfants. Cependant, son propre acte de naissance porte Caillié et c'est sous ce nom qu'a été publié son journal. Le problème se complique du fait que la prononciation de Caillé et de Caillié n'est pas la même et qu'en revanche Caillé se prononce comme Caillet, véritable nom d'origine de la famille. Or, lorsqu'on parle de lui, c'est toujours Caillé que l'on prononce. Par ailleurs, ses descendants ont continué à choisir l'orthographe Caillé (communication à l'auteur de Mme Regnier-Bertheas, arrière-petite-fille en ligne directe du dernier fils de René Caillé).

Il m'a donc semblé devoir me rallier au choix qui avait été le sien dans la dernière période de sa vie et, à l'encontre des dictionnaires les plus répandus, de retenir l'orthographe Caillé.

[33] Cité par André Lamandé et Jacques Nanteuil : La Vie de René Caillié, vainqueur de Tombouctou (1928)

[34] Voir Alain Decaux raconte (3e série, Perrin)

[35] René Caillé : Journal d'un voyage à Tombouctou et à Djenné (1830)

[36] René Caillé : op. cit.

[37] René Caillé : op. cit.

[38] André Baudrit : Pont-l'Abbé-d'Arault à travers l'histoire (1966)

[39] Arnaud d'Antin de Vaillac : Pou-yi, le dernier empereur de Chine (1980).

[40] Pou-yi : J'étais empereur de Chine (1975).

[41] Cité par Edward Behr : Pou-yi, le dernier empereur (1987).

[42] Edward Behr : op. cit.

[43] D.M.B. Collie et C. L'Estrange

[44] Edward Behr : op. cit.

[45] A. Zoller : Douze ans auprès de Hitler.

[46] André Brissaud : Histoire du service secret nazi (1972)

[47] André Bogaert : Un homme seul contre Hitler. L'attentat du Bürgerbräukeller (1974).

[48] Gisevius : Où est Nebe ?

[49] Voir, du même auteur, Destins fabuleux : « L'homme qui voulait empêcher la guerre » (Perrin).

[50] " Je suis l'un des Belges qui servaient la soupe ce jour-là. " Témoignage de Lucien Lecompte à l'auteur, 20 février 1984. Ainsi que la plupart de ceux qui ont permis de composer ce récit, il est inédit.

[51] Archives de la Préfecture de la Somme

[52] Témoignages de Lucien Lecompte (lettre du 2 février 1984) et de Louis Vandenberg (lettre du 10 janvier 1984)

[53] Témoignage d'André Pache (lettre du 30 décembre 1983)

[54] Récit d'André Leroy : Journal des combattants (17 septembre 1983).

[55] Émission diffusée sur Antenne 2 le 13 février 1984

[56] Communication du colonel Rémy à l'auteur (novembre 1983)

[57] Rémy : L'Opération Jéricho (1969)

[58] Information due à Robert Glaudel (lettre à l'auteur du 2 décembre 1983). Je tiens à remercier vivement M. Robert Glaudel, journaliste honoraire, qui a bien voulu me communiquer les résultats de la longue enquête qu'il a menée sur le bombardement du 18 février.

- [59] Témoignage de Robert Richard, ancien du maquis de Vimeu, recueilli par Robert Glaudel. Robert Richard est le seul survivant du Groupe Michel.
- [60] Henri Noguères, en collaboration avec Marcel Degliame-Fouché : Histoire de la Résistance en France, tome 4 (1976).
- [61] Jack Fishman : Et les murailles tombèrent. Amiens, 18 février 1944 (traduit de l'anglais par Jean-Pierre Galante, 1983)
- [62] Rappelons qu'Overlord était le nom de code du débarquement
- [63] Jack Fishman : op. cit.
- [64] Dans Rémy : op. cit.
- [65] Lors de la visite que M. Pache a reçue, à 11 heures, de sa femme et de ses enfants.
- [66] Archives de la préfecture de la Somme (communiqué à l'auteur par Marie-José Jumez)
- [67] Adrien Dansette : Leclerc (1952).
- [68] Maja Destrem : L'Aventure de Leclerc (1984)
- [69] Cité par Maja Destrem
- [70] Général de Gaulle : Mémoires de guerre (1954)
- [71] Général de Gaulle : op. cit.
- [72] Il succédera plus tard à Leclerc au commandement de la 2e DB.
- [73] Adrien Dansette : op. cit.